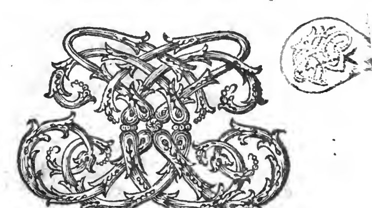


ENTRETIENS
SUR
LES SCIENCES,

DANS LESQUELS ON APPREND comme l'on doit étudier les Sciences, & s'en servir pour se faire l'esprit juste, & le cœur droit.

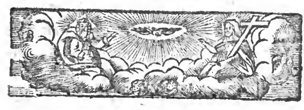
TROISIE'ME EDITION,

REVÜE ET AUGMENTÉE.



A LYON,
Chez JEAN CERTE, ruë Merciere, à la Trinité.

M. DCC. VI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



A

MONSEIGNEUR ETIENNE LE CAMUS, EVÊQUE ET PRINCE DE GRENOBLE.



ONSEIGNEUR,

L'Ouvrage que j'ay l'honneur de presenter à VÔTRE GRANDEUR,*n'est pas du nombre de ceux que la seule*

ambition & le desir de faire des Livres font paroître. J'ai crû en le composant obëir à Dieu, qui m'a fait connoître l'importance d'un travail, qui pouvoit servir à régler les premieres études de la Jeunesse. Avant que la raison se dévelope, les hommes errent longtems, s'ils n'ont point de guide, n'ouvrant les yeux pour entrer dans le bon chemin, que lors que la nuit s'aproche, c'est-à-dire, lors qu'ils sont prés de la mort. Cependant plusieurs Ecclesiastiques auroient été utiles à l'Eglise, à qui dans la suite ils n'ont pas fait honneur, si d'abord ils avoient été bien conduits : & si on leur avoit donné de l'amour pour l'etude, qui seule avec la priere peut les soûtenir dans le loisir que leur donne leur condition.

J'en ai été touché, MONSEIGNEUR; *& c'est pour ceux qui travaillent à se rendre capables de servir l'Eglise*

que j'écris. Mais c'est en vain, si mon Ouvrage n'est distingué de la foule des Livres qui ne se lisent point; & si pour cela il ne porte quelque marque d'aprobation de VÔTRE GRANDEUR, *qui donne de la curiosité.*

Tout ce qui vient de Vous, MONSEIGNEUR, *est consideré. Vôtre Nom fait plus de bruit dans toutes les autres Provinces de la France que dans celle-cy. Ce n'est pas que les Etrangers sachent mieux connoître le prix de ces grands dons de Dieu qui sont en Vous; mais c'est que nous sommes si accoutumez à Vous voir faire de grandes choses, qu'à present rien ne nous peut paroître extraordinaire.*

Sans cela, MONSEIGNEUR, *avec quelle surprise Vous entendrions-nous faire ces savantes & éloquentes explications des Pseaumes que* VÔTRE GRANDEUR *fait depuis deux mois. Mais comment serions-*

nous étonnez de la Doctrine que Vous y faites paroître, & de Vôtre éloquence, aprés Vous avoir entendu tant de fois? Vous prêchez le Carême entier, sans prendre aucun jour de repos. Vous parlez tous les jours dans vos Visites, qui durent la plus grande partie de l'année. Dans les retraites que Vous faites faire à tous les Ecclesiastiques de vôtre Diocese, dans vôtre Palais Episcopal, qui durent prés de deux mois, on Vous entend faire des Discours de deux heures, le matin & le soir, toûjours sur les mêmes matieres, sans dire deux fois les mêmes choses, & que tant de Discours puissent épuiser un fond aussi riche que le vôtre.

Il paroît, MONSEIGNEUR, *en vôtre Personne, que rien n'est plus utile à l'Eglise que la Doctrine jointe à la pieté & à l'éloquence, & que l'Ordre & la Penitence font trouver du tems pour acquerir ces riches qualitez. Plusieurs qui Vous voïent toûjours*

en Chaire, gouvernant seul vôtre Diocese, ne conçoivent pas de quel tresor Vous tirez tant de belles choses. Ils se souviennent que VÔTRE GRANDEUR *a été les delices de la Cour ; & comment l'oublieroient-ils, voïant tous les jours des effets de l'estime que le Roi fait de vôtre Personne ? Effets si considerables, que* VÔTRE GRANDEUR *a dit souvent qu'elle est redevable de l'ordre qu'elle a établi dans son Diocese, à la pieté de sa Majesté envers Dieu, à sa bonté en son endroit, & au zele de ses premiers Ministres. Ceux, dis-je, qui sont dans cet étonnement, ne savent pas, que l'étude a toûjours fait vos plus doux plaisirs, & que la Cour n'a eu que vos heures les moins precieuses.*

Il Vous a été facile, MONSEIGNEUR, *dans l'embarras même de la Charge Pastorale, de trouver du tems pour lire. Le pain, les legumés, les racines & l'eau qui ont fait tous vos repas, Vous ont laissé à toute heure l'esprit*

libre pour prier & pour mediter. Vous levant à deux heures du matin, Vous étudiez cinq ou six heures avant que le reste des hommes soit en état de venir Vous demander Audiance. Aprés quoi, je ne m'étonne pas que VÔTRE GRANDEUR *ne s'épuise point; Elle se remplit toûjours. Le cours de vos Visites n'interrompt point l'ordre de vos études. Les Chrysostomes, les Augustins, les Gregoires Vous suivent par des rochers, où sans doute ils n'avoient jamais été avant Vous.*

Ainsi, MONSEIGNEUR, *que peut-on faire de mieux, dans l'ardeur qu'on a de donner de l'amour pour les Lettres, & persuader que pour y reussir il faut aimer l'ordre, & être penitent, que de proposer* VÔTRE GRANDEUR *pour exemple? Et on a crû qu'Elle ne desaprouveroit pas un Ouvrage, quelque defaut qu'Elle y découvre, dans lequel Elle remarquera un zele ardent & sincere pour former*

un esprit qui aime & qui recherche la verité, & un cœur dont toutes les affections soient pour Dieu.

J'ose même esperer, MONSEIGNEUR, *que Vous ne jugerez pas cet Ouvrage inutile à vôtre Diocese. Il est vrai qu'il n'avoit été conçu que pour quelques particuliers, mais ce qui sembleroit ne regarder que peu de personnes est propre à plusieurs. On y donne l'idée d'une sainte Communauté ; & n'est-t'il pas utile à tous les Ecclesiastiques qui devroient se lier ensemble, autant que cela se peut, de savoir ce qui forme & entretient une societé sainte ? On y aprend comme il faut élever la Jeunesse.* VÔTRE GRANDEUR *n'a-t'elle pas souvent témoigné qu'Elle desireroit que chaque Prêtre se fit un point de Religion, de choisir un enfant de bon esprit & de bonnes mœurs, pour le rendre capable d'entrer dans le Seminaire des jeunes Clercs qu'Elle vient d'établir ?*

C'est, MONSEIGNEUR, *le der-*

nier de vos Ouvrages, mais ce n'est pas le moindre. Ce sera celui qui conservera les autres, & qui nous fait concevoir l'esperance que les Prêtres à qui VÔTRE GRANDEUR *a imposé les mains, auront des Successeurs de leur pieté aussi bien que de leurs Benefices. Ce dessein d'élever les jeunes Clercs est aussi difficile qu'il est important. Mais Vôtre aplication,* MONSEIGNEUR, *fait que tous ceux qui travaillent sous vos ordres reüssissent. Quand ces Entretiens que j'offre à* VÔTRE GRANDEUR, *ne seroient utiles qu'à ceux à qui Elle a confié la conduite de ce Seminaire, Elle aura labonté de les recevoir, comme une marque du respect avec lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

De VÔTRE GRANDEUR,

Le tres-humble & tres-obéïssant serviteur.
B. L. P. D. L. O.

De Grenoble ce 10. Fev. 1683.



PREFACE.

AFIN que le Titre que porte cet Ouvrage *d'Entretiens sur les Sciences*, ne ſurprenne point en donnant cette idée qu'on y propoſe aux Sçavans des nouveaux moïens de faire de grandes découvertes, je déclare d'abord qu'il n'a été fait que pour donner la methode d'aprendre ce qui eſt de plus commun & de plus neceſſaire dans les Lettres. On a conſideré que les Sciences relevées ne ſont qu'à la portée de peu de perſonnes ; que les affaires,les maladies, & la brieveté de la vie empêchent d'y atteindre, au lieu que celles dont on eſt obligé de s'inſtruire, ſont faciles, lors qu'on les étudie avec la méthode qu'on donne,& dont les eſprits les plus me-

diocres ſeront capables. Ainſi qu'on n'attende rien de grand de cet Ouvrage. Ce n'eſt pas que l'on n'y jette de ſolides fondemens, ſur leſquels on peut élever un édifice auſſi haut qu'on le voudra faire. On y ouvre des chemins pour pénétrer dans les Sciences auſſi avant qu'on y ſoit jamais allé; mais enfin le but n'eſt que de regler les premieres études, & celles qui ſont abſolument neceſſaires.

Ce qu'il y a de particulier ici, c'eſt que l'on forme un Sçavant par raport à la Religion. On lui aprend à regarder Dieu dans ſes études, & à n'étudier que pour le connoître & pour le ſervir. C'eſt pourquoi ces Entretiens ne ſont pas ſeulement ſur les Sciences. Le cinquiéme eſt tout entier pour la maniere de vie que doivent mener ceux à qui on a eu deſſein de rendre utile cet Ouvrage. Ne vous informez point ſi les rencontres dont on y parle ſont

feintes ou veritables, & si l'on ne peut point dire de ce cinquiéme Entretien ce que l'on dit de la Cyropedie de Xenophon, qu'elle avoit été écrite pour donner l'idée d'un grand Prince,& non pour raconter des choses qui fussent veritablement arrivées,*non ad Historiæ fidem, sed ad effigiem veri Imperii scriptam esse.* Il importe peu à ceux qui le liront de rechercher si ce qu'on dit sont de simples souhaits qu'on vécût selon les regles qu'on y propose. Il sufit de se persuader qu'on ne dit rien qui ne se puisse,& qui ne se dût faire. On ne doit pas prendre garde seulement à ce qui se fait, ou à ce qui ne se fait pas, puis qu'on n'est point en droit de suivre les mauvais exemples que l'on voit, & que nous ne sommes pas excusables de n'avoir pas fait ce que nous devrions,parce qu'aujourd'hui tout le monde manque à son devoir. Je ne crois pas qu'il y

ait une verité, qu'il ſoit plus important de ne point perdre de vûë, que celle-cy, qui nous eſt repetée en cent endroits de l'Ecriture, qu'il y a peu de gens qui ſoient ſauvez. Un homme qui eſt attentif à cette verité, & qui peſe ce que c'eſt que l'Eternité, qui eſt vivement touché de la crainte de peines éternelles, & du deſir de la felicité, ne penſe point à ce qu'il voit ſur la terre; il ne conſidere que la regle, c'eſt-à-dire, la volonté de Dieu.

C'eſt pour une perſonne qui eſt dans ces ſentimens, & qui recherche Dieu avec ſimplicité de cœur, que ces Entretiens ont été recueillis. On s'eſt porté à le faire par un mouvement qu'on a crû inſpiré de Dieu. Il n'y a perſonne qui ait tant ſoit peu de zele & de lumiere qui ne ſoit touché de l'abandon où l'on laiſſe la jeuneſſe. On ſait qu'elle n'eſt pas capable de ſe conduire

elle-même ; & cependant on la laiſſe faire. Sans doute qu'il eſt difficile de la régler. Il faut même beaucoup de liberté dans l'étude, puiſqu'il eſt preſque impoſſible de réüſſir dans celles pour leſquelles on n'a aucun attrait. Ainſi on ne doit pas gêner les eſprits. Mais au moins eſt-il bon de marquer aux jeunes gens les routes qu'ils pourroient prendre pour tirer quelques fruits de leurs études.

C'eſt ce que tout le monde deſireroit qu'on fit. Mais à peine ceux qui en devroient faire leur affaire y penſent-ils. Les uns parce qu'ayant étudié peu, ils ne connoiſſent pas les grands fruits d'une étude bien reglée, & qu'aïant l'eſprit trop borné, tout ce qu'on leur fait voir au de-là de leur connoiſſance, ne leur paroît que comme des eſpaces imaginaires ; ainſi ce qu'on leur peut dire, ne ſont, à leur jugement, que de vaines idées. Mais

cette indifference pour donner une bonne conduite aux jeunes gens dans leurs études,ne vient pas tant d'un défaut de lumiere,que du peu de zele qu'on a pour se bien aquiter de son emploi ; On ne veut gouter que la douceur des charges, & autant qu'on le peut on en diminue la pesanteur. Pour cela on fait à l'égard des jeunes gens dont on est chargé,à peu prés ce que fait un mauvais Cavalier,qui laisse aler son cheval comme il veut,pourveu qu'il ne le jette pas dans quelque precipice. Ces superieurs indiferens sont contens,pourveu que le gros des obligations se fasse;que le mal, s'il y en a, ne paroisse point. Ils n'empêchent pas le bien qui se peut faire;mais s'il se fait, c'est par hazard ; & ce n'est point un éfet de leur vigilance.Espere-t'on pouvoir guerir ce mal ? Non ; il n'y a qu'une autorité zelée & prudente qui le puisse ; car ce n'est pas assez de

commander, il faut faire executer ce que l'on commande:Et comme il eſt impoſſible que tous s'aſſujetiſſent à une même régle,& qu'aucun particulier même le faſſe entierement,il faut beaucoup de prudence pour ſoufrir ce qu'avec le tems l'on pourra corriger, & d'adreſſe pour faire aimer ce qu'on ne fait jamais bien que lorſqu'on s'y plaît.

Qui ſait les deſſeins de Dieu ; & ſi par ſa grace on ne fera point dans la ſuite ce qui ne s'eſt point fait encore. Il inſpirera ce qu'il lui plaira à ceux qu'il a mis ſur nos têtes ; Si c'eſt veritablement par ſon ordre qu'on a travaillé,on doit être ſatisfait ,quand ce travail n'auroit point d'autre ſuccés que de convaincre qu'on a beſoin d'une methode pour regler les premieres études, & qu'il faut penſer ſerieuſement à chercher quelle eſt la plus utile. Ainſi quand ces Entre-

tiens ne repondroient pas à l'idée qu'on peut avoir de tout ce qui ſe devroit faire, ils ne ſeront pas entierement inutiles ; & ils pourront ſervir en partie, au deſſein qu'on s'eſt propoſé. Je n'aurois point penſé à rendre cet Ouvrage public par l'impreſſion, ſi j'avois pû le faire tomber autrement entre les mains de ceux dont je deſirois qu'il fût lû. J'ai même cru qu'en le communiquant au public, cela pourroit contribuer à le leur faire lire avec plus de ſoin, les piquant d'émulation pour ne pas ſouffrir que ceux qui n'ont aucun droit ſur cet Ouvrage, en retirent plus d'avantages. Au reſte il n'eſt pas ſi propre à quelques Particuliers que pluſieurs n'en puſſent profiter. Ainſi je me ſuis hazardé de donner à tout le monde ce qui peut ſervir à pluſieurs.



SOMMAIRE

Des matieres qui sont traitées dans ces Entretiens.

SOMMAIRE.

Le principal fruit de l'étude c'est la justesse de l'esprit, que promet de donner cette partie de la Philosophie qu'on nomme la Logique, dont l'objet est de regler l'esprit, de le rendre capable de distinguer la verité, de la trouver, de la suivre. On donne une idée de cette Logique, c'est-à-dire, qu'on montre ce qu'il faut faire pour ne se pas tromper en prenant le faux pour le vrai, ce qui n'est que vraisemblable pour ce qui est certain; en un mot, pour connoître la verité & se defendre de l'erreur.

Aprés avoir montré l'utilité des Lettres, & donné des avis generaux pour regler son cœur & son esprit, on fait voir le grand usage de la connoissance des Langues, de l'Histoire, & de la Geographie. C'est par leur moïen que nous communiquons avec les hommes avec qui nous vivons, & avec ceux qui vivent éloignez de nous, ou qui ont vêcu dans les tems les plus reculez. Par le moïen de l'Histoire & de la Geographie, un homme peut être de tous le païs du monde, & de tous les siecles; aïant autant d'experience que s'il avoit parcouru toute la terre, & que s'il avoit vêcu depuis Adam jusqu'à nous. Methode pour étudier utilement l'Histoire & la Geographie. Les reflexions qu'il faut faire pour rendre Chrêtienne cette étude.

Le sujet de cet Entretien c'est l'étude des Langues & de l'Eloquence. Quand on sçait les Langues

en peut profiter de toutes les pensées, qu'ont eu ceux qui ont écrit, & lorsqu'on a de l'éloquence, qu'on sçait parler & écrire, on peut communiquer ses propres pensées ; & ce qui est d'une grande importance, en même tems qu'on reveille les idées qu'on veut marquer, on peut inspirer des sentimens & des affections qui conviennent aux choses dont on parle. Avantages de l'Eloquence. Comment il faut étudier les Langues, & profiter de la lecture des Poëtes & des Orateurs. Le but qu'on doit avoir dans cette étude, c'est de sçavoir faire connoître la verité, l'expliquer, la persuader, & la faire aimer.

LETTRE DU R. P. *** touchant les Humanitez. pag. 152

Cette Lettre est adressée à un jeune Ecclesiastique qui enseignoit les belles Lettres dans une Academie. Elle contient d'excellens avis pour se perfectionner dans la connoissance du Latin & du Grec, pour lire avec ordre & avec fruit les Auteurs de ces deux Langues, les Poëtes, les Orateurs, les Historiens. C'est un plan de l'étude des humanités, c'est-à-dire, de ce qu'on appelle les belles Lettres, qui polissent les hommes, qui les rendent plus humains, plus agreables, & plus utiles les uns aux autres.

V. ENTRETIEN. pag. 181

C'est particulierement la pieté qu'on a en vûë dans ces Entretiens. On forme un sçavant qui fasse usage de la Science pour faire connoître Dieu & le faire servir ; qui ait ainsi plus de soin d'être lui même homme de bien que d'être un Docteur. C'est pour cela qu'on propose à ceux pour qui ces Entrtiens sont faits l'image d'une vie sainte & reglée.

leurs Commentateurs de l'Ecriture, les meilleures éditions des Peres, comment il les faut lire, & les autres Livres Ecclesiastiques, les Conciles & l'Histoire de l'Eglise. Pour cela on donne une idée de la Theologie, afin qu'on connoisse ce qu'il faut faire pour être Theologien. On parcourt toutes les parties de la Science Ecclesiastique; on parle de l'étude du droit Canon. On s'aplique plus particulierement à l'étude de l'Ecriture. On n'oublie pas la predication.

DERNIERES PAROLES de Synese à Eugene. pag.366

Synese étoit un vieillard d'une pieté solide, qu'on a fait entrer dans ces Entretiens parce que son personnage y étoit necessaire par raport au dessein qu'on avoit de former Eugene à la Science & à la pieté. Il ne se pouvoit pas faire que lorsque ce jeune homme prit congé de ce S. Vieillard, il ne recût de lui d'excellens avis, tels que sont ceux qu'on trouvera dans ces discours.

QUATRE LETTRES de Theodose à Eugene.

PREMIERE LETTRE. pag.373

Dans la premiere Theodose tache de donner à Eugene une idée de l'ordre, & de le lui faire aimer.

SECONDE LETTRE. pag.384

Dans la seconde il parle de la necessité de faire penitence, de mener une vie dure. Il montre qu'un

Ecclesiastique doit aimer le travail, avoir du zele, & croire qu'il n'est au monde que pour faire connoitre Dieu, le faire aimer, rendre service au prochain, se santifier, & ceux avec qui il vit.

TROISIÉME LETTRE. p.399

Dans la troisiéme il fait prevoir à Eugene les dangers du monde ausquels s'expose un jeune Ecclesiastique qui ne s'est pas encore assez affermi dans la pieté: qui a été trop peu de tems dans la solitude pour s'y former parfaitement à une vie veritablement Ecclesiastique.

QUATRIÉME LETTRE. p.417

Dans cette quatriéme Lettre Theodose supposant qu'Eugene n'étoit cha-gé d'aucun emploi, qu'il avoit un grand loisir, il lui donne les idées de ce qui peut former un homme de lettres. Il marque les connoissances qui lui sont necessaires pour être veritablement sçavant. Le but de Theodose c'est qu'Eugene conçoive des idées justes des sciences & de leur perfection. C'est par cette Lettre que finissent ces Entretiens sur les sciences. Dans les commencemens on ne faisoit pour ainsi dire qu'ébaucher un Sçavant, dans cette Lettre on l'acheve, & on le perfectionne.



ENTRETIENS SUR LES SCIENCES.

PREMIER ENTRETIEN.

NOUS sommes faits pour connoître la verité ; mais le peché nous en a éloigné en nous éloignant de Dieu. Nous ne pouvons l'atteindre qu'avec des difficultez, d'autant plus grandes, que comme elle est le Soleil de nôtre ame, sans elle nous sommes dans d'épaisses tenebres, qui nous dérobent la vûë du chemin par où il faudroit marcher pour la trouver. Cela fait que les hommes aiment mieux se reposer dans leur ignorance, que de tant travailler pour en sortir. Ils se laissent aller au poids qui les porte vers les objets sensibles, dont la connoissance s'accommode mieux avec cette foiblesse qui vient du peché, & qui nous rend en quelque maniere incapables de nous élever à la contemplation des choses spirituelles. Aussi il y a

peu de perſonnes ſçavantes ; ce qui eſt, comme S. Auguſtin le remarque, une preuve que nôtre nature eſt corrompuë, & un effet de ſa corruption.

Pluſieurs neanmoins gemiſſent dans les tenebres, dont nous naiſſons envelopez. Ils ſoûpirent aprés la verité : le travail ne les étonne point ; & il n'y a rien qu'ils ne fiſſent pour la recouvrer, mais perſonne ne leur en montre le chemin ; & comme un voyageur qui s'eſt égaré, aprés avoir couru tout le jour, revient le ſoir dans le lieu d'où il étoit parti le matin ; aprés pluſieurs années d'étude, ils ne ſont guere plus avancez, que lors qu'ils ont commencé.

Les Sçavans mêmes ſe plaignent à la fin de leur courſe, qu'ils ſeroient alé plus loin, s'ils avoient d'abord connu le veritable chemin. Ils diſent qu'en marchant ils ont découvert des ſentiers qui leur auroient épargné beaucoup de peines. Il eſt évident que ſi on avoit attrapé une fois la bonne methode on feroit d'admirables progrés dans les Sciences. Des guides fideles & éclairez ſeroient neceſſaires ; mais ils ſont rares. Ceux qui ſe mélent de conduire les autres, ne ſont ſouvent que des compagnons de leur erreur. Ils menent dans les mêmes voyes où ils ſe ſont égarez.

Nous avons neanmoins d'excellens Ouvrages touchant les études. Quelques Auteurs en ont compoſé des Traitez. On a fait imprimer differens Recüeils, où l'on trouve des diſcours touchant la maniere d'étudier chaque Science. L'importance du ſujet merite bien que ceux qui ont de l'amour pour les lettres contribuent à l'enrichir. C'eſt dans cette vûë que l'on publie ces Entretiens, dont voici l'Hiſtoire.

Un homme de qualité nommé Synese s'étoit retiré dans une solitude fort écartée, où il passoit les jours & les nuits dans la Priere, à la reserve de quelques heures qu'il donnoit au travail des mains. Aminte attiré par l'odeur de la vertu de ce S. Homme avoit quitté le monde pour demeurer avec lui. Il y avoit trois ans qu'ils vivoient ensemble, lors que Theodose, intime ami d'Aminte, & compagnon autrefois de ses études, le vint voir dans cette solitude, au retour d'un grand voïage qu'il venoit de faire. Cette solitude n'étoit qu'à une journée du chemin qu'il avoit pris pour retourner d'Italie en France. Les chaleurs étoient excessives, ce qui l'obligea de demeurer prés d'un mois avec son ami.

Theodose avoit avec lui un jeune Gentilhomme nommé Eugene, qui avoit conçû une extreme aversion pour les lettres, que les mauvaises manieres de ses premiers Maîtres lui avoient causée. Il est à present tres-studieux. Ce fut dans la solitude d'Aminte qu'il commença d'aimer les livres, & ce furent les entretiens de ces deux sçavans amis qui lui inspirerent cét amour. Aminte aïant demandé à Theodose des nouvelles des Sçavans qu'il avoit vû dans ses voïages, comme Theodose lui eut fait connoître que les habiles gens étoient rares en tout païs, cela leur donna lieu & à l'un & à l'autre, de se plaindre que les lettres étoient peu cultivées. Synese témoigna de l'étonnement de leur plainte, & dit que l'étude n'étoit qu'un amusement dangereux. Theodose & Aminte pour lui faire voir le contraire, firent un excellent discours de l'utilité & de la necessité

de la Science. Ce discours toucha Eugene, & le changea si subitement, qu'à l'heure même il leur demanda avec instance qu'ils lui découvrissent la maniere d'aquerir les connoissances dont ils lui avoient fait voir l'excellence.

Theodose & Aminte étoient des personnes d'une rare pieté que la Science n'avoit point refroidi. Theodose prevenu qu'Eugene n'aimoit pas les lettres, ne s'étoit apliqué qu'à l'instruire des principaux devoirs de nôtre Religion. Il lui en avoit inspiré les plus pures maximes, de sorte que ce jeune homme avoit de grandes dispositions pour le bien. Theodose l'aimoit, ainsi aïant reconnu avec Aminte que le desir qu'il avoit d'étudier étoit sincere, & qu'il l'avoit conçû par raport à la Religion, ils se rendirent à ce qu'il demandoit d'eux.

Deux rencontres firent qu'il n'y eut point d'étude, à la reserve de la Medecine & du Droit, dont Aminte & Theodose ne parlassent; & que sans dessein, & comme par hazard, Eugene aprit dans leur entretien non seulement la maniere de regler ses études, mais encore ses mœurs & sa vie. Aminte fit voir à Theodose quelques amis qu'il avoit dans une Communauté d'Ecclesiastiques pieux & sçavans, assez prés de sa solitude. Eugene y vit l'image d'une vie reglée, conforme à l'état qu'il a suivi depuis ce tems là. Un Gentilhomme de ce voisinage avoit une tres-belle Biblioteque : Aminte y mena Theodose & Eugene. Là à l'occasion des livres & de l'ordre de cette Biblioteque ces deux amis dirent plusieurs choses importantes touchant l'étude des Mathematiques, de la Philosophie & de la Theologie.

Eugene avoit ſoin de recüeillir ce qu'il aprenoit dans chaque entretien. L'Hiſtoire que nous donnons eſt compoſée ſur ſes memoires ; c'eſt pourquoi comme il ne ramaſſoit que ce qui regardoit ſon deſſein, & qu'il retranchoit de ces entretiens tout ce qui s'y diſoit hors du principal ſujet, pluſieurs n'ont ni entrée ni ſortie.

Un des premiers entretiens d'Aminte & de Theodoſe fut ſur les lettres. Aminte, comme nous l'avons dit, lui demanda des nouvelles des Sçavans qu'il avoit vû dans ſes voïages : ce qu'ils avoient écrit ; & s'ils préparoient quelque ouvrage conſiderable. Theodoſe lui parla de pluſieurs, mais enfin, dit-il, c'eſt un ſujet d'étonnement de voir que de tant de perſonnes qui ſe donnent tout entiers à l'étude, il y en a ſi peu qui ſoient veritablement habiles, ce qui arrive ſans doute parce qu'ils ne marchent pas par le bon chemin. Cependant une Science fauſſe ou mediocre eſt beaucoup plus dangereuſe qu'une entiere ignorance. Les demi-ſçavans font beaucoup de mal par leur orgueil, & par la liberté qu'ils ſe donnent de juger de ce qu'ils ne ſçavent pas. Un ignorant qui eſt ſage ſe défie de lui-même, & n'oſant parler de ce qu'il ignore, il ne s'expoſe point à tomber dans l'erreur où ceux qui ne ſçavent les choſes qu'à demi, ſe precipitent par leur imprudence.

Ces deux amis ſe plaignirent, dis-je, de ce que les lettres étoient ou negligées, ou mal cultivées. Peu de perſonnes aiment aſſez la verité pour ſe mettre en peine de la trouver: auſſi-tôt que la recherche en eſt difficile, on l'abandonne. Aujourd'hui, dirent-ils, on neglige les Langues ſans leſquelles on ne peut

consulter les Originaux. Qu'un Historien conte des fables, s'il plaît, on est content. Si on lit un Philosophe on n'examine point s'il s'est trompé, on pense seulement à se remplir de ses opinions pour en parler dans l'occasion. Ce n'est que pour le plaisir & pour passer le tems qu'on lit.

La Science seroit une bonne chose, dit Synese, si elle nous faisoit aimer Dieu en même tems qu'elle nous le fait connoître; mais on le connoît & on ne l'aime pas; car la Science en est facile; le Ciel & la Terre nous instruisent mieux que les Livres, & sans une profonde connoissance de la Theologie, on peut aimer Dieu plus que ne font les plus Sçavans. En un moment on aprend ce qu'il faut sçavoir : la Foi fait le reste, & supplée aux connoissances qui s'acquierent par l'étude. Pourquoi donc se plaindre de la perte d'une chose, dont on peut se passer, & qui est pour l'ordinaire un empêchement au salut; Car enfin ou la Science remplit l'esprit de vanité, ou elle le détourne de cette application que nous devons à Dieu. Le tems nous est donné pour gagner le Ciel en le servant. Quel service rend à Dieu celui que l'ambition de sçavoir cloüe sur ses Livres? qui est toûjours brûlé d'une soif ardente de savoir, qui ne s'éteint point. Aussi-tôt qu'il a devoré un Livre il court aprés un autre, sans désocuper son esprit de toutes les bagatelles dont il est plein pour penser à son salut. L'étude desseche son cœur & épuise tellement son esprit qu'il est dans la Priere sans onction & sans aplication. Ce qui a obligé Dieu d'abandonner souvent les plus grands Docteurs à un sens reprouvé, aprés quoi ils

se sont égarez en mille erreurs pernicieuses & ridicules. Ce qui vous est un sujet de plainte, m'est donc avec justice un sujet d'action de grace envers la Divine Bonté, qui retire les hommes d'une ocupation qui est mauvaise selon que sa Parole nous en assûre.

Theodose dit, que puisque l'ordre demandoit qu'au moins on emploiât les premiéres années de la vie à l'étude, on pouvoit se plaindre de la confusion avec laquelle on le fait; vû qu'une personne habile peut rendre de grands services à l'Eglise & à l'Etat. Celui, ajoûta-t'il, qui vit separé du reste des Hommes & sans vocation de Dieu pour se mêler de leurs affaires, ni de leur instruction, peut bien se passer de Sciences, & aquerir dans la lecture de quelques Livres de pieté, les connoissances necessaires pour vivre saintement & sans dégoût; Pourveu neanmoins qu'il ait quelque ocupation exterieure qui le retire d'avec lui-même, quand il n'est point avec Dieu dans la Priere; car nôtre esprit se dévore lui-même quand il a trop de tems pour faire atention à soi, & qu'il ne se presente aucune autre pensée à laquelle il s'atache.

Mais revenons à celui que nous suposons être engagé dans le monde par l'ordre de Dieu, & chargé de l'instruction du Public. Peut-on douter que les Sciences ne lui soient necessaires? Il n'y en a aucune dont on ne puisse faire un excellent usage dans le commerce de la vie. Je le pourrois démontrer si je ne craignois pas de vous ennuier par un trop long discours sur des matiéres qui ne vous plaisent pas.

Ne craignez pas, dit Synese, j'estimerai la

Science, si vous me faites voir qu'elle n'est pas hors d'usage dans le Christianisme, & qu'il est de l'ordre de Dieu qu'il y ait des personnes qui étudient par profession.

Theodose fit voir que l'ignorance est une peine du peché originel. Qu'Adam lorsqu'il étoit innocent sçavoit toutes choses, qu'il connoissoit la Nature, dont la Science ne pouvoit être mauvaise, vû que dans l'état où nous sommes, nous ne pouvons nous élever à la connoissance du souverain Etre, qui est invisible, que par la consideration des objets visibles. Il fit voir combien il étoit important de connoître son ame, de sonder ses inclinations, qui font apercevoir son immortalité, & qu'elle est faite pour quelque chose de grand. Outre que la science que nous pouvons avoir de Dieu sur la terre, & de la Morale, étoit renfermée dans l'esprit & dans le cœur, & qu'il n'y avoit qu'à la déveloper. Ajoûtons, dit-il, que nous avons tant de raport avec les Etres naturels, par le moïen du corps avec lequel nous sommes unis, que je ne connois point d'emploi dans la vie dont on ne s'aquite plus aisément & plus utilement pour ceux que l'on sert, quand on est un peu Phisicien, c'est à dire, qu'on n'ignore pas la Nature.

J'avoue, continua Theodose, que la connoissance de Dieu qui est necessaire pour l'aimer & pour le servir, se peut aquerir avec peu de travail; que la Foy est une excellente maîtresse, qui instruit en un moment de ce que l'on doit sçavoir. Le *je crois* des Chrêtiens est une clef pour entrer tout d'un coup dans la Science du salut: mais combien de gens ne se contentans pas de demeurer dans

le rang des simples Fideles, c'est-à-dire, de ceux qui croïent ce qu'ils ne peuvent sçavoir, s'élevent au dessus de ceux qui sçavent, & de disciples se font maîtres sans en avoir la Science. On ne peut exprimer le desordre que causent dans l'Eglise ceux qui ont la temerité d'enseigner ce qu'ils ignorent, & de décider sur des points où ils ne voient goute. Une Science mediocre suffit-elle pour instruire les autres, soit dans les Ecoles, soit dans le Tribunal de la Penitence, soit dans les Chaires des Eglises où il ne s'agit pas de debiter ses propres pensées. Le caractere d'un veritable Theologien est de ne proposer que les saintes Ecritures, & de ne les expliquer que dans le sens qu'elles ont été expliquées par les saints Peres. Il ne doit rien enseigner qui soit nouveau, mais sur chaque question en remontant par tous les siecles, & en suivant le fil de la Tradition, raporter quelle a été la pensée des Peres, & quel est le consentement universel de l'Eglise. Sans cela au lieu d'un remede il donne du poison. Il remplit l'esprit des hommes d'opinions fausses & temeraires, ce qui est bon il l'apelle mauvais & mauvais ce qui est bon. Si l'Esprit de Dieu ne suscitoit des personnes, qui ont soin de fouiller dans les Tresors de l'Antiquité pour en tirer la verité, les faux Sçavans broüilleroient toute l'Eglise, & les Heretiques triompheroient.

Combien de mal font les Juges Eclesiastiques, & les Confesseurs qui jugent & qui décident de tout par leurs caprices, leurs préjugez, ou par la coûtume. Qui ne consultent point quelle a été la conduite de l'Eglise, s'en informant des saints Peres qui en sont les té-

moins & les obſervateurs. Les Empoiſonneurs qui prennent la qualité de Medecins, ſont-ils plus coupables que les Predicateurs, qui au lieu de nous prêcher la morale de l'Evangile, ne nous raportent que leurs fantaiſies, des maximes corrompuës.

Syneſe répondit qu'il n'avoit point pretendu parler de ceux qui étoient dans ces grands emplois, dont perſonne ne devoit ſe charger qu'aprés s'être fortifié long tems dans l'étude des Ecritures, & de leurs Interpretes. Mais, dit-il, tous les Sçavans ne bornent pas leur ſcience à celle qui eſt neceſſaire aux Theologiens, aux Confeſſeurs & aux Predicateurs. Ils y mêlent des recherches curieuſes, qui me ſemblent peu utiles. Je dis, qui me ſemblent, car je n'ai pas aſſez de connoiſſance des Lettres pour en juger ; & de la maniére que vous avez commencé, je ne doute point que vous ne me faſſiez apercevoir qu'on peut faire uſage de ce qui me paroiſſoit inutile dans les Sciences. Je vous écoute avec plaiſir.

Ces deux ſçavans amis ſe ſouvenoient de pluſieurs Paſſages dans leſquels les Peres loüent les Sciences humaines, & font voir qu'on en peut faire un auſſi ſaint uſage que celui que fit Moïſe de ce qui ſervoit à la vanité des Femmes d'Iſraël, pour orner le Tabernacle. Les Peres diſent que comme les Iſraëlites avoient dépoüillé les Egyptiens des richeſſes qu'ils poſſedoient injuſtement, nous devions enlever aux Païens leur éloquence, & la connoiſſance qu'ils avoient des beaux Arts, pour nous en ſervir contr'eux, ainſi que David coupa la tête à Goliath avec la propre épée de ce Geant. Aminte & Theodoſe, parcourant tous les ſiécles, firent voir que les grands Docteurs,

que Dieu avoit mis dans l'Eglise comme des flambeaux pour éclairer les Fidelles, n'avoient point ignoré les Arts. Ils firent remarquer à Synese que l'Ecriture loüe Moïse *d'avoir été instruit dans toute la sagesse des Egyptiens.*

Dans l'état où nous nous trouvons, dit Theodose, la necessité nous oblige de donner une partie de la vie à l'étude. Nous ne sommes plus dans ce premier âge du monde, lorsque tous les hommes ne faisoient qu'une famille, & ne parloient qu'une même Langue. La terre est à present partagée en differentes Nations, qui depuis la confusion de Babel, ont leur Langue particuliere ; de sorte que si l'on veut entretenir quelque commerce avec les Hommes de differente Nation, il faut sçavoir les Langues étrangéres. Ceux qui trafiquent avec les Persans sont obligez pour bien faire leurs affaires d'entendre & de parler la Langue Persane. Chaque Profession a une Langue particuliére. La Langue de la Guerre dans l'Europe est l'Allemand. Celle de la Religion le Latin, nos Prieres & nos Liturgies étans Latines. Celle des Sciences le Grec, parce qu'elles viennent pour la plus grande partie de la Grece. Celle des Ecritures l'Hebreu, dont les Theologiens ne peuvent se passer, puisque c'est dans cette Langue que le saint Esprit nous a parlé dans l'Ancien Testament,& que dans le Nouveau, les Ecrivains sacrez qui ont écrit en Grec, sont pleins d'Hebraïsmes, c'est-à-dire, de maniéres de parler qu'on ne peut bien démêler sans sçavoir l'Hebreu.

Qu'on ne dise point, dit Theodose, que les excellens Livres écrits dans des Langues étrangeres, ont été traduits en la nôtre ; c'est

tout autre chose de voir soi-même & de voir par les yeux d'autrui. Là verité s'altere en s'éloignant de sa source, & se gâte, pour ainsi dire, en passant par tant de mains. Chaque Langue a un tour qui lui est particulier, & qu'on ne peut bien exprimer dans une autre langue. Ce qui fait que les plus belles versions sont toûjours imparfaites. Outre cela quoi qu'un Auteur soit exact & qu'il prenne soin de ne rien dire qui soit équivoque, il lui échape toûjours quelque expression capable de plusieurs sens. Le Traducteur ne s'atache qu'à un sens. Il represente l'Original par l'endroit par lequel il l'a vû. Il l'explique comme il l'a entendu. Ainsi il détermine ce qui n'est point déterminé; de sorte qu'en lisant sa version, on y voit ses pensées plûtôt que celles de l'Auteur. Il n'y a guere de Traducteur qui conserve entiérement le sens de l'Original. Il le resserre, ou il l'étend: il l'explique selon qu'il l'a conçû, ou qu'il trouve des termes pour s'exprimer. Car souvent on est obligé de s'acommoder à la pauvreté de la Langue dans laquelle on parle. Tout cela rend les Langues absolument necessaires à ceux qui aiment la verité, qui ne se contentent pas du raport qu'on leur en fait, & qui la veulent voir de leurs propres yeux.

Ajoûtons que la condition des Hommes étant bien differente de celle des Anges, qui se communiquent comme il leur plaît, leurs pensées; nous ne pouvons nous faire entendre que par la parole. Il ne la faut donc pas negliger: Elle est le flambeau de nôtre ame. Quelque éclat qu'aïent nos pensées, elles ne peuvent paroître qu'à la faveur de la lumiére

de l'éloquence. Tous nos illustres Docteurs ont été éloquens ; sans quoi ils n'eussent pas été capables d'instruire ou de vive voix, ou par leurs écrits qui nous ont conservé leurs pensées.

Dans les premiers siécles, dirent Theodose & Aminte, on pouvoit sans étude aprendre de sa nourrice tout ce qui s'étoit fait depuis la naissance du monde. Depuis ce tems il y a une infinité de choses qui se sont passées qu'il faut necessairement aprendre de l'Histoire. Ils firent une admirable peinture d'un Homme qui la possede, & qui étant par son moïen, de tous les siécles & de tous les Païs, sçait ce qui s'est fait, & ce qui s'est dit par toute la Terre & dans tous les tems, aussi bien que ce qui se passe dans sa famille. Ils firent voir l'usage de ces connoissances. Ils montrerent, s'arrêtant particulierément à ce qui touche de plus prés la Religion, que les moindres petites connoissances que l'on a de quelque fait dans l'antiquité, servoient à l'éclaircissement & à la décision de points tres-importans dans la Theologie. Dans les Annales sacrées les Histoires profanes y sont mises en usage, aussi bien que les ouvrages des Peres de l'Eglise. Un homme, dirent-ils, qui auroit vécu depuis Adam jusques à nous dans une égale vigueur & fermeté d'esprit, aïant eu part à tout ce qui s'est fait, aïant êté par tout, ne jugeroit - il pas mieux de toutes choses ? Il ne se laisseroit pas surprendre comme nous le sommes, par ces accidens qui sont extraordinaires à nôtre égard, mais qui sont arrivez mille & mille fois. Il déveloperoit sans peine les choses qui nous sont obscures, parce que leur principe est caché

dans l'oubli des siécles passez. Une si longue experience lui donneroit des avantages admirables. L'Histoire & la Geographie supléent à cela, & elles forment cét Homme, qui est de tous les siécles & de tous les Païs, ce que la Nature n'a pû faire.

Aminte dit des Mathematiques, qu'elles donnoient une entrée facile dans toutes les Sciences, qu'elles formoient l'esprit, qu'elles l'accoûtumoient à raisonner juste, & à penetrer dans les choses les plus cachées, lui fournissant des modeles de veritez claires, de demonstrations exactes, & d'une parfaite methode. Il fit voir que ceux qui sont exercez dans la Geometrie sont beaucoup plus exacts, & plus capables d'une attention forte, & que sans parler des Arts, qui ne se peuvent passer du secours des Mathematiques, cette Science avoit été necessaire à la Religion pour celebrer les Fêtes, selon les apparences & les mouvemens des Astres, dans le tems que Dieu avoit ordonné.

Aussi les Peres l'ont loüée. L'Ecriture parle avec éloge de cette Science que Moïse avoit apprise des Egyptiens, & Daniël des Chaldéens. On sçait que ces peuples en sont les inventeurs, qu'ils sont les premiers qui ont étudié les Mathematiques. Vous voyez donc, dit Aminte à Synese, que l'on ne peut blâmer les Sciences sans faire tort à la gloire des Saints qui les ont loüées.

Je souhaiterois, dit Synese, que tout le monde fût sçavant, si on faisoit cét usage de la Science que vous marquez. Mais il en est de même que des viandes qui nourrissent ceux qui se portent bien, & qui chargent l'estomac des malades. La Science, qui se-

roit la nourriture de l'ame, si elle se portoit bien, l'enfle à present : saint Paul le dit : *Scientia inflat.* Cela n'étoit pas à craindre dans les Peres de l'Eglise, qui avoient encore plus de feu que de lumiere. La charité regloit en eux le desir de sçavoir, & le conduisoit vers le Ciel. Je n'ai jamais douté qu'une pieté éclairée ne puisse rendre de grands services à l'Eglise. Les Docteurs en sont les étoiles que Dieu lui a données ; comme il a mis au Ciel le Soleil & la Lune pour être la lumiere de la Terre.

Nous loüons la Science, dit Aminte, lors qu'elle est placée dans une ame qui aime Dieu, qui est la verité, & par consequent le veritable objet de la Science. La Philosophie me paroît admirable dans les écrits d'un Philosophe chrêtien, comme dans saint Justin Martyr, qui sçait confondre la Philosophie païenne. Je loüe la parfaite connoissance de l'Antiquité dans saint Clement Alexandrin, lors que je vois qu'il démontre si clairement aux Païens, l'antiquité & la verité de la Religion du Dieu vivant ; & en même tems la vanité & la fausseté de leur Religion, par le temoignage de leurs Poëtes, de leurs Historiens & de leurs Philosophes, qu'il avoit lûs avec plus de soin qu'il ne paroît qu'aucun Auteur païen ait jamais fait. Je loüe l'ardeur pour l'étude dans un Origene, lorsque je remarque que c'étoit le desir qu'il avoit d'éclaircir l'Ecriture, qui lui avoit fait entreprendre de si grands travaux ; & que ce n'étoit que pour combattre les Payens qu'il s'étoit instruit si profondément de tout ce qu'ils pouvoient sçavoir. L'éloquence des Gregoires, des Basi-

les, des Chryſoſtomes, eſt ſainte, quoiqu'il ſoit évident qu'ils ſe ſoient formez ſur l'éloquence des anciens Orateurs Grecs; parce que ce n'étoit que pour la décoration de l'Egliſe qu'ils employoient l'or d'une élocution ſi riche.

L'Egliſe Latine a eu ſes Docteurs, de qui nous pouvons apprendre quel uſage on peut faire de la Science. Tertullien n'ignoroit rien. Combien ſa Science a-t'elle été utile à l'Egliſe? Saint Cyprien qui le liſoit aſſidûment, & qui l'appelloit ſon Maître, y avoit pris cette éloquence forte, où l'Egliſe trouve encore aujourd'hui des armes contre ceux qui violent ſa diſcipline. Qui pourroit ignorer les grands avantages qu'elle a reçûs de l'érudition de ſaint Jerôme? Elle remercie Dieu, le jour de la Fête de ce Saint, de le lui avoir donné pour lui expliquer les divines Ecritures. Les écrits de ſaint Auguſtin ſont la conſolation de tous ceux à qui la connoiſſance de la verité eſt un mets délicieux. Ces vives lumieres, qui brillent dans les ouvrages de ce ſaint Docteur, éclaireront toûjours l'Egliſe, & diſſiperont les tenebres que le pere du menſonge tâchera de répandre dans l'eſprit des hommes. On ſçait que des lumieres ſi pures ne peuvent partir que de celui qui en eſt la ſource; mais comme Dieu fit par ſa providence, que Moyſe & Daniel, qu'il deſtinoit pour conduire ſon peuple, furent inſtruits par les plus habiles Philoſophes, & les plus ſçavans Mathematiciens de la terre, auſſi il fit que dans le tems même que S. Auguſtin ne penſoit point à Dieu, il étudia les Platoniciens, qui le rendirent capable de comprendre & de goûter les choſes ſpirituelles, &

lui donnerent cette élevation d'esprit qui lui est particuliere, & qui le fait regarder comme l'aigle des Theologiens.

Aminte, en pensant à ces grands Docteurs de l'Eglise, qui faisoient encore aujourd'hui sa force & sa gloire, entra dans un saint zele. Quoi, dit-il, ne comprendra-t'on jamais que la solide piéte consiste à se donner à Dieu pour être l'instrument de ses volontez; & que le principal devoir du Chrêtien est de se mettre en état de travailler selon la mesure des forces que Dieu lui donner aux ouvrages ausquels la Providence le destine? Un Gentilhomme qui sçait qu'il est né pour défendre l'Etat & servir à la gloire de son Prince, fait tous les exercices de la guerre dés sa tendre jeunesse. Il s'exerce à tout ce qui peut faire un soldat genereux & adroit: Et parmi tant de personnes qui font profession de se consacrer au service de l'Eglise, à peine trouvera-t'on dans des Provinces entieres une personne qui travaille serieusement à suivre de prés les exemples de ces illustres défenseurs de l'Eglise: aujourd'huy qui est-ce qui soupire pour la verité brulant d'amour pour elle comme un saint Augustin? Qui est celuy qui se plaigne de ses tenebres, & qui demande à Dieu d'en être delivré; qui n'épargne rien pour s'instruire; qui passe les nuits entieres dans le travail; qui entreprenne par un esprit de penitence des études dificiles & rebutantes, comme est l'étude des Langues, à l'imitation d'un saint Jerôme qui étudia l'Hebreu, ainsi qu'il le témoigne, pour domter la revolte de sa chair? Tant de jeunes gens perdent leur tems, qui pourroient être un jour des Chrysostomes, des Basiles, des Gregoi-

res ? Tant de tems s'écoule & se perd, qui pourroit être emploïé à la lecture de l'Ecriture, des Peres ! Et si ces études sont trop difficiles pour les premieres années, au moins si on s'appliquoit aux Sciences profanes, on seroit ensuite capable d'en profiter, comme ont fait Moïse & Daniël, les Basiles, les Gregoires, les Chrysostomes, & les Augustins.

L'Eglise auroit-elle été désolée, comme elle le fut dans le siécle passé, lors que ses propres enfans lui firent une si cruelle guerre, si ceux qui demeurerent fideles eussent été capables de la défendre ? Elle se trouva attaquée pendant la nuit, lors que personne n'avoit les armes à la main, & qu'on ne sçavoit pas même où en trouver. Ceux qui demeurerent en son sein, firent ce que devoient faire de bons enfans ; mais si tous les Ecclesiastiques, au moins si le plus grand nombre, avoient été instruits de ses sentimens, s'ils avoient eu soin de lire ses titres c'est à dire les pieces justificatives de sa doctrine, les témoignages que les anciens Peres rendent à la verité de ce qu'elle pratique aujourd'hui ; qu'ils se fussent trouvez préparez pour leur faire voir que les erreurs qu'ils avançoient, avoient été condamnées depuis plusieurs siécles ; qu'ils eussent étudié avec plus de soin les Ecritures ; qu'ils eussent été plus habiles dans les Langues saintes ; que l'antiquité Ecclesiastique leur eût été plus connuë, le mensonge auroit-il osé paroître ? Et s'il avoit paru, la Science ne l'auroit-elle pas d'abord chassé par ses lumieres ? Mais helas ! l'Eglise étoit alors comme une bonne veuve dont les enfans libertins & negligens n'auroient point eu le

foin de s'inſtruire des propres interêts de leur famille, de foüiller dans leurs papiers; ainſi ils ſe laiſſoient enlever leur propre bien par de méchantes chicanes.

Auſſi quand le Clergé ſe réveilla, qu'on eut reconnu le deſordre qu'avoit cauſé l'ignorance, & combien il eſt important que l'Egliſe ait des perſonnes d'un rare ſçavoir; on vit l'erreur, qui avoit pris naiſſance dans la nuit, ſe diſſiper dans le nouveau jour que l'étude rendit à l'Egliſe. Les Peres du ſaint Concile de Trente crurent ſi bien que l'ignorance dans les Paſteurs & dans les Peuples étoit un des maux auquel il faloit le plus promtement remedier, que le premier Decret de la réformation qu'ils firent, fut pour r'animer l'étude. Ils n'oublierent rien pour cela.

On me dira peut-être, que l'Hereſie eſt terraſſée. Plût à Dieu que de cette hidre il n'en pût jamais renaître aucun nouveau monſtre! Il n'y a pas ſujet de l'eſperer. Les Hereſies ſont à l'Egliſe, ce que Carthage a été aux anciens Romains. Il eſt à craindre que l'Hereſie étant ruinée, l'on ne rentre dans le ſommeil dont elle nous avoit fait ſortir; & que l'ennemi qui eſt maintenant en fuite, & erre par les deſerts, confus de ſe voir chaſſé de la maiſon dont il s'étoit rendu le maître, n'y retoune lors qu'il verra qu'on ne s'y met point en état de le repouſſer. Ce n'eſt point ici une crainte imaginaire. Je vois le penchant de preſque tout le monde. Il y a encore, pour ainſi dire, une aparence d'étude qu'on garde. C'eſt encore la mode de faire une certaine courſe; mais on ne cherche que des titres

d'honneur. Vous ne voïez presque personne qui étudie à fond les Ecritures, qui ait assez de connoissance des Langues pour cela ; qui entreprenne avec constance une lecture exacte de l'Antiquité; qui suive les siecles de l'Eglise, ne passant aucun fait sans l'examiner; qui lise les Peres dans leur propre source ; qui tâche d'en penetrer la doctrine, d'en prendre l'esprit, pour voir dans toutes ses matieres contestées, ce qu'ils en jugeroient aujourd'hui si Dieu les faisoit renaître parmi nous ; c'est à dire, pour s'acoûtumer à parler & à penser comme eux.

Qu'on ne me dise point que ces études sont trop fortes ; qu'elles sont trop pesantes. L'amour ne sent point le poids de ce qu'il prend plaisir de porter. Nous aurons des Augustins & des Jerômes dans l'Eglise, quand nous aurons des personnes qui auront le même amour pour la verité. Mais où trouver le tems qui est necessaire pour faire de si longues études ? Ces grands Docteurs l'ont bien trouvé parmi les rigueurs de la penitence, les grandes prieres, & les occupations de la charité. Saint Augustin étoit continuellement ocupé à terminer des procés, à consoler les afligez, à regler son Diocese, & cependant il a tant lû, il a tant medité, il a tant écrit. On a du tems quand on le regle, quand on en fait un bon usage. Si celui-là avoit donné à l'étude d'un Pere de l'Eglise, les momens qu'il a emploïez en des visites inutiles, sous pretexte de devotion ; à entendre trois fois la semaine des personnes faineantes qui lui viennent faire perdre le tems sous pretexte de demander pardon à Dieu, il se seroit rendu habile dans le

Pere qu'il auroit choisi. Il en seroit plein, & nous aurions en sa personne un saint Augustin, si c'étoit ce Pere auquel il se fût appliqué.

Quelle seroit donc la consolation de l'Eglise si entre ses ministres châcun vouloit ménager le tems qu'il pourroit gagner? Supposons qu'on n'ait pas assez de force de corps & d'esprit pour embrasser toutes les Sciences; mais enfin il y a des études où il est facile de reussir, & qui peuvent rendre un Ecclesiastique utile; car ce seroit une chose excellente; si chacun suivant un attrait particulier les uns se fissent une devotion de sçavoir exactement l'Hebreu pour lire l'Ancien Testament dans le texte originel; que les autres étudiassent le Grec pour lire les Peres Grecs; que les uns étudiassent un siécle de l'Eglise, qu'un autre examinât à fond l'Histoire d'un autre siécle, & recherchât avec soin tout ce qui peut contribuer à l'éclaircissement de l'Histoire entiere de l'Eglise; que châcun prît la vie de quelque Saint illustre à examiner; qu'il y en eût qui apprissent les Conciles parfaitement; que les autres étudiassent les Canons, les Decretales des Papes; que quelques-uns s'appliquassent à bien écrire en Latin, les autres à traduire.

Quelle consolation, quelle gloire, quel avantage en tireroit l'Eglise, si chacun s'appliquoit à défricher & cultiver quelque partie de la Science Ecclesiastique; de sorte que sur châque matiere on trouvât des personnes qu'on pût consulter, comme des Origenes, des Gregoires, des Basiles, des Jerômes, des Augustins, c'est à dire qui fussent pleins des veritables sentimens de ces

ſaints Docteurs ; &c. qui dans châque point de la diſcipline puſſent raporter tout ce qui s'en eſt dit & fait dans l'Egliſe ; & ce qu'on a reſolu dans de ſemblables occaſions ; qui puſſent trouver la déciſion de châque cas dans les Peres, dans les Canons, dans les Decretales ; qui ſçuſſent écrire en toutes ſortes de Langues, ſoit pour repouſſer les inſultes des Heretiques, ſoit pour reprendre fortement les deſordres de leur ſiécle, & conſoler les Fideles par des diſcours éloquens, qui euſſent aſſez de charmes pour détourner de la lecture des méchans Livres.

Eſt-il poſſible que tant de gens de bien qui ſont à la tête des Compagnies, & qui pourroient procurer ce bien à l'Egliſe, ne tournent point leur zele de ce côté-là ? Il n'y auroit qu'à donner un peu de mouvement,& enſuite châcun marcheroit. Quand ce ne ſeroit que lentement, pourveu que ce fût ſur la même ligne, on avanceroit inſenſiblement. En peu d'années on verroit le fruit, qui ne conſiſte pas ſeulement dans la production de quelques ouvrages ; car c'eſt peu de choſe qu'un Livre, & ce n'eſt pas pour être Auteur qu'il faut étudier. Il n'eſt point neceſſaire que tout le monde le ſoit. Mais il eſt certain que pour peu qu'on s'aplique à l'étude, & qu'on la prenne bien, on ſe diſtingue en peu de tems du reſte des hommes. Il eſt impoſſible de converſer ſouvent avec les Peres de l'Egliſe, ſans y prendre leur eſprit. Comme l'on prend un air poli dans les converſations du grand monde, on ſe remplit des maximes des premiers ſiécles de l'Egliſe, lors qu'on eſt continuellement occupé de ce qui s'y eſt fait ; au moins l'on ne ſe laiſſe pas cor-

rompre si aisément par la contagion de ceux avec qui l'on vit dans le siécle present.

Ce n'est pas à force de bras qu'on sert l'Eglise, c'est par l'esprit. Et qu'est-ce qui donne de la force à l'esprit que les Lettres lors que que l'on les étudie en cette vûë ? Que, par exemple, on n'étudie pas la Geometrie pour tirer des lignes, mais pour s'acoûtumer à raisonner juste. A peine trouve-t'on un homme, c'est à dire une personne, dont le sens soit droit, qui sçache raisonner, qui conçoive les choses netement, qui en juge bien, qui ait l'ame forte, qui méprise les bagatelles, qui ne s'étonne de rien, & qui par l'experience qu'il a aquise par lui-même, ou en lisant l'Histoire, aperçoive d'abord où les choses peuvent aller, & par consequent, qui puisse prendre des mesures justes, ou donner des conseils utiles.

On se plaint tous les jours qu'il n'y a rien de plus rare qu'un homme capable de gouverner. Qui est-ce qui donne cette capacité que la connoissance des maximes solides qu'on pourroit puiser dans plusieurs excellens ouvrages des Peres, pour ne point parler de ceux que des Païens judicieux ont écrit ? Les Superieurs ne devroient-ils pas avoir continuellement entre les mains les livres de saint Chrysostome du Sacerdoce, le Pastoral de saint Gregoire le Grand, les livres de la consideration que saint Bernard a adressé au Pape Eugene. Ce qui fait encore plus que les livres c'est l'habitude de n'agir qu'avec raison, de sorte que l'on n'en soit que l'organe, c'est à dire que les Inferieurs aperçoivent que leur Superieur ne prescrit que ce que la raison ordonne. Comment pourroient-ils donc lui re-

ſiſter ; mais auſſi quand on n'y eſt point contraint par la force, comment ſe ſoumettre à un homme qui n'a aucun principe, à qui pour obéir aujourd'hui il faut faire tout le contraire de ce qu'il avoit ordonné deux jours auparavant : qui n'agit que par humeur ; & qui par conſequent n'a aucune uniformité dans ſa conduite. Un bon Superieur c'eſt la raiſon incarnée, ſi je puis parler ainſi ; c'eſt-à-dire que ce doit être un homme qui ne diſe à ceux qui ſont ſous ſa conduite que ce que la raiſon leur dit interieurement ſans qu'ils y faſſent atention ; dont les actions ſoient une expreſſion fidelle de tout ce qu'elle veut qu'on faſſe ; enſorte que ſa vie auſſi bien que ſes paroles puiſſent tenir lieu de la raiſon. Je veux dire qu'en écoutant ce qu'il dit ce ſoit écouter la raiſon ; & qu'en ſuivant ſes exemples on execute ce qu'elle preſcrit. Ainſi de quelle importance eſt-il pour les compagnies, pour l'état, pour l'Egliſe, que dans l'inſtruction de la jeuneſſe on s'aplique particulierement à lui former le jugement, l'eſprit & le cœur.

Aminte reprenant ce qui regardoit l'amour des Lettres ajoûta, qu'il en étoit de l'Egliſe & des Compagnies particuliéres comme des Etats. Un Empire eſt floriſſant lorſque les Lettres y fleuriſſent. Jamais Rome n'a été plus puiſſante & plus polie, que ſous Auguſte. Les Romains perdirent la gloire avec les belles Lettres. Jamais la France n'a été plus forte que dans ce Siécle où elle a été la plus ſçavante. Le vice eſt toûjours entré dans les Communautez avec l'ignorance, ou lorſqu'on n'y a entretenu qu'une Science moins eſtimable que l'ignorance, une Science de mots, de vaines ſubtilitez, une Philoſophie ſans

raiſon

raison, une Theologie sans Ecriture, sans Conciles, & sans Peres de l'Eglise.

Aprés le tems des Offices, à quoi emploier celui qui reste ? Si on n'a point d'amour pour la verité, qu'on ne trouve point de goût dans l'Ecriture, qu'aimera-t'on, & à quoi prendra-t'on plaisir sans violer les Loix de la Religion? On voit bien ce qui doit arriver, & ce qui arrive éfectivement tous les jours. Aussi les Chefs des Compagnies ont toûjours reconnu l'importance d'ocuper ceux qu'ils gouvernent, & de leur inspirer de l'amour pour les Lettres. Or le secret de ceux qui veulent animer les Etudes, c'est d'y mettre quelque assaisonnement. Il faut du sel pour réveiller l'apetit. C'est pourquoi l'on a tort de condamner severement toutes les études curieuses. Sans doute qu'il faut régler la curiosité; mais c'est par elle qu'on est atiré à l'Etude, & qu'on commence d'aimer la Science. Pour moi je me souviens qu'étant jeune je n'aimois pas les Lettres. Je ne trouvois point de goût dans de certaines Régles latines qu'on me forçoit d'aprendre par memoire. Je tombai aprés quelques années entre les mains d'un Maître qui n'étoit pas fort habile homme; mais qui s'apliqua à m'aprendre l'Histoire Romaine, & un peu de Geographie. Je concevois ce qu'il me disoit. Je commençai donc d'aimer l'Etude qui m étoit auparavant tres-desagreable. Un de mes amis, qui passe avec sujet pour un des plus beaux esprits de ce Siécle, avoit été extraordinairement rebuté de l'Etude jusqu'à ce que par hazard le traité de l'homme de Descartes, qui est fort court, lui tomba entre les mains.

L'esprit & la clarté de cet Auteur lui don-

nérent de la curiosité: Cette lecture fut pour lui un sel qui lui fit trouver du goût dans l'Etude que depuis ce tems là il a cultivée, & où il a fait de si grandsprogrés.

Ce discours changea tout d'un coup Eugene. Ses inclinations se tournérent plus fortement vers l'Etude qu'elles n'en avoient été éloignées. Il se plaignit de ses premiers Maîtres qui lui avoient donné de l'aversion pour les Letres, dans un tems où il n'étoit pas encore capable de les aimer. Il dit que leur rigueur lui avoit rendu les Sciences odieuses, qu'il n'avoit rien conçû dans ce qu'on lui avoit voulu enseigner, qu'on lui acabloit l'esprit de mots barbares ; de sorte, que je me regardois alors, disoit-il comme un esclave qu'on veut punir, qu'on aplique à des ouvrages qui n'ont point d'autre usage que de tourmenter celui qui les fait. L'on ne m'a donné aucune ouverture pour l'Histoire, pour la Geographie, pour les Mathematiques. Aussi, dit-il, en s'adressant à Theodose, ne jugez pas de moi, parceque j'ai été. Les chaleurs de l'Eté vous obligeront de faire ici quelque sejour, soufrez que j'interrompe les conversations que vous devez avoir avec Aminte, & que dans certains momens je m'adresse à vous deux,pour aprendre les moïens d'acquerir ces connoissances dont vous m'avez fait voir la necessité.

II. ENTRETIEN.

THEODOSE craignoit qu'une vaine curiosité n'inspirât à Eugene cette nouvelle ardeur qu'il avoit pour les Lettres. Il lui dit que l'Etude n'étoit pas utile à tout le monde ; qu'elle enfle & gâte l'esprit de ceux qui ne recherchent les Sciences que pour la gloire ; en quoi peu reussissent ; Car outre qu'il est difficile de se distinguer , quelque habile qu'on soit , l'on ne peut avoir qu'un petit nombre d'adorateurs ; & de quelle utilité sont ces adorations ? Un Homme que l'aplication trop violente à l'Etude a rendu malade , & que le peu de soin qu'il a eu de ses affaires a reduit dans une grande pauvreté , est-il heureux, vivant souvent parmi des personnes qui le négligent ou le méprisent , ce qui arrive d'ordinaire. Il est bien , je le veux , dans l'esprit de quelques sçavans Anglois , Alemans , Italiens , qui parlent de lui , qui citent ses Ouvrages avec éloge : mais ces loüanges qui à peine viennent jusques à lui, le délivrent-elles de ses maladies ? lui donnent-elles de quoi dîner ? & le peuvent-elles assûrer contre les rigueurs des jugemens de Dieu , qui ne donnera jamais une recompense aussi solide qu'est sa gloire , à celui qui n'a point eu d'autre fin dans ses travaux que d'être bien dans l'esprit de quelques Sçavans , & de passer pour habile Geométre , pour Philosophe , ou pour Theologien ?

Aprouveriez-vous, repartit Eugene, que je passasse la vie dans les amusemens du monde ? c'est-à-dire, que je fusse le compagnon du desordre de la plus grande partie de ceux de mon âge & de ma condition. Je ne me sens pas atiré dans une Solitude où la seule priére fasse mon ocupation. Que puis-je donc faire mieux pour passer les années qui me restent de la jeunesse, que d'Etudier ce que je dois sçavoir, & ce qui me rendra utile dans quelque condition que je me trouve ?

Ces sentimens sont justes, dit Aminte, & ils sont necessaires pour réüssir dans les Letres. Plusieurs n'avancent point & se perdent en étudiant, parceque l'orgueil & la curiosité sont leur seul motif. Vains & superbes, ils n'étudient que les choses où les hommes ont ataché de la gloire, quoi qu'inutiles, & éloignées de leur premier dessein. Ils veulent tout sçavoir, ou plûtot le paroître.

S'ils entreprennent un ouvrage, l'ambition ne leur permet pas de le travailler dans le silence, elle le produit au dehors avant même, pour ainsi dire, qu'il soit germé. Ils ont honte de recevoir des avis de leurs meilleurs amis, qui connoissant leur foiblesse, sont obligez pour conserver la paix avec eux d'admirer leur impertinence, & d'augmenter ainsi le mal qu'ils ne peuvent guerir. Il faut de l'humilité pour demeurer autant de tems dans l'état de Disciple qu'il est necessaire, avant que de faire le Maître ; & pour s'instruire à loisir quand on n'est point encore capable d'enseigner.

Outre cela un orgueilleux n'aquiert jamais une veritable Science qui ne consiste que dans la connoissance de la verité ; car lorsqu'une

fois il a donné dans un ſentiment faux, il voudroit que tout le monde ſe trompât avec lui : Que ſon intelligence fût la regle de l'eſprit des autres, que les choſes fuſſent vraïes ou fauſſes, ſelon qu'elles conviennent, ou qu'elles ſont contraires à ſes opinions. Ce qu'il a dit doit être vrai, il ne ſe retracte jamais, ainſi quand il a avancé une fauſſeté, bien loin de s'en dédire, il s'enfonce davantage, il s'abîme dans des abſurditez infinies. Quelquefois il ſe trompe avec deſſein, aimant mieux s'égarer que de marcher modeſtement par le grand chemin.

Aminte ajoûta, que la curioſité auſſi bien que l'orgueil étoit un grand obſtacle. Le deſir de ſçavoir, dit-il, eſt bon & neceſſaire, puiſqu'on ne peut devenir ſçavant ſi on ne le deſire fortement ; mais ce deſir eſt corrompu par la curioſité qui le detourne de ſa fin. Il y a peu de gens qui étudient avec régle, & qui s'apliquent ſerieuſement à ſçavoir ce qu'ils ne doivent pas ignorer. Or quand la raiſon ne conduit pas, que l'on eſt entraîné par la curioſité, c'eſt-à-dire, par une folle paſſion de ſçavoir, toutes les Etudes ſont dereglées. On veut toûjours ſçavoir ; mais la curioſité ne permet pas qu'on pourſuive avec conſtance la recherche d'une verité. Auſſi-tôt qu'on l'a enviſagée de loin, on s'en détourne pour courir aprés une autre. On commence le matin un livre, aprés midi on en prend un autre. On ſe laiſſe emporter par diferentes Sciences, où l'on ne s'arrête point tout le tems qui ſeroit neceſſaire pour en profiter. On ſçait tout, & on ne ſçait rien. On a des idées de toutes choſes, mais confuſes

Ce qu'on dit ordinairement qu'il ne faut

lire qu'un seul livre, & ne s'atacher qu'à un Auteur, n'est point vrai absolument ; mais il est certain qu'il faut entreprendre peu à la fois, lire sur la matiére qu'on étudie, ce qu'il y a de plus excellent sans vouloir tout voir, & ne point passer à d'autres Etudes, que ce qu'on a apris soit si fortement imprimé dans la memoire, qu'on en puisse parler avec cette netteté avec laquelle on parle des choses qui frapent vivement les sens.

L'ordre est necessaire par tout. Il est évident que nos premiéres Etudes doivent être de ce qui nous peut rendre agreables à Dieu. N'est-ce pas une chose honteuse & digne de compassion, disoit Aminte, de voir que les plus sçavans sont les plus ignorans dans la Science du salut ? Combien y a-t'il de personnes qui étudient avec soin ce qui est de leur profession, & qui ne s'apliquent plus volontiers à des choses qui en sont entierement éloignées ? Ce n'est pas que les Sciences soient oposées les unes aux autres, qu'on soit moins Theologien pour exceller dans les Mathematiques ; mais comme la vie est courte, & que la capacité de nôtre esprit n'est pas infinie, à moins que de s'y être pris de bonne heure, d'avoir beaucoup d'aquis, & de s'être rendu l'esprit ouvert & facile pour toutes choses, on doit se borner ; & quand par ses propres lumieres, ou par le conseil de ses amis, on s'est une fois formé un plan d'Etude par raport à l'état où l'on se trouve, il faut de la fermeté, & prendre garde que la curiosité n'écarte du droit chemin que l'on a pris. On ne resiste point sans peine à cette passion. Ceux qui ne sçavent ce que c'est que de faire éfort contre la corruption de leurs

inclinations, changent d'Etude à tous momens, jettant presque en même tems dans leur esprit une infinité de diferentes semences, qui s'empêchent les unes les autres de germer & de prendre racine.

Aminte dit à Eugene qu'il falloit joindre aux motifs qui nous portoient à l'Etude, un desir sincere de faire penitence ; Car outre que c'est un sujet de confusion d'être obligez d'étudier, déchus d'une condition où l'on sçavoit toutes choses, l'Etude est tres-penible quand elle est reglée & perseverante, ceux qui aiment leurs plaisirs ne sont guére propres pour en suporter le travail, & par consequent pour y reüssir. Car enfin pour étudier avec ordre, il faut dans les commencemens, faire des Etudes ameres, qui n'ont rien qui plaise, & qui ait de l'aparence, comme les fondemens des bâtimens ne paroissent point. Qu'on vante tant qu'on voudra le genie & le sçavoir de certains débauchez, pour moi, dit Aminte, je n'ai jamais pû me persuader qu'ils eussent aquis une Science profonde chez les Traiteurs, dans le jeu où ils passent les jours & les nuits, & que des esprits noïez dans les ordures de la sensualité fussent capables de grandes speculations ; qu'ils eussent du goût pour la verité qui est spirituelle ; qu'ils l'écoutassent parmi le desordre de leurs débauches ; qu'ils la pussent apercevoir dans le trouble de leurs passions. Pour avancer dans les Letres il faut aimer la retraite, se priver des divertissemens, resister à la legereté de nôtre esprit qui demande du changement, s'astreindre à une certaine régle pour se lever, pour se coucher, pour prendre ses repas & ses recreations, afin de régler les heures de l'Etude, & de trouver

le tems qu'il y faut emploïer. C'est l'ordre qui fait trouver ce tems.

Il est vrai que l'ambition de paroître Sçavant peut faire qu'on porte patiemment le travail de l'Étude ; mais l'esprit de penitence le fait faire plus facilement ; l'amertume de cette penitence se changeant en suite en douceur ; car aprés avoir surmonté la peine qui se rencontre d'abord, l'on trouve des plaisirs qui à la verité ne remuent pas l'ame avec violence, comme le font les plaisirs du corps, mais ils durent plus long-tems ; il n'y a pas de vie plus douce que celle d'une personne de Letres dont la Religion fait la principale Etude. Les plaisirs purs qu'il goute lui donnent du mépris pour toutes les voluptez des sens. Il aprend dans les divines Ecritures à connoître le neant des Créatures, à mépriser les richesses & les honneurs, dont le desir cause tant d'inquietudes. Il y conçoit de l'estime pour la pauvreté, pour les persecutions que les Hommes apellent un mal, qui les rend éfectivement malheureux, parceque quelque resistance qu'ils fassent, ils ne peuvent s'en exemter ; mais que ceux qui lisent les Ouvrages des Saints aprennent d'eux & de leurs exemples à regarder comme un bien, parceque ces choses, en détachant de la Terre, facilitent le chemin du Ciel. Vivant ainsi sans desirs & sans crainte au regard des Creatures, son ame joüit d'une parfaite tranquillité.

Ne prétendez pas, dit Eugene, pouvoir éteindre le feu que vous avez alumé. Ce n'est point la curiosité ni l'orgueil qui ont fait naître dans mon cœur cette nouvelle ardeur. Vous pouvez donc m'aprendre la méthode

qu'il faut ſuivre en étudiant : Elle ne vous peut être inconnuë aprés une ſi longue experience.

Ce que vous demandez,repartit Theodoſe, n'eſt pas aiſé. Ceux qui refléchiſſent ſur ce qui leur avoit été utile dans l'Etude ont voulu compoſer un Art de leurs reflexions, & en faire des régles generales pour la maniére d'étudier, n'ont pas conſideré que tous les Hommes n'etoient pas faits comme eux, & que ce qui ſervoit aux uns, étoit ou inutile, ou dangereux aux autres. Il n'y a, peut-être, pas deux eſprits faits de la même maniére. Je n'examine pas ſi cette difference vient ſeulement de la diverſité du temperament, mais il eſt conſtant que les uns ont l'eſprit ouvert, les autres l'ont fermé. Celui-là fera dans un jour ce qu'un autre ne feroit pas dans un mois ; c'eſt donc ſe moquer que de preſcrire qu'en un certain eſpâce de tems, on doit lire tels & tels Auteurs : comme ſi tout le monde marchoit d'un pas égal. Outre cela les méthodes ne ſe donnent guere que pour ceux qui ont de grands deſſeins : Peu de gens ſont capables d'une Etude exacte des Langues, de l'Antiquité, de l'Hiſtoire, des Mathematiques, de la Philoſophie & de la Theologie. On ne peut aquerir toutes ces connoiſſances que par une Etude réglée & aſſiduë pendant le cours de pluſieurs années. Cela demande de grands preparatifs ; cependant les emplois dont on eſt chargé, obligent de s'inſtruire de pluſieurs choſes, que s'il falloit aprendre méthodiquement, & les étudier ſelon l'ordre qu'il faut garder dans un cours réglé, on s'oublieroit de ſon devoir. Auſſi les Sçavans

sont rares ; & en chaque Siecle, on les compte aisément.

Je suis libre, repliqua Eugene, & je suis jeune. Je n'aspire pas à cette haute reputation de Sçavant, dont vous faites un Phenix, mais je ne doute point qu'il n'y ait une méthode d'étudier regulierement pour tout le monde, dans laquelle chacun avance plus ou moins selon les qualitez naturelles de son esprit & le loisir qu'il a. Tous peuvent marcher dans un même chemin, où ceux qui ont plus de vigueur & de force vont plus loin.

Aminte dit qu'on ne pouvoit faire trop de reflexion sur la necessité d'étudier par raport à ses emplois, & sur les défauts de ceux qui négligent de s'instruire de ce qu'ils ne peuvent ignorer sans faire de grandes fautes ; mais enfin, puisqu'il est question d'une personne libre ; voilà ma pensée touchant la méthode qu'il pourroit suivre. Quelque difference que mette la diversité du temperament entre les esprits, il est constant qu'ils ont une même nature. Dieu a mis dans les Hommes des semences de doctrine, c'est à-dire, des veritez premieres, dont les autres coulent comme les ruisseaux de leurs sources. L'art d'aprendre ne consiste qu'à faire une atention particuliére à ces premiéres veritez, & à remarquer les consequences que l'on en peut tirer les unes aprés les autres. Les Maîtres habiles ne travaillent qu'à faire observer ces deux choses à leurs Disciples. A proprement parler, ils ne leur donnent aucune nouvelle connoissance, ils dévelopent seulement ce qu'ils sçavent. Socrate se comparoit agrea-

blement à une Sage-femme qui sert à une mere à mettre au jour l'enfant qu'elle a conçû. Je tire, disoit-il, de l'esprit de mes Disciples ce qui y étoit déja, & que la nature y avoit mis. Cet illustre Maître leur proposoit d'abord la définition de la chose dont il s'agissoit, afin qu'ils y fissent atention; comme pour faire connoître une nouvelle Etoile on avertit ceux qui ne l'ont point encore vûë, de tourner les yeux vers cette partie du Ciel où elle est. On n'en forme pas l'image : on la fait seulement apercevoir. Voilà dit-on, l'Etoile dont on parle. Aprés que la chose étoit connuë, c'est-à-dire, que les Disciples apercevoient la chose dont il étoit question, pour leur faire connoître tout ce qu'elle étoit, Socrate faisoit des interrogations qu'il disposoit de maniére, que par la premiére il demandoit ce qui suivoit plus immediatement de la claire vûë de ce qu'il avoit fait apercevoir. Ensuite il faisoit une seconde proposition, dont la resolution ne dépendoit que de ce que ses Disciples sçavoient tres-bien, comme ils le montroient par leurs réponses.

C'est de cette maniére que le grand S. Augustin, avant que d'avoir rien enseigné à son fils Adeodat, tire des choses admirables de la bouche de cet enfant par le seul ordre de ses interrogations. Il a écrit les Dialogues qu'il a eu avec lui, & c'est le Livre qu'il apelle *le Maître*; dont il dit dans ses Confessions qu'il n'y a mis que les propres sentimens d'Adeodat. * Je sçai par experience combien cette méthode est utile. Un de mes amis

* *Tu scis,* Domine, *illius esse sensa omnia qua inseruntur ibi ex persona collocutoris mei.*

enseignant la Geometrie à des jeunes Gentils-hommes, s'en servoit avec un succés admirable. Il les acoûtumoit à ne point donner leur consentement, qu'aprés qu'ils se sentoient frapez aussi vivement de la verité de ce qu'il leur disoit, que leurs yeux l'étoient de la lumiére du Soleil. Il leur proposoit des choses extrêmement simples, dont ils apercevoient facilement la verité ou la fausseté; il leur en faisoit tirer eux-mêmes toutes les consequences. De ces veritez, leur disoit-il, que vous venez de découvrir, que suit-il? Que pensez-vous de cette proposition? Ce qu'il leur proposoit en dernier lieu avoit tant de liaison avec ce qu'ils venoient d'aprendre, qu'ils en jugeoient sans peine, & en apercevoient d'abord la verité ou la fausseté. De sorte que les interrogeant avec méthode il les faisoit parler de la Geométrie, comme s'ils l'eussent aprise autresfois.

Cette méthode est plus necessaire qu'on ne le pense, dit Theodose, interrompant Aminte. Il faut acoûtumer les Hommes à voir eux-mêmes la verité. Lorsqu'on veut leur rendre les Sciences faciles, & qu'on ne les oblige point de consulter eux-mêmes la verité, de faire des éforts pour la découvrir, il se peut bien faire qu'à force de leur rebatre les choses, on les fasse entrer dans leur memoire. On diroit même à les entendre parler qu'ils les sçavent; mais la suite fait voir le contraire. Aprés avoir tout sçû dans leur jeunesse ils ne sçavent plus rien quand leurs Maîtres les ont quitté, comme on le voit dans les personnes de grande naissance qu'on a voulu exemter de la peine d'aquerir les

Sciences. Ils ne conservent pas long-tems ce qu'ils ont apris ; au lieu que quand on s'est exercé soi-même dans la recherche de la verité, on a toûjours son cœur où l'on trouve le fond de toutes les Sciences.

C'est à quoi il faut s'acoûtumer, réprit Aminte. L'experience fait connoître que Dieu aïant donné à l'ame les principes des Sciences, & de l'esprit pour les comprendre, il n'est question que de faire un bon usage de ce secours, & de faire atention à ces premiéres veritez dont toutes les autres découlent comme de leur source. Il ne s'agit donc que de régler ce qu'on apelle les operations de l'esprit, apercevoir, juger, raisonner, ranger nos pensées, nos jugemens & nos raisonnemens. C'est ce qu'enseigne la Logique quand elle est faite comme il faut. C'est donc par une bonne Logique qu'il faut commencer d'étudier.

Eugene en aïant paru surpris. Quelle fin pensez-vous, lui dit Aminte, devons-nous avoir dans nos Etudes ? Est-ce de nous remplir la tête de Latin, de Grec & d'Hebreu, d'Histoires, de Lignes, de Figures de Geometrie ? Nôtre esprit n'est pas fait pour l'érudition, mais l'érudition pour l'esprit ; c'est-à-dire, qu'on doit s'en servir pour le régler & le perfectionner. Or sa perfection ne consiste qu'en deux choses ; que comme il a deux principales facultez, qui sont l'intelligence & la volonté, que dans l'une & dans l'autre il ne se trompe point : que par la premiére il sçache distinguer le vrai d'avec le faux, & que par sa volonté il suive le veritable bien, qui est Dieu ; qu'il fuïe l'erreur & le mal : que ses jugemens soient droits & ses affections réglées. En un mot, que son esprit & le cœur

soient ce qu'ils doivent être. C'est-là ce qui nous distingue des brutes. Qu'est-ce qu'un Homme qui sçait toutes les Langues Orientales, si sçavant dans l'Antiquité, qu'il n'ignore pas même comme étoit faite la chaussure d'Alexandre le Grand, quand il n'a point de jugement : quand dans ses discours, on n'y voit aucune liaison, qu'il tombe à chaque pas qu'il fait dans quelque faux raisonnement, qu'il n'aperçoit jamais les choses comme elles sont, & en juge toûjours de travers : dont toutes les affections sont déréglées, dont le cœur, pour ainsi dire, est aussi faux que l'esprit. Je ne le regarde que comme une bête de charge qui porte des caisses remplies d'excellens Livres. Je ne conçois donc pas comment des gens de bon esprit en composant des Traitez sur les Etudes se mettent seulement en peine d'indiquer tous les Livres qu'on peut lire sur chaque matiére ; car quoique ces Traitez aïent leur utilité lorsqu'ils sont faits par des personnes qui ne parlent que des matiéres qu'ils ont aprofondies : qui ne conseillent la lecture d'un Livre qu'aprés qu'ils l'ont lû eux-mêmes; cependant communément parlant, ces sortes de Traitez sont dangereux. Car c'est comme si on presentoit à ceux qui sont obligés de vivre avec regime, une infinité de viandes bonnes, pourvû qu'ils ne mangent pas de toutes. Je suis persuadé qu'une personne avide de sçavoir, qui n'auroit point d'autre méthode, n'aquereroit qu'une Science mal digerée ; & souvent pire que l'ignorance.

Eugene en interrompant Aminte, je vous prie, dit-il, de m'instruire sur cet article ; car je n'ai nullement envie en étudiant de

m'acabler sous un tas de differentes lectures. J'ay trop conçû de mépris pour ceux qui ont une fausse érudition, & il n'y a point de Science qui me paroisse comparable au bon sens, à cette justesse d'esprit & à cette droiture de cœur dont vous me parlez ; à quoi il me semble que la Logique est peu propre : j'ai connu par experience, qu'elle gâtoit plûtôt l'esprit qu'elle ne le redressoit.

Je ne parle pas, dit Aminte, de ce que l'on vous a enseigné. Vous trouverez en nôtre Langue d'excellens Livres sur cette matiére, qui vous feront changer de sentiment quand vous les aurez lûs. Comme sont l'Art de penser, & la Recherche de la verité. Neanmoins je ne pretends pas que la Logique seule suffise ; c'est-à-dire, qu'on se fasse l'esprit juste en concevant les régles qu'elle donne. Il y a bien de la diference entre sçavoir & faire. Cette justesse s'aquiert par l'exercice & par la pratique.

Comment, dit Eugene, l'entendez-vous ?

De cette maniére, repartit Aminte. Comme les Marchands jugent mieux de la bonté des étofes lorsqu'ils en voïent souvent d'excellentes, aussi celui qui s'est apliqué souvent à considerer des veritez claires, sçait mieux faire le discernement du vrai & du faux. Si outre cela il s'est exercé à tirer de ces veritez toutes les consequences qu'on en peut deduire, il aquiert par cet exercice une penetration d'esprit qui fait qu'il s'insinuë facilement dans les choses, qu'il en connoît tous les replis, c'est-à-dire, tout ce qu'elles renferment.

Il n'y a point d'Etude plus propre pour ces exercices que la Geometrie & les autres par-

ties de Mathematique. Les veritez qu'elles enseignent sont simples & claires. Les Mathematiciens aportent incomparablement plus de soin & d'exactitude pour déduire des premiéres veritez, toutes leurs suites, & leurs consequences ; de sorte que la Geometrie fournit des modéles de clarté & d'ordre, & que sans donner des régles du raisonnement, ce qui apartient à la Logique, elle acoûtume l'esprit insensiblement à bien raisonner. Presque toute autre Etude gâte un esprit qui a déja quelque foible ; car premiérement les Langues ne remplissent la memoire que de sons, & ceux qui en font leur principale Etude, prennent insensiblement l'habitude de ne s'atacher qu'à des mots. Cette grande diversité de choses qu'un Homme docte ramasse dans sa tête, le rend distrait. Il ne peut se donner tout entier à la vûë d'une verité : mille choses se presentent en foule, qui le confondent. Aussi vous voïez ordinairement qu'il s'égare dans ses ouvrages, qu'il quite le fil de son raisonnement pour faire quelque remarque sçavante, qui le jette lui & son Lecteur hors du sujet. L'Histoire est un ramas des sotises des Hommes aussi bien que de leurs vertus. Qu'arrive-t'il donc à une personne qui s'en remplit, sans digerer toutes ces choses par une solidité de jugement qu'il n'a point encore aquis ? Elles causent dans son esprit comme des indigestions & des mauvaises humeurs qui le corrompent. Ces connoissances ne lui donnent aucune juste idée du bien & du mal. Tout lui paroit bon ou mauvais, selon que sa memoire lui fournit des exemples de diferens faits que les Historiens raportent.

Le mauvais usage de la Science est encore

plus remarquable dans ce qui regarde la Religion, & il est plus dangereux. Les Hommes reconnoissent volontiers qu'il y a une infinité de choses dans la nature dont ils ignorent la cause : mais quand il s'agit de Religion, oubliant que leur esprit est borné, ce qu'ils ne comprennent pas leur paroit une chimere. Il est bon de se convaincre ici qu'ils ont tort. Pour cela remarquez, Eugene, qu'il y a des faits incontestables, aussi connus & certains que la maniere dont ils se font, est cachée & inconnuë. Les misteres de la Religion sont des faits averez. On ne doute point d'un fait constant pour cela seul qu'on ne le comprend pas ; la raison dicte donc qu'il ne faut pas contester ce qui est de fait dans nos Misteres, qu'il faut se soûmettre & avoir une humble Foi pour ce qu'on ne voit pas, mais qu'on sçait être sans en connoître la maniere. Or c'est ce qu'un Theologien habile distingue, & ce que ne font pas ceux qui n'ont pas donné toute leur attention à la Religion, ou qui l'ont étudiée avec cette presomption que tout ce qu'ils ne connoissent pas est faux.

D'autres grands Lecteurs, mais qui n'examinent rien à fond, qui sçavent le pour & le contre, n'ignorans ainsi rien de ce qu'on peut dire, tombent dans une indifference pour la Religion. Tout leur paroit douteux : tantôt ils sont d'un sentiment, tantôt de l'autre, parcequ'ils n'en ont jamais examiné aucun comme il faut. L'ignorance leur auroit été avantageuse ; car quand on n'a rien lû, on sçait au moins qu'on ne sçait rien ; ainsi on ne se méle pas de prononcer sur des faits qu'on ignore, si on est raisonnable ; Mais au regard de la Religion, les Hommes

ne le sont gueres. Car de la maniere qu'ils vivent, n'aïant pas sujet d'esperer de recompense de la part de Dieu, ils souhaiteroient qu'il n'y eût rien à craindre, ce qu'ils ne peuvent obtenir qu'en se persuadant que tout ce qu'on dit de la Religion n'a aucune solidité. C'est ce qui fait que les libertins demi-sçavans trouvent tant de gens disposez à les écouter : que les livres qui portent le caractere de libertinage ont des lecteurs ; comme sont le *Naudæana*, le *Patiniana*, qu'on ne lit avec plaisir, que parcequ'on a l'esprit gâté. Ceux qui lisent ces sortes de Livres y trouvent ce qu'ils cherchent, des esprits faits comme le leur.

C'est le même principe de corruption qui fait aimer les Livres de Galanterie & tous ceux qui ne demandent aucune attention ; dans lesquels on ne rencontre rien qui condamne, qui mortifie l'amour des plaisirs ; mais au contraire l'on y voit une peinture de tout ce qu'on aime, & une approbation de la vie qu'on mene.

Revenons, dit Aminte à nôtre sujet & voïons quelles études on doit faire dans les commencemens. Il faut s'apliquer à des choses dont on puisse avoir des idées claires, comme sont les Mathematiques & plusieurs parties de la Phisique, telles que l'Anatomie. Est-ce, me direz-vous, que l'on ne conçoit rien dans les autres Etudes ? Cela paroit étrange, cependant il n'y a rien de plus vrai. La plus grande partie de ceux qui ont étudié, n'ont point d'idées qui soient claires. Ils n'aperçoivent ni la verité, ni la fausseté de ce qu'ils disent, ils ne parlent que par imagination, l'esprit pur n'agit point chez-eux, c'est

à-dire, qu'ils parlent ſelon que leur imagination leur preſente diferentes images. Il eſt plus facile de ſentir ce défaut que de l'exprimer. Les gens de negoce ont un ſens naturel admirablement bon, parcequ'ils ne s'ocupent que des choſes faciles à concevoir, comme ſont leurs marchandiſes, & qu'ils ne parlent que de ce qu'ils entendent. Ainſi ils ſe font une grande juſteſſe dans ce qui regarde leur état, que nous aquererions de la même maniére dans les Letres, ſi dans nos premiéres Etudes nous ne nous ocupions que de veritez claires; ſi nous ne liſions que des Livres exats où les choſes ſont dites clairement, où tout eſt en ordre, dont les Auteurs jugent & raiſonnent parfaitement.

Theodoſe dit qu'il étoit ſurpris qu'Aminte en parlant des Livres exats, & propres pour rendre l'eſprit juſte, il oublioit l'Evangile, dont la lecture incomparablement plus que la Geometrie ſert à cette fin. Il ſemble que l'Evangile nous aveugle en demandant une foi ſimple: mais outre qu'il eſt tres-raiſonnable de nous ſoûmetre à l'autorité que Jeſus-Chriſt s'eſt aquiſe par des miracles ſi évidens, qu'il faut avoir perdu la raiſon pour ne les pas croire, il n'y a rien de plus conforme à la raiſon que ce que diſent les Evangeliſtes. A parler proprement, l'Evangile n'eſt qu'un diſcours ſenſible de ce que la raiſon nous dicte interieurement, avec cette diference, que ce langage interieur n'eſt entendu que de ceux qui y donnent une atention forte, donr preſque perſonne n'eſt capable, au lieu que tout le monde peut entendre celui de l'Evangile. De ſorte que puis qu'avoir l'eſprit & le cœur droit, n'eſt autre choſe que d'être

raiſonnable ; & qu'être raiſonnable, c'eſt régler ſes jugemens & ſes mouvemens ſelon la raiſon, il eſt évident que pour aquerir cette droiture d'ame qu'Aminte a ſi judicieuſement établie, la fin de l'Etude, il faut lire l'Evangile avec reſpect, & avec cette attention que doit un Diſciple à un Maître auſſi grand que Jeſus-Chriſt.

Nous ne devons regarder la juſteſſe de l'eſprit, continua Theodoſe, que par raport au ſalut ; les erreurs où l'on peut tomber dans les Sciences ne ſont d'aucune conſideration au regard de celles qui ſont ſuivies des tenebres éternelles ; ainſi la juſteſſe de l'eſprit n'eſt principalement neceſſaire que pour régler nos mœurs. Jeſus-Chriſt qui étoit venu pour guerir les Hommes, n'a point voulu entretenir leur maladie, c'eſt-à-dire, leur curioſité, qui eſt un deſir ardent de ſçavoir ce qu'on peut ignorer ſans danger. Il pouvoit leur découvrir les ſecrets de la Nature qui ne lui ſont pas cachez, puiſqu'il eſt auteur de toutes choſes. Mais il n'a voulu nous aprendre que ce qui étoit important pour nôtre ſalut, & il l'a fait d'une maniére facile & ſûre. On peut ſe tromper en conſultant la raiſon, prennant ce que diſent de faux préjugez & des ſentimens corrompus pour ſes réponſes. Il n'en eſt pas de même de l'Evangile, il n'y a aucun danger de s'y tromper. C'eſt pourquoi on dit fort bien, que l'Evangile eſt à preſent la raiſon des Hommes. Qu'il faut par conſequent pour être raiſonnable le lire continuellement, & prendre en le liſant l'habitude de ne pas agir impetueuſement par boutade ; par humeur, avant que d'apercevoir ce qu'on doit faire. C'eſt-à-dire, qu'avant que

de rien entreprendre il faut considerer dans chaque ocasion ce que l'Evangile nous ordonne ; & si les circonstances particuliéres de l'action qu'on va commencer ne nous y sont point marquées, tirer des consequences des principes que l'Evangile établit ; de sorte que nous nous réglions en toutes choses sur ce qu'il nous enseigne.

Ce n'est pas etre raisonnable & avoir l'esprit fort juste que d'être exact dans une demonstration de Geometrie, & de suivre pour en venir à bout les régles du bon sens, lorsque l'on ne sçait ce que c'est que d'écouter la raison dans la conduite de ses mœurs. C'est peu de chose de se prevenir l'esprit de principes justes qui sont le fondement des Sciences, si en même-tems l'on ne le munit de maximes saintes & raisonnables pour le fortifier contre la corruption du Siécle. L'on trouve encore des Sçavans qui raisonnent assez juste dans les Sciences, mais il n'y a presque personne qui ait des idées raisonnables des choses du monde, qui en fasse l'estime ou le mépris qu'elles méritent, qui sçache l'usage que l'on doit faire des Creatures, & comment il faut régler les mouvemens de nôtre ame à leur égard. Comme dans la Geometrie & dans toutes les autres Sciences, on ne peut y avancer si l'on n'en possede les principes, aussi dans la vie on s'égare necessairement, lorsque l'on n'est point guidé par les maximes qui sont les principes d'une vie reglée. Or c'est dans les Livres saints que se trouvent ces maximes. Elles n'y sont point envelopées sous des voiles misterieux, comme les autres veritez qui sont de speculation. Ce qui regarde la Morale de l'Evangile est à la portée de tout le monde. Les

esprits les plus foibles y peuvent ateindre. Je n'aperçois point d'Etude plus pressante, ni plus utile, ni plus facile que celle de l'Ecriture. Je n'entends pas un examen des difficultez qu'elle contient, mais une simple lecture attentive & respectueuse.

Theodose parla fortement de la necessité que nous avons de bien emploïer le tems. Il déclama fortement contre les Etudes inutiles. Il fit néanmoins remarquer, que lorsqu'on avoit satisfait à son devoir, on pouvoit, selon les ouvertures d'esprit qu'on avoit reçûës de Dieu, cultiver certaines parties des Sciences qui ne sont pas dans l'usage commun, lorsqu'on y envisageoit quelque utilité. Je sçai, dit-il, par experience qu'il n'y a point de veritez steriles, mais pour l'ordinaire il ne faut aller qu'aux endroits où la Providence nous presse de marcher. La vie est courte, les Sciences dont nous avons besoin demandent beaucoup de tems. Il faut donc ménager celui qu'on a, ce qui se fait en étudiant avec ordre ; car une bonne méthode abrege beaucoup : elle ne laisse point faire de pas inutiles, elle évite de faire plusieurs fois une même chose. Ceux qui étudient avec régle considerent d'abord où ils veulent aller, ils en prennent le chemin, & ils y marchent sans s'arrêter ni se détourner à droit ou à gauche. Nôtre but à tous est de nous rendre capables de nos emplois. Les chemins écartez & les détours sont les Etudes qui nous éloignent de celles dont nous avons besoin. Peu de personnes ont une si grande facilité & de si grandes avances, qu'ils puissent embrasser toutes les Sciences sans partager la capacité de leur esprit & l'afoiblir par ce partage. C'est pour-

quoi si j'avois à tracer un plan d'Etude, je ne choisirois que les plus pressantes,& à celles-là mêmes je donnerois des bornes étroites.

C'est ce qu'on doit faire, reprit Aminte. Les méthodes ne sont que pour ceux qui commencent. Les commencemens doivent être simples. Les premiéres productions de la nature sont grossiéres. Il ne faut pas s'imaginer que dans les premiéres Etudes qu'on fait on puisse épuiser les Sciences. Ce n'est qu'une premiére ébauche qu'on perfectionne dans la suite. Toutes les lectures qu'on fait dans la jeunesse, ne servent qu'à former l'esprit, & à le rendre capable de faire un jour les mêmes lectures avec plus de fruit. J'ai lû il y a vingt ans les Historiens Grecs. J'y ai apris le Grec; mais je n'y ai pas vû ce que j'y vois lorsque je les relis. On donne des avis pour examiner ce qu'il y a de considerable dans les Auteurs. Ce que je remarque pour faire voir que ces avis ne sont pas inutiles; mais chacun fait ses remarques par raport aux desseins qu'il se propose en étudiant. J'ai des vûës qu'un autre n'a pas; & plusieurs en lisant un Auteur, n'ont pas crû devoir faire atention à des choses dont j'ai tiré de grandes lumieres. Tout ce qu'on peut faire dans les premiéres Etudes, c'est de se metre en état d'étudier. S'il y a donc une méthode à prescrire, c'est de marquer seulement les premiéres Etudes, aprés lesquelles on ait assez de lumiére pour voir ce que l'on doit faire de plus pour sçavoir les choses à fond.

On ne peut trop dire qu'il faut allumer en son cœur un amour ardent pour la verité. Ceux qui l'aiment, si c'est sincerement, ne manqueront point de faire de considerables

progrés dans les Letres. C'eſt l'indifference qu'on a pour la verité qui cauſe tout le deſordre des Etudes, les erreurs, l'inutilité & le danger des Sciences. On aime mieux ſe repoſer dans ſes anciennes opinions, leſquelles on eſt entré par hazard, que de ſe donner la peine de les examiner. On conçoit temerairement de l'eſtime pour un Auteur, enſuite, tout ce qu'il dit eſt une verité, & l'on condamne comme une erreur ce qui eſt opoſé à ſon ſentiment. Si parcequ'il y a eu de grands Hommes dans l'Antiquité, on a une fois preferé ce qui eſt ancien à ce qui ſe fait en nos jours, tout ce qui eſt nouveau paroit enſuite mépriſable; l'on ne peut ſoufrir ceux qui tâchent de voir ce que les Anciens n'ont point aperçû; & ſi parceque toute nouveauté en matiére de Religion eſt dangereuſe, on a conçû de l'horreur pour ce qui eſt nouveau, on regarde enſuite comme une hereſie toute opinion de Philoſophie, qui eſt nouvelle. Ce n'eſt jamais que le vrai-ſemblable qui détermine les Hommes en leurs jugemens, c'eſt-à-dire, qu'ils ne conſidérent que l'aparence, ſans diſtinguer ſi elle eſt fauſſe, ou trompeuſe. Ils ne jugent que par caprice & ſelon les premiéres impreſſions que les choſes font ſur eux. Leurs afections ſont auſſi déréglées que leurs jugemens, ils eſtiment des bagatelles, ils en rélevent le prix, & mépriſent celles qui ſont d'une grande conſideration. Combien trouve-t'on peu de perſonnes qui ſe défaſſent de leurs premiers ſentimens pour être capables de la verité; qui travaillent à ſa recherche; qui s'en faſſent une afaire; qui n'épargnent aucun travail; qui conſultent ceux de qui ils peuvent recevoir des inſtructions.

Qui

Qui par amour qu'ils ont pour elle, soient aussi contens quand on les détrompe, que lorsqu'on les felicite de leurs découvertes. Qui n'aïent point honte de retourner sur leurs pas pour la reprendre quand ils l'ont laissée, c'est-à-dire, qui se retractent. Qui ne lui ferment point les yeux, lorsqu'elle leur reproche quelque défaut, & qui l'aiment dans la bouche & dans les écrits de leurs ennemis. Qui prennent la peine de la déveloper quand elle est embarrassée avec l'erreur, & tâchent d'en faire le discernement. Qui suspendent leur jugement lorsqu'elle ne se déclare pour aucun parti, confessant qu'ils ne voïent pas assez clair ; car la Science consiste souvent à sçavoir que l'on ne sçait pas.

Personne, continua Aminte, ne recherche la verité par elle-même. C'est pour quelque bas interêt, ou par une vaine curiosité. Tout ce qui paroit extraordinaire, on le veut voir. Ainsi quand un Livre est défendu, on le veut lire. On s'en fait un honneur & un plaisir quand on y voit vaincus ou humiliez ceux qu'on n'aime pas. On se laisse aussi ébloüir par un Auteur qui est hardi, qui promet beaucoup. Un bon Livre qui n'a rien de tout cela ; qui ne fait point de bruit ; qu'on peut lire tranquillement ; où il n'y a point de médisance ; qui instruit, & qui ne surprend point par de grandes promesses ; qui dit les choses comme elles sont, sans les alterer pour les faire paroître miraculeuses. Ce Livre dis-je, est insipide à la plûpart du monde ; il est sans sel, on en a du dégoût. C'est de là que les Libraires gagnent plus à imprimer de méchans Livres, qu'ils apellent bons dans leur langage, parceque'éfectivément il leur font gagner du bien.

Ce que je dis de l'amour de la verité n'est pas hors de propos, ajoûta Aminte, car puisque la connoissance de la verité est la fin des Sciences, & que le desir de la Science est une des principales dispositions pour l'aquerir, sans doute que l'amour de la verité est necessaire, & l'on peut dire que c'est elle qui anime l'Etude, qui lui donne le mouvement, & qui en méme-tems la régle & la conduit vers sa fin.

Eugene témoigna être satisfait de ce qu'il venoit d'entendre, mais, dit-il, ceux qui n'ont point encore étudié, sont-ils capables de commencer par des études aussi épineuses que celles que vous ordonnez. La Logique, les Mathématiques & l'Ecriture sainte sont au dessus de la portée d'un homme qui n'auroit encore rien apris. Ceux mêmes qui ont du sçavoir sont rebutez de l'Etude lorsqu'elle a des dificultez. Il semble que la raison ne permette pas qu'on propose d'abord des choses si embarrassantes, contre l'ordre qui veut qu'on commence par ce qui est de plus aisé.

Tout ce que nous vous disons, repliqua Aminte, est d'une facile execution, & même à la portée des enfans que je supose être élevez par des Maîtres sages & éclairez, qui sçavent proportionner leurs Leçons à la capacité de leurs petits Disciples. Car si les enfans ne peuvent pas étudier les Livres sacrez, & ceux qui traitent de l'Art de conduire l'esprit dans la recherche des Sciences, les Maîtres leur tiennent lieu de ces Livres, & les instruisent de vive voix de ce qu'ils ne peuvent pas encore aprendre par la lecture. Ils les acoûtument à concevoir les choses clairement, en leur dévelopant les idées de celles dont ils

leur parlent, & ne leur parlant que de ce qu'ils peuvent concevoir. Par exemple, s'il est question de leur faire entendre la force d'un mot Latin, ils leur font voir entre les choses qu'ils connoissent, celle qui sera semblable, ou qui aura du raport avec celle que ce mot signifie. Je ne m'étonne point si les Hommes ne sçavent ce que c'est que de concevoir les choses clairement, s'ils s'ocupent volontiers de ce qu'ils n'entendent point, c'est une mauvaise habitude contractée depuis long-tems. S'ils jugent mal de toutes choses, & suivent les impressions que font les corps sur leurs sens, c'est une suite de la maniere qu'ils ont vécu étant jeunes. Un Maître sage, empêche son Disciple de prendre de mauvaises habitudes. Il le conduit où il faut qu'il marche, il le détourne des lieux où il ne faut pas aller, il modere ses passions, il le r'apelle quand il s'est échapé. En un mot les instructions du Maître sont la raison du Disciple ; & les principes qu'il lui enseigne, tiennent lieu de ces notions, qui sont les semences des Sciences & les régles de la Morale. Ainsi ce que nous avons dit est aussi-bien pour les enfans que pour ceux qui sont âgez ; avec cette diference que ces derniers aquiérent la droiture d'esprit & de cœur par leur Etude, au lieu que c'est le Maître qui la forme dans l'ame de ses jeunes Disciples.

Si on ne juge pas à propos d'apliquer les jeunes gens aux Mathematiques, quoique les commencemens n'en soient pas si difficiles que l'on s'imagine ; car on peut commencer par les premiéres régles de l'Arithmetique, par les premiers Livres de Geometrie. Mais enfin si l'on le juge autrement ; on peut verser

dans ces petites Ames plusieurs autres connoissances claires & exactes, & par des exemples animez les prevenir de tous lès sentimens qu'ils doivent avoir de la Religion & de la Morale de l'Evangile. On peut leur faire aprendre par cœur des Sentences tirées des Livres sacrez. Nous avons dans nôtre Langue les plus belles maximes de la Religion mises en vers par Monsieur Godeau, Monsieur d'Andilli & l'Abé d'Heauville. Il faut leur faire aimer par de petites caresses ce qui est bien fait, les loüant par exemple d'une sage réponse, les blâmant lorsqu'ils font paroître de la passion, qu'ils répondent sans concevoir ce qu'on leur demande, & qu'ils font de méchans raisonnemens. Je sçai ce que peuvent faire les enfans, & je ne dis rien qu'un Maître habile ne puisse reduire en pratique.

Pour ceux qui sont dans un âge où ils peuvent se passer de Maîtres, ils peuvent lire le Nouveau Testament, les Proverbes de Salomon, l'Ecclesiastique, plusieurs Livres de Morale que nous avons en nôtre Langue, tres-bien écrits. Je ne crois pas que la lecture d'une Logique bien faite, comme nous en avons, les rebute. Peut-être qu'il s'y trouvera des endroits dificiles; mais ces endroits sont, pour ainsi dire, hors du principal sujet. Ce ne sont que des exemples tirez des autres Sciences pour rendre les preceptes plus intelligibles, ainsi on peut les passer. Nous avons des traitez de Mathematique faits exprés pour ceux qui commencent. On pourra avec cette premiére Etude qui ne regarde que la justesse de l'esprit, faire quelqu'autre Etude qui ait un raport étroit avec ses obligations; ce sera même à celle-là qu'il

faudra donner le tems le plus precieux ; mais aussi pour aquerir ou conserver cette justesse, on ne doit passer aucun jour sans étudier quelque Livre exact qui serve à former l'esprit ; comme Apellés disoit qu'un Peintre habile devoit au moins former chaque jour quelque trait.



AVERTISSEMENT.

Comme il se peut faire que l'on n'ait pas l'Art de penser, ou assez d'ouverture pour l'entendre sans Maître : on a crû en devoir donner une idée.



IDE'E DE LA LOGIQUE.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que la Logique. Elle apprend la maniere de conduire les operations de l'esprit.

I.

NOus sommes l'Ouvrage de Dieu; nous n'avons donc pas sujet de croire que nôtre nature soit mauvaise. Nous pouvons en abuser; mais lorsque nous suivons ses veritables mouvemens, s'il y avoit du mal, elle en seroit elle-même la cause; ainsi comme l'erreur est un mal, nous ne pouvons pas nous tromper en ne consentant que lorsque nous nous sentons, comme contraints de le faire; car ce

feroit celui qui nous a fait qui feroit la cauſe de cette erreur, ce qui ne peut pas être.

Quand une choſe ſe propoſe à nous avec une entiére clarté, il n'eſt pas en nôtre pouvoir de croire qu'elle ne ſoit pas ce qu'elle nous paroît. Nous ſommes portez à juger d'elle ſelon ce que nous en voïons clairement. Par exemple, lorſque nous faiſons cette reflexion que nous penſons, nous ne pouvons pas douter que nous n'exiſtions. Je voi clairement cet arbre devant moi, je le touche ; je ne puis douter qu'il ne ſoit là ; parceque cette Idée de nous mêmes, & de cet arbre que je touche, enferme l'Idée d'une exiſtence actuelle.

Les Hommes ſont donc faits de maniére que comme le bien les attire, une connoiſſance claire les entraine, & les oblige de conſentir. Et alors ils ne ſont point trompez ; la nature, qui eſt bonne, ne pouvant les obliger à conſentir à ce qui ſeroit faux. J'entends ici par la nature, ou l'Auteur de toutes choſes, ou les choſes mêmes telles qu'il les a faites.

II.

Ainsi pour éviter de ſe tromper, il n'eſt queſtion que de ne point prévenir la nature, c'eſt-à-dire, de ne point conſentir que lorſqu'elle nous oblige de le faire. Ce qui arrive lorſqu'on ne peut douter que les choſes qui ſont propoſées, ne ſoient ce que nous voïons qu'elles ſont.

La nature, comme nous l'avons dit, nous fait conſentir à ce que nous voïons clairement. De même que le bien nous remuë par le plaiſir, la verité nous attire par la clar-

té. L'on ne se trompe donc point dans ce que l'on aperçoit pourveu qu'on ne consente, ou qu'on ne croïe apercevoir que ce qu'on aperçoit effectivement.

On peut considerer une chose en elle-même, ou par raport à une autre. Juger, c'est consentir qu'une chose a un tel raport, ou qu'elle ne l'a pas. Juger que ces deux murs sont égaux, c'est consentir qu'ils ont un raport d'égalité.

Ce jugement est vrai & certain lorsque le raport paroit si clairement, qu'on n'en peut pas douter : Ainsi pour ne se point tromper en jugeant, il faut examiner la clarté du raport qu'on considere.

Il y a des choses qui sont tellement liées les unes avec les autres, qu'elles ne sont qu'une même chose. Raisonner, c'est dire d'une chose qu'elle a une certaine liaison avec une autre ; comme dans ce raisonnement : *Le tout n'est pas plus grand que ses parties, il leur est égal : donc les trois angles d'un triangle, étant les parties de deux angles droits, il faut qu'ils soient égaux à deux angles droits.*

Par consequent pour ne se point tromper en raisonnant, on doit examiner si les choses qu'on supose liées ou être les mêmes, ont effectivement cette liaison, c'est-à-dire, si on l'aperçoit si clairement, qu'on n'en puisse douter.

Comme les choses sont ainsi dépandantes les unes des autres, & qu'une verité en fait connoître une autre ; il est évident que si on suivoit la liaison & la dépendance que toutes les choses ont ensemble, les premiéres connoissances seroient comme le commencement d'un fil qu'il n'y auroit qu'à suivre pour devenir sçavant.

Suivre la liaison & la dépendance des choses, les considerer les unes aprés les autres, comme elles se suivent naturellement, c'est ce qui s'apelle agir avec méthode.

Tout ce qu'il y a donc à observer pour éviter l'erreur dans la recherche de la verité, se reduit à ces quatre choses, à bien apercevoir ce que sont les choses, à en bien juger, à bien raisonner, à agir avec méthode. C'est en quoi consiste ce qu'on apelle la Logique qu'on étudie pour se préparer l'esprit à comprendre les Sciences.

CHAPITRE II.

De la premiere operation de l'esprit, & de la maniere d'apercevoir les choses sans s'y tromper.

I.

Il n'y a proprement que deux diferentes operations de l'Esprit. Par la premiére l'on aperçoit ; par la seconde l'on consent. Dans un jugement, dans un raisonnement l'esprit aperçoit un raport, une liaison, & ensuite il consent. Tout dépend de bien apercevoir, ou de faire reflexion sur ce qu'on aperçoit, puisqu'on ne se trompe point lorsqu'on ne consent qu'à ce qui est clair. Mais souvent on supose avoir vû ce qu'on n'a point vû ; & c'est là le principe de nos erreurs. Un exemple fera comprendre comment cela arrive.

J'ai vû dans la ruë un homme qui marchoit devant moi de la taille de Metius, habillé de même. Je l'ai pris pour luì sans autre examen. On vient à dire dans une compagnie, où je me trouve, que Metius est absent. Je soûtiens le contraire, & je croi que je ne me trompe pas. Pourquoi ? parceque je n'envisage que ma suposition, que puisque je l'ai vû il n'est pas absent ; mais je n'examine point si je l'ai si bien vû, que je n'en puisse pas douter.

L'aplication d'un homme qui aime la verité, & qui craint de se tromper, est de refléchir s'il ne raisonne point sur quelque faux principe, auquel il ait consenti temerairement. Comme je l'avois fait lorsque je croiois avoir droit de soûtenir que Metius n'étoit pas absent. Je pouvois bien douter si celui qui par derriére me paroissoit Metius, n'étoit point une autre personne.

Nous ne pechons que lorsque nous n'usons pas bien de nôtre nature, que nous ne la suivons pas ; car nous sommes libres de le faire. Dans le tems que la clarté d'une verité frape nôtre esprit, nous n'en pouvons pas douter; mais nous pouvons le tourner ailleurs, l'atacher à quelque autre objet. Et c'est ainsi, en usant mal de nôtre esprit, que nous rejetons les veritez les plus claires, & que nous suivons des erreurs grossiéres & ridicules, quoique nôtre nature ne nous porte qu'à la verité.

Pour bien user de ce pouvoir que nous avons, de tourner nôtre esprit comme nous le voulons, il faut faire ces quatre choses.

1°. Il faut s'apliquer aux choses qu'il est necessaire, qu'il considere pour apercevoir la verité.

2o. Il faut l'y fixer, afin qu'à loisir il voie dans l'objet qu'il examine tout ce qu'on y peut voir.

3o. Il faut distinguer ce qu'on voit clairement dans cet objet, d'avec ce qu'on n'y voit que confusément.

4o. Il ne faut point acquiescer, ou donner son consentement, que quand la clarté frape si fortement, qu'il n'est pas possible de resister.

Il y a des régles pour bien faire ces quatre choses.

I I.

POUR tourner son esprit sur ce qu'on doit considerer, on a besoin d'avis. Un Voïageur s'instruit de ce qu'il y a à voir dans les lieux où il passe; autrement il n'y prendroit pas garde. L'Histoire sert pour cela, parcequ'elle nous instruit de ce que les Hommes ont dit & pensé, aussi bien que de leurs actions; ce qui nous fait faire des reflexions que nous n'aurions point fait. Ainsi afin qu'il ne nous échape rien, & que nous voyions dans un sujet tout ce qu'il peut renfermer; il faut, par le moïen de l'Histoire, rechercher ce que les Hommes y ont trouvé, ce qu'ils en ont dit. Plusieurs yeux, dit-on, découvrent ce qu'un seul œil n'aperçoit pas.

Les experiences sont aussi necessaires. Car en travaillant long-tems sur un sujet, l'on y découvre ce qu'on n'auroit pas vû si l'on ne l'avoit consideré qu'en passant. Lorsque l'on n'a pas le loisir ni la commodité de faire des experiences; il faut consulter ceux qui les ont faites, & qui se sont apliquez à considerer le sujet dont il est question.

Jamais un Homme ne pensera à tout ce qu'il faut considerer pour faire une Histoire raisonnable des Cieux, lorsqu'il ne sçaura point ce que l'Histoire des observations astronomiques aprend ; & il ne verra point ce qu'il faudroit voir pour bien parler des Meteores, s'il n'a été dans les hautes montagnes, où souvent ils se forment.

Pour être assûré qu'on a jetté les yeux sur tout ce qu'on doit considerer, il faut faire des dénombremens exats, à quoi sert l'Art des combinaisons. Par leur moïen on peut être assûré qu'on n'a rien oublié.

III.

Ce n'est pas assez de porter ses yeux sur tout ce qu'on doit voir dans un sujet ; il faut qu'ils s'y arrêtent quelques-tems. On sçait par experience qu'on voit mal, ou qu'on n'aperçoit qu'à-demi les choses, quand on ne les voit qu'en passant. Cependant, comme nous avons vû, nos erreurs ne viennent que de ce que nous croïons avoir vû ce que nous n'avons pas vû.

Ce n'est pas une chose aussi facile qu'on se l'imagine de fixer les yeux de son esprit à la consideration d'un seul objet pendant un tems considerable. L'esprit va vîte ; il juge d'abord, ou il passe à d'autres choses.

L'atention fait la principale partie de la Sagesse. Le caractére de la Folie c'est de parler & de juger sans delai, sans consideration. Celui, au contraire, de la Sagesse est de suspendre son jugement. C'est cette suspension que les Grecs apelloient ἐποχὴ, & qui consiste principalement à retenir cette impetuosité

avec laquelle on se porte à juger des choses avant que de les bien connoître.

Ce qui empêche c'est premiérement l'esclavage où l'ame est à-present. Elle dépend de son corps, le mouvement des esprits animaux ne lui est pas soûmis. Si elle fait trop d'éfort pour les arrêter, elle se fatigue, & le corps en soufre. Elle trouve donc son repos à les suivre : ainsi elle ne s'atache à rien. Les images que ces esprits animaux lui representent dans l'imagination, la tournent de tous côtez en un instant.

On pourroit remedier à ce mal en considerant à plusieurs reprises le sujet auquel on ne se peut pas apliquer long-tems ; mais les Hommes aiment la dissipation. Ils s'ennuïent de toutes choses : d'abord l'inquietude les prend quand ils n'ont qu'à penser à eux. C'est ce qui fait qu'ils trouvent du plaisir à s'acabler d'une multitude de diferentes afaires qui les dissipent, & ne leur permettent point d'être atentifs à la verité.

Mais le grand mal, c'est qu'ils s'abandonnent à toutes sortes de pensées ; & leur esprit libertin, qui ne veut point se gêner, se laisse gagner à celles qui se presentent, quoiqu'elles l'éloignent de ce qu'il devroit considerer. Il aime mieux suivre que de faire le moindre effort pour resister. C'est ce dangereux libertinage qu'il faut combatre quand on commence d'aimer la verité. Un esprit distrait n'est capable de rien ; un esprit atentif est capable de tout. Ce qui nous rend habiles & nous distingue du commun, ce n'est que l'atention. La plûpart de ceux qui étudient, lisent les livres sans y rien voir, sans y rien remarquer, parcequ'ils sont distraits. En un

mot, si quelqu'un découvre ce qu'un autre n'avoit pas vû, c'est que celui-là a fait atention à ce que l'autre n'avoit pas consideré.

IV.

Aprés qu'on s'est arrêté à un sujet tout le tems necessaire, il faut distinguer avec soin ce qu'on y a vû, d'avec ce qu'on n'y a pas vû; ce qui est clair, d'avec ce qui est obscur.

C'est parcequ'on ne fait pas ce discernement qu'on se trompe. Pourquoi dans l'exemple ci-dessus proposé, soûtenois-je que Metius n'étoit pas absent de la ville? C'étoit parceque je croiois l'avoir vû. Et pourquoi croiois-je l'avoir vû, que parceque je n'avois pas distingué ce que j'avois vû, d'avec ce que je n'avois pas vû. J'avois vû par derriére un homme fait comme Metius, mais je ne lui avois pas vû le visage pour juger si c'étoit veritablement Metius.

C'est par cette distinction que nous nous délivrons de nos préventions. Les opinions dont nous nous prévenons ne sont jamais entiérement fausses. Nous ne nous y serions point atachez. C'est l'aparence de la verité qui nous trompe; & il n'y a point d'aparence de verité sans qu'il y ait quelque chose de vrai, avec laquelle nous confondons une chose qui est fausse.

Ainsi quand un Protestant croit voir que sa Religion est bonne, c'est parcequ'il s'imagine qu'il ne suit point d'autre régle que l'Ecriture dont tout le monde convient. C'est une verité que l'Ecriture est nôtre régle. Il est certain que tout Homme qui suit l'Ecritu-

re, ne peut être dans l'erreur ; mais il se trompe, parcequ'il ne distingue pas dans le principe sur lequel il s'apuïe, ce qui est vrai, d'avec ce qui est incertain. Il est certain que l'Ecriture est nôtre régle ; mais il n'est pas certain à cet Heretique qu'il suive le sens de l'Ecriture. Il la veut bien suivre, & il connoît clairement qu'il a une telle volonté ; mais il ne voit pas avec la même clarté qu'aïant cette bonne intention il ne peut pas se tromper, en prenant mal le sens de l'Ecriture. Au contraire pour peu d'atention qu'il fasse à ce qu'il voit devant ses yeux, il n'y a rien de plus clair que les hommes la peuvent mal interpreter.

La grande régle pour cette distinction dont nous parlons, est de ne pas croire legerement qu'on voit. Il faut éxaminer si on voit aussi clairement ce qu'on croit voir, qu'on voit qu'un & deux sont trois. Quand on a cette évidence, il est facile de faire le discernement dont nous parlons.

Pour ne pas croire voir ce qu'on ne voit pas, il faut commencer par douter. D'abord qu'on s'imagine aller voir dans les nuées des batailles rangées, on y en voit. Le doute nous met dans une disposition, où il n'est pas facile de nous tromper ; car nous nous tenons sur nos gardes. Pour peu que j'eusse douté si celui qui me sembloit être Metius, l'étoit veritablement, je ne me serois pas préocupé que ce l'étoit. Aprés qu'on a pris une ferme resolution de douter de toutes choses jusques à ce que l'évidence de la verité fasse cesser de douter, on se délivre par là de toutes les fausses préventions. Celui qui doute de tout ce que la Nature & la Reli-

gion ne l'obligent pas de croire, ne croit rien de faux.

V.

ENFIN pour bien apercevoir il faut atendre la clarté avant que de consentir. On ne le doit point faire qu'aprés qu'on s'y sent forcé par l'évidence de la verité. Ce n'est pas la premiére operation de l'esprit qui consent; tout consentement est une espece de jugement; néanmoins quoiqu'on ne parle encore que de la premiére operation; il faut chercher ici les régles dont on a besoin pour ne pas consentir mal-à-propos.

Si l'on se trompoit lorsque la clarté nous porte vivement à consentir, ce seroit la nature qui nous tromperoit, comme on l'a dit, puisqu'elle ne nous permet pas de douter en cette ocasion. Or pour nous assûrer que c'est bien la nature qui nous oblige de consentir, il faut faire tous les éforts possibles pour retenir son consentement, & chercher toutes les raisons bonnes & mauvaises que nous pouvons avoir de douter. Car alors si malgré nos resistances nous sommes portez à consentir; c'est une marque que c'est l'évidence de la verité qui nous emporte.

Comme dans cette question: j'examine si éféctivement je suis. Je me represente tout ce que je puis m'imaginer pour me faire douter de mon existence. Je me dis à moi-même, que parceque je m'imagine être, il ne s'ensuit pas que je sois; que toutes les chiméres que je m'imagine, ne sont pas parceque je m'imagine qu'elles sont: que je me suis autrefois imaginé dans le sommeil avoir des aîles, que je ne sçai point si je dors, ou si je veille.

Mais aprés tout cela, quand je considere, que soit que je veille, ou que je dorme; que je sois trompé ou que je ne le sois pas; que j'aïe des aîles, ou que je n'en aïe point. *Je suis*, Car si on me trompe; je suis donc trompé; *je suis* donc. Ainsi il faut que je consente que j'existe.

Il est évident que tout homme qui suspendra son consentement jusques à ce qu'il soit forcé de cette maniére, ne pourra être trompé. C'est presque le seul moïen d'éviter l'erreur. Il y a peu d'ocasions où les choses soient si bien connuës, que la verité, ou la fausseté se manifeste tout d'un coup avec assez de clarté pour donner nôtre consentement avec assûrance; le parti qu'on doit donc prendre, c'est de douter, & de n'aller pas vîte.

Lorsqu'on examine si la nature nous porte à consentir, il faut bien distinguer les mouvemens de nos passions d'avec celui de la nature. Nous croïons facilement tout ce qui s'acommode avec nos passions. On est porté à consentir aussi-tôt qu'il s'agit de quelque chose qui les flate. Cependant il est facile de distinguer le mouvement de nos passions, d'avec celui de la nature. Nous pouvons resister à ce qui ne vient pas d'elle; & pour peu qu'on consulte la raison, on voit qu'on le doit faire, au lieu que nous sommes contraints de ceder aux mouvemens qui viennent éfectivement de la nature; & qu'il n'est pas possible de resister à la clarté dans le tems qu'on y est attentif.

VI.

En parlant de ce qu'il faut faire pour

bien apercevoir: il seroit necessaire d'examiner comment nous apercevons les choses ; mais c'est aux Phisiciens à le faire. C'est à eux d'expliquer la nature de ces images qui se presentent à nôtre esprit. Je n'en dirai rien ici que ce qui est necessaire pour éviter l'erreur.

Nous ne pouvons pas douter qu'à l'ocasion des impressions que font les corps exterieurs sur nos sens, nous n'apercevions plusieurs choses ; le Ciel, la Terre, les Animaux, les Arbres, les Pierres, &c.

Il faut distinguer ici ce qui est clair, d'avec ce qui est obscur. Il est évident qu'en ces ocasions nous avons dans l'esprit des pensées qui ont diferentes formes, que nous nommons des Idées ; mais nous ne voïons pas avec la même clarté s'il faut que ces Idées soient entiérement conformes aux choses à l'ocasion desquelles nous les avons.

Je ne puis point éxaminer ici si les sens sont trompeurs ou non ; en atendant cet examen, il sufit, pour ne se pas tromper, de consentir seulement, que selon telles & telles ocasions nous avons de telles idées & de tels sentimens : Et comme il n'y a que cela de clair ; il ne faut convenir que de cela.

C'est aussi aux Phisiciens d'éxaminer si toutes nos connoissances viennent des sens, ou s'il y en a quelqu'une qui n'en vienne point ; mais il est important de ne pas croire qu'il ne soit besoin que des yeux pour voir. On voit même par experience que dans les figures de Geometrie c'est l'esprit qui voit une infinité de proprietez, de raports, & de proportions qui ne sont point sensibles, & que les sens ne peuvent faire connoître.

L'importance de cette remarque eſt, que de quelque endroit que nous viennent nos idées, il y en a pluſieurs purement ſpirituelles que nous trouvons en nous. Celui qui eſt donc toûjours hors de lui même, qui ne penſe qu'aux choſes qu'il trouve dans les corps, n'eſt pas capable d'apercevoir tout ce que la nature l'oblige de recevoir comme vrai. Elle nous parle dans l'interieur; ainſi tout homme qui n'eſt apliqué qu'à ſentir les impreſſions des ſens, n'écoute pas toutes celles de la nature.

Celui qui aime la verité, doit donc rentrer ſouvent en lui-même, s'acoûtumant à mediter, c'eſt-à-dire, à ne pas voir ſeulement par les yeux du corps, & entendre par les oreilles de la chair.

L'experience fait voir que nous avons en nous les ſemences de toutes les veritez & les principes de toutes les Sciences : de ſorte qu'il n'y a point de plus riche Bibliotheque & où il y auroit plus à lire & à aprendre, que le cœur de l'homme, c'eſt-à-dire ce qu'il a en lui-même.

VII.

Nous ne jugeons des choſes que par leurs idées : ainſi il eſt neceſſaire dans la Logique de bien examiner ce qui regarde les idées.

On apelle idée ou notion, ce qui ſe preſente à l'eſprit lorſqu'on aperçoit quelque choſe. C'eſt la forme de la penſée qu'on a pour lors. Encore une fois ce n'eſt pas ici le lieu de rechercher la nature des idées; ce que c'eſt, par exemple, que j'aperçois devant les yeux de mon eſprit à-preſent que je me repreſente la ville de Rome.

Il me suffit de considerer que j'ai de telles idées ; si je vois un arbre, que j'en ai une idée qui me reste même aprés que cet arbre n'est plus. Or ce n'est pas des seuls corps que j'ai des idées ; mais encore des choses spirituelles dans lesquelles je voi des proprietez toutes diferentes de celles que je voi dans les corps.

Quand je considere, par exemple, qu'il est juste de rendre à un chacun ce qui lui apartient, j'ai une notion tres-claire de cela dans mon esprit, dans laquelle je ne voi ni couleur, ni figures, ni rien qui soit corporel ; ce qui m'aprend qu'il y a d'autres idées que celles qui representent des corps. On dit de ces idées qu'elles sont spirituelles.

L'experience ne nous permet pas de douter qu'entre nos idées il y en a que nous ne formons point, & d'autres qui dépendent de nous. Je me forme des idées de Châteaux, de Palais, de Temples que j'acommode comme je veux.

Il est clair que nous ne pouvons pas juger des choses que nous apercevons par les idées que nous en avons formées nous-mêmes comme il nous a plû. Alexandre n'a pas cent bras, parceque je m'en forme une idée qui me represente un homme avec cent bras.

De quelque maniére que se forment les idées, lorsque c'est la nature qui me les donne, je n'ai aucun sujet de croire que ce soit pour me tromper, en me representant les choses autres qu'elles ne sont pas.

Ainsi voilà un principe certain, que lorsque je jugerai des choses par les idées que la nature m'a données elle-même, & que je n'en croirai que ce que ces idées me feront voir

clairement, je ne me tromperai point, puisque ma nature est bonne.

Mais la question est de bien remarquer dans ces idées ce qu'elles representent comme au déhors de nous. Je voi un arbre devant moi qui me paroit avoir des feüilles vertes. Je sens bien que je ne forme point cette idée; que je veüille ou que je ne veüille pas l'avoir, je l'ai, & que c'est à l'ocasion de cet arbre que je touche, que je voi, que j'ai cette idée. De sorte que si éfectivement il n'y avoit rien, & que cet arbre ne fût point, il faudroit que Dieu prît plaisir à me tromper, ce qu'on ne peut pas concevoir.

Je suis donc assuré qu'il y a là un arbre, je n'en puis pas douter, mais quant à la couleur, quant à l'odeur de ses feüilles, quant à la fraîcheur que je sens, je voi bien qu'il y a quelque chose qui me fait avoir ces sentimens, mais je n'en sçai pas davantage.

Je dois donc suspendre mon jugement jusqu'à ce que par des raisonnemens, ou par des experiences, j'aperçoive ce qu'il en faut penser. Je ne dois me rendre qu'à la clarté. Or je ne voi point clairement qu'il n'en soit pas de toutes les qualitez sensibles comme du son. L'experience fait voir qu'il n'y a dans les choses qui le produisent, qu'un mouvement qui se communique à l'air, qui ensuite entre dans mes oreilles.

VIII.

POUR ne se point tromper dans la connoissance des choses que nous ne pouvons connoître que par leurs idées; il faut en premier lieu, comme on a dit, distinguer les idées

qui nous viennent de la nature, & bien observer si nous ne les avons point alterées; c'est-à-dire, si nous n'y avons rien ajoûté, ou si nous n'en avons rien retranché.

J'ai l'idée d'un arbre, ce n'est pas moi qui me la donne, je l'ai euë quand j'ai ouvert les yeux en étant proche. Quand je me suis retiré, j'ai conservé cette idée, que je puis, pour ainsi dire, enfler, & étendre, me representant cet arbre grand comme une montagne, petit comme une petite herbe. Comme nous changeons donc les idées, nous ne pouvons juger par elles des choses qu'aprés que nous les avons rétablies dans leur état naturel; c'est-à-dire, que nous avons observé ce qu'elles sont lorsque la nature nous les donne.

Une chose ne peut être que ce que son idée naturelle nous represente; il faut donc faire attention à cette idée,& à tout ce qu'elle renferme.

C'est cette idée, ou notion, qu'on apelle l'essence des choses, en tant qu'elles sont connuës. L'essence d'un triangle, c'est cette idée ou notion que j'ai d'un triangle. Par le principe que nous venons de poser, puisqu'il faut que tout ce que je voi clairement soit vrai, je puis assûrer d'une chose sans erreur, tout ce que son idée renferme clairement.

Tout dépend donc, encore une fois, de bien examiner ce que renferme une idée. L'unique régle c'est de bien marquer ce qu'on y voit clairement, sans rien ajoûter ni diminuer.

Pour cela il faut s'acoûtumer à des idées claires, qui puissent servir de modele de clarté, telles que sont celles de Geometrie, il n'y

a rien ni de plus clair, ni de plus ſimple que les idées des lignes droites, des triangles, des quarrez, des raiſons, des proportions.

Si j'aſſûre d'une choſe ce que ſon idée ne me repreſente pas clairement, ce n'eſt pas la nature qui me trompe; c'eſt moi-même qui fais un mauvais uſage de ma liberté.

En conſiderant une idée, on peut penſer à tout ce qu'elle nous repreſente, ou à une partie: En conſiderant, par exemple, une ligne, je puis faire atention à ſa ſeule longueur, comme quand en conſiderant les chemins, on ne penſe point à leur largeur.

Quand on conçoit une choſe, faiſant atention à tout ce qu'elle eſt, l'idée qu'on a, eſt ce qu'on apelle *Conceptus adæquatus.* Si l'on ne penſe pas à tout ce qu'elle eſt, c'eſt une conception qu'on nomme *Conceptus inadæquatus*.

C'eſt en ne faiſant atention qu'à une partie de ce qu'on peut voir dans une idée, qu'on fait ce qu'on nomme des abſtractions, des préciſions mentales, des êtres de raiſon. L'idée d'une ligne Mathematique eſt une abſtraction, une préciſion, un être de raiſon. Car je ne me puis répreſenter l'idée d'une ligne que je n'aperçoive une largeur quand je l'éxamine bien, c'eſt-à-dire, que je penſe bien à tout ce qu'elle eſt.

LX.

SOUVENT nous ne connoiſſons les choſes que ſur le raport qu'on nous en fait. En parlant nous nous communiquons les idées que nous avons; ce qui nous oblige d'éxaminer comme on peut apercevoir les veritables

veritables idées de ceux dont on lit les écrits.

La parole est composée de sons que les hommes ont établis pour être les signes de leurs pensées. Comme ils se servent de quelque sorte de caractere qu'il leur plaît pour marquer les sons, aussi ils peuvent établir le son qu'il leur plaît pour être le signe de leurs pensées.

D'où il est évident que le Philosophe qui ne cherche que la verité, ne dispute point sur les noms ; il laisse à un chacun la liberté de se servir des termes qu'il voudra choisir, pourveu qu'il marque une fois la force qu'il leur donne, & qu'on en convienne. Il n'y a point de son qui ne puisse être le signe de tout ce qu'on voudra qu'il signifie. Mais il en faut donner une définition, c'est-à-dire, qu'il faut marquer précisément ce qu'on veut que ce son signifie.

Neanmoins la raison dicte qu'on ne doit se servir des termes d'une langue, que selon leur proprieté, les emploïant seulement pour marquer les choses ausquelles l'usage les a apliqué ; si on leur donne donc d'autres idées, il en faut avertir, & en convenir avec celui avec qui on dispute. Il n'y a rien de plus necessaire ; car il n'arrive que trop souvent que l'on ne s'entend point parcequ'on n'entend pas les mêmes choses par les noms dont on se sert également. Les Geometres sont exats à définir les termes dont ils se servent ; aussi rarement disputent-ils entr'eux. Ce qui oblige d'expliquer la plûpart des mots dont on se sert, c'est que le langage n'a pas été fait par les Philosophes, que le peuple y a part, qui pense & parle selon les preventions de

l'enfance ; ainsi les termes dont il se sert, ont pour l'ordinaire des idées confuses. Ce mot *Chaud*, par exemple, n'a dans sa bouche qu'une idée confuse, car il le donne à ce qui peut être ocasion de chaleur en nous, & en même-tems à ce que nous sentons. Quand il dit que le feu est chaud, il ne prétend pas seulement dire que le feu échause, mais qu'il a en lui cette qualité que nous sentons.

Il n'est pas juste de croire ce que dit le peuple avant que de l'avoir éxaminé. Comme il faut distinguer dans les idées que nous avons à l'ocasion des qualitez sensibles, ce qu'elles ont de clair, & ce qu'elles ont d'obscur, il faut de même marquer dans les noms dont il se sert tout ce qu'ils peuvent signifier, afin de distinguer ce qu'il croit avec fondement d'avec ce qu'il croit sans raison.

Il n'y a rien de plus honteux, que de se païer de paroles, qui ne sont que du vent, lorsqu'elles ne signifient rien. Je dis qu'un mot ne signifie rien, lorsqu'on nous le donne pour raison, & qu'il ne nous aprend que ce que nous sçavons. Par exemple, lorsque je demande pourquoi le Séné purge, & qu'on ne me répond sinon que c'est parcequ'il a une vertu purgative ; c'est me dire qu'il purge parcequ'il peut purger. Ce mot *vertu* ne signifie que pouvoir ; avoir donc une vertu purgative, c'est pouvoir purger.

Cela oblige un esprit solide qui aime la verité, de faire une Etude particuliere des mots, non en Grammairien, mais en Philosophe, recherchant les veritables idées qu'ils peuvent avoir. On en trouve une infinité qui

n'ont que des idées vagues & confuses, dont les hommes se contentent quand on les leur donne pour raison.

Cette Etude est necessaire par tout, aussi bien en Theologie qu'en Philosophie. Les Geometres ne tombent point dans le défaut que nous censurons, parce qu'ils l'évitent, définissant avec soin tous les termes qu'ils emploïent, comme on l'a dit. On le devroit faire en traitant toutes les Sciences : ce qui aporteroit un grand jour.

X.

Si je prétendois traiter ici la Logique dans toute son étenduë ; je parlerois plus au long que je ne le ferai pas des noms qu'on apelle *Termes*, parcequ'ils terminent & définissent les idées des choses.

Ces Termes reçoivent leur nom des idées qu'ils signifient. Un Terme est apellé *absolu*, quand il est le signe d'une chose qu'on regarde en elle même ; comme ce mot *Terre*, est un terme absolu.

Lorsque l'idée d'un terme enferme un raport de la chose signifiée avec une autre chose, il est apellé *Connotatif*, comme ce mot *Grand*, marque une chose qu'on compare avec une autre chose au regard de laquelle elle est plus grande.

Un terme *abstrait*, c'est celui dont l'idée est une abstraction, c'est-à-dire, que la chose dont il marque l'idée, n'est pas considerée selon tout ce qu'elle est. Nous avons dit qu'on peut considerer une chose sans faire atention à tout ce qu'elle est ; ce qui forme une notion qui est une précision ou une abstraction.

Ces sortes de notions qui se font par abstraction, sont fort generales. Car, par exemple, en considerant un homme particulier sans faire atention à tout ce qu'il est, & à ce qui le distingue de tout autre homme, on s'en forme une notion qu'on nomme *generale* ou *universelle*, parcequ'elle convient à tous les hommes.

Une notion est d'autant plns universelle, qu'on fait atention à moins de choses. Les noms qui marquent ces notions, sont ce qu'on apelle *les Universaux*, *genre*, *espece*, selon que ces notions sont plus universelles. *L'espece* est un nom dont la notion est universelle, mais *le genre* marque une idée encore plus universelle.

Les Logiciens expliquent tout cela avec étendüe. Ce n'est rien dans le fond, & cependant c'est presque la seule chose à quoi on s'aplique dans les Ecoles.

CHAPITRE III.

De la seconde operation de l'Esprit ou de la maniere de bien juger.

I.

CE que nous avons dit touchant la conduite de la premiére operation de l'Esprit, suffit pour régler la seconde operation, qui est le jugement. Car puisque juger, ce n'est, comme nous l'avons dit, que consentir

qu'une chose a un tel raport avec une autre, ou ne pas consentir, si on craint de se tromper, il ne s'agit que de bien apercevoir ce raport, & ne consentir que lors que la clarté nous obligera de le faire.

Quand on considére les choses avec soin ; qu'on fait atention à tout ce qu'elles sont, on découvre facilement leur raport. En considerant la Terre, & ce qu'elle doit être au regard des Cieux, il est impossible qu'on n'aperçoive pas qu'elle est ronde, & qu'ainsi elle a un raport avec la rondeur.

Quand je voi clairement que la chose que j'examine a un tel raport, je suis assûré qu'elle-l'a par ce principe qu'on a établi, qu'on ne se trompe point quand on ne croit que ce qui est clair. Ainsi si dans cette ocasion je parle selon ma connoissance, j'assure de cette chose qu'elle a un tel raport.

L'expression d'un jugement que nous faisons, est une afirmation. Juger que la terre est ronde, c'est consentir qu'elle est ronde ; & si on marque par ses paroles ce consentement, on afirme ou on assûre que la Terre est ronde.

Ainsi comme l'on ne doit rien dire d'une chose que ce qu'on voit qu'elle est veritablement, pour en bien juger, il n'en faut rien assurer, que ce que l'idée que nous en avons, nous represente clairement ; & alors le jugement qu'on en fait, ne peut être faux.

L'expression d'un jugement s'apelle une proposition qui a pour le moins trois termes. Le premier marque la chose dont on parle, ou dont on juge ; c'est pourquoi il est apellé *le sujet*. Le dernier terme marque ce qu'on assu-

re, ou ce qu'on atribuë au sujet ; & c'est pour cela qu'on le nomme *l'atribut.*

Le Terme qui marque l'action de l'esprit qui afirme l'atribut du sujet, est le verbe, qui lie l'atribut avec le sujet. Dans cette proposition ; *la terre est ronde* ; *terre* est le sujet : *ronde* est l'atribut, & *est* marque l'afirmation.

Un seul verbe en Latin peut faire une proposition, parcequ'il signifie le sujet & l'atribut, & l'action & l'esprit qui juge. Ce verbe, *Lego* a la force de ces trois termes ou de cette proposition, *je fais la lecture.*

Une proposition est ou universelle, ou particuliere, selon que l'idée du sujet est ou universelle ou particuliere. Afirmative ou negative, selon que l'atribut est afirmé ou nié du sujet. Ce qui n'a pas besoin d'une grande explication : outre que cela se trouve dans toutes les Logiques.

CHAPITRE IV.

De la troisiéme operation, ou de la maniere de bien raisonner.

I.

NOUS trouvons au-dedans de nous-mêmes plusieurs veritez dont la clarté est si grande, que nous n'en pouvons pas douter un moment. La nature nous les a données pour être comme la semence de toutes les Sciences.

Personne, par exemple, n'ignore qu'une chose ne peut pas être, & n'être pas en même-tems. D'où l'on conclut que lorsque deux choses sont une même chose, ou qu'elles conviennent, il faut que si l'une est vraïe, l'autre le soit, & que ce qui se dit de l'une, se puisse dire de l'autre.

C'est la nature qui nous fait consentir à des propositions si claires ; ainsi elles sont veritables, puisque la nature ne nous trompe pas.

Raisonner, c'est voir que deux choses étant liées l'une avec l'autre, on peut conclure que l'une est ce qu'est l'autre, ou que l'une étant vraïe, il faut que l'autre le soit. On raisonne lorsque ne voïant pas clairement la verité ou la fausseté d'une proposition, on cherche une chose qui soit la même que celle qu'on éxamine, dont la verité ou la fausseté étant évidemment connuë, fasse connoître ce qu'est celle qu'on ne connoissoit pas bien.

Ainsi pour raisonner il faut avoir la tête remplie de maximes incontestables : de sorte qu'aussi-tôt qu'il se presente une chose qu'on ne connoît pas clairement, on aperçoive celles dont elle est dépendante, ou ausquelles elle est manifestement oposée ; pour conclure ce qu'elle est, ou ce qu'elle ne peut pas être.

L'importance de cette remarque paroît dans la Geométrie, où un petit nombre d'axiomes, c'est-à-dire, de veritez sensibles & connuës, sert à éclaircir tout ce qu'on peut proposer dans cette Science.

Chaque Science, chaque Art a ses maximes. La Theologie tire ses maximes de

l'Ecriture & de la Tradition, ou du consentement unanime de tous les Peres. D'ns la Phisique les experiences reïterées & toûjours confirmées servent de maximes. Dans la Morale, c'est la Loi de l'Evangile, & ce que la conscience nous dicte, qui nous doivent éclairer.

Un homme est capable de raisonner selon qu'il a plus de maximes ; mais aussi il est évident que si ces maximes ne sont claires & certaines, elles ne servent qu'à l'écarter de la verité. Il les faut donc examiner, & pour cela se servir des régles que nous avons proposées ci-dessus pour ne se pas tromper dans le discernement de ce qui est clair, d'avec ce qui ne l'est pas.

Il en est de même de la liaison & de l'union qu'ont deux choses ensemble, sur quoi est fondé le raisonnement. Car raisonner encore une fois, c'est conclure qu'une chose est vraïe parcequ'elle est liée avec une autre dont la verité est évidente. Tout ce qu'on a dit pour ne se pas tromper en jugeant de la clarté, sert ici pour juger s'il y a une veritable liaison entre deux choses, c'est-à-dire, si cette liaison est claire, puisque ce qui est clair est vrai.

II.

Le raisonnement est fondé particuliérement sur ce principe, que deux choses qui sont égales à une troisiéme, ou qui sont la même qu'une troisiéme, sont égales entre elles, ou ne sont qu'une même chose. Il n'y a point d'erreur à craindre dans ce principe : sa clarté est trop grande.

Comme nous l'avons dit, on a recours au raisonnement, lorsqu'on ne voit pas ce qu'est une chose. Par exemple, ne sçachant pas si B est égal à D. Connoissant que C est égal à D, j'examine si B est pareillement égal à C. Car si cela est, je dois conclure que B & D sont égaux ; sur ce principe que deux choses égales à une troisiéme, sont égales entre elles.

Ce qu'il y a donc ici à faire, c'est de bien examiner si éfectivement C est égal à D, & si B est aussi certainement égal à C. Voilà en quoi consiste tout le secret du raisonnement. Il n'en faudroit pas dite davantage. Mais comme je veux donner une entrée dans ce qu'ont enseigné les Philosophes touchant le raisonnement, j'ajoûterai ici quelque. chose qui sera plus curieux qu'utile ; car il faut avoüer qu'on n'a point besoin de toutes les régles que proposent les logiciens : les Geométres, qui raisonnent si bien, s'en passent.

Une proposition est douteuse, lorsqu'on ne voit pas clairement si l'idée de l'attribut est renfermée dans le sujet. Cette proposition B est égal à D, & douteuse si je ne vois pas la verité ou la fausseté de cette égalité.

Alors on a recours à C une trosiéme chose qu'on apelle *Moïen*, parceque c'est par son moïen qu'on connoît la verité. Or pour cela il faut que je compare C, qui est ce moïen, avec les deux termes de la proposition douteuse, en disant, C est égal à D & B est égal à C ; ce qui demande deux propositions, aprés lesquelles je conclus que B est égal à D, ce qui fait une troisiéme proposition.

Les deux termes, c'eſt-à-dire le ſujet & l'attribut de cette troiſiéme propoſition ſont ce que les logiciens appellent le *grand* & le *petit extreme* dans le ſillogiſme. Le grand extreme eſt le terme qui eſt l'attribut dans cette propoſition ; & le petit extreme eſt le ſujet de la même propoſition. Ainſi dans cette propoſition B eſt égal à D. D eſt le grand extreme, & B le petit extreme.

Un *raiſonnement* a toûjours trois propoſitions ſous-entenduës ou exprimées. On apelle *ſillogiſme*, un raiſonnement parfait qui a ſes trois propoſitions exprimées. Vous trouverez dans l'Art de penſer tout ce qu'on peut dire touchant la diſpoſition du raiſonnement, l'artifice des ſillogiſmes y eſt traité avec une ſolidité qui ne ſe rencontre point dans les autres Logiques.

Pour vous donner entrée dans cet excellent livre, remarquez qu'on peut diſpoſer ainſi ce raiſonnement precedent, par lequel nous avons conclu que B eſt égal à D. Prenez garde à cette diſpoſition.

C D
B C
B D

La premiere propoſition eſt C D. la ſeconde B, C & la troiſiéme B D où vous voïez que C eſt le moïen, B & D les deux extremes. Or la diſpoſition, ou la place de ce moïen C avec les deux extremes dans les deux premieres propoſitions, eſt ce qu'on apelle figure du ſillogiſme ; & comme il ſe peut placer en quatre differentes maniéres que vous voïez ; on compte quatre figures ; c'eſt-à-dire, quatre

maniéres de disposer ou de placer le terme moïen à l'égard des deux extremes.

1. *figure.*	2. *figure.*	3. *figure.*	4. *figure.*
C. D	D. C.	C. D	D. C
B. C.	B. C.	C B	C B
B. D.	B. D.	B D	B D

Vous voïez que dans la premiere figure le moïen est le sujet dans la premiére proposition, & l'attribut dans la seconde. Dans la seconde figure il est le sujet dans les deux premieres propositions. Dans la troisiéme figure il est l'attribut dans l'une & l'autre proposition. Et dans la quatriéme figure il est l'attribut dans la premiere proposition, & le sujet dans la seconde.

Les trois propositions d'un raisonnement ou sillogisme peuvent être ou universelles, ou particulieres ; afirmatives, ou negatives ; & c'est cette universalité ou particularité, afirmation ou negation, qui fait ce qu'on nomme *Mode* du sillogisme. On marque ces quatre choses par les quatre voïelles, A, E, I, O. La premiere A, marque une proposition universelle afirmative. La seconde E, une proposition universelle negative. La troisiéme I, une proposition afirmative particuliére. La quatriéme O, une proposition negative particuliere. Mode d'un syllogisme, c'est la maniére dont il est fait de propositions universelles ou particulieres, afirmatives, ou negatives.

III.

Lors donc qu'on veut exprimer le mode

ou la qualité des trois propositions d'un fillogisme, on le fait avec trois de ces voïelles: ainsi si elles sont toutes trois afirmatives & universelles, on met trois A; si elles sont toutes negatives & universelles, on met trois E; si elles sont particuliéres & negatives, on met trois O, & trois I, si elles sont particulieres & afirmatives.

Or il est évident qu'on ne peut concevoir qu'autant de ces Modes qu'on peut combiner en diferentes maniéres ces quatre voïelles les prenant trois à trois, comme vous le voïez dans cette Table qui vous les represente tous. Il ne peut y avoir que soixante & quatre maniéres de les combiner: ainsi tous les fillogismes, bons ou mauvais, qu'on peut faire, se reduisent à quelqu'un de ces soixante quatre Modes.



Table des soixante quatre Modes.

1. A a a. †	17. E e e. *	33. I i i. *	49. O o o. *
2. A e a. *	18. E a e. †	34. I a i. †	50. O a o. †
3. A i a. *	19. E i e. *	35. I e i. *	51. O e o. *
4. A o a. *	20. E o e. *	36. I o i. *	52. O i o. *
5. A e e, †	21. E a a. *	37. I a a. *	53 O a a. *
6. A i i. †	22. E i i. *	38. I e e. *	54. O e e. *
7. A o o. †	23. E o o. *	39. I o o. *	55. O i i. *
8. A a e. *	24. E e a. *	40. I i a. *	56. O o a. *
9. A a i. †	25. E e i. *	41. I i e. *	57. O o e. *
10. A a o. *	26. E e o. *	42. I i o. *	58. O o i. *
11. A e i. *	27. E a i. *	43. I a e. *	59. O a e. *
12. A e o. *	28. E a o. †	44. I a o. *	60. O a i. *
13. A i e. *	29. E i a. *	45. I e a. *	61. O e a. *
14. A i o. *	30. E i o. †	46. I e o. *	62. O e i. *
15. A o e. *	31. E o a. *	47. I o a. *	63. O i a. *
16. A o i. *	32. E o i. *	48. I o e. *	64. O i e. *

Tous ces Modes ne peuvent pas être bons, c'est-à-dire, que tout Sillogisme qui se reduit à un de ces Modes, ne peut pas être concluant. Dans l'Art de penser on éxamine en general certaines régles comme celle-ci, que de deux propositions negatives l'on n'en peut rien conclure. Car de ce que B & D ne sont pas une même chose avec C, il ne s'ensuit pas qu'ils soient une même chose, ni aussi qu'ils ne soient pas une même chose, se pouvant faire qu'il y ait un autre moïen qui les unisse. Suivant cette régle en parcourant des yeux la Table des Modes, on en trouve quatorze qui ne peuvent conclure, c'est-à-dire; qu'un Sillogisme qui seroit en l'un de ces Modes ne seroit pas bon. E O A, E E A, O O A, &c. où les deux premiéres propositions sont negatives, sont des Modes qui ne peuvent conclure.

Il est aussi évident qu'on ne peut pas conclure du particulier le general: par exemple, conclure de ce qu'il y a quelqu'un qui fait une chose, que tout le monde la fasse. Ainsi vous voïez dans la Table que tous les Modes où la derniére letre est A ou E, quand les deux premiéres sont I ou O, ne sont pas bons. Ainsi par ces régles, & par d'autres également claires, on fait voir que de soixante-quatre Modes qu'il peut y avoir, il n'y en a que dix qui soient concluans. Ils sont marquez dans la Table avec une Croix. Dans l'Art de penser vous trouvez des régles qui font connoître quels de ces dix Modes sont concluans dans chaque Figure, car ils ne le sont pas tous indiferemment dans chacune. On donne des noms aux Modes de chaque Figure, afin que les jeunes Ecoliers les

aprenent par cœur. Par exemple, on nomme *Barbara* le premier Mode de la premiére Figure, dont les trois propositions sont universelles afirmatives ; *Celarent*, le Mode dont la premiére proposition & la conclusion sont negatives universelles, & la seconde afirmative universelle. Dans les Ecoles on ne s'amuse qu'à des chicanes. On donne bien ces noms aux jeunes gens ; mais on ne leur en fait point comprendre l'artifice qui est tres-beau comme on en peut juger par ce que nous venons de dire.

CHAPITRE V.

De la quatriéme operation, ou de la Méthode.

I.

IL ne reste plus qu'à dire un mot de cette quatriéme operation de l'esprit, qui dispose & ordonne les connoissances qu'on a aquises ou qu'on a reçû de la nature, de maniére qu'on découvre les veritez qu'on recherchoit, & qu'on les puisse faire connoître : Ce qui s'apelle agir avec Méthode.

La Méthode consiste premiérement à sçavoir bien ce que l'on cherche. Car on ne trouve point quand on ne sçait pas bien ce qu'on veut trouver. *Pars inventionis est scire quid quaras.* Il faut donc se remplir l'esprit de son sujet, le débarrasser autant qu'on le

peut, afin de l'envisager netement, d'en avoir une notion claire & nette.

Ensuite il faut considerer tous les raports de ce sujet, le considerer par toutes ses faces pour connoître par où on le peut ataquer, c'est-à-dire, qui sont les choses avec qui il est lié; qui étant bien connuës peuvent le faire connoître.

On éxamine toutes les conséquences qui se peuvent tirer de ce qu'on connoît, se servant de ses premiéres connoissances comme d'échellons pour monter plus haut.

La quatriéme partie de l'Art de penser, où l'on traite de la Méthode, donne des avis excellens; mais ces avis ne sont guéres utiles que lorsqu'on y joint des exemples.

II.

TOUT consiste presque à faire atention à la chose qu'on veut connoître; c'est-à-dire, à bien connoître son idée.

Toutes les connoissances que nous aquerons, quand ce n'est point par hazard, ne viennent que de ce que nous avons aperçû dans la chose que nous avons étudiée.

On nomme *définition*, le discours qui exprime l'idée de la chose que l'on définit; c'est pourquoi si une définition est bonne, il faut que d'elle seule on puisse déduire tout ce qu'on peut connoître de cette chose.

Ainsi un des grands principes de la Méthode, c'est la définition. Il y a des definitions de mots, où il ne s'agit que d'expliquer ce que signifie un mot. Nous avons vû qu'il étoit necessaire de définir ce qu'on entend par les

mots dont on se sert, lorsqu'ils sont équivoques ou obscurs.

Les raisonnemens que nous faisons, par lesquels nous étendons nos connoissances, sont fondez, comme nous avons vû, sur quelque verité qui est déja connuë, qui sert de marque pour connoître ce qu'on ne connoît pas.

Pour se conduire avec Méthode il faut examiner toutes les veritez qui sont connuës, & qui ont quelque raport avec le sujet qu'on éxamine.

Une verité connuë, & qu'on n'est point obligé de démontrer, s'apelle *principe* ou *axiome*. Il ne faut pas prendre pour axiome, une proposition, si elle n'est fort évidente ; car, comme on l'a remarqué, ce qui fait qu'on se trompe, c'est qu'on supose pour constant ce qui ne l'est pas.

Raisonnement exact, & *demonstration*, est la même chose. On ne doit emploïer dans une démonstration que les définitions dont on est convenu, & les axiomes qui sont incontestables, ou les propositions qu'on a déja démontrées.

Toute autre maniére de démontrer est imparfaite. Le seul moïen naturel d'aquerir de nouvelles connoissances, c'est de tirer de l'idée ou de la definition d'une chose ce qu'on veut connoître, & ce qui se peut sçavoir. Ces seules demonstrations éclairent l'esprit ; car celles qu'on emploit en montrant que l'on ne peut contester ce que l'on propose, qu'il ne s'ensuive une grande absurdité; ces démonstrations, dis-je, convainquent l'esprit, mais elles ne l'éclairent pas.

III.

TOUT ceci n'étant que pour donner une entrée dans l'Art de penser. J'ajoûterai seulement, que la recherche de la verité ne demande pas tant un esprit penetrant, que laborieux & atentif. Il ne faut pas esperer qu'on trouve tout d'un coup ce qui a été caché long-tems. Il faut ataquer un sujet plusieurs fois ; & lorsqu'on voit que la verité ne luit point encore, se retirer pour quelque tems. Cependant comme ce n'est jamais en vain qu'on s'aplique à la rechercher, ; & qu'on découvre toûjours quelque chose, il faut marquer soigneusement toutes ses découvertes.

Il arrive souvent que ce n'est qu'aprés plusieurs tentatives qu'on connoit bien ce qu'on cherchoit. Aprés plusieurs reflexions & meditations reïterées on vient à entrevoir quelque raport qui ouvre le chemin par où il faut marcher. Aujourd'hui on découvre une verité, qui donne jour à plusieurs autres. On lit, on consulte ceux qui peuvent avoir connoissance du sujet qu'on traite. On parcourt au moins les livres de ceux qui en ont écrit, afin de ne rien oublier qui eût pû nous aider. Reprenant ensuite son ouvrage pour y travailler avec une nouvelle vigueur, on peut mieux régler ses meditations ; c'est-à-dire, prendre enfin le chemin qui conduit à la verité.

Mais comme on se lasse, & qu'on se dégoûte, quand le travail est long & penible, il est à propos de le partager ; & c'est un des grands secrets de la Méthode. Dans l'Arith-

metique lorſqu'on a pluſieurs ſommes à ajoûter ou à multiplier, on le fait par parties. Il eſt facile de s'apliquer lorſque l'aplication dure peu, & que le ſujet eſt ſimple. Pour ménager donc la capacité de l'eſprit, & faire qu'il ſoit atentif à ce qu'il doit conſiderer, il faut faire dans toutes les Sciences ce qu'on fait dans l'Arithmetique; c'eſt-à-dire, qu'il faut partager ſon ſujet en pluſieurs parties fort ſimples, pour faire par parties & avec ordre, ce qu'on n'auroit pû faire tout à la fois.

Ma principale vûë dans la nouvelle Edition qui s'eſt faite des Elemens de Mathematique, a été de faire en ſorte que cet ouvrage pût ſervir de Logique; c'eſt-à-dire, qu'on y pût aprendre la maniére de ſe conduire dans la recherche de la verité. Je recherche avec mon Lecteur la Méthode que je dois tenir en traitant cette matiére, & je lui fais remarquer que toutes les connoiſſances qu'il aquere, ſont le fruit de cette Méthode.

Ce que l'on dit en general de la Logique, ne fait pas toute l'impreſſion qui ſeroit neceſſaire pour en rendre l'Etude utile. Les livres où l'on décend dans le détail, où l'on aplique l'eſprit à des choſes particulieres, font plus d'éfet. La troiſiéme Edition de ces Elemens eſt plus exacte & plus ample que les deux premieres.

III. ENTRETIEN.

LE premier Entretien montre l'utilité des Letres ; & le second donne un avis general pour régler son esprit & son cœur en étudiant. C'est la Logique qui régle l'esprit. On en a donné une idée. Aprés cette disposition Theodose & Aminte marquerent à Eugene les Sciences qui lui étoient necessaires, ce qu'un honnête Homme devoit sçavoir. Il semble que l'ordre demandoit qu'ils lui parlassent de l'Etude des Langues, & par consequent de la Grammaire par où l'on fait commencer les enfans : Mais cela ne convenoit pas à Eugene, ni à aucun de ceux entre les mains de qui ces Entretiens devoient tomber : ils sont faits pour ceux qui ont déja quelque avance, c'est-à-dire, qui ont fait les Etudes ordinaires dans les Colleges. Theodose & Aminte parlérent donc dans ce troisiéme Entretien de l'Histoire, de la Géographie & de la Chronologie. Lorsque l'on n'en a aucune idée, dirent-ils, on est comme un Etranger dans toutes les autres Sciences, incapable d'avoir commerce avec les livres.

Theodose dit à la loüange de l'Histoire, que par elle un homme étoit de tout païs & de tous les siécles, autant instruit de ce qui s'est fait dans tout le monde qu'un particulier l'est de ce qui est arrivé dans sa famille & dans le lieu de sa naissance, comme on l'avoit déja remarqué.

L'Etude en eſt dificile, dit Eugene, puiſqu'elle comprend tant de choſes.

Elle eſt aiſée, repartit Theodoſe, quand on la fait avec la Méthode qui ſera le ſujet de cet Entretien.

Premierement, comme les Peintres préparent une toile pour y peindre ce qu'ils y veulent repreſenter, on doit former dans ſa tête l'image de la Terre, où toutes les choſes dont parle l'Hiſtoire, ſe ſont paſſées. Cette image eſt comme la toile où l'on place en ſon lieu ce que l'on aprend. La Geographie qui ordonne cette image eſt une Science facile, & dont les enfans ſont capables, parce qu'il ne faut que des yeux & un peu de mémoire. J'ai vû un enfant de quatre ans qui ne ſçavoit pas lire, qui dans quelque lieu qu'on lui portât le doigt ſur une Carte, ne manquoit point de dire quelle Ville y étoit marquée. On lui avoit apris toute l'Hiſtoire de la Bible, en lui faiſant voir les Figures où elle eſt repreſentée. Il avoit apris de la même maniére les Fables. C'étoit uu jeu pour lui. Il y prenoit plaiſir. Il ſçavoit tout cela, avant même qu'on pensât à lui aprendre à lire.

Je ne demande d'abord qu'une connoiſſance generale de la Géographie qui ſe peut aquerir en tres-peu de tems. Il ſufit qu'on ſçache, par exemple, que la Terre eſt ronde, & qu'ainſi elle peut être repreſentée par un globe qu'on diviſe par des cercles, par le moïen deſquels on détermine quelle eſt la ſituation de chaque lieu, & ſa diſpoſition ſur la Terre au regard des autres lieux. Il ſufit, dis-je, dans les premiéres Etudes que l'on fera, de conſiderer la diſpoſition des

principales parties du Monde, des grandes Provinces & des Villes les plus considerables. Cette premiére connoissance se perfectionne dans la suite, sans qu'il en coûte presque rien. Lorsqu'on lit une Histoire ; on aprend une partie de ce qui regarde la description du lieu, où les choses qui en sont le sujet se sont passées ; ainsi en apliquant ces connoissances à la Carte, c'est-à-dire, en y cherchant les Villes, les Provinces dont on entend parler, on acheve par l'usage cette premiére image de la description de la Terre, dont on avoit tiré les premiers traits.

Les Cartes qui sont necessaires, c'est premiérement une Mape-monde ou Carte qui represente le Globe de la Terre. Il seroit à souhaiter qu'on fit cette premiére Etude de la Geographie sur un veritable Globe d'une grandeur raisonnable. C'est le moïen de mettre dans sa tête la disposition des parties de la Terre avec plus d'ordre. Il faut avoir les quatre Parties du Monde, & les Cartes des contrées dont on veut sçavoir l'Histoire plus éxactement. Pour les Livres dont on se doit servir, je trouve l'introduction de Cluvere fort nete & fort courte. Sanson a fait plusieurs discours sur la Géographie, qui peuvent servir d'introduction. On en atend une de Monsieur de l'Isle qui doit être exacte, il a donné plusieurs Cartes, qui sont excellentes. La position des lieux y est mieux qu'à aucunes autres Cartes.

Aprés cette premiére Etude de la Géographie, il faut venir à la Chronologie, & par son moïen se former une image de l'étenduë du tems, c'est-à-dire, des années qui se sont

écoulées depuis la Création du Monde jusques à nos jours, de la même maniére qu'on l'a fait de l'étenduë de la Terre, afin de placer dans cette image chaque chose selon son rang. Je crois, Eugene, que vous apercevez assez, sans que je vous y fasse prendre garde, que par ce moïen on ôte la confusion de ses connoissances, qu'on leur donne de l'ordre, & de la distinction.

Comment se former cette image de l'étenduë du tems qu'on ne peut pas répresenter comme la Terre, dit Eugene.

On dispose par ordre sur des tables, dit Theodose, la suite des années du Monde, & on y raporte ce qui s'est fait chaque année. Il n'est pas necessaire de forcer sa mémoire à retenir tout ce qui est dans ces tables. Il suffit de remarquer les parties les plus considerables du tems, que l'on apelle des *Epoques*, par exemple, qu'il y a dix-sept siécles que Jesus-Christ est né; que le Monde avoit été creé quatre mille ans avant sa naissance; que le Déluge arriva l'an mil six-cens cinquante-six de la Creation du Monde; que Moïse sortit de l'Egypte vers l'an du Monde 2500; que Salomon bâtit le Temple cinq-cens ans aprés; que Rome fut bâtie sept-cens cinquante-trois ans avant la Naissance de Jesus-Christ, ainsi des autres *Epoques*. Ces premiers commencemens se perfectionnent si on a soin de sçavoir de tout ce que l'on aprend, quel en est l'âge & la situation dans l'ordre des tems; si par exemple, en lisant un Auteur on recherche en quels tems il vivoit, quand il a écrit, quand il est mort, & qu'on raporte aux tables de Chronologie tout ce qu'il raconte.

J'ay souvent souhaité, ajoûta Theodose, que des personnes d'esprit & judicieuses nous eussent donné des tables méthodiques de Géographie & de Chronologie, telles que dans les premiéres on y vît une description generale & courte de l'étenduë du tems & de la Terre, & que dans les suivantes cette description se trouvât plus exacte ; car il semble que si on faisoit aprendre ces tables aux jeunes gens par ordre à mesure qu'ils avancent, commençant dés les premiéres classes, ils sortiroient du College avec une connoissance parfaite de ce qui s'est fait depuis le commencement du Monde jusques à leur tems. Ils aprennent bien quelque bout d'Histoire, mais c'est avec une étrange confusion.

Aminte dit que c'étoit une grande négligence des Maîtres. Que Samson avoit dressé des tables de Geographie telles que le souhaitoit Théodose, dans lesquelles il commençoit par une description generale qu'il rendoit plus exacte dans la suite ; qu'il y avoit plusieurs tables de Chronologie, dont les unes ne répresentoient que le tems des principales parties de l'Histoire, & les autres marquoient toutes choses, la suite des Souverains Pontifes, & des Princes du Monde, & ce qui s'étoit fait de plus considerable dans chaque tems. Il seroit facile de dresser ces tables, si l'on n'en trouvoit point de propres pour ce dessein. Le Pere Petau a compris toute la Chronologie en deux Tables. Celles du Pere de Sainte Catherine sont plus étenduës. Il y en a de Marcel en forme de Tableres qui se portent à la poche. Mais toutes ces Tables ne sufisent pas pour sçavoir l'Histoire;

l'Histoire ; elles ne font qu'indiquer les choses qu'il faut chercher dans les Historiens.

Eugene demanda quel ordre on pourroit garder parmi cette foule d'Histoires obscures & incertaines.

Il faut, dit Aminte, ici, comme en toute autre chose se servir de ce qui est certain & connu, pour aprendre, ce qui est obscur & embarrassé. Il n'y a rien de plus constant ni de plus connu, que ce que nous disent nos Histoires sacrées depuis la Creation du Monde jusques à la Naissance de Jesus-Christ. L'Histoire des Gentils est obscure, incertaine & confuse, comme ils l'avoüent eux-mêmes. Ils distinguent tout ce tems qui a precedé Auguste, sous l'Empire duquel Nôtre-Seigneur est né, en trois tems, dont ils apellent le premier, *le tems obscur*, parcequ'ils n'en avoient aucune connoissance : le second *fabuleux*, parceque la verité de l'Histoire y étoit alterée par des contes ; & le troisiéme *historique* ; l'Histoire, c'est-à-dire, la verité de ce qui s'étoit passé, ne commençant à être connuë certainement que depuis ce troisiéme tems. Ainsi puisque les Païens avoüent qu'ils ont ignoré l'Histoire des premiers siécles du Monde, la necessité, aussi-bien que la Religion oblige d'aprendre d'abord l'Histoire sainte, & ensuite par raport à celle-là, l'Histoire des Nations.

Je desirerois, ajoûta Aminte, que des personnes judicieuses fissent une Histoire de ces premiers tems des Païens, soit de l'obscur, soit du fabuleux. Grotius dans son livre de la vraïe Religion, Vossius dans son Ouvrage de l'Idolatrie, Bochart dans son Phaleg, ou

Geographie sainte, Seldenus dans ce qu'il a écrit des divinitez de la Syrie, Marsham dans son *Canon Ægyptiacus*, Monsieur Huët dans sa Démonstration de l'Evangile, & le Pere Thomassin dans sa Méthode de lire les Poëtes, & plusieurs autres Sçavans, ont fait voir clairement que les Grecs, & tous les Peuples sont venus des Enfans de Noé, que leurs fables sont des Histoires véritables de l'Ancien Testament, qu'ils sçavoient par Tradition, & qu'ils ont alterées par plusieurs mensonges. Il y a d'ingenieux essais d'un Ouvrage semblable dans la Bibliotheque Universelle. * Si on se servoit des remarques de ces Sçavans, on pourroit joindre l'Histoire profane avec l'Histoire sainte, & par ce moïen donner de l'ordre à ce que nous disent les Païens avec une confusion prodigieuse. La Chronologie d'Eusebe serviroit beaucoup à cela. Cet Ouvrage seroit utile à la jeunesse qui commenceroit à connoître l'excellence des Ecritures & leur antiquité; car il me semble, qu'il est dangereux de repaître l'esprit de jeunes gens de Fables, si on ne tâche de leur faire entrevoir quelques veritez parmi tous ces mensonges. Il faut leur découvrir, autant que cela se peut, ce qui a donné lieu à toutes ces extravagances : comment on a pû croire ces métamorphoses d'hommes en bêtes, & que de ces bêtes on en a fait des Dieux. Aprés ce que j'ai lû dans Herodote touchant les anciens Rois d'Egypte, je croi que la maniére dont ces Rois étoient honorez aprés

* L'Auteur de cette Bibliotheque vient de faire imprimer un Commentaire sur Hesiode, où il y a d'excellentes Remarques sur le même sujet.

leur mort, a donné lieu à la plûpart des opinions des Païens. On ſçait avec quel ſoin, les Egyptiens enſeveliſſoient leurs morts. Ils les mettoient dans des biéres à qui ils donnoient de diferentes formes, comme on voit dans les Mumies qui viennent d'Egypte. Conſervant ces biéres dans des Moſolées qui étoient des Palais. Ils leur rendirent des honneurs exceſſifs ; ils en firent des Divinitez, & paſſérent juſques à adorer les animaux dont les biéres de leurs Rois avoient la forme, comme ſi ces Rois euſſent été changez en ces animaux. Voilà une nouvelle conjecture touchant l'origine des Métamorphoſes. On ſçait que les Grecs ont pris toute leur Religion des Egyptiens.

Pour l'Hiſtoire de la Bible on la peut aprendre en premier lieu dans l'Ecriture. Une infinité d'Auteurs en ont fait des abregez. Les diſcours ſur les Figures de la Bible ſont excellens. Sulpice Severe, Turſelin ſont d'excellens abregez. Aprés l'Hiſtoire de la Bible il n'y en a pas de plus belle & de plus utile que l'Hiſtoire de l'ancienne Rome. C'eſt une neceſſité comme on l'a dit d'avoir une idée de l'Hiſtoire Univerſelle, qui comprend celle de Rome, des Perſes, des Grecs. Je ſçai que la meilleure maniére ſeroit de lire les Auteurs originaux, mais cela ne ſe peut faire qu'en pluſieurs années, & lorſqu'on en fait le principal ſujet de ſon Etude. Ainſi je conſeille à ceux qui commencent, & qui ont d'autres vûës de ſe contenter de l'excellent Abregé que le Pere Petau a compoſé ſous le titre de *Rationarium temporum*. Vous y trouverez dans un fort beau ſtile l'Hiſtoire Univerſelle digerée ſelon l'ordre des tems. Ce

Livre eſt petit. En le liſant il faut, autant qu'on le peut, avoir devant les yeux les Tables Chronologiques que ce Pere y a jointes ; afin de ſe former une image des tems, auſſi-bien que de l'étenduë de la terre, comme nous l'avons dit. Je ne prétends pas que ce Livre puiſſe ſufire pour faire connoître l'Hiſtoire. Les Annales d'Uſſerius dépuis la Creation juſqu'au renverſement de Jeruſalem, donnent une idée plus entiére de l'Hiſtoire. Cet Auteur ſe ſert des paroles mêmes des Auteurs ; de ſorte qu'on y trouve toute l'Hiſtoire Univerſelle dans une étenduë raiſonnable. C'eſt ainſi une Bibliotheque entiére & comme on n'a pas le loiſir de lire tous les anciens Hiſtoriens, je croi qu'il faut avoir recours à cet Auteur ; ne ſe contentant pas de le lire, mais tachant de l'imprimer en ſa memoire. C'eſt un Livre in folio. Si cela paroît trop gros qu'on ſe contente du *Rationarium* du Pere Petau : * outre que ce Pere a conduit ſon Ouvrage juſqu'au ſiécle où nous vivons & qu'Uſſerius ne paſſe pas le tems des Apôtres. La derniére partie des Ouvrages du Pere Petau explique les principes de la Chronologie, pour l'entendre il faut ſçavoir un peu de Mathematique dont la Chronologie eſt une partie. On peut differer cette étude juſques à ce qu'on s'aplique aux Mathematiques.

Tous les Roïaumes de l'Europe ſe ſont établis ſur les ruines de l'Empire Romain. L'ordre demande qu'on ne s'aplique aux

* Il y en a une nouvelle Edition continuée juſqu'à l'année 1702.

Histoires particuliéres de ces Roïaumes, qu'aprés avoir étudié l'Histoire Romaine. Le Pere Petau comprend l'Histoire de tout le Monde. On perfectionne l'idée qu'il en donne en lisant les Auteurs particuliers à mesure qu'on en a le loisir & qu'il le faut faire; car on est obligé de lire de bonne heure les Auteurs de l'Histoire Romaine, pour aprendre la Langue Latine, comme lors qu'on aprendra le Grec, il faudra lire les Historiens Grecs. Les Histoires particuliéres se doivent lire avec plus de reflexion. Il faut faire atention à toutes choses : remarquer les maniéres particuliéres de bâtir, de combatre, de se marier, de rendre les derniers devoirs aux Morts : les mœurs, la conduite, les grands évenemens, les exemples rares de vertu.

Si les Maîtres faisoient voir à leurs Disciples les Figures qui sont dans les Ouvrages de Lipse, dans les Commentaires de Vigenere sur Cesar, dans du Choul de la Religion des Romains, & dans quelques autres Livres semblables, ils les instruiroient agréablement de toutes les anciennes maniéres de combatre, des diferentes sortes d'armes qui étoient en usage, des machines, des habits de guerre & de paix. Ils leur aprendroient comment les Romains & les Peuples d'Orient étoient assis à table, & mille autres choses qu'il est bon de ne pas ignorer. Ils leur feroient connoître en la même maniére sans aucune aplication pénible, jusqu'à la forme des meubles, des vases dont on se servoit autrefois. On a des recueils d'Estampes où l'on trouve des images de toutes ces choses. On en trouve aussi des descriptions

dans les Commentaires sur les anciens Auteurs que le Maître a soin de consulter, pour ensuite communiquer à ses Disciples ce qu'il y a vû. * Quand on a le bonheur d'étudier sous un Maître habile & soigneux, toutes ces connoissances s'aquérent sans travail : comme nous connoissons ce qui se fait aujourd'hui, les mœurs & les coûtumes de ceux avec qui nous vivons, sans Etude, & sans que cela partage l'atention que nous devons à des choses plus serieuses.

Vous me faites la chose bien facile, dit Eugene.

Nous ne pretendons, dit Aminte, que tracer les premiers traits des Sciences. Cette connoissance de l'Histoire Universelle, de la Bible, de la Grece & de l'ancienne Rome est necessaire pour quelque profession qu'on embrasse, ainsi c'est par là qu'il faut commencer les premiéres Etudes qui se font dans les Ecoles publiques ; mais ensuite selon les emplois & les ocasions, on se donne à quelque partie de l'Histoire, qu'on cultive avec plus de soin. Il y en a qui ont de l'inclination pour étudier l'Antiquité ; & si d'ailleurs ils satisfont à leurs obligations, cette inclination n'est point mauvaise. Comme dans la Republique il faut qu'il y ait de toute sorte d'Artisans, & des gens pour habiter les montagnes & les lieux ingrats, aussi dans les Letres il est avantageux qu'il y ait des personnes qui en veüillent cultiver les terres qui sont moins fertiles. Un Homme ne doit pas

* *On vient d'imprimer en douze Volumes in folio à Utrech, un recueil des Auteurs qui ont écrit des Antiquitez Romaines.*

embraſſer toutes choſes, il ſe doit borner à ce qui a plus de raport avec ſon emploi, & cultiver les Sciences qui lui ſeront utiles; mais auſſi il eſt de l'ordre de la Providence, qu'il y ait des perſonnes qui s'apliquent avec ſoin à traiter de certaines matiéres qui n'ont que des épines. Un Homme qui regarde comme une grande choſe de ſçavoir quel étoit l'ordre des mois des Macedoniens eſt mépriſable; mais celui qui recueille cet ordre de ce qui nous reſte de l'Antiquité, afin que ſi on a beſoin de le ſçavoir, comme il arrive en certains points de Chronologie importans, on en trouve l'éclairciſſement dans ſes Livres; cet Homme, dis-je, merite d'autant plus de loüange que ſon travail eſt pénible. Il ne faut pas que tous s'apliquent à ces recherches.

Aprés avoir jetté les premiers fondemens des Sciences, chacun éleve le bâtiment qu'il juge lui être propre; c'eſt-à-dire, que ſelon que l'état où il ſe trouve, demande des connoiſſances plus particuliéres d'un Art, il s'y aplique. Une perſonne qui enſeigne, eſt par exemple obligé de faire une Etude plus éxacte, & de voir lui même; au lieu que pour les autres il ſufit en pluſieurs occaſions d'être inſtruits par un Maître, par les yeux duquel ils voïent. On ne peut ſe paſſer de l'Hiſtoire Romaine, comme il a été dit, mais il ſufit de ne pas ignorer quels ont été les Perſes. On doit ſçavoir l'Hiſtoire de ſon Païs. Il y a encore diferens degrez dans cette Science. Ceux qui ſont preſſez de faire d'autres Etudes peuvent aprendre l'Hiſtoire Romaine & celle de leurs Païs, dans un ou deux Hiſtoriens où elle ſe trouve ramaſſée,

au lieu que ceux qui en ont le loisir, & à qui cela est utile, peuvent consulter les Originaux, & lire tous ceux qui ont écrit sur chacune de ses parties. Tres-peu de personnes le peuvent faire. Il faut sonder ses forces, & quand on se sent foible, il faut s'atacher aux forts, & joüir, par exemple, du travail de ceux qui ont pris la peine de chercher dans les Auteurs originaux les diferentes parties d'une Histoire, pour en faire un corps qui est dispersé ailleurs.

Ce que je dis de l'Histoire s'aplique aux autres Sciences. Combien y a t'il de personnes qui soient capables d'aprendre la Theologie dans sa source, c'est-à-dire, dans les Ecritures & dans tous les Peres, ce qui demande deux ou trois vies. Il faut donc choisir; & aïant apris qui sont ceux qui ont traité avec plus de penetration & d'exactitude les diferentes parties des Sciences, on doit s'en raporter à eux. C'est une grande sagesse de faire le discernement de ce qu'on doit étudier par raport à la fin qu'on s'est proposé. Etant pressez autant que nous sommes, nous avons besoin de chercher les voïes abregées. Mais aussi comme en plusieurs rencontres il est bon de voir les choses par soi-même, & de ne s'en pas fier aux autres, il faut sçavoir comment on peut s'instruire de la verité: comment, par exemple puisque nous parlons de l'Histoire, on peut découvrir la verité ou la fausseté d'un fait Historique.

Remarquez donc, dit Aminte à Eugene, qu'en lisant les Historiens, ou l'on veut seulement sçavoir ce qu'ils disent, & alors on se repose sur leur foi sans former aucun juge-

ment de la verité ou de la fausseté de ce qu'ils avancent ; car on ne doit jamais se laisser persuader sans raison. Ou l'on veut s'assurer si ce qu'ils avancent est vrai ; & en cette ocasion il faut metre en usage cette penetration & cette justesse d'esprit qu'on a tâché d'aquerir. Il y a des régles pour l'éxamen d'un fait. Ce n'est pas ici le lieu de les proposer, cela apartient à une Logique exacte. Les questions des faits sont tres-dificiles. Le cœur de Hommes est caché, & retirant le bras aprés avoir donné le coup, ils font qu'on n'aperçoit pas leur conduite. Ainsi il n'y a que Dieu qui voit ce que sont les choses. Il y a néanmoins un certain déhors qui paroit, dont on se peut assûrer ; des circonstances éclatantes, où il n'y a pas sujet de croire que les Historiens se soient trompez ; & ce n'est guere que sur cela qu'il faut fonder la certitude de l'Histoire. Qu'une telle Ville a été assiegée, qu'un tel Prince y est entré victorieux ; qu'il s'est livré un combat, & autres faits semblables. Il faut considerer si les Auteurs qu'on consulte ont vû les choses dont ils parlent ; si ce sont des personnes d'honneur qui n'ont pas voulu se faire mépriser, débitant comme une verité une chose manifestement fausse : s'ils n'ont point écrit par passion ou par flaterie ; s'ils n'étoient point interessez. Un homme est hors de tout soupçon quand on tire de ce qu'il raporte une consequence qui lui est manifestement contraire. On voit dans les tables de Chronologie qui sont les Hommes celebres par leur sçavoir qui ont écrit en chaque siécle, ainsi lorsqu'on veut éclaircir un fait,

on ſçait à peu prés qui ſont ceux qui en ont parlé.

Ce n'eſt pas ſeulement dans les Hiſtoriens qu'on trouve les veſtiges de la verité ; ce ſera dans une Lettre, comme il arrive aſſez ſouvent, qu'on écrit à ſes amis ce qui ſe paſſe. Ce ſera dans le recoin, pour ainſi dire, d'un gros Livre, dont l'Auteur par ocaſion avance une choſe hors de ſon ſujet, qui donne d'admirables ouvertures. Un Homme d'eſprit fait uſage de tout, d'une medaille, d'une vieille inſcription ; & c'eſt un plaiſir de voir comme il déterre la verité avec une ſagacité admirable ; qui n'eſt pas tant le fruit de ſes lectures, que de ce ſoin avec lequel il s'eſt rendu l'eſprit juſte & perçant. Un de nos amis a travaillé depuis peu ſur un point tres-important de nôtre Hiſtoire de France ; il n'en avoit point lû les originaux, cependant emploïant dans la diſcuſſion de ce point les mêmes régles que la bonne méthode preſcrit dans l'éxamen de toute queſtion, il en eſt venu à bout heureuſement. L'Hiſtoire eſt un ramas de faits faux & veritables. Comme on ne peut donc pas les examiner tous, afin de ne ſe point laiſſer preocuper d'opinions fauſſes, il faut ſeulement ſe perſuader que l'Auteur qu'on lit, dit telle choſe, ſans ſe déterminer à croire ou à rejeter comme faux ce qu'il avance.

Comme c'eſt par raport à l'Hiſtoire du Vieux Teſtament qu'on a dû étudier l'Hiſtoire des Nations, auſſi ſi l'on veut ranger dans ſon eſprit tout ce qui s'eſt paſſé depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, il faut raporter toutes choſes à l'Hiſtoire de l'Egliſe qui

est la plus éclatante & la plus connuë. Le Pere Petau la joint avec l'Histoire Profane. Ce qui pourra sufire pour les premiers commencemens, pourveu, comme je l'ai dit,qu'on ne se contente pas de lire, mais qu'on tache de retenir.

Nous vous facilitons les choses, dirent Theodose & Aminte, mais aussi Eugene ne vous croïez pas fort habile homme quand vous ne sçaurez que cela. Nous ne vous traçons que les premiers traits d'un Homme sçavant. Si la Providence vous engage dans des emplois qui demandent une connoissance plus particuliére de l'Histoire, aprés avoir lû l'Histoire generale dans des abregez, vous lirez les Originaux. On ne peut se dispenser d'en voir quelques-uns, à cause de leur grande reputation & pour aprendre leur Langue & l'Eloquence. Cependant quoiqu'on les lise principalement pour leur stile, les premiers traits de l'Histoire du Monde se grossissent insensiblement: & l'on perfectionne les premiéres connoissances qu'on en a aquises. Il n'est pas necessaire de vous marquer en détail les Auteurs de chaque Histoire. Pour les principaux Historiens Grecs & Latins, vous en trouverez le jugement dans un Ouvrage de la Mothe le Vayer, qu'il a tiré en partie de Vossius. Celui-ci parle de tous les Historiens Grecs & Latins. Il faut avoir un Bibliothecaire, c'est-à-dire un Auteur où l'on trouve un Catalogue exact de tous les Livres qui ont été faits sur chaque matiére: On y trouve, par exemple, qui sont les Auteurs de l'Histoire de France, ce qu'ils ont écrit, où leurs Livres ont été imprimez. On a le Catalogue des plus celebres Biblio-

theques du Monde. Tous les jours on imprime de nouveaux Bibliothecaires. Les plus recens sont les meilleurs ; car on y trouve plus de Livres. J'ai oüi dire à un ſçavant Homme qui avoit fait toute ſon Etude de nôtre Hiſtoire ſur laquelle il a écrit, qu'il n'auroit pas païé avec deux mille piſtoles les Livres dont il avoit eu beſoin. Aprés une ſi longue Etude il ne lui reſtoit guere de tems pour étudier autre choſe.

Ce ſeroit d'un Homme ſemblable qu'il faudroit s'informer des bons Auteurs, & de leurs meilleures impreſſions. Comme ceux qui ont voïagé dans un Païs peuvent donner des avis ſur ce qu'on y peut voir, ceux auſſi qui ont fait une longue Etude de nos Hiſtoriens peuvent nous inſtruire ſur ce qu'il y faut remarquer. Avec quelque ſoin qu'ils en aïent conſulté les ſources, ils avoüent que s'ils reliſoient encore une fois les mêmes Auteurs, ils y remarqueroient plus de choſes. Ainſi ils peuvent donner d'excellentes inſtructions pour metre à profit tout ce qu'on lira. Ce que je dis de l'Hiſtoire de France ſe doit apliquer à toutes les Hiſtoires. Si c'eſt à celle-là que veüilliez vous donner, cherchez d'abord une liſte des Livres qui pourront vous ſervir par raport au deſſein que vous avez en l'étudiant, car ſi c'eſt pour en aprendre l'Hiſtoire Eccleſiaſtique, vous ne ferez pas les reflexions d'un Politique, qui étudie les interêts de nos Rois, & les droits de leur Couronne, quel a été le Gouvernement de chaque Prince, s'il a été heureux ou fâcheux.

Il y a une Hiſtoire que perſonne ne doit ignorer, c'eſt celle de l'Evangile, c'eſt-à dire, la Vie de Jeſus-Chriſt Nôtre Seigneur. Plu-

sieurs l'ont entrepris ; vôtre ami en a demontré la verité dans son Commentaire sur l'Harmonie des quatre Evangelistes, imprimé au Louvre en deux Volumes. Le premier sert d'introduction au second. La verité des faits que l'Evangile raporte étant bien démontrée, est une démonstration de tout ce que la Religion nous aprend ; qu'il y a un Dieu, que l'ame est immortelle, qu'il y a des peines pour les méchants, des recompenses pour les bons, & que Jesus-Christ est le vrai Fils de Dieu envoïé de son Pere sur la Terre. Or tous les faits de l'Evangile sont évidemment demontrez dans l'Ouvrage de vôtre ami. Il fait voir clairement qu'il n'y a aucun monument de l'Antiquité qui y soit contraire. Herode étoit encore en vie quand les Mages vinrent adorer Nôtre Seigneur : Son Precurseur annonça sa venuë l'an quinziéme de l'Empire de Tibere ; il mourut lorsque Pilate gouvernoit la Judée ; ce fut le jour que les Juifs celebroient la Pâque qu'il fut ataché à la Croix. Josephe remarque que la mort d'Herode fut precedée d'une Eclipse de Lune. Tout cela s'acorde parfaitement avec toute l'ancienne Histoire, avec les Observations du Ciel, comme l'Auteur le fait voir en détail, emploïant les Mathematiques, & l'Astronomie ; car il a été obligé de marquer les mois, les jours, & les heures où les Eclipses de Lune purent arriver en ces tems-là ; & les Pleines-Lunes & les Nouvelles, d'où dépendoit la celebration de la Pâque : de raporter la suite des Consuls Romains, des Présidens & Gouverneurs de la Syrie & de la Judée : de prouver leur veritable suite, le commencement, la durée, la fin de leur Ma-

giſtrature ; ce qui ſe découvre par des conſequences tirées des faits averez dans les Hiſtoires,& dans les Medailles. La Critique n'y a pas été oubliée lorſqu'il a falu corriger les fautes qui ſe ſont gliſſées dans les Livres. Il prouve que Jeſus-Chriſt eſt mort dans l'année, le jour, & l'heure que les Prophetes avoient marqué la mort du Meſſie. Or la lecture d'un Livre où cela ſeroit bien traité eſt utile,& il eſt avantageux de la faire de bonne heure, afin de connoître l'uſage qu'on peut faire des Livres. Vôtre ami a joint à ſon Ouvrage un diſcours Geographique ſur la Terre-Sainte. Il n'y a point de conteſtation ſur la Geographie quand on parle des lieux connus, & des Villes qui ſubſiſtent encore. Mais il n'en eſt pas de même de la Geographie de la Terre-Sainte. Peu de Villes ſont reſtées ; on n'en trouve pas même les veſtiges : il faut pour ainſi dire les déterrer, les deviner en tirant des conſequences de ce qui n'eſt plus que dans les Livres. Ce diſcours vous pourra donc ſervir pour vous donner une idée de la maniere dont on doit traiter la Geographie. Vous le verrez en ſon tems, car enfin dans ces premiers commencemens nous ne vous conſeillons qu'une lecture de l'Hiſtoire dans les Livres qui la traitent le plus ſimplement.

Vous me faites plaiſir, dit Eugene, de me conduire par un chemin court & aiſé. Mais quoi voulez-vous que je coure par toutes ces Hiſtoires generales & particulieres, comme un voïageur qui eſt preſſé, & que je ne m'informe de rien.

Nous ne vous diſons pas cela, repliqua Theodoſe, il en eſt de l'Etude comme des

viandes qui ne nourrissent qu'en les digerant. Il faut que les Etudes se changent en nôtre substance ; c'est-à-dire, que par des reflexions sur ce que nous avons lû, ou entendu, nous nourrissions nôtre esprit de maximes solides; de veritez claires, qui le fassent, pour ainsi dire, croître à mesure que nous étudions. Le tems est mal emploïé lorsqu'on lit les Historiens comme des Romans pour se divertir. Pourquoi s'amuser à sçavoir les sotises des Hommes, ou des choses qui ne nous touchent point, comme le petit Peuple prend plaisir de sçavoir les nouvelles de ville, les mariages, les querelles. Un Homme raisonnable ne peut s'ocuper de bagatelles.

La connoissance de l'Histoire est necessaire pour n'être pas étranger dans le Monde. Tous les Auteurs dans quelque Science que ce soit, suposent toûjours qu'on sçait le gros des grandes Histoires ; & que l'on n'est pas un Homme venu du Ciel, qui ignore tout ce qui s'est fait ici bas. Ainsi pour les entendre & entrer dans le commerce de la Science, il faut sçavoir ce qu'ils suposent connu. Ce n'est pas néanmoins la principale utilité de l'Histoire: Chacun a ses vûës en l'étudiant. Un Theologien éxamine avec soin dans les Historiens, quels sentimens les Hommes ont eu de Dieu, de quelle maniére ils l'ont servi, les diferentes coûtumes de Religion, les changemens qui s'y sont faits, la discipline qui a été gardée, qui sont ceux qu'on a consideré pour leur doctrine & pour leur pieté, les persecutions de l'Eglise, les Schismes, les Heresies. Les Politiques recherchent dans l'Histoire la

maniére dont les Hommes ſe ſont gouvernez, comment les Etats ſe ſont maintenus, ce qui a été la cauſe de leur renverſement, par quel art les Princes s'élevent, ou ce qui les fait tomber, quels ſont les droits de chaque Republique, quels en ſont les interêts. Chacun s'aplique ainſi à conſiderer de plus prés ce qui le regarde, & fait les reflexions qui lui conviennent.

Il y a des vûës generales que tout homme doit avoir, qui ſervent merveilleuſement à former l'eſprit. Il n'y a rien à quoi l'on doive plus travailler qu'à ſe connoître. Or nôtre eſprit eſt comme l'œil qui voit tout, & qui ne ſe voit point, ſi ce n'eſt par reflexion, lorſqu'il ſe regarde dans un miroir. Le ſecret pour ſe connoître & pour bien juger de nous, c'eſt de nous voir dans les autres. L'Hiſtoire eſt un grand miroir où l'on ſe voit tout entier. Un Homme ne fait rien qu'un autre ne faſſe ou ne puiſſe faire. En faiſant donc atention aux grands exemples de cruautez, de dereglemens, d'impudicitez, & de ſemblables crimes, nous apercevons où nous peut porter la corruption de nôtre cœur quand nous ne travaillons pas à la guerir. La pratique du monde enſeigne l'art de vivre; ceux-là y excellent, qui ont voïagé, & qui ont eu commerce avec des Perſonnes de diferens Païs & de diferente humeur. L'Hiſtoire ſuplée à cette pratique du monde, à ces pénibles voïages, que peu de Perſonnes peuvent faire. On y voit de quelle maniére les Hommes ont toûjours vécu. On aprend à ſuporter les accidens de la vie, à n'en être pas ſurpris, à ne ſe plaindre point de ſon ſiécle, comme ſi nos plaintes pou-

voient empêcher des maux dont aucun âge n'a été exemt. On reconnoît la malignité & la misere des Hommes, leur vanite, quel mépris il faut faire des richesses, que les grandes fortunes ont souvent de terribles catastrophes. De sorte que l'Etude de l'Histoire étant bien faite, c'est une Philosophie qui fait d'autant plus d'impression qu'elle nous parle par des exemples sensibles, dont il est bon de tenir regître, afin de se les representer & à soi, & aux autres dans les ocasions.

Aminte ajoûta que pour aprendre la Morale il sufisoit de faire atention à ce qu'on voit dans l'Histoire. La Morale est l'Art de vivre heureux. Nous avons tous un desir ardent pour un bien infini. D'où il est évident que notre cœur est fait pour Dieu, & que lui seul peut remplir sa capacité. Et c'est ce que nous remarquons dans l'Histoire, quand nous y faisons atention. Toutes nos inquietudes viennent de ce que nous sentons que nous sommes faits pour quelque chose de grand, sans bien comprendre quelle est cette grandeur. Le desir que nous en avons, est aveugle. Nous courons aprés tout ce qui nous paroît grand dans le monde. En même-tems comme nous sentons que tout ce que nous rencontrons est petit, nous ne sommes point contens, nous nous dégoûtons de ce que nous avons, nous voulons quelque autre chose. C'est ce qui nous fait aimer le changement, & c'est la cause de toutes ces grandes revolutions qu'on lit dans les Histoires, où l'on voit les traits de l'ambition & des inquietudes des hommes. On s'y pourroit donc convaincre que de quelque côté qu'on

ſe tourne toutes choſes ſeront dures, & qu'on ne peut trouver de repos qu'en Dieu ſeul, pour qui nous ſommes faits, comme la pierre ne ſe repoſe que lorſqu'elle eſt ſur la Terre dans ſon centre.

Quand on a bien connu le raport de l'homme avec Dieu; c'eſt-à-dire, que nous ſommes faits pour Dieu, qui eſt nôtre bien, il faut étudier les moïens de s'unir avec lui. Perſonne ne peut eſperer cette union qui doit faire toute nôtre felicité, s'il ne lui eſt agréable; & on ne lui peut être agréable qu'en faiſant ſa volonté. Il eſt trop puiſſant pour qu'on emporte malgré lui la ſouveraine felicité. Elle dépend de lui, & il ne la donne qu'à ceux qui ſont dans l'ordre, c'eſt-à dire, à ceux qui vivent ſelon les Loix qu'il a voulu établir. Or quand on eſt atentif aux inclinations de la nature, l'on ne peut ignorer ce que Dieu demande de nous. Parmi la corruption de l'homme on y aperçoit l'excellence de la nature. On voit dans les ames les plus corrompuës des ſentimens admirables. L'Hiſtoire nous fournit mille exemples que le vice fait horreur, & qu'on ne peut s'empêcher de loüer & d'aimer la vertu, qu'on a honte du mal, qu'on a une ſecrete joïe lorſqu'on a fait ſon devoir. Ainſi en conſiderant comme les hommes ont agi, ce qu'ils ont penſé, ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont loüé, ce qu'ils ont blâmé, on aperçoit le mal que Dieu nous défend, & le bien qu'il nous commande; Car tous les ſentimens qui ſont veritablement de la nature, viennent de Dieu, qui nous a fait ce que nous ſommes. Une preuve qu'il y a une Loi naturelle dans le cœur, que Dieu n'a fait qu'exprimer par

des caractéres visibles quand il a donné l'Écriture ; c'est que l'Histoire nous aprend que tous les Legislateurs ont fait des Loix qui sont peu diferentes de celles que l'Ecriture nous propose.

L'Histoire même nous convainc que les hommes ont connu qu'ils étoient faits pour l'éternité, que n'étant pas nez pour la Terre, ils ne devoient agir que pour le Ciel. Les Ames nobles n'ont eu égard qu'au jugement de la posterité. Les grands Hommes ont méprisé ce qui n'étoit que passager. Il est vrai que pour cela ils n'ont pas été exemts d'erreur, parcequ'ils n'ont fait consister cette éternité, que la nature nous fait désirer, que dans des statuës de marbre & de bronze que le tems ruine, ou dans la memoire des hommes qui sont mortels comme eux. Mais enfin en voïant dans l'Histoire, comme tous les hommes pensent à s'immortaliser, on a sujet de faire cette reflexion, que si nous suivions la pente naturelle de nôtre cœur, nous ne travaillerons que pour l'éternité.

Il est impossible qu'en lisant l'Histoire on ignore ce que devroient être les hommes, que le vice est contre la nature, & qu'elle en donne de l'horreur ; que vivre vertueusement, c'est vivre conformément à la raison. Que naturellement on estime ce qui est bien fait. Aprés quoi en remarquant ce que font les hommes, il est facile de se convaincre de leur corruption. On voit clairement qu'ils ne sont pas ce qu'ils devroient être. Leur vanité est sensible. Ils se laissent tromper ; ils estiment ce qui est digne de mépris : Ils courent aprés des phantômes, aprés des

honneurs chimeriques, des plaisirs imaginaires. On voit que c'est l'ambition, la vanité qui les remuent. Ce n'est jamais l'amour de la vertu qui les détermine. Ils connoissent le bien, mais ils ne font jamais le bien pour le bien. Quand on considere de prés dans une Histoire quelque grande intrigue qui ait eu de grands évenemens, ce n'est pour l'ordinaire que quelque vanité ou malignité qui en a été le ressort. Ainsi on voit que le cœur de l'homme est entiérement gâté, ce qu'il est important de remarquer. Ce qu'on voit faire aux autres, on le fait soi-même, mais l'amour propre se déguise, & nous nous cachons à nous mêmes ce que nous sommes; c'est pourquoi, comme on l'a déja dit, on se voit mieux dans une Histoire. Qu'on y prenne bien garde, tous les défauts que l'Historien fait apercevoir dans ceux dont il parle, sont autant de reproches pour nous. Nous sommes coupables de mêmes défauts.

L'Histoire nous fait voir en même-tems que les hommes ne se peuvent point guerir eux-mêmes. Tous ces Heros des Grecs & des Romains ont eu d'étranges foiblesses & des vices honteux. C'est par l'Histoire que nous aprenons qu'il n'y a que ceux que la grace de Jesus-Christ a gueri qui aïent possedé une veritable sagesse, qui aïent agi par des principes vraiment raisonnables, qui aïent eu l'ame élevée, qui aïent méprisé ce qui est méprisable & estimé ce qui est seul digne de l'estime des hommes : qui n'aïent agi que pour l'Eternité.

En un mot l'Histoire nous découvre qu'il n'y a rien de plus raisonnable que les conseils de l'Evangile. On voit par des exemples fu-

nestes que la vertu consiste principalement à fuïr les ocasions du vice ; qu'être chaste, ce n'est pas seulement se tenir ferme sans tomber dans les ordures, mais que c'est aimer cette vertu jusques à avoir en horreur tout ce qui la pourroit blesser ; que ceux qui n'ont point fui le danger, y sont peris. On trouve à chaque page, quelque Histoire qu'on lise, des preuves évidentes qu'il n'y a rien de plus grand, de plus sage, que ce que l'Evangile conseille & ordonne.

Aminte dit qu'on seroit heureux si ceux qui écrivent l'Histoire animez de l'esprit de Jesus-Christ, réfléchissoient avec pieté sur ce qu'ils raportent, & prenoient ocasion d'inspirer des Maximes Chrêtiennes, afin que la lecture de leurs Ouvrages fût utile pour l'Eternité : mais ils en sont bien éloignez. Ils ne fondent point l'équité ou l'injustice des faits qu'ils racontent : ce qui est d'une pernicieuse consequence pour la plûpart des Hommes, qui croïent faire avec justice ce qui s'est fait quelquefois. Les exemples peuvent beaucoup sur nôtre esprit. C'est pourquoi il est tres-dangereux de voir de méchantes actions, si par une reflexion judicieuse nous n'en concevons de l'horreur. Un Maître sage doit supléer au défaut de l'Historien qu'il fait lire à ses Disciples. Il acompagne ses leçons de quelque instruction utile. Il leur fait voir par le bon côté ce que l'Auteur propose. Il leur donne de l'amour pour la vertu, de l'aversion pour la lâcheté & pour le mal. Il leur fait apercevoir les précipices où sont emportez tôt ou tard ceux qui lâchent la bride à leurs passions. Un jeune Homme est un aveugle qui ne voit rien, qui sent en lui une passion violente pour

le plaisir, & qui court aprés tout ce qui lui paroît agréable, sans voir si ce qui lui paroît n'est point sur le bord d'un précipice, dont il est dangereux d'aprocher. Comme il ignore la suite & les éfets des passions, il n'y resiste point, il s'y abandonne. Il se met en colere facilement, il irrite sans consideration ceux qui s'oposent à ses inclinations. Il ne craint point les maux qui peuvent un jour le surprendre, parcequ'il ne les prévoit point, & que l'experience ne lui a point encore fait connoître que la vie est sujete à une infinité d'accidens fâcheux. Heureux celui qui devient sage aux dépens d'autrui. On acquiert cette sagesse sans aucune experience perilleuse en refléchissant sur l'Histoire, ou en écoutant les réflexions d'un habile Maître.

C'est un bonheur rare que d'avoir des Maîtres dont les leçons soient si utiles, dit Eugene, je ne l'espere point, c'est pourquoi je vous prie de me marquer les Historiens qui previennent leurs Lecteurs, & font eux mêmes les reflexions necessaires sur ce qu'ils raportent.

Ils sont rares, dit Theodose. Les reflexions que fait Cesar dans ses Commentaires peuvent servir à un Capitaine. Tacite n'avance rien sans dire ce qu'il croit qu'il en faut penser. Il est merveilleux pour faire un Politique ; mais ce n'est pas ce que nous cherchons. Nous souhaiterions qu'un Auteur fit apercevoir les choses qu'il raporte par un endroit qui inspirât les pensées qu'un Chrêtien devroit avoir en le lisant. Monsieur Bossuët Evêque de Meaux a fait dans son discours sur l'Histoire universelle des reflexions propres à donner une haute idée

de la Religion Chrêtienne. Celui qui a fait des discours sur les Figures de la Bible joint à chaque discours une Reflexion Chrêtienne tirée des Peres, qui pourroit servir de modelle. Les Sages du monde ne s'acommoderoient pas de ces reflexions. Tous n'ont pas la vûë que nous avons de régler les Etudes par raport à l'Eternité, de former un Chrêtien, & de faire que l'Etude lui serve à se perfectionner dans la vertu. Ordinairement on n'étudie que pour contenter sa curiosité, ou pour s'élever aux honneurs, ainsi les Hommes étant tournez d'un autre côté ils ont d'autres vûës.

N'oublions pas, dit Theodose, que parmi les Historiens on doit choisir ceux qui nous font des peintures naturelles de ceux de qui ils parlent. Les Historiens modernes alterent la verité. Ils tâchent de rendre semblable ce qui s'est fait autrefois, à ce qui se fait aujourd'hui par un esprit de flaterie, ou crainte de choquer ceux qui se verroient condamnez dans une peinture naïve de l'antiquité. Nous avons vû combien il est important de connoître les hommes, & pour cela de les voir comme ils sont. C'est par là qu'on se connoît soi-même; car chaque homme ne fait pas une espece particuliére. En voïant donc ce que sont les hommes, on se voit. Pour cela il faut remarquer en chaque siécle, en chaque Païs ce qu'ils ont été, distinguant judicieusement ce qui vient des coûtumes particuliéres, d'avec ce qui vient de la nature. Le petit peuple s'étonne quand il voit un homme qui n'est pas vêtu comme lui. Tout le monde est peuple en ce point. Car qui est ce qui n'est pas surpris quand il lit l'Histoire des peuples qui

ont d'autres maniéres que les nôtres ? Cette prévention est ridicule. Pour s'en défaire, il faut lire les Auteurs qui nous representent les mœurs de chaque peuple, tels qu'ils ont été; qui ne les tournent point à nos maniéres, comme font les faiseurs de Romans, où l'on ne peut jamais prendre de justes idées de l'homme Nous sommes obligez à Monsieur Fleuri de la peinture qu'il nous fait des mœurs des Israëlites, tels qu'ils étoient. Il ne les habille point à nôtre mode. On voit comme la nature les faisoit agir. Nos maniéres aujourd'hui ne sont point si simples & si naturelles, & par consequent si raisonnables. Il faut étudier en toutes choses la nature. C'est pour cela que je croi que la lecture d'Homere n'est pas inutile ; parcequ'il nous fait une peinture des Hommes des premiers tems ; où l'on étoit plus naturel. L'opinion qu'on avoit pour lors d'une vertu heroïque, est bien éloignée de nos idées. On s'imagine, par exemple, que pour être honnête homme il faut sçavoir se faire servir ; les anciens Heros faisoient eux mêmes ce qui leur étoit necessaire. Ils metoient la grandeur dans l'adresse & dans la force. En considerant les diférentes maniéres dont on a vécu en diferens tems, on peut juger quelles sont les plus raisonnables. Sans doute que ce sont celles qui semblent plus conformes à la raison. Il faut donc choisir avec soin les Histoires qui nous découvrent mieux le naturel de ceux dont ils font l'Histoire.

IV. ENTRETIEN.

CEux qui ont étudié toute leur vie, & sont devenus veritablement sçavans reconnoissent que quelque soin qu'ils aïent eu d'étudier les Langues, ils auroient dû l'avoir fait avec plus d'aplication. Elles sont necessaires dans la jeunesse, on a de la facilité à les aprendre; & alors on n'est guere capable d'autre chose. C'est donc à l'étude des Langues qu'il faut apliquer les jeunes gens, leur faisant étudier celles, dont ils peuvent avoir besoin un jour; au moins autant qu'il est necessaire pour se servir des Livres. Une connoissance imparfaite des Langues fait faire des fautes quand on veut faire le Docteur; mais il y a bien de la diference entre s'ériger en Auteur, & vouloir seulement se metre en état de profiter des remarques des sçavans, qui suposant toûjours qu'on a quelque teinture des Langues; sans quoi on est ainsi privé de la lecture de leurs livres. C'est pour cela qu'Aminte & Theodose porterent Eugene à ne se pas contenter d'entendre le Latin. Ils lui donnerent des ouvertures pour étudier le Grec & les autres Langues sçavantes. Ce fut le sujet de ce quatriéme Entretien dont l'ocasion ne se presenta que plusieurs jours aprés le precedent; il n'y avoit pas moïen d'arracher Theodose de la compagnie de Synese.

Il me semble, disoit Theodose en parlant de ce saint Vieillard, qu'aprés avoir couru

tout le Monde je n'ai vû qu'un seul Homme, c'est-à-dire, qui fût ce que la raison dit que nous devrions être. Etant faits pour quelque chose de grand, puisque nous sommes faits pour Dieu, nous ne devrions ocuper nôtre esprit de rien moindre que Dieu. La premiére verité devroit être l'objet de toutes nos pensées, & le souverain bien celui des mouvemens de nôtre cœur. Mais qui est-ce qui soit fait aujourd'hui de la sorte? qui ait toûjours Dieu present. A peine dans les Temples pensons-nous à lui. Tout le monde étoit un temple à Synese. Par tout on le voïoit dans un profond respect envers la divine Majesté. Aussi cette aplication à ne perdre jamais Dieu de vûë, lui qui est la lumiére interieure de la raison, faisoit qu'il n'y avoit rien de si raisonnable que ses entretiens. Ce qu'il avançoit étoit apuïé sur des maximes pures, telles qu'une raison dégagée du trouble des passions les aperçoit. Il parloit peu, & il ne le faisoit qu'aprés avoir vû ce qu'il falloit dire, ainsi ses expressions étoient nettes. Il apliquoit avec tant de choix ses paroles aux choses, qu'il les representoit avec une naïveté admirable. La crainte des Hommes ou le désir de leur plaire n'étoient pas capables de le porter au moindre déguisement; c'est pourquoi on ne trouvoit jamais de contradiction dans ses discours. Il étoit constant dans ses maximes. La verité étoit l'unique régle de ses jugemens & de ses paroles. Son ame étoit réglée toûjours au dessous de Dieu, à qui il étoit parfaitement soûmis; au dessus des corps dont il étoit détaché; & entre les Creatures spirituelles, sans s'élever au dessus d'el-

les. Aucune passion ne lui eût fait quiter cette situation. Dans tous ses jugemens l'eternel, l'infini, l'immuable l'emportoit au dessus de ce qui est fini & passager. Il parloit des richesses & des autres biens sensibles, d'une maniére qui faisoit bien voir qu'il étoit au dessus de tout ce qui n'est que materiel. On lui auroit fait une extrême peine si on lui eût donné quelque marque qu'on se metoit au dessous de lui, mais aussi il étoit incapable d'une basse complaisance, qui l'abaissât au dessous de ce que nous devons être.

C'est là être Homme, disoit Theodose: il n'y a presque plus de vestiges d'humanité parmi les Hommes, la raison est éteinte en eux. Ils n'ont plus de sentimens de Religion; au moins ils parlent comme s'il n'y avoit point de Dieu: que la Religion fût une chimere; qu'il fût indiferent de mépriser ce qui est estimable, de parler des bagatelles avec estime; de les relever, & de rabaisser ce qui est veritablement grand, qu'il fût permis de confondre l'innocence avec le crime: de flater les uns & médire des autres, par le seul mouvement d'une afection déreglée, qui leur fait haïr les innocens & aimer les coupables. Comme si la raison n'étoit plus nôtre régle: qu'on ne fût plus obligé de la consulter; qu'il n'y eût point d'autre loi que nôtre volonté & nôtre pouvoir; & que tout ce qui se peut faire ou dire impunément fût permis. Vous voïez au travers des discours des Hommes un esprit que la raison ne conduit plus, une volonté détournée de sa fin, qui ne craint point Dieu, qui ne l'aime point, qui n'a de l'afection que pour

ce qui est perissable. La felicité éternelle est un bien imaginaire à leur égard : les biens reels & solides sont ceux qui passent en un moment. Ils se sont tellement retressi l'esprit en ne pensant qu'aux Creatures qui sont toutes bornées, qu'ils ne sont plus capables d'envisager ce qui est grand. Ils n'aperçoivent l'Eternité que comme on fait les choses éloignées, & envelopées de nuages obscurs. Ils ne sçavent ce que c'est que de raisonner sur des principes assurez : ils s'abandonnent à leurs passions, qui changeant selon les diferens objets, qui se presenent à eux. Ils ne sont plus à la fin d'une conversation ce qu'ils étoient à l'entrée. Ils ne craignent point de blesser la verité. Ils ne sçavent ce que c'est que de peser ce qu'ils doivent dire. Des paroles flateuses ou malignes sortent de leur bouche, selon qu'ils veulent plaire ou choquer, & cette vûë seule les détermine. S'ils veulent plaire, leur aplication est d'entasser toutes les loüanges imaginables, sans examiner si elles sont proportionnées au merite. Si la conversation se tourne par hazard du côté de la médisance, car souvent ils parlent sans sçavoir bien ce qui les oblige de parler, alors ils n'ont point d'autre fin que d'encherir par dessus les médisances les plus noires ; & ils calomnient avec la même facilité que si c'étoit une chose indiferento de dire du bien ou du mal de son prochain. Voilà comme tout le monde est fait, c'est pourquoi, disoit Theodose, trouvant dans Synése ce qui n'est plus ailleurs que dans les Livres & en idée je ne pouvois me separer de lui, je l'étudiois & je tâchois de l'aprendre.

Eugene souhaitoit ardemment que Theodose & Aminte reprissent leurs conversations sur les Etudes, l'ocasion s'en presenta de cette maniére.

Theodose aïant dit un jour en presence de ce saint Vieillard, qu'il n'y avoit point de lecture qui ne pût porter à Dieu ; comment, repartit-il, le pourroient faire les Poësies & toutes ces pieces Galantes qui sont toute la lecture de la jeunesse ? La matiere en est mauvaise. Ce sont des peintures de choses ou qu'on devroit ignorer, ou qu'on devroit avoir en horreur. La maniere sensible, & le tour aisé de ces pieces, engagent & seduisent. C'est toûjours conformément aux inclinations corrompuës qu'on y parle : le vice y est flaté & déguisé, la vertu y est souvent tournée en ridicule. On prend dans ces sortes de lectures un esprit de dissipation, qui ne se peut plus apliquer à rien de serieux, ni qui soit solide. On devient indiferent pour la Religion, car comme toutes ses maximes sont contraires à la concupiscence, & parconsequent desagreables,facheuses à ceux qui aiment le Monde, les Livres dont je parle perdroient leur grace s'ils choquoient la concupiscence, parlant d'une maniere conforme aux maximes austeres du Christianisme. Je me trouvai un jour avec un jeune homme qui paroissoit à son habit avoir embrassé l'état Ecclesiastique. Il avoit avec lui des Livres ; il y en avoit de pieté. Quelqu'un de la compagnie plus curieux que moi, s'avisa de les ouvrir, j'en vis dont le seul Titre me fit peur sur des choses que la pudeur ne permet pas même de nommer. Il y en avoit un qui étoit honnête, disoit-on, & qu'on estimoit beau-

coup pour la maniere dont il étoit écrit. J'en lûs quelques pages, si je m'en souviens, l'Auteur est un certain saint Evremont. Ce livre est tout propre à faire oublier Dieu, à former un honnête Païen, c'est-à-dire, qui met sa felicité en soi-même, ou qui ne la cherche que dans les plaisirs sensibles. Si ce qu'on dit est vrai, que ceux que nous frequentons font connoître ce que nous sommes, je ne crois que ceux qui lisent ces sortes de livres aïent beaucoup de Religion, que la Foi soit vive dans leur cœur: qu'ils aïent de l'amour pour Dieu.

Ce que vous dites, Synése, reprit Theodose, n'est que trop vrai; & ceux qui ont de l'autorité sur la jeunesse ne peuvent punir trop severement ces sortes de lectures. Quand elles se pourroient faire un jour avec profit, elles ne se font jamais sans perte les premiéres années lorsqu'on est capable d'y prendre plaisir, mais qu'on ne peut point connoître le venin de ce plaisir. Les jeunes gens se portent de ce côté-là, & c'est la cause de leurs desordres: au moins c'est ce qui fait que le reste de leur vie ils ne sont capables de rien. La raison en est évidente. Nous ne sommes sages & raisonnables qu'en écoutant les avis de ces veritez que Dieu a gravées dans nôtre cœur pour être la régle de nos actions & de nos paroles. Ces veritez spirituelles ne sont aperçûës que de ceux qui ont les yeux de l'esprit ouverts. Elles sont au dedans de nous; ceux donc qui se répandent au déhors & qui ne pensent qu'aux choses sensibles ne les voïent point. Les Poëtes entretiennent ce mal. Ils ne prennent pour sujet de leurs Vers que des choses sensibles, ils ne cultivent

que leur imagination qu'ils tâchent de rendre vive & délicate, car c'eſt elle qui fait les bons Poëtes. Mais ce n'eſt pas elle qui juge & raiſonne ; c'eſt une faculté ou pouvoir que l'ame a de ſe repreſenter dans la ſubſtance du cerveau les images des choſes ſenſibles ; ainſi ceux qui ne ſont uſage que de cette ſeule faculté ſont toûjours hors d'eux-mêmes ; & ne voïent point ce qui eſt dans leur ame. Outre cela l'imagination n'eſt pas toûjours reglée, ni ces images qu'elle preſente à l'eſprit toûjours fidelles ; car ſelon que les eſprits animaux ſont échauffez, qu'ils ſont abondans, ou en petite quantité, & ſelon les autres diſpoſitions qui ſuivent le temperament, ces images ſont ou plus petites, ou plus grandes qu'elles ne doivent être. Auſſi ceux-là ne ſont ſujets à aucune régle conſtante, qui ſuivent leur imagination. Une vie pleine de deſordre & des diſcours mal ſenſez en repreſentent les égaremens. Ce qui ſe dit de la Poëſie s'entend de l'Eloquence, lorſqu'elle n'eſt apliquée qu'à ce qu'on apelle galanterie.

Cependant, dit Aminte, il faut reconnoître que la lecture des Poëtes eſt utile. Tous leurs Vers ne ſont pas également dangereux. En paſſant certains endroits, on peut s'arrêter aux autres ſans danger. On pourroit même en tirer de l'utilité en y remarquant la corruption de l'homme, comme le fait un de nos amis dans les reflexions qu'il a fait ſur l'Art Poëtique ; c'eſt-à-dire ſur les régles du Poëme Epique, comme eſt l'Eneïde de Virgile, & ſur les régles de la Comedie & de la Tragedie. La lecture de ces ſortes d'Ouvrages eſt agreable lorſque les régles y ſont

observées. Nôtre ami explique ces régles, & cherchant la cause de ce plaisir qu'elle cause, il trouve qu'il ne vient que de la corruption & de la vanité de nôtre esprit. Il seroit bon avant que de lire les Poëtes d'avoir vû ces reflexions.

Theodose prit la parole & parla fort de l'utilité de l'Eloquence. Il dit qu'il falloit considerer que peu de personnes sont capables d'aprendre par eux-mêmes ce que la verité nous dit dans l'interieur de l'ame. Que le Peuple étoit heureux quand il avoit des Sages qui pensoient sagement pour lui, mais que quelques judicieuses que fussent les reflexions des Sages, elles lui étoient inutiles, si elles n'étoient rendus sensibles par la parole. Une sagesse muette ne sert de rien. L'Eloquence est donc necessaire, puisque c'est par son moïen que ceux qui ont des pensées & des sentimens raisonnables, forment dans l'esprit de ceux qui les écoutent les mêmes pensées, & inspirent les mêmes sentimens. Ce n'est pas un art méprisable de sçavoir s'exprimer avec tant de clarté & de netteté, que ceux à qui on parle semblent voirdevant leurs yeux une peinture sensible ce qu'on leur dit, & qu'ils ne voïent que ce qu'ils doivent voir, sans en être détournez par la vûë de choses inutiles, qui éfaceroient les principaux traits de cette peinture. Il n'y a point de verité obscure qu'un homme veritablement éloquent n'éclaircisse, dévelopant avec ordre tous ses replis, metant chacune de ses parties dans son jour, & les faisant paroître sous tant de faces diferentes qu'il est impossible que cette verité ne soit aperçûë. Il frape l'esprit si vivement & le tourne de son côté si entiérement, qu'il obli-

ge de voir ce qu'il lui propose. Il l'y engage par le plaisir qu'il lui donne, & par le soin qu'il prend de lui épargner toutes les peines que lui pourroit causer l'obscurité de ce qu'il expose.

Si le commun des hommes est peu capable de concevoir les veritez éloignées des sens, à moins que l'éloquence ne les aproche & ne les mette à sa portée, le nombre de ceux qui envisagent les choses comme il faut, qui s'en forment des idées raisonnables, & qui conçoivent des sentimens justes pour elles, est encore plus petit. Or par le secours de l'Eloquence un homme sage suplée à ce défaut. Il peut faire paroître les choses qu'il propose dignes d'estime, ou méprisables, selon qu'elles le meritent, & inspirer pour elles les sentimens qu'on en doit avoir, en choisissant dans l'usage de la langue dans laquelle il parle, les mots & les tours qui réveillent les idées & les mouvemens qu'il veut donner. Il represente les choses telles qu'elles doivent paroître. Ainsi il fait que le Peuple en juge raisonnablement.

Ceux qui cultivent les belles Letres doivent regarder comme la fin de leur Etude la clarté dans le discours, & cet art d'acommoder ses paroles aux choses selon l'idée & le sentiment qu'on en veut donner. Je ne borne pas l'Eloquence à ces discours étudiez qui se font en public; je l'étends par toute la vie, dans les Entretiens où il est besoin de donner conseil, d'instruire, de traiter une afaire, dans les Sciences abstraites, aussibien que dans celles qui entrent dans le commerce de la vie. L'Art de parler est d'usage par tout. Mais je vous prie de prende garde

en quoi je fais consister l'Eloquence ; car bien loin d'estimer ces faux brillans qui aquiérent parmi le peuple la reputation d'homme disert, je les regarde comme un défaut. Toutes ces afectations, ces grands mots, ces cadences trop étudiées ne valent rien, parcequ'ils empêchent l'efet de l'Eloquence, qui est de faire apercevoir les choses dont on parle. Elles ocupent si fort l'esprit des Auditeurs, qu'elles le détournent & l'empêchent de considerer les choses ; aussi tant s'en faut qu'elles ornent un discours, au contraire elles le gâtent.

Celui-là est éloquent qui enchante ses Auditeurs, de sorte qu'ils ne s'aperçoivent pas, pour ainsi dire, qu'ils écoutent des paroles, mais qu'ils s'imaginent voir ce qu'il leur dit, tant l'image qui se forme dans leur esprit est vive. Il n'y a point de plus riche talent que celui-là & d'une plus grande utilité dans les principaux emplois de la Republique ; pourveu que celui qui le possede soit sage, c'est-à-dire, qu'il juge sainement des choses, & qu'il ne donne entrée dans son cœur qu'à des mouvemens justes. Les Orateurs dont l'esprit & le cœur sont corrompus empoisonnent le peuple & le remplissent d'opinions fausses & de passions déréglées.

Quant à la Poësie, dit Theodose, outre qu'elle est d'usage en plusieurs ocasions, pour chanter les loüanges de Dieu & celles des grands Hommes ; que par sa cadence elle fait entrer agréablement la verité dans l'esprit, & que cet enchaînement de paroles qui composent les Vers, sert à faire retenir les bonnes choses qu'ils expriment ; outre cela, dis-je, les Poëtes s'apliquant à faire des peintures

ſenſibles de ce qu'ils racontent, à rendre leur diſcours expreſſif & animé, ils ſont plus propres pour les premiers exercices qu'on fait pour aquerir l'Éloquence.

Eugene en interrompant Theodoſe, l'Eloquence, dit-il, eſt quelque choſe de trop relevé pour moi, je ſuis obligé de begaïer avec les enfans, & de commencer comme eux par ſes premiers élemens. N'avez-vous point quelque méthode qui abrege ce travail, & tempere l'amertume de cet Etude ?

Pour aprendre une Langue étrangere facilement, dit Theodoſe, il faut emploïer les moïens naturels, c'eſt-à-dire, ceux par leſquels les enfans aprenent la Langue de leurs parens, ce qui ſe fait de la ſorte. En même-tems que certains objets ſe preſentent à leurs yeux, comme le pain, le lait, un chien, l'eau, le feu, & les autres choſes qui ſont ordinaires, ils en entendent prononcer le nom par leurs parens. L'idée de ces objets ſe lie ainſi avec celles de leurs noms ; de ſorte que toutes les fois que ces objets ſe preſentent, l'idée de leur nom les acompagne ; & comme l'homme ſe porte par ſa nature à imiter, & à faire ce qu'il voit faire, un enfant à l'ocaſion de ces objets prononce les noms qu'il a entendu pluſieurs fois, & parle comme ſon pere & ſa mere ; ainſi ſi ceux qui aprochent de lui ont un langage pur, il parle trespurement.

Les Langues étrangeres s'aprennent de la même maniére, lorſque l'on converſe avec ceux qui les parlent, & cela ſe fait plus facilement par l'uſage que par l'Etude qui eſt pénible & déſagreable. En traitant une afaire, ou en ſe divertiſſant avec les Hommes,

on s'acoûtume sans travail à parler leur Langue. C'est pour cela que plusieurs des-aprouvent cette voïe longue & ennuïeuse, par laquelle on fait marcher les enfans une douzaine d'années pour sçavoir le Latin, ils désireroient qu'il y eût des lieux où l'on rendît la Langue Latine comme populaire & naturelle. Montaigne avoit été élevé de la sorte: son pere lui donna des Maîtres & des Serviteurs qui ne lui parloient que Latin tres-purement. Ce desir est raisonnable, mais ce que l'on souhaite est dificile. Montaigne avouë que son pere fût enfin obligé aprés quelques années de l'envoïer dans les Ecoles publiques. Tous ces beaux projets d'Academie où l'on ne parle que Latin ont eu peu de succez. Il est impossible de trouver des personnes utiles aux jeunes gens qui sçachent assez de Latin; ainsi on ne peut leur ôter tout commerce avec les François, ce qui seroit necessaire; car autrement les Enfans confondent les deux Langues qu'ils aprennent en même-tems, ou plûtôt ils n'en aprennent aucune qu'imparfaitement.

Neanmoins cela n'empêche pas que l'usage ne doive être grand Maître dans l'Etude des Langues, avec cette seule diference entre la maniére dont on aprend la Langue d'un Païs où l'on se trouve, & celle dont on étudie une Langue morte, qu'en s'instruisant d'une Langue vivante, les idées des objets que l'on voit se lient immediatement avec des idées des noms qu'on entend apliquer à ces objets, au lieu qu'en étudiant une Langue dans un cabinet, l'idée du nom de la Langue étrangére se lie par l'usage avec celle du nom de la Langue que l'on sçait;

& voilà comment cette liaiſon ſe fait par l'uſage. Un Maître acommode à nos mots François les mots Latins, qui ſignifient la même choſe, ou bien on a une Traduction Françoiſe d'un Auteur Latin, diſpoſée d'une telle maniére que le Latin réponde au François. En conferant ſouvent ces deux Langues, enfin aprés un long exercice la Langue Latine ſe lie avec la Françoiſe, & par cet uſage on l'aprend.

Quoi ! dit Eugene, vous ne me parlez point de ces Grammaires qui m'ont fait tant de peine, & qui rebutent tous les jeunes Gens.

Il eſt inconteſtable, repartit Theodoſe, qu'abſolument parlant, on pourroit s'en paſſer, & aprendre parfaitement une Langue par le ſeul uſage, ſoit en écoutant un Maître, ou en ſe ſervant de Traduction. Les Grammaires ne ſont composées que de certaines reflexions generales que l'on a fait ſur une Langue. On a reconnu dans l'uſage que les noms ſe terminent de telle & telle maniére, qu'ils ont certaines inflexions, ſelon leſquelles ils ont des ſignifications diferentes. Les premiers qui ont écrit ſur les Langues aïant fait des remarques de ces choſes, ont donné des régles generales qui ſont utiles en ce qu'on aquiert avec facilité & en peu de tems les connoiſſances qu'un long & penible uſage auroit donné ; ainſi les Grammaires ſont utiles, & je ne pretendois pas, Eugene, vous éxemter de ce travail, qui n'eſt pas ſi grand que vous le penſez, quand on l'entreprend comme il faut. Les Grammaires ſont difficiles, parcequ'on ne ſçait pas ce que c'eſt. Pour en trouver la clef il faut

d'abord se former une notion de toutes les Grammaires en general ; c'est-à-dire, examiner quels sont les fondemens de l'Art de parler, ce qui a été fait dans un Livre qui explique cet Art. En peu d'heures vous y aprendrez la Grammaire generale de toutes les Langues. Les enfans ne sont pas capables de cet éxamen, mais ceux qui les enseignent le doivent faire, pour leur rendre raison des régles de la Grammaire qu'ils leur aprennent, à proportion qu'ils en sont capables.

Les Grammaires qu'on met entre les mains des Enfans doivent être dans la Langue qui leur est connuë, c'est-à-dire, en François pour les Colleges de France : car enfin c'est entreprendre de chasser les tenebres par les tenebres, que de se servir de Grammaires Latines pour leur faire aprendre le Latin. Un Allemand qui ne sçauroit point le François, & avec qui je ne pourrois avoir de commerce que par des signes, pourroit-il m'instruire de sa Langue ? Peut-être qu'en conversant long-tems avec lui je dévinerois ce qu'il me voudroit dire, mais enfin si je ne prenois plaisir à perdre mon tems, je lui prefererois ceux qui pourroient m'instruire plus facilement en se servant de la Langue Françoise que je connois pour m'aprendre l'Allemand que je ne sçai pas.

Je crois même qu'on devroit commencer les premiéres Etudes des enfans par leur enseigner une Grammaire Françoise, qui fût courte. La Grammaire de leur Langue ne leur donnant aucune peine les disposeroit à une Etude plus obscure & plus pénible. Je

souhaiterois outre cela que dans toutes les Grammaires, soit Françoises, soit Latines, l'on ne comprît d'abord que ce qui est de plus general. Qu'elles eussent deux parties, & qu'on rejetât dans la seconde tout ce qui est moins ordinaire ; car par ce moïen on faciliteroit l'Etude de la Grammaire. Il est bon que les régles les plus importantes soient en Vers, qui soient clairs & simples comme de la prose. Les rimes servent à se ressouvenir plus éxactement de ces régles, & empêchent qu'on ne les confonde.

Aprés qu'on auroit donné aux Enfans les premiers élemens de la Grammaire dans la Langue qu'il leur est connuë, on pourroit mettre en Latin la seconde partie de la Grammaire, suposant qu'ils entendent déja un peu le Latin. C'est pour cette raison qu'on peut mettre en Latin cette partie de la Grammaire Latine, qui traite l'Art Poëtique, & que ce n'est pas une necessité que les Grammaires Grecques soint Françoises, puisque lorsqu'on commence l'Etude du Grec on n'ignore pas le Latin. On a d'excellentes Grammaires. Despautere est tres-beau & tres-bon pour ceux qui ont déja quelque connoissance de la Langue Latine. Ainsi on pourroit en prendre une partie. Tout ce qu'a fait Vossius sur cette matiére est excellent. Lancelot a ramassé dans ses Méthodes Latine & Grecque, tout ce qu'il y a de bon dans les Grammairiens qui ont écrit avant lui.

Il faut joindre à la Grammaire l'usage. On peut d'abord faire aprendre aux Enfans les termes Latins des choses ordinaires, ce qui ne demande point de Grammaire. Il faudroit

leur donner de Livres, dont les premiéres pages ne fussent qu'une suite de mots Latins, comme ils sont rangez dans le *Janua Linguarum*, & que dans les suivantes à proportion qu'ils commenceroient à étudier la Grammaire, les dificultez s'y trouvassent selon qu'elle les explique, pour leur faire apliquer les régles qu'ils aprennent. Il seroit avantageux pour cela que des Personnes judicieuses préparassent des discours Latins où les dificultez se rencontrassent de suite, où il n'y eût aucune expression figurée, ni allusion à des choses que les jeunes gens ne connoissent point encore. Le premier devoir des Disciples seroit de mettre par écrit la signification des mots Latins, & de rendre raison de leur ordre, c'est-à-dire, d'apliquer leurs régles. Par ce moïen on joindroit dés les premiers jours l'usage avec la Grammaire. Et pour leur faciliter encore cette premiére Etude, il seroit bon qu'ils trouvassent les mots Latins expliquez dans une Version Françoise qui seroit à côté des seules premiéres pages Latines ; car il faut qu'ils s'acoûtument à chercher dans les Dictionnaires la signification des termes qu'ils rencontrent.

Les Dictionnaires qu'on donne aux Enfans ne doivent être que de petits Vocabulaires pour les premiers Auteurs, qu'on leur fait voir. Aprés quelques jours ils doivent commencer par le secours de ces Vocabulaires de rendre en François leur Auteur Latin, & ensuite à traduire en Latin quelques maniéres de parler Françoises qu'un Maître doit choisir, afin qu'ils puissent trouver dans leurs Auteurs Latins des expressions qui y convien-

nent. Car il ne me ſemble pas raiſonnable qu'on oblige un enfant de dire en Latin ce qu'il ne peut ſçavoir. On ne devine pas les Langues, mais quand on a remarqué une certaine expreſſion, on l'aplique dans l'ocaſion.

Aprés ces premiers exercices il faut continuer de leur faire lire les Auteurs Latins, qui ont parlé purement, avec cet ordre, qu'on ne leur propoſe d'abord que ceux dont le diſcours eſt ſans figures; car les figures étant des maniéres de parler éloignées de celles qui ſont ordinaires, elles n'expriment pas les choſes naturellement; ce qu'un enfant ne diſtinguant pas, il ne peut aprendre quelle eſt l'idée naturelle des termes, dont celui qui écrit a renverſé l'uſage. Outre cela les tours figurez ſont embarraſſans: c'eſt pourquoi les livres latins où les figures ſont frequentes, doivent être acompagnez dans les lieux dificiles de quelques éclairciſſemens, c'eſt-à-dire, d'expreſſions ſimples & naturelles de ce que l'Auteur avoit dit avec art, & d'une maniére qui n'eſt pas ordinaire, ce qu'on a fait dans les Auteurs Latins qui ont été imprimez pour l'uſage de Monſeigneur le Dauphin.

Ce que vous me dites me fait regretter, dit Eugene, le tems que l'on m'a fait perdre. Quand je me ſouviens de la maniére qu'on m'a enſeigné, il me ſemble qu'on me metoit alors la tête dans un ſac, & qu'on me faiſoit marcher à coups de foüets, me châtiant cruellement toutes les fois que n'y voïant point, j'allois de travers. Car en verité je n'y voïois goute, & la méme cho-

se m'arrivoit que si on m'eût éfectivement bouché les yeux. Vous me faites connoître qu'il y a une méthode encore plus aisée que celle-ci qui n'est que pour les enfans, je vous la demande. Vous ferez plaisir à plusieurs personnes qui sont dans le même état que moi. Aprés avoir demeuré dans un College une dixaine d'années ils ne sont pas plus avancez que s'ils n'avoient point marché.

Par le moïen d'une Grammaire bien faite, dit Theodose, on aprend en un mois, comme nous l'avons remarqué, ce qu'on ne découvriroit qu'aprés une Etude de plusieurs années : ainsi, quoique la lecture d'une Grammaire soit des-agreable, il la faut faire, mais à certain âge on n'est pas obligé d'en aprendre les régles par memoire : la connoissance s'en aquiert par le jugement & par l'usage. Aprés qu'on sçait lire une Langue on jette les yeux sur une table, qui en represente la Grammaire d'une maniére abregée. Comme sont les Tables qui se trouvent dans la Méthode Grecque de Lancelot. Il sufit d'abord de comprendre grossiérement la diference qui est entre les Noms & les Verbes, & de sçavoir qu'à peu prés les Tems & les Modes se forment de telle & telle maniére. Il faut venir à l'usage aprés les deux ou trois premiers jours qu'on commence d'étudier une Langue, & prendre un de ces Livres, par lesquels nous avons dit que se faisoient les premiers éssais des enfans. Si l'on n'a point de Maître il faut choisir des Auteurs faciles où il y ait une version qui soit interlineaire dans les premiéres pages, & qui ait outre cela l'explication Grammaticale

avec un Vocabulaire à la fin, où tout les mots soient expliquez. Ces secours tiennent lieu de Maître. On doit relire tant de fois ces premiéres pages, qu'on sçache & la signification de tous les mots & les observations de Grammaire que l'on trouve dans les Scholies. Cela ne donne aucune peine ; car toutes choses y sont digerées ; cependant cette idée grossiere & generale qu'on s'étoit formée de la Grammaire se perfectionne. On en lit une plus étenduë que les tables ; entreprenant aussi la lecture de quelque Auteur plus dificile, avec le seul secours d'une version qui ne soit pas interlineaire, mais hors du Livre ou à côté. Car ce qui a été utile dans le commencement seroit nuisible, rendant l'esprit paresseux.

Ce que je vous dis, Eugene, regarde toutes les Langues. Cependant je sçai que cela ne vous est necessaire que pour le Grec ; car le desordre n'est pas si grand dans les Ecoles publiques, que lorsqu'on en sort, on soit obligé de recommencer les premiers élemens de la Langue Latine. On en sçait assez pour se mettre dans la lecture des bons Auteurs. Si vous n'étes chargé d'un emploi qui vous engage dans quelque autre Etude plus pressée, je vous conseille de joindre l'Etude du Grec avec celle du Latin.

Vous souvenez-vous, dit Theodose à Amintre, que lorsque nous étudions le Grec ensemble, nous écrivions les Noms & les Verbes que nous aprenions chaque jour : que le soir nous les repetions, & que par maniére de jeu nous nous interrogions de leur signification : que nous aprenions cet-

te Langue par racines, que nous reduisions à un petit nombre, faisant venir celles qui se trouvent dans le Tresor d'Etienne, d'autres premiéres racines. Eugene doit faire la même chose. Aminte dit qu'il s'en souvenoit, & que quoiqu'il eût négligé cette Langue, quelque Auteur qu'il prît, il n'avoit presque jamais besoin de consulter les Dictionnaires, tant cette Etude avoit enraciné dans sa memoire la signification des mots Grecs.

Aprés une ou deux années d'Etude du Grec, dit Theodose à Eugene, aprenez un peu d'Hébreu. Toutes ces Etudes que nous vous proposons ne sont pas si embarrassantes que vous les pourriez croire; car, aprés avoir aquis cette premiére idée generale de l'Histoire, & ces premiéres connoissances de la Langue Grecque & Latine, ce que vous pouvez faire dans une premiére année, si vous étes studieux, l'Histoire, les Langues, & l'Eloquence ne seront plus des Etudes diferentes. Vous lirez les Historiens dans leur Langue, ainsi vous aprendrez en même-tems les choses qu'ils racontent, & la force & les proprietez de la Langue dans laquelle ils écrivent, & vous remarquerez le tour & la maniére dont ils s'expriment; de sorte que vous ferez trois choses à la fois, vous vous instruirez de l'Histoire, vous deviendrez habile dans la Grammaire, & tres-éloquent, ce qu'on apelle sçavoir les belles Letres. Pour l'Hebreu on entretient ce qu'on en sçait, sans faire, pour ainsi dire, de dépense extraordinaire. On est obligé de lire tous les jours l'Ecriture sainte, ce qui se peut faire dans

la Langue originale avec facilité ; car on peut se servir de la version de Santes Pagninus revûë par Arias Montanus. Cette version est interlineaire & accompagnée de Scholies qui démêlent les dificultez de Grammaire.

Quant aux autres Langues, à moins qu'on n'en veüille faire profession & qu'on ne s'y trouve engagé par un atrait particulier, ou par quelque ordre superieur, l'on ne doit pas y penser. On en peut avoir les Grammaires, les feüilleter en peu de tems, afin que dans l'ocasion on puisse avec un Dictionnaire trouver la signification de quelqu'un de leurs termes qui se rencontre par hazard. Il faut entendre & parler exactement le Latin & sa Langue naturelle. Il sufit d'entendre bien le Grec. Pour avoir une parfaite intelligence de quelque Langue que ce soit, il ne faut pas se fier entiérement aux Dictionnaires ni aux Versions. C'est par la conference de plusieurs Passages qu'on connoît la force d'un mot & la proprieté d'une expression. Les diferens lieux où l'on trouve qu'ils ont été emploïez font connoître les sens que les Auteurs leur ont donné. Un habile Homme se fait lui-même son Dictionnaire. Pour cela les Concordances que l'on trouve des bons Auteurs sont d'une grande utilité, car par leur moïen on trouve en un moment tous les endroits où se trouve le terme dont on cherche la propre signification. On a pour l'Ecriture sainte, des Concordances Latines, Grecques & Hebraïques. On peut dire que le Tresor Grec & Latin des Etiennes est comme une Concordance generale

pour les Auteurs Grecs & Latins. Vous trouverez les Concordances des Auteurs particuliers dans les Editions qu'on a faites pour Monſeigneur le Dauphin.

Aminre ajoûta à ce qu'on avoit dit de l'utilité de l'éloquence, qu'elle étoit neceſſaire non ſeulement pour paroître dans la Chaire ou dans le Barreau, mais pour traiter les Sciences; qu'un Ouvrage de Mathematique, de Philoſophie, de Theologie compoſé par une Perſonne qui ſçait écrire, éclairciſſoit l'eſprit tout d'une autre maniére que ces Livres où l'Eloquence ne répand point ſa lumiere. Car enfin on peut dire que l'élocution eſt dans les Sciences ce que le Soleil eſt dans le Monde. Sans la lumiére de cet Aſtre aucun objet ne paroît, auſſi ſans l'élocution, les veritez les plus brillantes demeurent enſevelies dans les tenebres. Je ne parle pas d'une certaine élocution fardée qui ne conſiſte que dans des jeux de mots, & des tours extraordinaires, qui n'ont point d'autre fin que de ſurprendre par une fauſſe aparence. Pluſieurs néanmoins aiment cette fauſſe élocution, ce qui eſt une marque que leur eſprit eſt petit, car ceux qui ſont ſolides ne ſe laiſſent point éblouïr par un faux éclat: ils aiment les choſes & non les paroles, ils ne regardent que la verité, & ils n'eſtiment l'Eloquence que pour ſes belles maniéres de la faire connoître, de l'éclaircir, de donner des idées juſtes des choſes, & d'inſpirer pour elles des ſentimens & des mouvemens raiſonnables; ce qui ne dépend pas ſeulement des paroles, mais de la matiére que l'on traite & de la diſpoſition & de la forme qu'on lui

donne. C'est pourquoi quand on recherche ce riche talent de sçavoir mettre en ordre & dans un jour lumineux les bonnes choses que l'on veut exposer, je supose qu'on n'est pas du nombre de ces discoureurs de rien, dont l'Eloquence n'est qu'un badinage ; pour dis-je, aquerir l'art de disposer ce qu'on veut dire, de sorte que le Lecteur soit conduit comme par degrez de ce qu'il sçait à ce qu'il ne connoit pas, il faut étudier ceux qui ont excellé dans cet Art. Nous avons d'excellens modeles pour cela dans nôtre Langue. Nous avons des Traitez de Mathematique, de Phisique & de Morale faits avec cette exactitude. Quand vous lirez ces Livres qui sont tres-propres pour faire l'esprit, vous ferez atention à cet ordre & à cette netteté avec laquelle ils écrivent ; particuliérement à l'art avec lequel ils ramassent les choses & en font le portrait en peu de paroles, n'oubliant aucun trait de ce qu'ils veulent marquer, & retranchant tout ce qui seroit superflu ; car on ne conçoit clairement une verité qu'aprés que l'esprit a supléé ce que celui qui l'a proposé a omis, & qu'il a rejeté ce qui est inutile. Un homme qui sçait écrire épargne bien de la peine à ses Lecteurs. Il ne leur laisse rien à faire. Ils n'ont qu'à ouvrir les yeux pour apercevoir la verité, qu'il leur a dévelopée.

Ceux qui écrivent avec négligence peuvent dire de bonnes choses, mais ils les laissent entassées les unes sur les autres dans une si grande confusion qu'on ne peut les débroüiller, ni voir ce qu'elles sont. Il y a cent paroles pour une, qui sont comme de

méchantes herbes qui font que les bonnes ne peuvent croître. L'esprit s'égare dans ces grandes campagnes : il est étourdi par tant de diferentes voix, qu'il ne peut écouter celle qui l'instruit. Encore une fois l'Eloquence consiste principalement dans la disposition de la matiére, dans une éxactitude à ne rien ometre qui soit necessaire & à retrancher ce qui est inutile. Le reste est facile, car quand le fonds est bon, quoique celui qui écrit ou parle ne soit pas assez exact dans ses expressions, il y a toûjours une certaine Eloquence de choses, qui est admirable.

Ce n'est pas qu'il faille négliger l'elegance ou le choix des paroles. En étudiant une Langue il faut rechercher avec soin les idées propres de chaque mot. Nous aprenons dans la conversation les propres significations de nos termes François : celles des mots Latins & la pureté de leur Langue, en lisant avec soin les Auteurs qui ont parlé purement, & qu'on sçait avoir emploïé les termes dont ils se servent, dans leur signification propre, en quoi Terence a excellé dans la Langue Latine au jugement de toute l'Antiquité. Pour aquerir cette connoissance de la propre signification des termes d'une Langue, il faut distinguer avec soin les expressions figurées de celles qui sont naturelles, & pour ne s'y pas tromper, ne choisir dans les premiéres Etudes que les Auteurs qui ont parlé plus simplement, comme Cesar dans ses Commentaires, Ciceron dans ses Epîtres, Virgile dans ses Eglogues, dans ses Georgiques, & Horace dans ses Satires & Epîtres.

Dans les premiers essais que l'on fait faire

aux

aux jeunes gens, l'on ne doit pas permettre qu'ils emploïent aucun terme que dans la signification propre & naturelle. Ils doivent reserver à au autre tems ces expressions figurées qui donnent de la grace & de la couleur au discours. Les Peintres éxercent leurs Eleves à déssigner avec le craïon simplement, & ils ne prennent point eux-mêmes le pinceau que premiérement ils n'aïent marqué avec le craïon les traits propres & naturels de ce qu'ils veulent representer. Aprés cette premiére Etude, on peut colorer son discours, & l'enrichir avec l'azur, & les autres couleurs precieuses, c'est-à-dire, avec les tropes & les figures qu'on aprend des Orateurs & des Poëtes. On remarque en les lisant comme ils embellissent les choses, & comme aprés avoir arrangé, pour ainsi dire, les os, les avoir liez de nerfs, de muscles, & revêtus de chair, enfin ils les couvrent d'une belle peau.

La lecture des Poëtes contribuë beaucoup à l'éloquence, elle donne un certain air gai & agréable. On y trouve une grande fecondité de mots, de figures & de Metaphores. Ils ont de grands mouvemens, des descriptions vives, de sorte qu'outre le plaisir de la cadence de leurs Vers, qui soulage le travail de la lecture, & le change en divertissement, l'on en peút tirer beaucoup de profit; mais il est bon de les lire avec precaution, ils sont dangereux ou utiles, selon la disposition avec laquelle on les lit. Il y a plusieurs choses à remarquer dans les Poëtes pour la conduite de leurs pieces, & pour leur maniére, que l'Auteur des reflexions de l'Art Poëtique fait apercevoir. Il faut joindre à

la lecture des Poëtes celle des Orateurs, & de tous les Ouvrages de Ciceron, car je n'en excepte aucun. Il n'y a point d'Auteur dans l'Antiquité Païenne, dont l'Etude soit plus utile pour la solidité des pensées, pour les maximes admirables, pour la latinité & la belle maniére de metre une verité en son jour, & de la faire connoître avec tant de varieté & de fecondité, que les esprits les plus distraits soient contrains de l'apercevoir.

Je ne veux point, dit Aminte à Eugene, vous acabler par une diversité de lectures: faites choix d'un petit nombre d'Auteurs. Dans le Latin je ne vous marque que Terence, Cesar, Saluste, Ciceron, Virgile & Horace, avec lesquels vous conversiez si familiérement, que sans y penser vous preniez toutes leurs maniéres. Ne pensez à aucun autre Auteur que vous n'aïez formé vôtre stile, mais prenez garde qu'il ne sufit pas pour cela de ramasser des Phrases de Ciceron & des autres pour les coudre ensemble ; cela ne vaut rien. Il faut faire de toutes vos lectures ce que les abeilles font des diferens sucs qu'elles recueillent sur plusieurs fleurs ; elles en composent un miel dont la nature est simple. On doit digerer ce qu'on lit, & en faire comme une liqueur pure.

Pour prendre un stile uniforme, qui ait de la ressemblance avec ces modelles parfaits dont nous avons parlé, envisagez-les souvent sans porter vôtre vûë ailleurs. Vous pourrez voir dans la suite les Ouvrages des autres Auteurs anciens & nouveaux, mais que ce soit comme en passant sans vous y arrêter. Jetez seulement les yeux sur ceux d'entre

les Poëtes & d'entre les Orateurs, qu'on ne méprise pas, si vous voulez éviter la honte qu'il y a, selon l'imagination des hommes, de les ignorer : & cependant observez les excellentes qualitez qui leur sont propres. Il faut separer le mal d'avec le bien. C'est une excellente qualité d'être concis sans obscurité. Tite-Live est clair & on le peut prendre pour modelle d'un stile clair & coulant. Tacite, renferme en peu de paroles des reflexions judicieuses. Imitez cette brieveté autant qu'elle est compatible avec la pureté & la netteté du stile.

Je ne crois pas être obligé de vous parler de la Rhetorique : vous avez celle de nôtre ami de la derniere Edition, qui est la quatriéme. Il traite l'Art de Parler d'une maniére utile ; Ce n'est pas seulement un amas de preceptes, il raisonne beaucoup, & il ne donne aucune régle qu'il n'en fasse voir le fondement, qu'il ne marque la cause du plaisir qu'on trouve dans un discours où elle est observée. Ainsi ce Livre pourroit contribuer à former l'esprit d'un jeune homme. Et lui donner une entrée facile dans toutes les Langues, pour en sçavoir la Grammaire, les parler & les écrire purement.

Lorsque vous lirez les Ouvrages de Ciceron dont plusieurs sont de Rhetorique, en y cherchant l'Eloquence vous en aprendrez les régles. Si vous êtes un jour dans un emploi qui vous oblige de sçavoir cet Art plus parfaitement, vous lirez Quintilien, & ce que Vossius a fait sur cette matiére. Vous trouverez dans ce dernier tout ce qu'il y a de doctrine dans les Auteurs. Mais cela n'est utile que pour les Maîtres. Pour réüssir la

ſpeculation ne ſufit pas. Il y faut joindre l'exercice avec d'autant plus d'aplication qu'il n'y a point de talent d'un plus grand uſage que de ſçavoir parler & écrire. Mais n'entreprenez que de petits Ouvrages que vous puiſſiez polir à loiſir & retoucher pluſieurs fois. Quand on aprend à écrire, le Maître qui conduit la main fait former mille fois le même trait. Un Maître de Chant fait repeter pluſieurs fois la même Note. Auſſi en compoſant une piéce il faut la refaire cent & cent fois, juſques à ce qu'on ait atrapé ce qu'on veut ſignifier. Il eſt bon de faire voir vos compoſitions à un ami qui juge ſi vous avez exprimé ce que vous avez voulu dire. Un de nos illuſtres Academiciens liſoit ſes Vers devant ſes Domeſtiques, & retouchoit ce qu'ils n'entendoient pas. C'eſt à quoi l'on doit travailler d'être entendu de tout le monde.

Pour les exercices de la jeuneſſe qui ſe font dans les Ecoles publiques, on devroit choiſir tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Antiquité pour en compoſer un petit ouvrage où l'on trouvât des exemples, ſoit en Proſe, ſoit en Vers, d'Exordes, de Narrations, de Raiſonnemens bien pouſſez, de Paſſions bien exprimées, de Comparaiſons juſtes, de Deſcriptions exactes, de Figures animées, d'Allegories riches. Les jeunes Gens aprendroient par memoire ces exemples qu'on leur feroit imiter en leur propoſant des ſujets conformes, ainſi que les Peintres dans les premiéres Etudes copient les Ouvrages des excellens Maîtres.

On peut reduire tous les ſtiles au ſtile Didactique ou de doctrine, à l'Hiſtorique & à

l'Oratoire. Les jeunes Gens ne peuvent guere s'exercer dans le premier, parcequ'il demande trop de sagesse & de doctrine. On pourroit néanmoins les obliger quelque fois d'écrire les preceptes qu'ils auroient apris de la bouche de leur Maître. En fait de doctrine le principal soin est celui de la matiére & de sa disposition. Nous avons en nôtre Langue des Traitez de Mathematique, de Phisique, de Morale, de Theologie, qui sont tres-bien écrits, qu'on peut prendre pour de parfaits modelles du stile Didactique. Pour exercer la Jeunesse dans le stile Historique; qui est d'un tres-grand usage, le Maître fait de vive voix un recit; il oblige ses Disciples de le coucher par écrit, & d'imiter le stile, & l'Historien qu'il leur a proposé pour modelle.

Le stile Oratoire est pour le Barreau ou pour la Predication. Il y a néanmoins plusieurs autres ocasions où l'Eloquence n'est pas inutile, j'entends celle qui sçait dissiper les tenebres dont la verité est couverte. Qui acommode avec un Art admirable les pensées les plus relevées à la capacité du petit Peuple. Qui rend dociles les plus farouches : qui tient dans une aplication admirable à ce qu'elle propose les esprits les plus legers & les plus distraits. Qui instruit les ignorans; qui convainc & persuade les opiniâtres, excite les paresseux & échaufe les plus froids. C'est cette Eloquence que je regarde comme le plus beau fruit de l'Etude des belles Lettres.

Les jeunes Gens se plaisent davantage à

ce stile, parcequ'il a plus de mouvemens, & par consequent plus de raport avec leurs inclinations ; ainsi le sujet ordinaire de leurs exercices doit être des harangues. Dans ces compositions il faut les abandonner un peu à eux-mêmes,& donner de la liberté à leur feu, crainte de l'étoufer en le resserrant trop. L'âge & le jugement feront les retranchemens necessaires. Cependant il leur faut proposer de bons modelles comme Ciceron & Demosthene, & les éloigner tant qu'on le peut des Déclamateurs, où l'on prend une mauvaise Eloquence, qui n'a pour but que de plaire & ne produit aucun fruit. Elle est ridicule lorsqu'on l'emploïe devant des Juges qui ne se laissent point surprendre par des Figures de Rhetorique, qui les avertissent de se défier du Déclamateur. Elle est criminelle quand on s'en sert dans les Chaires de nos Eglises, dont elle fait un Théatre. Ceux qu'elle y atire ne cherchent que le plaisir passager qu'elle donne, aprés quoi ils se retirent pleins d'admiration pour l'Orateur & vuides de l'amour de Dieu, qu'on avoit fait semblant de leur vouloir inspirer.

Pour vous en dire davantage, dit Aminte à Eugene, il faudroit sçavoir quelle route vous devez suivre dans le reste de vôtre vie. Voilà par où il faut commencer quelque profession que vous embrassiez. Ces premiéres Etudes sont le fondement de toutes les Sciences. Nous avons tâché de les rendre aisées & courtes. Si vous n'aviez point perdu une partie de vôtre jeunesse, vous devriez avoir déja parcouru cette carriére que nous vous avons ouverte, aprés quoi on vous auroit conseillé jusques à ce que vous eussiez ateint un âge

plus avancé de lire avec quelque ſoin toute l'Antiquité, les Poëtes, les Orateurs & leurs Scholiaſtes, les Hiſtoriens, les Philoſophes & leurs Commentateurs, dans leur propre Langue, au moins leurs Ouvrages les plus conſiderables. Mais le tems vous manque & vous êtes preſſé. Allez donc par ces ſentiers que nous vous avons marqué, parcourant les Auteurs communs, & ne vous atachant qu'à ceux qui ont excellé, que vous lirez toute vôtre vie ; car puiſque l'Art de parler & d'écrire eſt ſi neceſſaire, il faut ſans interruption entretenir commerce avec ceux qui écrivent bien.

Pour ſatisfaire ceux qui ont ſouhaité qu'on entrât dans un plus grand détail, on met ici un excellent diſcours touchant l'Etude des Humanitez. Il eſt d'une perſonne d'eſprit & de pieté, qui animée du même eſprit qui a porté à faire ces entretiens, écrivit la Letre ſuivante à un de ſes amis qui lui avoit demandé ſes avis touchant l'Etude des Humanitez, où ſa vocation l'engageoit.





LETTRE

DU R. P......

TOUCHANT L'ETUDE

DES

HUMANITE'S.



JE commence par où je croi que vous devez commencer vous-même, c'est-à-dire, par l'Etude des Langues. Il faut que vous sçachiez la Latine & la Grecque, autant qu'il est necessaire, l'une avec politesse, & que vous entendiez l'autre avec facilité, & avec le goût & le sentiment des beautez dont elle est remplie. Comme ces deux choses demandent de l'aplication, & du travail, & qu'elles ne sont cependant qu'une disposition à une Etude plus solide, il faut s'y atacher avec ardeur dans les premiéres années, & reserver les autres à des ocupations plus importantes; évitant en cela le peu de conduite de plusieurs de ceux qui s'apliquent aux belles Letres, qui sont con-

traints d'aprendre toute leur vie à parler & à écrire purement, parcequ'ils n'y ont pas donné le tems necessaire dans le commencement : ou qu'ils l'ont fait sans ordre & sans méthode. La plus naturelle, à mon sens, est de s'atacher d'abord à la connoissance des principes & des régles de la Grammaire ; & si on y trouve de la satisfaction, ou qu'on en ait le loisir d'en éxaminer les raisons, le raport, & la dépendance. Car il y a, selon les plus habiles, beaucoup de choses dignes de remarque dans cette sorte d'Etude. Pourveu néanmoins qu'on ne la fasse pas dégenerer en une recherche inutile de mots & d'étimologies.

Aprés ce premier degré où il ne faut être long-tems, parceque l'usage est le meilleur Maître en matiére de Langues, on doit passer à la lecture des Auteurs qui ont écrit lorsque le Latin étoit dans sa plus grande pureté, c'est-à-dire, pendant la vie d'Auguste & quelque tems aprés sa mort. Les Fables de Phedre, les Letres de Ciceron à ses amis, avec les petits traitez de l'amitié & de la vieillesse qui sont les plus travaillez de cet Auteur ; Saluste, Cesar, Terence, doivent être lûs les premiers & preferez à tous les autres.

Mais afin que cette lecture soit utile, il ne faut s'atacher au commencement qu'à la proprieté, c'est-à-dire, à la veritable signication des mots, à leur regime, & à leur liaison, à la maniére aisée & naturelle dont ils écrivent, & à la liberté & au tour des Phrases, à l'air noble & délicat des expressions, à la douceur & à l'harmonie, c'est-à-dire, à l'arrangement des mots, à leur mélange sans

embarras & sans obscurité, enfin aux beautez particuliéres, à la Langue Latine, & aux ornemens qui lui sont propres. Mais les reflexions que l'on feroit sur toutes ces choses seroient inutiles sans l'usage & sans l'exercice; & il seroit même dificile qu'on fit ces reflexions avec jugement & à propos, si la necessité de metre en François ce qu'on a lû en Latin, n'apliquoit l'esprit à remarquer les diferences des deux Langues, & si celle qu'on s'impose à soi-même de traduire sa Version dans un autre Latin que celui de l'Original, ne rendoit sensible l'inegalité d'un bon modelle & d'une mauvaise copie. Ainsi le plus important avis qu'on puisse donner en cette matiére, est de traduire tous les jours quelque chose qui nous ait fort plû ou dans Ciceron ou dans Saluste, ou dans Cesar; & un jour aprés de traduire ce François en Latin sans se laisser la liberté de consulter celui de l'Auteur, qu'aprés que l'Ouvrage est fini; car il est tres-bon alors de consulter l'Original, & de voir combien on s'est éloigné, quelque éfort qu'on ait fait pour s'en souvenir, & pour le suivre. Je croi aussi que ce seroit une pratique d'une grande utilité, de choisir un Auteur déja traduit en François par un homme habile dans les deux Langues, comme Phedre & Terence, dont les Versions sont tres-pures & tres-éxactes, & de ne consulter la Version Françoise qu'aprés avoir tâché d'en faire une sur le Latin pour remarquer son embarras, ses maniéres gênées & peu naturelles, & souvent même ses fautes contre le François & le Latin.

Insensiblement on se forme le goût par cet-

te voïe, & on n'aprendra pas seulement ce que c'est qu'une pure latinité ; mais encore ce que peu de gens sont capables de discerner, les caractéres & les régles de chaque stile particulier. Je sçai qu'on peut arriver à ce discernement par des routes diferentes. Mais voici la maniére de toutes qui me paroît la plus aisée. Il faut commencer par la lecture des Epîtres de Ciceron, & on peut y joindre si l'on veut celles de Pline le Jeune, quoiqu'elles soient infiniment au dessous selon le goût des bons Critiques. De cette maniére on aprend à écrire, & on l'aprend d'autant plus aisément, que ce stile ne demande pas necessairement de la suite & de la liaison, qu'il a la commodité de plusieurs repos & de plusieurs changemens ; qu'il ne soufre ni élevation, ni parure, & qu'étant content de la clarté & de la pureté, il peut être apris aussi-tôt qu'on sçait parler.

Le stile des Dialogues est un peu plus orné, quoiqu'il soit encore moins soûtenu, & les changemens de personnes qui servent à l'interrompre, le rendent plus vif, plus spirituel, & par consequent plus dificile. On ne peut en trouver de meilleur modelle que dans les Dialogues de Ciceron, où il a mis toute l'élegance & toute la beauté de ses autres ouvrages, avec une douceur, une facilité & un agrément qui ne se trouvent point ailleurs. Les Comedies de Terence, & celles de Plaute sont des Dialogues, mais dont les premiers ont bien plus d'esprit & de bon sens que les seconds. Les petites Fables de Phedre sont si souvent mêlées de Dialogues, & elles sont

toûjours si courtes, qu'on peut les considerer comme autant de piéces achevées en ce genre.

Pour le stile des Memoires ou d'une Histoire peu étenduë, on ne peut rien avoir de plus parfait que les Commentaires de Cesar, & l'Histoire de Saluste. Il faut les lire souvent; & comme le monde convient que le premier parloit le mieux des Romains, & que le second est le premier des Historiens, il ne faut pas aprehender de se mouler sur eux, & de former son jugement sur le leur.

Il faut cependant avoüer que le stile de Cesar & de Saluste n'est pas assez plein & assez majestueux pour une Histoire étenduë. Celui de Tite-Live est grand & digne de la majesté de l'Empire Romain, mais il est moins pur & moins exact. A Tite-Live il faut joindre Quinte-Curce, Tacite, Justin, pour se faire une idée du stile Historique, quoique le dernier soit déja un peu barbare. Dans nos derniers tems plusieurs ont écrit avec beaucoup de pureté, Ange Politien, Paul Emile, Maffée, Strada, Grotius, Saumaise, le Pere Petau, & beaucoup d'autres. Les Grecs sont meilleurs Historiens.

Pour le stile des harangues & des discours étudiez, on a peu de choses aprés Ciceron, excepté quelques discours dans l'Histoire de Tite-Live, & dans celle de Quinte-Curce, qui sont dans le genre sublime. Les Grecs sont en cela beaucoup plus riches que les Latins.

Il est tems de venir à eux. Je croi que vous devez vous apliquer fortement à en apren-

dre la Langue, & que vous devez vous servir de la Grammaire d'Antesignan c'est-à-dire, de celle de Clenard avec les Aditions de cet Auteur. Je vous conseillerois celle de Monsieur Lancelot, si vous n'étiez pas obligé de vous régler sur l'usage des Colleges, parceque l'ordre en est meilleur, la maniére plus aisée, & les remarques plus solides. Mais celle d'Antésignan est tres-bonne, & elle contient un recueil de tous les Verbes Grecs dans tous les tems & dans tous les changemens, reguliers ou irreguliers, soit par leur état, ou par quelque licence, qu'on ne peut assez estimer. Car non seulement on y trouve sans peine ce qu'on chercheroit ailleurs avec un grand travail; mais on y aprend encore l'usage de la Grammaire par des renvois aux preceptes & aux régles dont dépendent les éclaircissemens.

La maniére d'étudier la Grammaire Grecque, est d'aprendre parfaitement les noms, sans se metre en peine des diferens dialectes; & conjuguer les Verbes communs ou barytons; dont toutes les conjugaisons peuvent aisément se reduire à une; les circonflexes ou les Verbes en μι, sans s'atacher de même aux dialectes, se contentant de sçavoir où l'on peut les chercher. Aprés cela il faut parcourir d'un coup d'œil toutes les autres parties de la Grammaire, seulement pour les reconnoître & sçavoir y chercher, évitant tout le traité de l'investigation du Theme, auquel on donne tres-inutilement le tems qu'il faut donner à l'explication.

C'est d'elle qu'on doit atendre la connoissance parfaite du Grec, & aprés quinze jours.

qui suffisent aux premiéres preparations, il faut commencer avec sa Grammaire & un Lexicon de Scapula l'explication de quelque Auteur. Je croi vous avoir parlé autrefois de ce Lexicon, & vous sçavez que son ordre est de raporter tous les derivez à leur racine. C'est au commencement un fort grand embarras, parcequ'on n'est pas assez habile pour sçavoir ce que les composez ou les derivez adjoûtent à leur racine pour les separer & les chercher dans leur origine. Mais cette peine est avantageusement recompensée par la connoissance d'un grand nombre de mots, qui dépendent tous d'un principe commun. Et au cas qu'on ne fût pas ou assez habile ou assez heureux pour trouver la racine, on n'a qu'à chercher le mot tel qu'il est dans une Table qui est à la fin du Lexicon, où on aprend d'où il vient, & où il faut le chercher.

Pour l'Auteur qu'on doit choisir, il faut qu'il soit aisé, ses phrases courtes, sa construction naturelle, c'est à dire, conforme à l'ordre naturel; ce qui est assez le caractére du Nouveau-Testament. Je sçai neanmoins que des personnes de pieté souhaiteroient qu'on commençât par un Livre moins saint, & je loüe leur Religion, quoique je n'en comprenne par le motif. Plusieurs conseillent les Dialogues de Lucien, & ils ont raison. D'autres veulent qu'on commence par Homere, mais c'est trop entreprendre d'abord, à cause des licences & des diferens dialectes inseparables de la Poësie. Suivez en cela vôtre goût particulier, mais ne changez pas aisément, & ne quitez un Livre, que lorsqu'il ne peut plus vous instruire.

En lisant & en expliquant vous devez remarquer les diferences de la Syntaxe Grecque, & les maniéres qui sont particuliéres à la Langue Grecque ; mais vous ne devez vous apliquer à traduire & à composer que peu de chose. L'important est d'entendre le Grec. On ne le parle, & on ne l'écrit presque jamais. Ce qui fait que j'admire la conduite d'une grande partie des Professeurs qui ne font expliquer à leurs Ecoliers qu'une ligne ou deux de Grec, & leur font composer des pages entiéres, quoiqu'ils sçachent par leur experience qu'il est absolument necessaire d'entendre le Grec, & qu'il est inutile de l'écrire.

Cette Langue est d'une si prodigieuse étenduë, que presque tous les Auteurs Grecs sont diferens, & qu'on a de la peine à en entendre un, quoiqu'on entende les autres. Le Langage des Poëtes est tout-à-fait éloigné de celui des Historiens, & fait une Langue à part. Ainsi il faut tout lire, mais avec méthode, & sans se hâter, passant d'un Livre à un autre, non par curiosité & avec empressement, mais par necessité & pour s'aquiter de son devoir.

C'est-ici l'écueil le plus dangereux, & je connois peu de personnes qui aïent sçû l'éviter, même de celles qui avoient demandé des avis & qui avoient aprehendé de se conduire par leurs lumiéres. Je suis tres-éloigné de penser que j'en aïe assez pour éclairer les autres. Mais vous me forcez à vous écrire, & ce que je vous écris, ne vous engage à rien.

Je croi que la fin qu'un homme de bien, & sur tout un Ecclesiastique, doit se proposer

dans l'Etude des belles Letres aprés la gloire de Dieu & la charité du prochain, est de s'instruire de tout ce qui peut être utile à la Religion & aux Sciences Chrêtiennes, dont vous avez vû dans vôtre sejour dans cette maison que quelques unes suposent la connoissance de plusieurs choses ou prophanes, ou indiferentes ; mais que l'usage doit rendre saintes.

L'une de ces choses, & sans doute la principale est l'Histoire de tous les temps avant Jesus-Christ. Celle du peuple Hebreu fait une partie de l'Ecriture, & on doit la lire avant toutes, non seulement parcequ'elle est essentielle à la Religion, mais parcequ'elle est la plus ancienne, & qu'elle doit être comme une mesure à laquelle on raporte toutes les autres. Ainsi vous ferez bien de lire Joseph jusques au tems de la guerre des Romains ; ou si vous n'en avez pas le loisir, le petit Abregé que Severe Sulpice a fait de l'Ancien Testament avec beaucoup d'esprit, & de pureté pour le langage ; mais avec peu d'exactitude pour la Chronologie. Aprés cela vous lirez l'abrégé que Justin a fait de l'Histoire generale du Monde ; & vous le lirez même plus d'une fois, parcequ'il donne une idée de toutes les Monarchies, & de tous les principaux évenemens connus des Païens, quoiqu'il soit trop court pour contenter la juste curiosité de ceux qui lisent.

Je vous conseille aussi de lire le *Rationarium temporum* du Pere Petau, afin d'avoir une plus grande & plus distincte connoissance de tout ce qui s'est fait avant l'Incarnation de Nôtre Seigneur, & afin d'aprendre ce qui est contesté, ce qui est certain, ce qui

est fabuleux, & comment il faut faire des remarques sur les Historiens originaux. Mais je ne vous conseille pas de lire cet Abregé depuis Jesus-Christ jusques à nous, quoique je désirasse beaucoup que vous lussiez la seconde partie de cet Abregé apellé τεχνικὸ par l'Auteur, & qui en de certaines Editions est la premiere, parce qu'elle contient diverses choses tres-importantes à la Chronologie. Mais je parlerai ailleurs de cet arricle.

Aprés ces essais vous pouvez vous metre à lire Herodote le plus ancien Historien, & peut-être le plus pur. On l'acuse d'aimer la fable; mais il y a des Sçavans qui le justifient; & s'il n'est pas sincere en tout il est au moins rres-agréable.

L'Histoire de Xenophon commence où finit celle de Thucydide. Il est d'une probité & d'une sincerité reconnuë, & tout le monde convient qu'on ne peut écrire plus poliment, avec plus d'Art, de bon sens, ni plus de conduite. Ainsi vous devez en le lisant tâcher de découvrir ce qu'on admire en lui; car ceux qui ne sont pas bons Juges, ne le trouvent pas aussi grand qu'il est. Quand j'ai parlé de sa sincerité, je n'ai prétendu parler que de son Histoire des Grecs; car on croit aprés Ciceron, que les Livres qu'il a composez de l'Education de Cyrus, contiennent plûtôt l'idée d'un grand Prince, qu'une Histoire.

Thucydide commence où finit Herodote. Il est si exact qu'il en est quelquefois ennuïeux; mais il écrit ce qu'il a vû, & il l'écrit en Athenien, c'est-à-dire, en homme

consommé dans l'Art de bien écrire & de bien parler.

Vous passerez aprés Thucydide à Diodore le Sicilien, dont a dit qu'il avoit été le premier des Grecs, qui avoit cessé d'écrire des Fables, & commencé à faire une Histoire. Mais peut-être qu'il ne merite pas cette loüange, comme il est certain que les autres ne meritent pas cette injure.

Afin de rendre l'Histoire Grecque & barbare plus complete, il faut joindre à ces Auteurs les Vies des Hommes Illustres de Grece par Plutarque, qui sont fort estimées, & les recherches de Pausanias Auteur ancien sur les Atheniens, les Corinthiens, Lacedemoiens, &c. où l'on aprend beaucoup de choses qu'on ne trouve point ailleurs.

Pour l'Histoire Romaine on l'aprend mieux des Grecs que des Romains. Il faut lire Polybe pour aprendre le détail de leur discipline dans la guerre, de leur usage dans le domestique, & de leurs loix publiques. Comme il faut lire Denis d'Halicarnasse pour aprendre parfaitement les Antiquitez Romaines, les Sacrifices, les Magistratures, les Distinctions de la Noblesse & du Peuple, les diverses sortes d'assemblées, le pouvoir du Senat, & celui du Peuple, enfin toute la police de la Religion & de l'Etat. Il faut lire Appien Alexandrin pour être bien instruit de la guerre contre Mithridate, & de la guerre civile de Cesar & de Pompée. On aprend mieux dans Joseph que dans tous les Auteurs Latins les circonstances étonnantes de la guerre des Romains con-

tre les Juifs, & de la destruction de Jerusalem. Les succez des hommes illustres Romains sont mieux écrits par Plutarque, que par aucun de leur nation. Sans l'histoire de Dion Cassius & d'Herodien, nous ne sçaurions que peu de choses du regne de plusieurs Empereurs. Enfin ce sont les Grecs qui nous apprennent la vie & les actions des premiers Empereurs Chrêtiens, & c'est aux Grecs qu'on doit l'histoire de l'Eglise pendant plus de cinq-cens ans.

Mais afin de vous marquer les sources de l'Histoire Romaine d'une maniére plus distincte ; Florus, Tite-Live, Eutrope, Velleius-Paterculus, Plutarque & Denis d'Halicarnasse commencent leur Histoire au commencement de la monarchie ; Polybe à la premiere guerre Punique. L'Histoire de celui-ci est imparfaite, parcequ'il nous en manque plusieurs Livres ; mais elle est écrite avec une fidelité, une pureté, une sagesse, & une élevation digne d'un homme excellent dans les Letres & dans la guerre, comme il étoit.

Appien Alexandrin, les Mémoires de Cesar, Lucain dans sa Pharsale, où il n'est guere moins historien que Poëte, & les autres auteurs dont j'ai parlé, nous aprennuerres s mouvemens & les troubles des guerres civiles, comme Saluste nous instruit de la guerre d'Afrique & de la conjuration de Catilina.

Pour la connoissance de l'Histoire Romaine aprés l'opression de la liberté commune, & l'établissement de la suprême puissance dans un seul, il faut lire Dion Cassius, c'est-à-dire,

ce qui nous reste de ses ouvrages, Suetone, Tacite, Herodien, Ammien Marcellin, Zozime ; & les auteurs apellez de l'Histoire Auguste, qui sont tous imprimez dans un volume in folio. L'édition de Gruterus est la meilleure. Il en manque plusieurs dans celle où sont les Nôtes de Saumaise & de Casaubon. Ces auteurs ne sont pas étendus ; & comme on les trouve tous dans un même corps, je croi qu'il est inutile de vous en marquer les noms. Quoiqu'ils soient tous Païens ils ne laissent pas de raporter plusieurs choses qui se sont passées dans les premiers siécles de l'Eglise.

Je me suis abstenu pour ne pas vous acabler de plusieurs choses dites sans ordre, de vous marquer ce qu'il est necessaire de sçavoir pour profiter de l'Histoire. C'est-ici le lieu de le faire. Premiérement, il faut avoir quelque teinture de chronologie, sçavoir quelles étoient les années des Anciens, les commencemens des plus celebres epoques, comme des Olympiades, de la fondation de Rome, des années des Grecs, &c. quel est le commencement des années Juliennes, ou de la correction de l'année Romaine par les soins de Jules Cesar, la disposition de l'ancien calendrier avant cette correction, l'abus qui s'y étoit glissé, la necessité où l'on fut de le reformer sous Gregoire XIII. ce que c'est que Periode Julienne, Cycles du Soleil, de la Lune, des Indictions, en quoi consiste la dificulté de la suputation des années du Monde, quels sont les évenemens liez à des années incontestables & acordées par tous les Auteurs. Vous pouvez-vous in

former de ce détail dans la seconde partie du *Rationarium* du Pere Petau, dans une Chronologie Françoise du Pere l'Abbe, dans le commencement de la Chronologie de Calvisius, dans celle de Grandamy, & dans beaucoup d'autres. Les Fastes d'Onuphre sont d'un grand secours pour la Chronologie de l'Histoire Romaine. Mais l'important seroit d'avoir les Annales d'Usserius, dont la Chronologie est tres-exacte. Les Tables Chronologiques qui sont à la fin de la grande Bible de Vitré, & à la fin de celle qui est imprimee in quarto mais plus abregées, peuvent aussi vous être tres-utiles pour l'Histoire de l'Ancien-Testament, & pour raporter les évenemens prophanes au tems des Juges, des Rois & des Propheres du Peuple Hebreu.

La Geographie est aussi absolument necessaire. On ne peut entendre les Historiens ni profiter de ce qu'on entend sans ce secours. Mais elle s'aprend insensiblement, & en s'acoutumant à chercher dans la Carte les Provinces & les Villes dont il est parlé dans les Historiens. Il faut avoir pour cela des Cartes qui nous representent les anciennes divisions des Provinces, & les anciens noms des Villes. Et il seroit même tres-utile d'en avoir qui marquassent les bornes de chaque Empire ; celui des Assyriens, des Perses, d'Alexandre, des Romains, comme je sçai qu'on en a faites. Mais outre cela il faut avoir des Cartes de la Geographie nouvelle pour la comparer avec l'ancienne, & aprendre par cette comparaison où est aujourd'hui telle Ville, sous quel Prince, en quel département, & quel est son nom. A quoi il

faut joindre les Lumiéres que Ferrarius & Baudran peuvent nous donner dans leurs Léxicons Géographiques, & principalement le dernier, qui eſt fort habile. Vous feriez bien auſſi d'avoir quelque abregé de Géographie, où l'ancienne & la nouvelle ſe trouvaſſent. Celui de Cluvere me paroit aſſez bon, quoiqu'il ſoit trop court, & je vous le conſeille.

Une derniere choſe neceſſaire à l'Hiſtoire eſt la Genealogie. C'eſt une afaire plus aiſée, mais qui charge fort la memoire. Ainſi à meſure qu'on avance dans l'Hiſtoire, il faut metre avec ordre ſur le papier tout ce qui a raport à ce point. Il n'a pas beſoin de plus d'éclairciſſement.

Avant que de ſortir de l'Hiſtoire, il eſt bon de vous dire qu'il eſt à propos, outre les Auteurs dont on a parlé, de lire Solin Polyhiſtor, Ælien dans ſon Traité *Variarum Hiſtoriarum*; Pline le Jeune, des Hommes Illuſtres; Valere Maxime dans le choix qu'il a fait des exemples remarquables; Athenée dans ſon Repas des Sages, excepté le Livre intitulé *περὶ τῶν ερωτικῶν*, parcequ'il eſt contraire à l'honnêteté; *Alexander ab Alexandro*, dans ſes jours de relâche, *geniales dies*, où il mêle beaucoup de choſes qui ſervent à ce que les Grecs apellent *πολυμαθεία*, & quelques autres Auteurs qui ne me viennent pas maintenant dans l'eſprit. Pline l'Ancien, ou l'Oncle, eſt tres-utile, & Plutarque en pluſieurs Traitez aprend beaucoup de choſes tres-importantes.

Je n'ai point parlé de Quinte-Curce parmi les Hiſtoriens Latins, parcequ'il ne parle que des Conquêtes d'Alexandre. Mais ſi ſon

Ouvrage est tout Grec pour les choses, il est bien Latin pour les expressions, & il répond bien à la grandeur de son sujet.

Je ne sçai si vous aurez autant de passion pour la Poësie que pour l'Histoire. Si cela est, je vous plains ; car il s'en faut étrangement que l'une soit aussi utile que l'autre. Mais il est encore plus necessaire en ce cas que vous sçachiez en profiter. Vous connoissez les noms des meilleurs Poëtes Latins, & vous en avez peut-être déja lû une partie. Virgile est sans comparaison le plus raisonnable de tous. Il le faut presque tout sçavoir par cœur, & sur tout ses Georgiques & ses Bucoliques qui sont les plus purs & les plus limez de ses Ouvrages. Sa douceur, son air grand & néanmoins aisé & naturel, & son bonheur à s'énoncer toûjours de la maniére la plus riche & la plus exacte, le rendent inimitable en le rendant le modelle de tous les bons Poëtes. Son Latin, a quelques expressions prés, est aussi pur, malgré la contrainte des Vers, que celui de Cesar ou de Ciceron & il est semblable en cela à Lucrece, dont il a souvent imité les pensées & les termes ; de sorte qu'en ôtant à ses Vers la cadence, on les reduit à une excellente Prose. Ce Lucrece dont je parle, est un Epicurien, & par consequent un impie, qui explique la nature, & qui met en Vers la Philosophie de son Maître. Mais outre qu'on peut aprendre beaucoup de choses curieuses de ce méchant homme, je croi que vous étes trop éclairé pour vous laisser surprendre par ses faux raisonnemens en matiére de Religion. Plaute & Terence sont les

meilleurs Poëtes Comiques. Mais le premier est un mauvais plaisant assez souvent, & ses mots sont tirez quelquefois du Langage vulgaire ; au lieu que le second badine toûjours avec esprit, & qu'il instruit agréablement lorsqu'il semble n'avoir dessein que de plaire. Je souhaiterois seulement que ses pensées fussent toûjours aussi pures que son Latin est éxact. Horace est le desespoir de tous ceux qui veulent imiter son caractere dans les Vers liriques. Ce n'est pas là néanmoins où il parle plus puremenr. Ses Satires & ses Epîtres sont de la plus belle Latinité, & je n'en estime pas moins les Vers, quoiqu'ils paroissent négligez & languissans. Sa Poëtique est un chef d'œuvre, & les preceptes qu'il y donne, & dans quelques-unes de ses Epîtres, sont tres propres à former le jugement, & à donner un goût rare & exquis des bonnes choses. Mais il faut évirer les écueils qu'on trouve quelquefois dans ses Odes, & dans quelques-unes de ses Satires, où il publie qu'il est obligé de cacher ses vices à la vertu de ses Lecteurs. Ovide est plein de ces sortes de perils, & ses meilleurs Ouvrages sont ceux qu'on ne doit jamais lire. Les Epîtres des Dames Illustres me paroissent être de ce nombre ; elles sont trop touchantes & trop tendres, & je n'ai pas été d'avis qu'on les mît entre les mains des jeunes gens. Ses Fastes contiennent beaucoup de choses utiles à la connoissance de la Religion des Romains, & les Métamorphoses, exceptez quelques endroits dangereux, pour ne contenir que des fables & des chimeres sont un bel Ouvrage. Vous

sçavez

ſçavez par vous-même & pour l'avoir oüi dire, qu'il eſt de tous les Poëtes le plus naturel & le moins gêné ; mais il ſe néglige trop quelquefois, & ſes expreſſions ne ſont pas toûjours bien Latines. Pour Catule & Tibule (vous pouvez y ajoûter Properce) ils aiment trop, & leur paſſion eſt trop contagieuſe pour s'atacher à leur Poëſie. Elle peut allumer dans le cœur d'un jeune homme un feu qu'il ne pourra peut-être jamais éteindre. Et je ne ſçai ſi l'on peut permetre à quique ce ſoit de les lire ; car on ne doit le faire que par neceſſité ; & cette neceſſité ne me paroît point. Lucain eſt plein de grandes choſes, & il les dit d'une maniére encore plus grande. Mais au jugement des connoiſſeurs il eſt trop magnifique, & il aime trop l'éclat & la pompe. Stace l'aime encore bien plus que lui ; mais il n'a ni ſa beauté, ni ſon eſprit, ni ſa ſolidité, quoiqu'il n'en manque pas. Ses obſcuritez & ſes alluſions le rendent incommode dans ſa Thebaïde. Mais il eſt plus clair & plus aiſé dans ſes Sylves, où il y a des piéces qui me paroiſſent incomparables. Claudien a toûjours eu beaucoup d'admirateurs, & bien des gens ſont encore aujourd'hui ſes partiſans. Voilà les bons modelles.

Parmi les Grecs Homere eſt le plus ancien, & perſonne ne lui conteſte la qualité d'être le meilleur de tous les Poëtes. Son Iliade eſt néanmoins plus eſtimée que ſon Odyſſée, & c'eſt avec juſtice. Heſiode, ſelon quelques-uns, lui eſt contemporain, & ſelon d'autres lui eſt poſterieur. Les Habiles trouvent dans leurs Fables, une infinité de choſes tres précieuſes & tres-importantes, non ſeulement parceque ces Auteurs ſont les ſources de ce

qu'ont dit les autres Poëtes ; mais auſſi parcequ'on découvre dans la ſimplicité de leurs expreſſions, dans les Sacrifices, la maniére de faire la guerre, la conduite des hommes de ce tems-là, leur Philoſophie, leur police, leur commerce, bien des raports avec l'Hiſtoire ſainte écrite par Moïſe. Nous avons quelques Ouvrages d'Orphée, & du Poëte Muſée, l'un & l'autre tres-anciens. Pindare eſt chez les Grecs, ce qu'Horace eſt parmi les Latins. Theocrite & Anacreon ſont de ces Poëtes tendres qu'on ne peut lire ſans quelque émotion,& dont la lecture eſt par conſequent dangereuſe. Les Tragiques qui ont plus de reputation, ſont Euripide & Sophocle, dont nous avons les piéces de Theatre, & les Grecs ont cet avantage au deſſus des Latins, que les Tragedies de ceux-ci comparées à celles de ces Auteurs ne ſont que des piéces de Colleges. On peut lire Ariſtophane avec utilité, & des gens ont crû que S. Jean Chryſoſtome y avoit bien fait ſon profit, quoiqu'à mon avis, il ne l'eût peut-être pas lû.

Je croi que ſi j'entrois dans un plus grand détail, je vous deviendrois incommode au lieu de vous être utile. Mais il eſt à propos que je vous diſe ſur cette matiére, une choſe que j'ai eu ſouvent dans l'eſprit. On perd ordinairement beaucoup de tems à faire des Vers dans les Colleges, & l'on ſe pique aiſément d'en ſçavoir faire. Cependant à peine ſçait-on du Latin, & à peine ſçait-on ce que c'eſt qu'une Poëſie fine & délicate. Il vaut bien mieux ne faire que peu de Vers, & ne les jamais faire de ſon cru dans le commencement ; mais de déranger certain nombre de Vers de Virgile & des plus beaux, & enſuite

tâcher de metre ce Latin, qui est excellent, en un nombre de Vers égal. Ou si l'on veut être Auteur, je conseillerois à un jeune homme de ne jamais prendre un sujet étendu, mais divers sujets agréables, sur l'un desquels il pourroit faire une Ode, sur un autre une Elegie, sur un troisiéme des Vers phaleuques selon son goût, sa facilité & son tems. Je lui conseillerois encore de préparer avec loisir des Vers pour diverses ocasions, où l'on ne peut pas se dispenser d'en faire, & de tâcher de les rendre excellens. Enfin je lui conseillerois d'éviter de tout son pouvoir les engagemens à faire des piéces de Theatre ; car outre qu'elles sont ordinairement pitoïables, qu'elles emportent un tres-grand tems, qu'elles dissipent l'esprit, renversent l'ordre des Etudes, échauffent & cassent la tête, elles sont de plus contraires à l'Evangile & à nos Statuts.

Il ne me reste plus qu'à vous parler de la maniére dont vous devez faire vos recueils. Mais c'est une chose qui doit être tres-libre. Car, selon la remarque de Scaliger, les lieux communs, & la maniére de recueillir d'une personne, rarement en acommodent un autre. Ainsi pour vous laisser toute vôtre liberté, je me contenterai de vous dire ce que je pense, & vous choisirez ce qui vous paroîtra de meilleur.

Il y à quatre maniéres de composer des recueils, ou par ordre Alphabetique, ou par Matiéres, ou par Auteurs, ou selon l'ordre des tems. Peut-être que vous aurez besoin de vous servir de ces quatre méthodes. Car on ne peut recueillir l'Histoire, ni faire des Notes sur la Chronologie qu'en faisant une espece d'Annales. Les reflexions qu'on fait

ſur la Geographie, ſur la ſituation des Villes, des bornes des Empires, les peuplades des Contrées, les Colonies, les mœurs & les coûtumes de certains Peuples ; les noms des Magiſtrats Atheniens, Lacedemoniens, Corinthiens, Macedoniens, Romains ; la police des Monarchies & des Republiques, & ſur quelques autres matiéres ſemblables, ne peuvent avoir d'autre ordre que celui de l'Alphabet. Si vous faites un recueil des plus belles actions des Hommes Illuſtres, & un abregé de leur vie, comme je vous le conſeille, vous ne pouvez guere ſuivre d'autre méthode. Car de les ſeparer ſelon les tems où ils ont vêcu, ou de les prendre ſelon les Nations où ils ont paru, c'eſt une peine inutile, & qui eſt plus propre à faire de l'embarras, qu'à l'éviter. Je vous conſeille de faire la Critique de tous les Auteurs que vous lirez, de marquer leur âge, leur deſſein, leur ſtile, leur utilité, leur force ou leur foibleſſe. Et vous pouvez dans ce recueil ſuivre l'ordre même des Auteurs, au cas que vous les liſiez ſelon l'ordre des tems, ce que je ne croi pas que vous puiſſiez toûjours faire, ni même que vous le deviez. Ainſi ce recueil doit être encore ſelon l'Alphabet.

Je penſe que vous devez ſuivre l'ordre des matiéres dans les obſervations qui ſeront diferentes de celles dont j'ai déja parlé. Mais quel ordre ? Celui que vous vous ferez à vous-même. Mais c'eſt mon embarras, direz-vous. Et c'eſt auſſi ce qui fait le mien ; car le moïen que je puiſſe penetrer vos ſentimens & vos deſſeins, & que je puiſſe prévoir ce que vous ferez un jour, & ce que vous vondriez avoir fait. Cependant pour ne pas vous laiſſer en inquietude, je croi qu'il eſt à propos

que vous divisiez vos matiéres en trois parties. Que vous mettiez ce qui regarde la doctrine des Païens dans la premiére, ce qui regarde leur discipline & leurs usages dans la seconde, & ce qui a raport à la morale dans la troisiéme. Cet ordre est naturel & il comprend tout.

Dans la premiére partie vous devez remarquer ce qu'ils ont pensé de Dieu, de son unité, de sa fecondité, de sa bonté, de sa justice, de sa providence, de sa puissance, volonté, connoissance, enfin de ce qu'il est en lui-même, & de ce qu'il est par raport à nous. La Genealogie des Dieux, le partage du Monde entre-eux. La multiplication d'un même Dieu sous divers noms parmi des Nations diferentes, ce qui est tres-important, l'origine de l'Idolatrie. Les traces de la vraïe Religion dans l'Idolatrie même. Les tenebres que la licence des Poëtes, & la multitude de leurs fables ont répanduës dans l'esprit du peuple, & ensuite des plus sçavans, beaucoup moins éloignez, avant cette foule de mensonges & des fictions, de la connoissance de Dieu. Ce qu'il y a de vrai ou de vraisemblable dans les Fables des Païens, ce qu'ils ont pris de l'Ecriture, ou du commerce des Hebreux. Quels sont les Heros qu'ils ont revêtus de la Divinité, où ils ont vécu, & en quel tems. L'extrême diference entre la certitude, l'antiquité, & la sainteté de l'Histoire sainte, & le tems fabuleux des plus anciennes fictions des Grecs. On ne peut s'imaginer combien cette matiére est vaste, & combien elle est riche. Vous pourrez un jour, quand vous aurez plus de loisir, consulter les doctes Ouvrages de Vossius, *de Idololatria*,

de Selden, *de Diis Syris*, de Bochard dans son *Phaleg*, & de Monsieur Huet dans la premiére partie de la *Démonstration Evangelique*. Dans cette premiére partie il faut aussi remarquer ce que les Païens ont crû de la creation du Monde, de la formation de l'Homme, de sa corruption ; de ses forces pour le bien ; de sa liberté, du destin, de la fortune, du bonheur. Ce qu'ils ont pensé des Anges, des Demons, de la Religion, de la Politique, &c. Mais pour rendre cette partie complete, vous devez lire les Apologies de Tertulien, de Minutius Felix, & d'Athenagore, de Theophile d'Antioche, & d'Origene contre Celse pour la Religion Chrêtienne, parcequ'elles sont remplies d'une grande érudition, & d'une grande connoissance de la Theologie des Idolatres, sur tout celles de Tertulien & d'Origene. Mais celle de saint Augustin dans les Livres de la Cité de Dieu, est incomparable. Il faudra que vous la lisiez avant que de sortir du College ; aussi bien que les admirables discours de Theodoret, *De curatione affectionum Græcanum*, & les Tapisseries *στρωματεῖς* de S. Clement d'Alexandrie, où toute l'érudition & toute la sagesse des Grecs sont jointes à la sagesse de l'Evangile.

Dans la seconde partie vous remarquerez tous les usages & toute la discipline des Païens, leurs sacrifices, leurs expiations, leurs ceremonies, leurs misteres, leurs temples, leur maniére de se loger, de s'habiller, d'aller à la guerre, de voïager, d'aller sur mer, de vivre dans leur domestique, de converser avec leurs amis, de negocier avec les Etrangers. Leurs spectacles, leurs jeux, leurs

solemnitez, leur maniére de compter leurs années, leurs mois, leurs testamens, leurs sepultures, leurs buchers, leurs apotheoses, enfin tout ce qui peut toucher un homme raisonnablement curieux, & avoir quelque raport ou de contrârieté, ou de ressemblance avec les usages & la discipline des Juifs & des Chrêtiens.

Pour la troisiéme partie elle doit être riche en belles remarques sur la Morale, en exemples, en maximes, en raisonnemens. Je sçai que quelques personnes ont dit qu'on pourroit faire honte à la morale corrompuë de quelques Chrêtiens, en leur oposant la Morale Païenne, qui excepté le vice contraire à l'honnêteté, paroît en beaucoup de points plus sincere, plus droite, & plus exacte, que celle de quelques Casuites Et je croi que ces personnes avoient raison. Il est bon néanmoins de remarquer le doute & l'incertitude continuelle des plus grands hommes, que la veritable Religion n'avoit pas afermis dans la connoissance du bien. Car il y en a peu qui ne se contredisent souvent sur l'immortalité de l'Ame, sur les recompenses de l'autre vie, & sur la preference qu'on doit faire de la vertu à la volupté. Les Auteurs qui ont le plus de probité, ou qui en font plus paroître, sont Epicthete dans son *Enchiridion*, Seneque dans ses Oeuvres & dans ses Epîtres à Lucilius, Ciceron dans les Ofices, & dans le Traité *de Finibus*, Plutarque dans les Traitez de Morale tres-sublimes à la verité, mais dérobez aux Chrêtiens, dont il aimoit la lumiére, & dont il haïssoit l'humilité. Il y a aussi beaucoup à profiter dans le Socrate de Xenophon, & dans quelques Traitez de Platon, que je ne puis

m'empêcher de metre au rang des Auteurs que vous devez lire, mais ce doit être un peu tard. Je ne dis rien de l'ordre que vous devez metre entre les matiéres de cette troisiéme partie, parcequ'il faut vous laisser quelque chose à régler. Les vertus & les vices se distribuent aisément en certaines Classes à l'égard de Dieu, de nous-mêmes, du prochain. Celle-ci se sub-divise, car on peut regarder les hommes dans la misere comme les pauvres; dans l'égalité comme nos amis; dans un état de superiorité comme nos Peres & nos Souverains. La seconde seconde de Saint Thomas est un Traité assez exact & assez étendu des vertus & des vices.



REFLEXIONS
SUR LA
PRECEDENTE LETRE.

PEU sont capables de lire tous les Auteurs qui sont marquez dans ce projet, Mais il en faut lire les principaux ; & parcourir les autres. Je sçai par experience combien l'Etude des belles Letres est utile & necessaire. Je ne parle pas seulement des avantages qu'on en reçoit pour sçavoir parler & écrire qui sont des choses d'un prix infini. Il n'y a presque point d'Ancien Auteur Grec & Latin qui ne m'ait servi à éclaircir plusieurs obscurités de l'Ecriture sainte. On en verra des preuves, si jamais je puis metre au jour ce que je prepare dépuis long-tems. J'en puis donc parler aprés l'avoir experimenté. J'avois lû la plus grande partie de ces Auteurs étant assez jeune ; mais je n'avois tiré aucun autre fruit que la connoissance de leur Langue, & quelque goût pour ce qui peut passer pour bien écrit. Lorsque j'ai bien

vaillé sur des matiéres où ces Auteurs me pouvoient servir, j'ai été obligé de les relire; & ç'a été avec profit; car prevenu de ce que j'y devois chercher, rien ne m'a échapé de ce qui pouvoit servir au dessein qui m'obligeoit de les lire une seconde fois. C'est en vain qu'on dit, qu'on pourroit avertir les jeunes gens de tout ce qu'il faudroit remarquer. Ces avis sont bons, mais il est impossible qu'on s'atache à des choses qui paroissent des riens à moins qu'on n'envisage certaines questions dont on cherche l'éclaircissement. Ainsi je pourrois dire que c'est une veritable perte de tems pour un jeune homme de lire tous les Anciens Auteurs Grecs & Latins avant qu'il se soit déterminé à une Etude particuliére pour le reste de la vie, où cette lecture soit neceßaire. Pour sçavoir le Grec & le Latin on n'a pas besoin de lire absolument tout ce qu'il y a de Grec & de Latin. L'Histoire, la Chronologie & la Geographie, la connoissance des Matematiques, au moins de ses premiers Elemens, la Philosophie sont des choses qu'il faut faire étant jeune ausquelles par consequent il faut donner une partie de son tems.

Nous avons dit qu'il faut entretenir commerce avec ceux qui écrivent bien. On

peut donc dans les heures moins precieuses achever de lire les Ouvrages des Anciens qui sont sans doute nos modelles pour l'Art d'écrire,& dont on n'est plus capable de découvrir les beautez quand on a quelque âge. C'a été la pratique de tous nos Sçavans de n'abandonner jamais entiérement l'Etude des belles Letres, & d'en faire leur divertissement. Le Pere Thomassin qui a été la personne la plus studieuse, & la plus réglée dans ses Etudes ne lisoit dans le tems des vacations que des Auteurs d'Humanité. Je connois des personnes qui ont autant de pieté que de sçavoir qui ont souvent entre les mains, Ciceron, Virgile, Horace ; c'est une necessité puisqu'ils écrivent en Latin. Le Pere Thomassin avant que de metre en Latin la Discipline qu'il avoit fait en François relut Ciceron entiérement.

AVERTISSEMENT
sur le cinquiéme Entretien.

Ceux qui auront compris le dessein de ces Entretiens, apercevront facilement que l'Entretien suivant n'est pas un éloge. mais l'image d'une sainte Communauté, laquelle on s'est formée sur ce qu'on croioit de plus saint & de plus pratiquable ; aïant jugé qu'il n'y avoit point de maniére plus courte & plus vive, d'instruire ceux pour qui cet Ouvrage étoit destiné, que de leur faire voir comme dans un tableau, ce qu'ils doivent & ce qu'ils peuvent être.

V. ENTRETIEN.

PROCHE de la solitude d'Aminte il y avoit une Communauté d'Ecclesiastiques vertueux & sçavans, qui ne sont liez les uns avec les autres que par la charité & par l'union d'un même dessein qu'ils ont de conspirer ensemble au service de l'Eglise. Cependant lorsqu'ils se sont une fois unis pour l'execution de l'œuvre de Dieu, auquel ils travaillent, ils se croïent obligez de demeurer unis, aussi bien que ceux qui ont prêté l'épaule pour soûtenir un fardeau, doivent faire ferme, pour ne pas causer par leur retraite l'acablement de leurs Compagnons. Ils croïent, dis-je, que ce ne peut être une petite faute que de troubler l'ordre & l'harmonie d'un Corps utile à l'Eglise ; ainsi par cette consideration & par un zele qui ne s'éteint jamais, ils demeurent fortement atachez les uns aux autres. Il n'y a pas de compagnie dans l'Eglise qui étudie plus son esprit, & qui tâche de suivre avec plus de fidelité ses maximes. Ceux qui la composent sont studieux. Ils vivent dans un grand éloignement du monde, & dans un grand mépris de ce qu'on y apelle grand & agréable. Ils n'ont de commerce qu'avec leurs Livres qui font leur plaisir. Par tout ailleurs que dans leurs exercices de pieté & de charité, & dans leurs Etudes, ils sont dans un état violent ; & aussi-tôt que l'obstacle qui les en détachoit est ôté, ils retournent ou à

leur Eglise, ou dans leurs cabinets comme dans leur propre centre. Ce qui fait que dans le petit nombre de ces Ecclesiastiques, on en trouve plusieurs qui excellent en toutes les Sciences, mais particuliérement dans la Science des Ecritures, des Peres de l'Eglise, de l'Histoire Ecclesiastique & des Conciles.

Aminte étoit tres-étroitement lié avec ces Ecclesiastiques. Il en avoit dit tant de bien à son ami qu'il le pria de les lui faire connoître. Le jour étant donc pris, ils les alérent voir. Aussi-tôt que Theodose eut jetté les yeux sur leur Maison, & sur le bon ordre qu'il y apercevoit, il fut surpris, & en se tournant vers Aminte, je n'ai rien vû, dit-il, dans tous ces celebres Monasteres d'Italie qui m'ait autant charmé. Ce peu de proportion que je trouvois entre ces grands & magnifiques bâtimens avec la profession de ceux qui les habitent, me paroissoit un défaut plus choquant qu'aucune faute contre l'Architecture. Cette simplicité Chrêtienne que j'aperçois dans cette Maison me ravit. Je n'y vois rien qu'on puisse dire être inutile ou afecté; mais aussi ce bel ordre me marque que ceux qui demeurent ici sont des Personnes réglées & spirituelles; car si les corps inanimez font paroître tant d'esprit, il faut que les Hommes y soient bien spirituels.

Un Prêtre de cette Maison, ami d'Aminte, parut. Aprés les premiers complimens il les conduisit dans l'Eglise qui étoit embaumée d'une odeur de pieté. Il n'y avoit ni marbre, ni or, ni azur, ni rien de tout ce qui peut arrêter les yeux & détourner l'esprit de l'apli-

cation qu'il doit à la Priere. Il n'y avoit aucun de ces ornemens que la vanité a nouvellement inventez, & qui rendent la Maison de Dieu semblable à celle des gens du monde, où le luxe regne. Theodose qui sçait les régles de l'Eglise & qui les aime, étoit ravi que toutes choses y fussent observées, selon que les Canons l'ont prescrit. Ce bon Prêtre leur disoit qu'ils avoient un saint respect pour toutes les régles de l'Eglise, qu'ils sçavoient qu'il falloit rendre à Dieu le culte qui lui est dû, en la maniére qu'il l'a ordonné. Que lorsque Moïse bâtit le Tabernacle, il se servit bien des richesses de l'Egypte, & des ornemens qui avoient servi à la vanité des Femmes, mais qu'il les fit fondre & en changea la forme pour leur donner celle que Dieu lui avoit montré sur la montagne. Ainsi, disoit-il, nous sommes fort éloignez d'orner nos Autels de nouvelles inventions, qui, à proprement parler, sont des décorations de Theatre. Par tout & en tout nous suivons ce qui est marqué dans les Livres saints touchant la forme, la grandeur des Autels, la qualité des Ornemens : car, dit-il, il n'y a rien qui n'ait été réglé ; non par caprice ou par superstition, mais par des raisons misterieuses.

Ils entrerent dans la Maison où regnoit le même esprit d'ordre & de simplicité. Il n'y avoit rien qui fût riche par sa matiére : la seule disposition en faisoit la beauté. Le réglement de ceux qui composoient cette Maison réjaillissoit & se répandoit sur toutes choses ; de sorte que dans l'arrangement des meubles, & dans la propreté qui y étoit gardée, on y voïoit comme des vestiges de l'in-

nocence,& de l'ordre des mœurs de ces Ecclesiastiques.

Theodose portoit les yeux par tout ; il s'informoit avec soin de l'usage de tout ce qu'on lui faisoit voir, dans la cuisine, dans les infirmeries, dans les chambres & dans tous les lieux. Sa curiosité étoit merveilleusement satisfaite par les réponses qu'on lui faisoit, qui lui découvroient de plus en plus le bon ordre de cette Maison, & l'esprit de ceux qui la gouvernoient.

Theodose écouta avec joïe la priére qu'on fit à Aminte de demeurer quelques jours dans cette Maison. Ils y demeurérent trois jours, pendant lesquels Theodose comme un espion, ou plûtôt comme admirateur, ne laissoit rien échaper à sa consideration, jusqu'à étudier la conduite des Serviteurs. Tous ceux de la Maison avoient un visage qui marquoit la tranquillité de leur ame, & cette douceur que cause le repos d'une conscience réglée. Il s'informoit de tout. Il sçût d'un des Serviteurs que l'on nes le reprenoit presque jamais que des fautes qui regardent leur salut. Une personne qui s'est donnée à cette Maison, fort intelligente en tout ce qui regarde le ménage montre à un chacun ce qu'il doit faire. Il fait lui-même en nôtre presence une ou deux fois, ce qu'il ordonne, & s'il arrive que nous l'aïons oublié, il nous instruit derechef sans aigreur, plûtôt par son exemple que par ses paroles. On ne nous commande jamais, dit ce Serviteur à qui il parloit, mais on nous fait faire ; & l'on nous traite comme si nous étions les enfans de la Maison. Je n'ai jamais entendu ici une parole d'impatience. Ceux qui sont nos Maî-

tres sont eux-mêmes ce qui est de plus bas, & ils ne se servent de nous que lorsque la bienseance, ou leurs ocupations ne leur permetent pas de faire ce que par nôtre état nous leur devons.

Theodose trouvoit tous ces Ecclesiastiques fervens & exacts. Il remarquoit néanmoins qu'ils ne faisoient pas consister la pieté dans une exactitude scrupuleuse de quelques observances exterieures. Ils sont persuadez qu'un esprit raisonnable ne s'écarte jamais de l'ordre, & que lorsqu'il ne se presente rien de meilleur à faire, il s'assujetit aux régles qui ont été établies, afin que ce soit toûjours un principe de vertu & de sagesse qui le détermine. C'est-là ce qui atache à leurs réglemens ; car enfin ils vivent dans une liberté honnête, & on voit assez que c'est l'amour qui les porte à toutes leurs actions.

Celui qui avoit pour lors la conduite de la Maison s'apliquoit particuliérement à entretenir la Communauté dans une sainte joïe. Il découvrit ce secret à Theodose, en lui disant que ceux qui gouvernent des Hommes en même-tems qu'ils sont participans de l'autorité de Dieu, ils sont obligez d'imiter sa divine Sagesse, qui les conduit à leur devoir par les ressorts qui les font agir naturellement, c'est-à-dire, par la douceur & par le plaisir. Il faut, dit-il, faire aimer à ceux que l'on conduit les emplois dont on les charge. Personne ne néglige son devoir pendant qu'il s'y plaît. Les Hommes les plus sages & les plus vertueux sont sujets à des chagrins : les plus forts se laissent abatre. Un Superieur s'in-

quiéte, disoit-il, quand il voit un de ses Inferieurs malade. Il craint déja que le fardeau de sa Maison n'étant plus soûtenu, ne tombe sur lui. Pour moi les maladies ne m'étonnent point tant que les mélancolies & les tristesses, & il n'y a rien à quoi j'aporte plus de remede. Je les préviens, j'étudie ce qui peut faire plaisir à un chacun. Mon esprit est dans un parfait repos quand je sçai que tout le monde est content : tous font leur devoir quand leur esprit est calme.

C'est pour cela que nous ne soufrons point parmi nous, ajoûta-t'il, ces esprits qui ne sont satisfaits ni d'eux, ni des autres, qui se plaignent sans cesse, qui trouvent à redire à tout, qui sont ravis losqu'ils ont une mauvaise nouvelle à débiter, & qui par des raports entretiennent de faux soupçons, & causent de la tristesse. Nous ne nous disons les uns aux autres que ce qui nous peut être agréable, ou ce qu'il est bon que nous sçachions. Comme éfectivement nous nous aimons, & que nous n'avons point dessein de nous piquer, quand nous venons à découvrir que nous avons été un sujet de peine à quelqu'un de nos Confreres. Hé quoi, mon cher ami, lui disons-nous, estce cette parole que j'ai dite sans reflexion qui vous a fâché ? Voilà quelle étoit ma pensée : je ne pensois pas à vous, & je suis fâché de n'avoir pas éloigné avec prudence ce mauvais sens que vous y avez donné. Ainsi on dissipe son chagrin. On ne fait point une reconciliation en forme, on tourne la chose, s'il se peut, en raillerie, & on épargne la honte à son Confre-

re, de s'être laissé aller à un soupçon temeraire.

Nous entretenons de cette maniére parmi nous la charité & la joïe qui en est une fille. Ceux qui ont établi cette Maison ne se sont point apuïez sur la prudence humaine, ils ne se sont point apliquez à prevoir par un grand nombre de réglemens le mal qui pourroit arriver. Ils ont crû que cela ne respiroit point l'esprit de l'Evangile, qui donnoit peu de preceptes, mais qui inspiroit beaucoup d'amour pour Dieu & pour le prochain, aprés quoi il n'est point besoin de tant de régles. La Loi ne fait que des prevaricateurs, comme dit l'Apôtre, & si elle empêche le malheur, ce n'est qu'en aparence.

Il n'y avoit rien de plus agréable & de plus utile que les conversations de ces Ecclesiastiques. Ils y traitent quelque point de doctrine, ils ont le bon goût en ce qui est de la Science ; ils connoissent les excellens Livres, ce qui vient, comme le remarqüa Theodose, de ce que l'on ne lit dans leurs assemblées que les Ouvrages des bons Auteurs, qu'ils parlent souvent de ceux qui ont excellé dans les Sciences, & que ceux qui commencent à étudier prennent insensiblement dans ces conversations un goût & une estime pour les bonnes choses. On propose quelque passage de l'Ecriture ou quelque cas de conscience. Les Jeunes dans la decision de ces cas se forment l'esprit & le cœur, parceque comme je l'aperçois, la verité est depuis long-tems dans cette Maison, elle s'y conserve comme par une tradition, & elle s'y aprend d'une maniére naturelle.

Par la ſeule converſation on y devient homme de bien & ſçavant.

Je ne doute point, dit Theodoſe à Aminte, que ce que nous ne voïons point ne ſoit encore incomparablement plus beau, car il y a ici du ſolide. Ce qui nous paroît n'eſt pas une ſimple ſurface. Que je m'eſtimerois heureux, Aminte, ſi j'obtenois de vôtre Ami un entretien ſur l'eſprit de leur Maiſon : je m'imagine que les reſſorts qui font tant d'éfets, ſont admirables. Cela ne ſera pas dificile, repartit Aminte, car ces Meſſieurs ne ſont point miſterieux, ni entêtez de la gloire de leur Maiſon, ils vous en diront eux-mêmes le bien & le mal. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que d'uſer d'artifice pour en couvrir les défauts.

Aminte, aïant trouvé ſon Ami, dites nous, lui dit-il, aprés les premiers complimens, ſur quels principes roule la conduite de vôtre compagnie.

Nôtre politique, dit ce bon Eccleſiaſtique, eſt de n'en avoir point, & il n'y a rien de plus éloigné de nôtre eſprit que d'établir & d'afermir cette Maiſon par des moïens humains. Nous ne nous uniſſons point enſemble pour faire un Corps qui éclate, & qui ſe faſſe diſtinguer d'avec les autres Membres de l'Egliſe. Nous joignons ſeulement nos forces, nos Etudes & nos priéres pour faire les uns avec les autres ce que nous ne pourrions faire que tres-dificilement êtant ſeparez, ainſi il nous importe peu que nôtre Corps ſubſiſte, pourveu que l'Egliſe triomphe; & ſi en combatant pour elle nous étions tous défaits, ſans qu'il en reſtât un ſeul, nos eſperances & nos ſouhaits ſeroient parfaitement acomplis.

Ce ſont les ſentimens que nous devons avoir ; car, je vous repreſente nôtre Compagnie ſelon ce qu'elle devroit être, par raport à l'eſprit que Dieu a inſpiré à nos premiers Peres. Leur grande maxime a été qu'on ne doit agir que pour l'Eternité, qu'il n'eſt pas permis de borner ſes afections à ce qui eſt mortel. Il n'y a, diſoient-ils, que l'Egliſe d'immortelle : les Compagnies autrefois les plus floriſſantes ont perdu leur éclat, ou elles ne ſont plus. Il n'y a pas à preſent de Maiſons plus ſaintes que celles qui étoient habitées par les Antoines & par les Hilarions : dont il ne paroit rien. *Spiritus ubi vult ſpirat*. Ce ſeroit donc une eſtime & un amour dereglé, puiſqu'on n'auroit pour derniére fin qu'une choſe periſſable, ſi l'on n'aimoit le Corps où l'on eſt par raport à l'eſtime & à l'amour qu'on doit avoir pour l'Egliſe, qui eſt le Roïaume de Jeſus-Chriſt qui ne finira jamais, c'eſt-à-dire, ſi l'on ne l'eſtimoit & l'aimoit à proportion qu'on voit qu'il ſert l'Egliſe.

Les plus éclairez parmi nous ne peuvent ſoufrir ces empreſſemens que nous avons, ſi nous n'y prenons garde pour l'établiſſement temporel & pour la gloire de nôtre Maiſon. Ils penſent que comme Jeſus-Chriſt veut que l'Egliſe ſon Epouſe ait part ſur la Terre aux humiliations qu'il y a ſoufert, qu'auſſi les Compagnies Eccleſiaſtiques pour entrer dans l'eſprit de ce divin Epoux & reſſembler à ſon Epouſe, doivent porter avec joïe les humiliations qui ſont le caractere de ceux qui apartiennent à Jeſus-Chriſt, qui a dit à la Compagnie la plus illuſtre qui ait jamais été, je

parle du College des Apôtres, qu'elle seroit en bute à toute la Terre.

Ce qui paroit grand est souvent un sujet d'abomination devant Dieu, & ces Grandeurs excessives où les Corps particuliers de l'Eglise s'élevent, sont regardées par les Anges comme une espece de tumeur, qui en rendant une partie plus grosse que son état naturel ne le demande, fait que le tout est diforme. Nous avons besoin dans les Communautez, de faire de semblables reflexions, car l'amour propre cherche toûjours des apuis naturels. Aprés que nous avons quité la maison de nos parens, nous nous apuïons sur nôtre Communauté, nous nous y unissons; & nous concevons pour elle les mêmes afections basses & charnelles que nous avions pour nos familles. Si nous n'y resistons, nous sommes toûjours prêts de sacrifier l'honneur de l'Eglise pour conserver nôtre Maison, au lieu que comme elle n'en est qu'un Membre, nous devrions l'exposer pour le salut de son Chef. Aprés quoi je ne m'étonne point de ce que j'ai entendu dire à un saint Evêque, qu'il n'arrivoit que trop souvent que les Communautez aprés avoir servi l'Eglise quelque tems, lui faisoient ensuite la guerre. Que d'abord elles étoient ferventes & animées par la pieté, qu'aprés elles perdoient leur premiére ferveur: qu'elles n'agissoient plus que par les ressorts d'une conduite toute humaine, comme les os d'un squelette liez les uns avec les autres par artifice, lorsqu'ils n'ont plus de liaison naturelle. Ne vaudroit-il pas mieux, disoit-il, qu'aprés l'Esprit de Dieu, qui est la vie des

saintes Communautez, s'est retiré, ou en cachât les os, c'est-à-dire, qu'il n'en parût plus rien comme on enterre les corps morts avant qu'ils soient pourris.

Chaque Compagnie a une excellence qui lui est propre. Pour la nôtre elle a cet avantage que quand par nos tiédeurs & nos pechez nous obligerons Dieu de se retirer d'avec nous, elle se dissipera tout d'un coup, il n'en restera rien. Il n'y a que le lien de la charité qui nous lie, ce lien étant rompu nous ne serons plus. Il est avantageux pour la santé de nôtre corps que ceux qui en sont les mauvaises humeurs sortent librement, & qu'ils ne soient point contraints d'y rester. Cela nous purge. Cette liberté qu'on a de sortir d'avec nous separe le bon grain d'avec la paille, ainsi pendant que l'esprit de Dieu demeurera avec nous, nôtre corps sera sain.

Comme nous ne subsistons que par la pieté, le premier soin de celui qu'on choisit pour nous gouverner est de l'y entretenir. Il se repose de ce qui regarde le temporel sur ceux qu'on lui donne pour assistans, mais pour la pieté il a toûjours les yeux ouverts. Il porte en son cœur tous les Particuliers, comme le Grand-Prêtre de l'ancienne Loi portoit les douze Tribus d'Israël sur sa poitrine, dans cet ornement qu'on apelloit *Rational*. Il nous conoît, il sçait nos foiblesses, ce qui nous convient pour nôtre salut, les emplois qui nous peuvent être dangereux; & lorsqu'il s'agit de nous envoïer en quelque lieu, aprés qu'il en a reçû l'ordre de Dieu, avant que de nous signifier celui qu'il nous donne, il ne nous destine à aucun service

qui ne nous ſoit utile ; de ſorte que ce n'eſt pas tant pour remplir les places vuides de ſa Compagnie que pour nos propres beſoins qu'il nous place dans nos emplois. Tous étant donc convaincus de ſa charité & de ſa prudence, on lui obeït non comme à un Homme, mais comme à Dieu ; & on ſe rend d'autant plus volontiers à ſes ordres, qu'en les executant avec fidelité, on ne fait pas tant l'afaire des autres, que la ſienne propre.

Le ſaint Homme dont Dieu s'eſt ſervi pour jetter les premiers fondemens de cette Maiſon, nous a laiſſé pluſieurs memoires qui font connoître de quel eſprit il étoit animé, & quel eſt celui qu'il a inſpiré à ſes enfans. Toute ſa doctrine ſe reduit à n'agir que par l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, qu'il ſoit le principe de nos actions, que nous ſoïons étroitement unis avec lui par une imitation fidelle de ſes vertus. Pour cela il nous repreſente ſa vie par diferens endroits. Il n'oublie aucune de ſes actions, afin que dans les diferens états où nous nous trouvons, nous aïons un modelle de ce que nous devons faire, & quelque action que nous entreprenions, nous la puiſſions commencer & achever dans l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & pour honorer ſes actions avec qui elle ait du raport.

Ce ſaint Homme ne nous découvre pas ſeulement la vie que Jeſus-Chriſt a menée ſur la Terre, mais il nous éleve juſqu'à la connoiſſance de celle qu'il a euë dans le ſein de ſon Pere dépuis l'Eternité. Il nous dit des choſes admirables de la tres-ſainte & adorable Trinité, qu'il nous propoſe pour modelle : en

quoi

quoi l'on ne doit point aprehender l'illusion. L'Homme a été creé à l'image & à la ressemblance des trois Personnes divines, ce qui nous oblige indispensablement de les imiter, & de leur être semblables par une parfaite sagesse, une justice entiere, & par la sainteté d'une vie toute pure. Cette imitation auroit fait toute l'Etude de l'Homme innocent. Le peché l'a rendu incapable de se conformer à un modele si spirituel & si grand, c'est pourquoi le Verbe divin s'est incarné, & s'est fait petit pour se proportionner à nôtre foiblesse, afin qu'en pratiquant les vertus dont il nous a donné l'exemple, nous retracions en nous l'image de Dieu, que le peché a éfacée.

Nous nous y sommes engagez lorsque nous avons été baptisez au nom des trois Personnes de la tres-sainte Trinité. Le Baptême est une profession publique que nous voulons imiter, ce que nous contemplons dans ce grand mistere de l'Unité de la divine Essence en trois Personnes. Jesus-Christ souhaite que tous les Chrêtiens soient unis ensemble comme il l'est avec son Pere ; & son Disciple bien aimé dit que nôtre liaison doit être si parfaite avec la sainte Trinité, que nous entrions dans une sainte familiarité avec le Pere & le Fils. *Societas nostra sit cum Patre & Filio ejus Jesu Christo.* Nôtre tres-honoré Instituteur n'a rien oublié pour nous faire entrer dans ces sentimens. Il a établi des exercices propres pour nous lier à Jesus-Christ & à la tres-sainte Trinité. Il a destiné des tems & des jours à l'adoration de chaque Mistere, comme le Vendredi pour honorer la Passion ; & il nous a enseigné par plusieurs

écrits comment nous pouvons faire toutes nos actions dans les dispositions de Jesus-Christ adorant son Pere. Il nous a obligé d'honorer d'une maniere particuliere les Saints, qui ont un raport special avec Jesus-Christ ; & parceque personne sur la Terre n'a été plus étroitement lié avec lui que sa sainte Mere qui l'a porté dans ses chastes entrailles, il nous a ordonné que comme Marie avoit été inseparable de son Fils, qu'elle l'avoit suivi jusques au pied de la Croix, que l'on ne la separât pas du culte que nous rendons à Jesus-Christ, qu'elle eût ses Fêtes & ses devotions parmi nous selon les régles de l'Eglise.

Voilà, Messieurs, quel est l'esprit de cette Maison, qui vient de Jesus-Christ, & qui porte à Jesus-Christ. Nos réglemens sont en petit nombre. Ils ne sont faits que pour entretenir l'uniformité parmi nous. Comme nôtre esprit est celui de Jesus-Christ, les pensées, les maximes de Jesus-Christ qui sont dans l'Evangile, sont nôtre régle. Ainsi la lecture de ce divin Livre nous est fort recommandée. Nous le devons porter avec nous, comme la Relique la plus precieuse, & la marque la plus belle de nôtre Religion. Nous en devons lire un chapitre tous les jours à genoux & tête nuë. On instruit ceux qui entrent parmi nous à regarder l'Evangile qui nous peint la vie de Jesus-Christ, & nous raporte ses actions & ses paroles, comme le modelle sur lequel nous devons nous former, en exprimant dans nos mœurs & dans nos conversations ce que nous y voïons.

Nous avons beaucoup d'estime pour les

Ordres religieux : pour leur esprit de penitence, de retraite ; & si nous ne nous assujetissons pas à toutes leurs régles saintes qui les metent dans une heureuse necessité de pratiquer l'Evangile, ce n'est pas que nous n'aïons l'idée de ces régles qu'en doivent avoir tous les Chrêtiens. L'Eglise est une armée où il doit y avoir diferens corps. Etant Prêtres & par consequent obligez de servir le public en la maniére que le faisoient les Apôtres & les Disciples de Nôtre Seigneur, nous tâchons de suivre leur exemple, & de pratiquer comme eux l'Evangile avec une sainte liberté. Si nous ne faisons donc point les trois vœux de Religion, de Pauvreté, de Chasteté, & d'Obeïssance, nous tâchons de les pratiquer. On nous inspire un amour tout particulier pour la pauvreté. L'on ne permet pas qu'on se serve d'étofes riches & éclatantes, de toile fine, de souliers propres. Les meubles de nos chambres doivent être simples, de bois & l'on en bannit tout ce qui pourroit ressentir en quelque maniére le luxe des riches. On ne sert point de viandes qui coûtent beaucoup, la quantité est sufisante, & ceux qui veulent suivre l'esprit qui doit animer nôtre Maison, s'habituent à manger peu, à choisir dans ce qu'on leur donne ce qu'il y a de plus grossier, & à se faire l'estomach aux viandes les plus dificiles, qui sont la nourriture des Pauvres. L'on nous aprend que c'est une mortification plus agréable à Dieu de manger sans se plaindre de ce qu'on nous donne, de quelque façon qu'il ait été aprêté, que de faire des jeûnes extraordinaires, que Dieu ni l'Eglise n'ordonnent point.

On nous dit souvent qu'il faut s'exercer à

se passer des Creatures. Ceux dont le Temperament est fort, rejetent les soulagemens dont les foibles ont besoin. Nous ne renonçons point à nôtre patrimoine, mais chacun se sert de son bien comme s'il l'avoit reçû en aumône. Il y en a qui donnent volontairement leurs revenus, & les metent en commun comme on le faisoit dans les tems heureux des Apôtres. Ils les confondent pour ne se point distinguer de ceux qui sont pauvres, & faire que nôtre Communauté soit une image de celle que les Apôtres formérent avec les premiers Chrêtiens dans les commencemens de l'Eglise.

L'on n'a aucune indulgence chez nous pour les vices opofez à la chasteté, chacun en est si bien persuadé, que long-tems avant que sa conduite puisse être suspecte, il use de la liberté qu'il a de sortir de nôtre Compagnie. Ceux qui ne peuvent être utiles aux Personnes de sexe diferent, ne leur parlent jamais, quand mêmes elles seroient consacrées à Dieu. On ne voit que rarement hors le Tribunal de la Penitence celles que l'on confesse. Les conversations que l'on a avec elles sont courtes, jamais la nuit, ni dans des recoins, mais en des lieux découverts, autant qu'on le peut, & en presence de témoins. Par ce moïen on évite les scandales ; & les soupçons étant punis rigoureusement, le crime ne se commet pas.

L'obéïssance qui se pratique ici surprend ceux qui ont peine de comprendre que des Personnes libres se soûmetent si facilement aux ordres d'un Superieur, qui n'a point d'autre pouvoir sur elles que celui qu'elles lui donnent ; mais celui de l'amour est bien

grand, & tout Homme qui obéït par un principe de pieté, se rend à ce qu'on lui ordonne avec une exactitude qui n'est pas commune. Outre cela ce n'est point à des Hommes qu'on nous oblige d'obeïr. Les Superieurs ont soin de nous metre devant les yeux les Régles Ecclesiastiques. Nous les étudions comme les Religieux la Regle de leur Patriarche. Or il n'y a rien qui ne soit reglé dans les Conciles, dans les Sinodes, dans les Bulles des Papes, ainsi chacun suit ces Regles qu'il connoît; & il n'a aucune repugnance à s'assujettir à des Ordonnances qu'il ne pourroit rejeter, sans se revolter contre l'Eglise.

Pour Cloître on nous donne l'amour de la solitude. C'est une infamie chez nous d'aimer le Monde, de sortir de la Maison lorsque nous n'y sommes point contraints par la charité. Nous ne mangeons que rarement hors de nôtre Maison. C'est une maxime que nous tâchons de suivre, de ne faire aucune action humaine devant les Hommes, comme sont celles de boire, de manger, de joüer, de rire; de sorte que le Peuple ne nous puisse voir qu'à l'Autel, & dans les exercices de nôtre Ministere. Cette solitude n'est ni dificile, ni penible. Nous aimons la verité, les jours ne sufisent point pour la consulter autant de tems que nous le souhaiterions, ou pour mieux dire, on ne s'ennuïe jamais de la douceur qu'il y a de l'étudier.

On a toûjours eu cet amour pour les Lettres en cette Maison. Ceux qui l'ont gouvernée ont tâché de l'entretenir. On a pour cela un soin tout particulier de nos jeunes

Gens. On leur donne d'habiles Maîtres qui leur font aimer les Livres, qui reglent leurs Etudes, & leur marquent les Livres qu'ils doivent lire : qui president aux conferences qu'ils doivent faire. Là chacun selon sa capacité aporte quelque petite piece, sur laquelle tous disent leur sentiment. On propose des dificultez sur l'Histoire, sur les coûtumes des Anciens, sur la Grammaire. L'on ne nous propose pas la Science comme une fin, mais comme un moïen, & l'on nous aprend que c'est seulement pour en faire usage qu'on doit la rechercher. Ainsi communément on tâche d'arriver par les voïes les plus abregées à ce que l'on ne peut ignorer sans danger. On nous avertit de ne point embrasser des desseins qui surpassent nos forces, & qui nous détourneroient de l'aplication principale que nous devons aux emplois ausquels la Providence nous a liez.

Néanmoins quand il se trouve quelque esprit penetrant & étendu qui a un rare genie pour les Sciences, on le décharge de toute autre afaire ; & l'on ne croit pas qu'il puisse rendre de services plus utiles à l'Eglise qu'en étudiant. Il est important qu'il y ait des Personnes consommées dans les Sciences pour resoudre les dificultez de ceux qui commencent d'étudier, & aux decisions de qui on puisse se fier & s'arrêter ; qui soient prêts de combatre ou de vive voix ou par des écrits contre les Heretiques. On nous laisse suivre les atraits particuliers que nous avons pour certaines Etudes ; mais la grande Etude est de la discipline de l'Eglise, des Ecritures, des Conciles & des Peres. On nous donne beaucoup d'amour pour la verité : l'on

ne nous oblige point dans nos Etudes particulières de nous atacher à aucun sentiment & de ne voir que ce qui peut nous entêter de ce sentiment. On croit que c'est aveugler un esprit, au moins que c'est lui ôter la liberté de voir.

Une des choses, dit Theodose, à ce bon Ecclesiastique, qui me charme dans vôtre Maison, c'est l'union que je remarque entre ceux qui la composent. Je m'imagine voir cette premiere assemblée des Chrêtiens, qui n'avoient tous qu'un cœur. C'est sans doute vôtre honnêteté & cette ouverture de cœur que vous avez les uns pour les autres, qui vous lient ensemble.

L'honetêté, dit ce bon Prêtre, est le nœud de la societé civile; car enfin qui est-ce qui peut vivre avec ceux dont il n'est pas aimé, où qui le méprisent; au contraire, nous nous rendons facilement aux caresses & aux marques d'estime & d'honneur dont les autres nous previennent. Tout ce qu'on nomme honnête & civilité, ne consiste que dans un sage discernement de ce qui peut plaire, ou blesser ceux avec qui nous vivons, & de ce que l'ordre & la bienseance aprouvent ou condamnent. Ceux qui sçavent faire ce discernement, & pratiquer ce qui plait sont propres pour la societé; & comme cette vertu est utile au Public, on lui rend d'un commun acord l'honneur qu'elle merite. C'est de là que ceux en qui cette vertu paroit, sont apellez Gens d'honneur; mais il n'y a guere de Gens parfaitement honêtes dans le Monde. Il n'y a qu'une fausse aparence d'honêteté. La civilité aujourd'hui semble

ne consister qu'à deguiser son aversion & le mépris qu'on a pour les autres. Aussi il n'y a que les simples qui s'y laissent tromper, & les signes d'honneur & d'amitié ne sont plus l'éfet qu'ils devroient faire à cause de l'abus qu'on en fait, & que l'on ne s'en sert que pour tromper : Mais parmi des Personnes de pieté incapables de dissimulation & de fourberie, les marques d'honneur dont on se previent ne sont point équivoques. Les témoignages d'une afection sincere que l'on se donne les uns aux autres, forment entr'eux une union admirable.

Lorsque nous recevons de jeunes Gens, nous leur faisons lire les excellens Traitez de la Civilité qui ont été composez en ce tems ; mais nous évitons ce qui est importun dans les civilitez du monde, & ce que la flaterie ou l'orgueil font faire. Ce qu'on apelle honêteté n'est souvent qu'un commerce de vanité & de flaterie. On honore pour recevoir de l'honneur. J'ai apris parmi nous que la civilité bien entenduë n'est que la charité Chrêtienne qui est ingenieuse à trouver les ocasions d'obliger ses Freres, de les consoler dans leurs maux, de les servir dans leurs besoins, de se conjoüir avec eux, dans le bien qui leur arrive : Qui sçait éviter avec prudence ce qui les pourroit choquer, ou leur causer de la tristesse, qui suporte avec patience leurs défauts, les cache, les dissimule, leur en épargne la honte & la confusion. Cela se fait d'une autre maniére quand on aime, que lorsqu'on a le cœur plein de haine, ou d'indiference, & qu'on n'est apliqué qu'à suivre

exterieurement ce qui se pratique entre les Gens du Monde. Nous avons le dernier mépris pour ceux qui veulent s'élever au dessus des autres, qui donnent tout à leur humeur, & qui ne craignent point d'être incommodes. La charité est en honneur parmi nous. On nous aprend aussi qu'un esprit bien fait aime l'ordre, qu'il n'agit point par boutade, par fantaisie : Que la raison le conduit, & qu'en toute ocasion il a égard à ce que la bienseance demande, c'est-à-dire, à ce qui est de l'ordre, & à ce que la sagesse prescrit. Il n'y a rien qui nous soit plus oposé qu'un certain esprit de dissipation & de déreglement, qui sent l'Ecolier ou le Soldat ; ce qui est oposé à l'esprit de Dieu, qui fait toutes choses avec poids & avec mesure. Aussi l'on ne soufre point ceux qui aiment le désordre. Nous vivons ici avec une grande liberté, mais on n'y aime pas le libertinage, ni qu'on fasse ressembler nôtre Maison à une Place publique, ou à un Corps-de-Garde. On veut que tout soit en ordre, sans confusion, qu'on parle avec retenuë. Nous avons des heures de silence ; & en toutes choses nous tâchons de suivre les Régles que nous ont donné les Peres & les Conciles, qui sont descendus dans le détail, & ont fait des loix pour tout, pour les habits des Clercs, pour leurs meubles, leurs ocupations, touchant la modestie, la maniere de parler, de converser & d'agir. On nous fait aprendre ces Regles par cœur.

Ce bon Ecclesiastique fit voir ces Regles à Theodose & à Aminte, qui en admirérent la disposition. Elles étoient conçûës dans les

propres termes des Conciles & des Peres. L'on acuse les personnes de Communauté, dit Theodose de sçavoir tres-bien l'art & le secret de s'établir : On ne peut pas vous faire ce reproche.

Nous n'avons point besoin de cet art, repartit cet Ecclesiastique, puisque ces établissemens nous sont odieux. J'ai oüi dire cent fois à mes premiers Directeurs, qu'il faut se détruire dans l'esprit des Hommes, afin que Jesus-Christ y regne seul, que c'est un crime dans le tems qu'on le prêche de vouloir se metre en sa place & avoir des idolatres d'un merite imaginaire. Nôtre but est de gagner des ames à Dieu, & parceque rien ne produit davantage la confiance que le desinteressement de ceux qui nous parlent, & la persuasion que nous avons qu'ils aiment nôtre salut, nous bannissons avec un soin tres-particulier tout soupçon d'avarice. Nous ne portons de prés ni de loin ceux qui se servent de nôtre ministere, à nous faire des presens. Aussi pour n'être point dans la necessité de recourir aux Personnes riches, ni dans le danger de trahir nôtre Ministere par des bassesses & par des flateries, nous n'entreprenons rien qui nous engage en de grandes dépenses, comme des bâtimens superbes, des dorures, des peintures riches. C'est pourquoi en bornant nos desirs, nous avons abondamment le necessaire. Cependant nous faisons profession de traiter honêtement tout le Monde. On ne soufre point parmi nous qu'on parle avec mépris ni du lieu où l'on se trouve, ni de ceux avec qui on vit. On a de la déference pour eux ; on les oblige en tout ce qu'on peut, on les aide

& soulage dans leurs maladies, on les console dans leurs disgraces. En ce tems d'afliction qu'ils ne peuvent point soupçonner que quelque interêt secret nous fasse agir, c'est pour lors que nous sommes plus portez à leur rendre service. Nous avons beaucoup de reconnoissance des biens qu'on nous fait, mais nous ne sçavons ce que c'est que de tenir regître du mal. C'est un crime chez nous de s'ingerer dans les familles, de se mêler de mariages, de procez. Nous avons de grands sentimens de veneration pour les Magistrats. Nous observons leurs loix, regardant Dieu en leur personne. La fin de cette soumission est de suivre l'ordre de Dieu qui les a établis, & de pouvoir sous leur autorité & leur protection, travailler en paix aux ouvrages qui sont tombez en partage à cette Maison. Nous suivons l'avis que saint Pierre donne aux serviteurs, d'être soûmis à leurs Maîtres avec toute sorte de respect, non seulement à ceux qui sont bons & doux, mais à ceux qui sont rudes & fâcheux. *Etiam dyscolis.*

J'ai oüi dire à un Prêtre vertueux que l'humiliation étoit aussi necessaire aux Compagnies entiéres qu'aux Particuliers ; car outre qu'il faut que les Membres & le Corps d'une Maison Ecclesiastique ressemblent aux Apôtres & à l'Eglise, à qui Jesus-Christ a predit de continuelles persecutions sur la Terre. Nous voïons par experience que les contradictions sont extrémement utiles. Elles sont aux Hommes ce que l'Hiver est aux Plantes. Parceque durant l'Hiver les Plantes sont sans feüilles & sans fleurs, il semble que ce tems leur soit fort contraire ; on se trom-

pe : c'est alors qu'elles se nourrissent, & qu'elles se preparent à porter le fruit. Quand on est humilié, on r'entre en soi-même. On ne pense point tant à se produire. On se conduit avec plus de sagesse. On pese ce qu'on dit. On mesure ses actions. Caton avoit sujet de dire aux Romains, que pendant que Carthage subsisteroit ils seroient florissans, parceque la crainte de cette rivale les empêcheroit de se relâcher. Et si nous voulons bien peser les choses, nous trouverons que souvent ceux qui nous attaquent ne nous font pas toute l'injustice que nous pretendons; car nous ne sommes pas si exemps de toutes fautes, que quelqu'une n'ait donné un juste sujet de plainte à ceux qui ne sont pas obligez de nous défendre, & qui ne nous aiment pas. Si on nous laissoit en repos cette faute s'augmenteroit, & elle seroit comme un mauvais levain. Aprés que l'on nous en a châtié, si nous ne nous corrigeons pas, au moins le mal ne va pas si loin. Si Dieu nous aime, disoit ce Prêtre éclairé, il excitera de tems en tems des orages contre nous qui ne nous renverseront point, pendant que nous serons enracinez & fondez dans la charité, comme dit l'Apôtre. L'orage ne fera tomber que le fruit qui étoit déja gâté.

Ce discours fit une si forte impression sur Eugene, qu'il le prit pour la voix de Dieu qui lui marquoit sa volonté. Il chercha une ocasion favorable pour s'entretenir en particulier avec un des Ecclesistiques de cette Maison. Il en aperçût un qui se promenoit seul dans une des allées du jardin, & il l'alla joindre. Ils entrerent bien-tôt en matiere. Euge-

ne lui demanda quels étoient les emplois de leur Maison.

Nous sommes, dit-il, dévoüez au service de l'Eglise, ainsi nous en embrassons tous les emplois. Pour nous y preparer on nous envoïe dans une Maison que nous avons à la campagne à quelques lieuës d'ici destinée pour les premiers exercices de pieté. Là pendant une année on s'aplique à nous vuider de l'esprit du Monde & de ses maximes ; & on nous tourne vers Dieu, afin que nous ne regardions que lui le reste de nôtre vie. On nous fait lire l'Evangile qui est nôtre grande Régle, & on nous avertit d'exprimer chaque jour dans nos mœurs les veritez que nous y lisons, ainsi que les Peintres dans les Academies expriment avec le craïon les traits du modele qui leur est proposé. On nous exerce à l'Oraison, à la Priere. On nous forme aux ceremonies de l'Eglise, au chant, & en general on nous donne des dispositions pour tous les emplois Ecclesiastiques.

Aprés cette premiére année on aplique ceux qui ont achevé le cours de leurs Etudes, & qui sont encore jeunes à instruire les enfans du voisinage qui nous ont été confiez.

Quoi ! Monsieur, dit Eugene, vous obligez ceux qui entrent chez vous d'enseigner ?

Cela lui parut dificile : mais la maniere dont cet Ecclesiastique lui parla de l'éducation de la jeunesse, leva bien-tôt cette dificulté. Il lui fit voir qu'on ne devoit confier la Jeunesse qu'à des personnes d'une grande pieté, qui eussent beaucoup de sçavoir & de juge-

ment. Lorsqu'un Homme n'agit que par un motif d'interêt, il neglige ceux qu'on lui a confiez, il n'est aucunement touché de leurs fautes, ainsi il n'a point de zele pour les corriger : il lui sufit de sauver certaines aparences, sous lesquelles il cache sa negligence. Un Maître ne reüssit jamais s'il n'aime ses Disciples comme un pere aime ses enfans, & s'il n'en est aimé reciproquement. Celui qui n'aime pas ne sçait ce que c'est que de se rendre à des avis qu'il regarde la plûpart du tems comme des injures. Un Maître sans pieté est un furieux & ridicule tiran, qui enflé d'orgueil de se voir le premier parmi des enfans qui le craignent, exerce sur eux un empire cruel. Il ne peut suporter aucun de leurs defauts : un petit mot qui échape de leur bouche dans le tems qu'il leur avoit commandé de se taire, est puni comme un blasphême : un solecisme est un homicide. Vous le voïez ce Regent plus coupable que ses Ecoliers, s'emporter, & fraper outrageusement des enfans tendres & delicats : il les charge d'injures, & outre le dégoût de l'étude qu'il leur cause, il leur donne un tres-méchant exemple. C'est ce qui a rendu cette profession presque honteuse. Ceux qui n'ont pas soin d'en éviter les defauts, conservent hors du College une humeur orgueilleuse & fiere. Ils ne prennent pas garde dans les Compagnies qu'ils ne sont plus avec leurs Ecoliers, & qu'ils n'ont pas droit de regenter tous les Hommes.

Ce bon Ecclesiastique ajoûta que pour instruire il falloit avoir beaucoup de patience : qu'il avoit entendu dire à un Homme d'une grande sagesse, que les premieres années de la

vie en étoient l'Hiver : que comme les Laboureurs ne se découragent pas en semant dans un tems où la terre ne peut produire aucun fruit ; qu'aussi en travaillant à l'education des enfans on ne devoit pas se rebuter du peu de profit qu'on leur voïoit faire. *Dabunt fructum in tempore opportuno.* Il disoit qu'on les dévoit traiter avec douceur, qu'en chatiant toutes leurs fautes, on leur donnoit de l'aversion pour l'Etude, qu'ils ne peuvent encore les aimer, & qu'on ne les guerissoit point. C'est pourquoi, disoit-il, quand le châtiment est necessaire, il faut qu'il soit plus honteux que douloureux, & qu'il ne fasse point de plaïes qui rendent les Maîtres odieux. Il y a plusieurs autres voïes que le foüet, & pour ramener les enfans à leur devoir : une caresse, une menace, l'esperance d'une recompense, ou la crainte d'une humiliation font plus d'éfet que les verges. Ceux-là se trompent qui croïent devoir porter le feu par tout où ils voïent de la corruption ; & qu'il seroit honteux pour eux qu'un enfant eût fait une faute, qu'ils n'eussent pû punir.

J'en ai connu, dit cet Ecclesiastique, qui étoient de cette humeur qui se fussent crû vaincus si un Ecolier eût pû se dérober à la rigueur de leurs châtimens. Quoique l'objet en paroisse petit, les passions ausquelles on se laisse aller contre les enfans, ne peuvent être innocentes. Les impatiences, les sentimens d'aigreur, les paroles injurieuses, la colere, la vengeance à l'égard des Disciples sont des pechez considerables, dont les Maîtres qui n'ont point de vertu, se rendent, mille fois chaque jour coupables.

Outre la douceur on a besoin de prudence; car enfin il faut une espece de Politique pour gouverner ce petit Peuple, pour le prendre par ses inclinations, pour prevoir l'éfet des recompenses & des châtimens, & les emploïer selon leur usage. Il y a des tems d'opiniâtreté où un enfant se feroit plûtôt tuër que de plier. C'est être bien cruel ou bien imprudent que de ne pas laisser passer ce mauvais tems.

La principale chose qu'on doit enseigner aux jeunes Gens, c'est la vertu : elle n'entre pas facilement dans leur esprit lorsqu'elle a l'aparence d'une leçon. Il y a des moïens de verser de bonnes maximes dans leur cœur, presque sans qu'ils s'en aperçoivent. Dans chaque leçon il doit y avoir quelque chose pour la pieté, mais il faut que cela soit bien placé. A l'ocasion d'une faute que l'un d'eux aura faite, on peut se servir de la chûte de celui-là pour redresser les autres. Les compositions qu'ils font doivent avoir pour sujet quelque excellente verité. Ce qu'ils aprennent par memoire doit être utile pour leurs mœurs. Un Maître vertueux acompagne d'une reflexion sage & courte, l'Histoire qu'il leur fait lire, ou qu'il leur raconte Quoiqu'il ne puisse pas les suivre par tout, il sçait tout néanmoins. Tantôt en general avec des paroles tendres & pleines de son amour & de son zele, il les avertit en public de ce qu'ils doivent fuïr tantôt il le fait en particulier, leur épargnant la confusion, selon qu'il connoît qu'ils se conduisent, ou par honneur ou par crainte.

Mais sur tout il faut que le Maître ait

'esprit reglé pour établir un bon ordre & pour le garder avec une grande uniformité. Ce n'est pas par les châtimens qu'on conserve l'ordre, mais par une grande exactitude. Le Maître doit avoir un soin égal de tous sans en negliger aucun, s'instruisant de toutes les fautes, quoiqu'il ne les punisse pas toutes. Car enfin il ne faut pas qu'il soit toûjours severe, qu'il crie & qu'il gronde sans relâche, ce qui le rendroit odieux. Il doit travailler à rendre ses leçons agreables ; & pour cela de tems en tems aprés quelque aplication un peu forte, il doit réjoüir ses Ecoliers par le recit de quelque petite Histoire.

Quoi, Monsieur, dit Eugene, un jeune Homme est-il capable d'une si grande conduite aprés cette premiére année que vous lui donnez pour se former à la pieté ?

Ce n'est pas lui, qui a cette conduite, il ne fait que l'executer. La main n'a ni sagesse ni vertu, cependant elle agit tres-bien, quand elle est atachée à un corps qui a une bonne tête. Il y a des Superieurs qui ont de l'experience & de la doctrine pour conduire ces jeunes Maîtres qui agissent selon leurs ordres, ou plûtôt selon les regles que l'on doit suivre dans l'éducation des enfans.

Mais, Monsieur, ajoûta Eugene, cet emploi est bien penible pour de jeunes Gens.

N'est-il pas juste, répondit cet Ecclesiastique, que puisqu'ils ont voulu se charger du joug de Jesus-Christ, ils le portent avec patience ? Quel autre service pourroient-ils

ne rendre à l'Eglise?Ne faut-il pas faire penitence ? On les en avertit, leur faisant comprendre qu'ils seroient tres-malheureux de s'aquiter de cet emploi par l'esperance de quelque gloire qu'il y a en reüssissant, & de ne pas raporter à Dieu un travail qui est souvent ingrat. O entretient avec soin ce premier feu de la pieté qu'on a alumé dans leur cœur, & on les fait souvenir continuellement que n'étant pas des Maîtres à gage, ils doivent éviter les defauts qui rendent leur profession méprisable, & qui empêchent qu'elle ne soit utile.

Je vous parle sincerement, dit-il, jamais emploi ne m'a été si doux que celui-là ; car n'est-il pas aussi agreable de semer la verité dans une ame, que des graînes dans un jardin : de cultiver des esprits que des fleurs. Il est vrai que la plante ne se revolte jamais contre le Jardinier, comme font les Hommes contre ceux qui les instruisent ; mais outre que dans ces petits troubles de College, souvent les Maîtres sont plus coupables que les Disciples ; ce n'est pas qu'ils manquent les premiers ; mais enfin le grand mal est causé par leur rigueur excessive & par un emportement déraisonnable. Outre cela, dis-je, quand on a de la douceur, qu'on aime les enfans, on les trouve doux, on en est aimé : sur tout si l'on sçait leur inspirer la crainte de Dieu, car on les retient par ce lien & on en fait tout ce qu'on veut.

Ajoûtez que ces premiers exercices bien pris nous sont tres-avantageux. Sans eux le tems de nôtre jeunesse passeroit inutilement. Pour bien aprendre, il faut enseigner. On

sçait beaucoup mieux les choses dont on a été obligé d'instruire les autres. Ainsi ceux qui ont été apliquez à l'instruction de la Jeunesse, ont plus de disposition pour tous les emplois de l'Eglise, où la connoissance des Letres humaines est d'un tres-grand usage.

Le tems de la Jeunesse s'étant écoulé dans ces exercices, selon qu'on se sent atiré de Dieu, & selon les vûës que les Superieurs ont sur nous aprés avoir étudié nôtre capacité & ce qui nous convient, chacun prend un autre emploi. On écoute sur toutes choses la voix des Evêques qui veulent bien se servir de nous.

Regarde-t'on, dit Eugene, ceux qui ont des emplois hors de cette Maison, & qui possedent des Benefices, comme s'ils étoient encore de vôtre Corps.

Oüi, sans doute, repartit cet Ecclesiastique, quand ils ont pris ces Benefices d'une maniére Canonique, c'est-à-dire, que le desir de vivre avec plus de liberté, plus commodément, & d'être riches, ne les leur a pas fait rechercher par des intrigues que la pieté ne soufre point. Ce qui arrive rarement parmi nous; non par un amour aveugle pour nôtre Communauté, mais par la vûë du peril des Beneficiers obligez de vivre avec des Laïques, avec leurs parens qui les assiégent, & qui se rendent tôt ou tard maîtres de leur Maison. Autrefois les Clercs ne vivoient point seuls. Chaque Eglise avoit sa Communauté, & la Regle vouloit que chaque Ecclesiastique eût un témoin de ses actions, qui étoient en même-tems son Gardien & son défenseur contre les ataques du Diable, qui se sert de l'obscu-

rité du peché, pour le faire commetre. Nous voïons que les Benefices sont dangereux & funestes à ceux qui les desirent & à ceux qui les possedent. Ceux qui les desirent n'y peuvent guere arriver que par des moïens que les saints Canons condamnent de Simonie. Quand on est Beneficier, il est dificile d'user de ses revenus selon les Regles de l'Eglise, & de conserver cet esprit de pauvreté qu'elle demande. Cent choses, dont on se passoit facilement quand on avoit peu de bien, deviennent necessaires aprés qu'on est devenu riche.

Ce n'est pas seulement en possedant un Benefice qu'on s'expose à plusieurs dangers, mais encore en le quitant. Les parens par leur importunité & par leur adresse viennent à bout d'un oncle & d'un cousin. La crainte de Dieu le fait resister quelque tems; mais enfin ils se servent de son âge ou de sa maladie, & lui font quiter d'une maniére qui n'est point permise, le Benefice, que peut-être il avoit pris par des voïes injustes. Ainsi ceux d'entre nous qui ont l'esprit Ecclesiastique, s'estiment heureux d'être à couvert de tous ces dangers. Ils servent l'Eglise, sans aucun interêt pour plaire à Dieu seul.

Nous ne négligeons point la Predication. Nous avons perdu depuis peu de tems dans cette Maison un excellent Homme, qui avoit tous les talens de la Predication, la netteté & la pureté du langage, la force des mouvemens, un air insinuant qui gagnoit tout le monde, une declamation libre & naturelle, des gestes riches, la voix belle, forte & distincte. Il joignoit à ces talens qui

lui étoient communs avec plusieurs autres Prédicateurs une pieté singuliere. Il ne se proposoit que la conversion des Pecheurs, choisissant pour sa matiere ce qui les pouvoit toucher plus vivement. Il puisoit ordinairement ses pensées dans les Livres de pieté, comme dans Grenade, dans les Instructions Chrêtiennes, dans le Pere le Jeune, & dans les autres Livres qui ont de l'onction. Il ne se servoit de son Eloquence que comme d'un flambeau pour dissiper l'obscurité. Il ne sçavoit ce que c'étoit que de briguer des Chaires illustres ou riches. Il alloit où il étoit apellé, ou plûtôt il suivoit l'esprit de Dieu. Quand il arriva ici pour y prêcher, il demeura caché dans une solitude où il se remplit de Dieu, se preparant à son Ministere par la Pénitence, jusques à ce qu'il parut en Chaire. Pendant le cours de ses Prédications il n'avoit commerce avec le Monde que dans la necessité, achevant dans ces entretiens particuliers ce qu'il avoit commencé dans ses Prédications.

On ne le vit point dans les festins, où les Prédicateurs détruisent tout ce qu'ils ont dit en Chaise. Sa vie étoit Pénitente. Il preparoit ses Sermons, avec le soin qu'il devoit; mais c'étoit principalement en les arrosant de ses larmes, & demandant à Dieu par ses prieres qu'ils fissent l'éfet qu'il en atendoit. Il étoit si vivement persuadé de la sainteté de nôtre Religion, que les plus petites fautes, & la seule aparence du peché lui causoient des peines étranges. Quand il fut prés de la mort, c'étoit des tremblemens & des craintes qui ne se peuvent exprimer. Ah mon cher ami! me disoit-il, que je serai puni d'avoir

prêché si foiblement la verité ! Pour reparer mes fautes autant que je le puis dans l'état où je me vois, je vous conjure d'exhorter de ma part tous nos amis, qu'ils prêchent par tout & en tout tems, qu'il n'y a que ce qu'on fait par le principe de l'amour de Dieu qui nous puisse délivrer de l'Enfer. Ce furent ses dernieres paroles. Ce bon Ecclesiastique fut attendri en les raportant.

Alors Eugene lui aïant demandé ce qu'il falloit faire pour entrer en sa Compagnie. Ce n'est pas une chose dificile, lui répondit-il. Tout Homme qui a de la pieté y est receu avec joïe. Il ne peut nous être inutile ; entre tant de diferens emplois que nous avons, quelqu'un lui conviendra.

La seule vertu est le lien de nôtre Compagnie. Elle en entretient l'édifice, qui sans elle se dissiperoit en un moment. Aussi ne reçoit-on que des personnes qui paroissent vertueuses. Nôtre Maison étant composée de Prêtres, ou de Personnes qui aspirent à la Prêtrise, la vocation ordinaire de ceux que Dieu y apelloit c'est une grande innocence ; ainsi ceux qui sont tombez en de grands crimes, doivent penser à des retraites plus severes pour y faire Penitence. Néanmoins, quand nous voïons des marques d'une vocation sainte dans ceux qui n'ont pas été innocens, qu'ils ont un desir ardent & des-interessé d'entrer parmi nous, & qu'ils ne se sentent point apellez d'ailleurs, nous les recevons, mais nous ne leur parlons point de prendre aucun Ordre qu'aprés plusieurs années, & qu'ils se sont purifiez par la Penitence, dont une vie reglée & éloignée de tout commerce du Monde fait la principale partie.

Si Eugene eût demeuré encore quelquetems dans cette maison, il se seroit ouvert sur le dessein qu'il venoit de concevoir. Cet Ecclesiastique qui avoit reconnu à l'ardeur avec laquelle il l'écoutoit, ce qui se passoit dans son cœur, Monsieur, lui dit-il, avant que de le quiter : vous étes dans un âge où il faut penser à l'Etat que vous devez prendre. Ne vous déterminez pas si tôt; mais aussi quand vous l'aurez fait une fois, & que vous aurez connu où Dieu vous apelle, soïez fidelle à cette vocation. L'esprit de l'homme est inconstant. Il y en a qui croïent que la legereté n'est pas criminelle, pourveu que du bien on aille au bien. Les saintes Ecritures ne nous donnent pas cette idée de la vertu. L'Homme de bien ne se conduit point par fantaisie. La volonté de Dieu est son étendart; il ne va que là où il la voit clairement. Les Israëlites dans le desert ne partoient point du lieu où ils campoient, que lorsque cette Colomne de feu qui les guidoit, commençoit à se mouvoir, s'arrêtans là où elle se reposoit : *Ad nutum Dei movebant castra.* David aprés la mort de Saül ne sortit point de son exil ; quoiqu'il parût que Dieu vouloit qu'il allât regner ; qu'aprés qu'il eut derechef consulté Dieu : *Ascendam.* C'est cette fermeté que Jesus-Christ recommandoit à ses Apôtres, lorsqu'il leur défendoit de changer de demeure. *Etant entrez dans une Ville où vous serez logez, demeurez y.*

On commence avec ferveur, dit cet Ecclesiastique, & on entre avec courage dans le chemin de la vertu. Lorsque ce feu vient à se ralentir, les dificultez rebutent. Si on aperçoit donc des chemins plus aplanis & plus agreables, on se persuade aisement qu'on pourra

arriver au Ciel, par des voïes plus douces que celles où l'on étoit entré. On les quitte, quoi qu'elles fussent peut-être les seules par lesquelles Dieu nous appelloit à la gloire éternelle. Le grand chemin du Monde est plein de pieges. Ce n'est que pour cela que Dieu dans ces derniers Siecles a porté les Saints à multiplier les Communautez Ecclesistiques & Religieuses, où l'on peut marcher sûrement dans la voïe que l'Evangile nous trace. Que de perils on évite dans une Communauté ! Est-ce avoir de la foi & aimer son salut, lorsque Dieu nous a apellé à un Etat saint, où il nous seroit facile de faire nôtre salut, de le quiter pour en prendre un autre où tout est dificile, à la reserve de pecher ? Qu'avons-nous à faire ici-bas que de bien mourir ? Un homme sans foi s'il avoit à commencer de vivre, & que les circonstances de sa naissance dépendissent de lui, voudroit sans doute naître dans un païs & dans une condition où il pourroit mener une vie delicieuse. La mort ne dépend guere plus de nôtre choix que la naissance ; mais enfin celui qui a de la foi autant qu'il le peut, choisit un lieu, où il lui sera plus facile de bien mourir. C'est le moment le plus important. Le bonheur ou le malheur en dépendent. Il faut envisager sans cesse ce moment. Au lieu que les gens du Monde ne pensent qu'à vivre commodément, ne pensez, Monsieur, qu'à bien mourir ; & reglez sur cette pensée toutes les resolutions que vous prendrés.

VI. ENTRETIEN.

LA connoissance des bons Livres doit faire une des principales parties d'un traité des Etudes. On ne l'oublie pas en aïant cette occasion. Quelques jours aprés l'Entretien precedent Aminte mena Theodose & Eugene chez un Gentilhomme de son voisinage, qui avoit une parfaitement belle Bibliotheque. Ce qui s'y passa a trop de liaison avec le dessein de mon Histoire pour n'en point parler. L'on jetta d'abord les yeux sur les Livres de belles Letres. Ce nom comprend la Grammaire, la Rhetorique, la Poësie, & l'Histoire. C'est aussi ce qu'on apelle *Philologie*. Il y avoit plusieurs Tabletes pour cette matiére. La premiere avoit cette inscription.

BIBLIOGRAPHES.

Le premier Livre de cette Tablete contenoit les Catalogues imprimez des plus fameuses Bibliotheques & les Bibliotecaires, c'est-à-dire, ceux qui raportent les Ouvrages de chaque Auteur considerable, & quelles en sont les meilleures Editions. Il y avoit aussi dans le même rang ceux qui indiquent sur chaque matiére les Auteurs qui l'ont traitée. Ces Livres, dit Aminte en se tournant vers Eugene, sont d'un grand usage : ils donnent la connoissance des Livres ; ce qui est fort utile, car quand on travaille sur une matiere qui ne

dépend pas de la seule raison, mais de plusieurs faits, & du jugement que les Hommes en ont porté, on aprend par le moïen de ces Livres les sources où l'on peut puiser ce qu'on cherche. Il n'est pas échapé à la diligence de ces Bibliotecaires un seul Auteur; ainsi quand il s'agit de sçavoir ce qui a été dit sur quelque matiére on sçait qui sont ceux à qui il faut s'adresser. Il est important de connoître les bonnes éditions de chaque Livre. Vous ne devez jamais lire un Livre que vous ne sçachiez quel en a été l'Auteur, le tems auquel il a écrit, sa vie, l'estime qu'on en a fait, & quelle en est la bonne impression. Parcourez cette tablete, tous les premiers Volumes ne sont que des Catalogues, celui-là c'est la Bibliotheque de Gesner, où vous trouverez tous les Ouvrages de ceux qui ont écrit avant lui, & les impressions fameuses qui en ont été faites. Ces trois Volumes sont de Possevin; le premier est la Bibliotheque choisie, où il propose dans la premiére partie la maniere d'étudier pour se rendre útile à l'Eglise, ensuite s'étendant sur le jugement qu'on a fait d'Aristote, de Platon & des autres Philosophes, il raporte tous les Auteurs qui ont excellé dans les belles Lettres. Les deux autres Tomes sont l'Aparat sacré, où il fait un examen des écrits des Peres, des Editions & des Versions qui en ont été faites.

Ces sortes de Livres sont du goût du Siecle. On a imprimé depuis quelques années les Catalogues de plusieurs fameuses Bibliotheques. Plusieurs aussi ont fait de ces Catalogues où generalement l'on trouve tous ceux qui ont traité en particulier chaque

Science, comme Draudius. Il y a, par exemple, des Livres faits exprés pour raporter le nom, & indiquer les Ecrits de ceux qui ont travaillé sur l'Histoire de la Philosophie, comme est celui de Pontius. On trouve de ces Catalogues pour toutes les Sciences, pour la Theologie, pour la Morale, pour l'Histoire, pour la Medecine. Le nombre de ceux qui ont dressé ces sortes de Catalogues est si grand, que depuis deux ou trois ans Teyssier de Nîmes en a fait un Catalogue d'un Volume in quarto. Encore une fois, ces Livres sont d'un grand usage. Les Catalogues des Bibliotheques particulieres ont cet avantage, qu'on sçait où se peuvent trouver les Auteurs dont on a besoin.

Il y a des Bibliographies, ou Catalogues de Livres, où l'on ne se contente pas de raporter les titres des livres ; mais outre cela on fait connoître les Auteurs, leur merite, leur naissance, leur païs, comme a fait Aubertin Mirée des Ecrivains des Païs-Bas ; Nicolas Antoine des Espagnols. Konigius dans sa Bibliotheque Alphabetique, qu'il nomme Ancienne & Nouvelle, donne un sommaire de la vie de chaque Auteur. Il y en a qui s'apliquent à raporter le jugement qu'on a fait des Auteurs, & qui sont ceux qu'on estime le plus, sur chaque matiere. C'est le dessein de celui qui nous a déja donné plusieurs tomes sous ce Titre de *Jugement des Auteurs*. Ç'a été aussi le dessein de celui qui a donné la Bibliographie curieuse imprimée en Allemagne. Je voi tous les jours paroître des Livres nouveaux sur cette matiére. Dés les premiers Siecles de l'Eglise elle a été cultivée. S. Jerôme a fait un Livre des Ecrivains Ecclesiasti-

que. M. du Pin ajoûte dans sa Bibliotheque des Extraits, ou Abregez : son ouvrage est tres-utile. Le dessein du P. Nourri Benedictin dans son Apparat à la Bibliotheque des Peres, n'en est pas fort different. Un autre Benedictin a critiqué M. du Pin. On peut se contenter du petit Livre du Cardinal Bellarmin touchant les Ecrivains Ecclesiastiques. Les Protestans ont aussi travaillé sur la même matiére, Rivet, Cavé, vous devez avoir de la curiosité pour les Journaux des Sçavans, pour les nouvelles de la Republique des Letres, pour la Bibliotheque Universelle, pour l'Histoire de la Vie, & des Ouvrages des Sçavans, les Actes de Lipsic, & de la Societé Roïale d'Angleterre, & pour tous les Ouvrages de cette espece. La connoissance des bons Livres est tres-necessaire. Les Ouvrages de Vossius sont utiles : Ce qu'il a écrit touchant les Historiens Grecs & Latins, les Auteurs de Mathematique, & les Poëtes est excellent. Vous y trouvez une partie de ce qu'on doit sçavoir d'un Auteur avant que d'en entreprendre la lecture. Voïez aussi la Vie ou les Eloges des plus fameux Ecrivains, dans les Dictionnaires de Moreri, de Hofman. La lecture de ces Livres est agreable à un Homme d'Etude, il y aprend plusieurs choses touchant la maniere d'étudier, & voit dans l'Histoire des Sçavans ce qu'il faut faire à leur exemple pour le devenir.

Celui de Bayle seroit extremement utile, si le desir que le Libraire a eu de gagner n'y avoit pas fait mettre des choses qu'on ne peut lire avec plaisir quand on n'aime pas la medisance, & qu'on a de la pudeur. Il faut

être ſincere, mais il y a des choſes qu'il faut taire lorſquil n'y a aucune raiſon de les publier. C'eſt une marque de malignité & de corruption de raporter toutes les mediſances qu'on a pû faire des hommes vertueux. Ce n'eſt que parcequ'on n'aime pas le merite, & que pour s'autoriſer dans ſes dereglemens, on voudroit que tout le monde fût dereglé, & qu'il n'y eût aucune veritable vertu. Auſſi ſi on lit avec tant d'empreſſement les Livres où l'on medit des grands Hommes, ce n'eſt que parcequ'on eſt bien aiſe de voir qu'ils étoient faits comme les autres. Aminte & Theodoſe paſſerent à la Tablette ſuivante qui avoit ce Titre.

ENCYCLOPEDIE.

Ce nom *Encyclopedie* ſignifie Science Univerſelle. Dans cette Tablette étoient les Encyclopediſtes, c'eſt-à-dire, ceux qui ont traité de toutes les Sciences en abregé. Theodoſe ne les eſtimoit pas, & à la reſerve de l'Encyclopedie d'Alſtedius, il les mépriſoit preſque toutes; parceque, diſoit-il, il eſt plus à propos d'ignorer entierement certaines choſes que de les ſçavoir mal. Lorſqu'on puiſe dans les ſources on n'a pas beſoin de ces ruiſſeaux. Ceux qui ſont Auteurs de ces ſortes d'Ouvrages s'imaginent que parceque ces petits Abregez leur ont ſervi à conſerver la memoire de ce qu'ils avoient apris, ils ſeront auſſi utiles aux autres. Une note abregée n'eſt connuë que de ceux qui en ont vû une explication étenduë. Pluſieurs aiment ces Abregez, parcequ'ils ſont commodes à leur pareſſe, qu'ils ſe contentent d'éfleurer les choſes, &

qu'ils s'estiment habiles quand ils sçavent seulement les termes des Arts.

On avoit joint aux Encyclopedistes, ceux qui ont fait des compilations, & qui ont ramassé comme dans des magasins ou lieux communs, tout ce que les Auteurs ont dit sur chaque matiere. Je connois, dit Aminte, de grands ennemis de ces sortes de Livres, & je crois qu'ils ont raison. Un ramas si bizarre ne peut guere produire que des monstres. Il est impossible de faire de tant de parties diferentes un tout proportionné, & qui ait cette uniformité qui fait l'agrément des beaux Ouvrages. Ceux qui lisent ces pieces décousuës dans ces Repertoires, ne peuvent sçavoir le dessein de leur propre Auteur; ils les apliquent donc mal, & contre l'usage pour lequel elles ont été faites. Lorsqu'on a un sujet à traiter, il est tres-dangereux d'avoir recours à ces lieux communs, parceque tant de diferentes choses, & ce grand nombre de divers sentimens confondent l'esprit, & l'empéchent de se former une image nette de ce qu'il doit dire. Ne vous laissez point éblouïr par ces beaux titres de Theatre de la vie humaine, de Poliantée, de Parterre des Orateurs.

Mais quoi, dit Eugene, il me semble que toutes les Personnes d'Etude recueillent avec soin ce qu'ils trouvent d'excellent dans les Livres, & qu'ils travaillent à donner de l'ordre à leurs collections, pour pouvoir s'en servir dans les occasions? Pourquoi perdre le tems à faire ces ramas, s'ils sont déja faits? Aminte fit comprendre à Eugene que les collections ne pouvoient servir qu'à celui qui les avoit faites: parce-

qu'on ne peut apercevoir la pensée d'un Auteur dans un discours détaché. Un Homme renferme dans deux paroles tout ce qu'il a lû dans plusieurs pages ; peut-on l'entendre si l'on n'a lû comme lui les Originaux ? En faisant ces extraits il a eu plusieurs vûës qu'il ne met point sur le papier. Peut-on deviner ce qui l'a porté à remarquer de certaines choses, qui à d'autres qu'à lui, semblent de nul usage. Son travail n'est donc que pour lui, & c'est perdre le tems que de s'y amuser. Il faut se resoudre à faire soi-même ses remarques & des abregez des choses qu'on voit dans les Livres, dans toute leur étenduë. Ce n'est pas qu'on revoïe ces sortes d'écritures, mais en les faisant on fixe dans sa memoire ce qu'on lit en passant.

Eugene demanda à Aminte, quel ordre il falloit établir dans les collections, & ce qu'il falloit choisir. Pour le choix des choses, dit-il, cela dépend des Livres qu'on lit, & de la fin qu'on se propose dans ses Etudes. Dans les Auteurs qu'on lit pour le stile, on y doit remarquer la proprieté & la force des termes, les tours rares, les expressions riches. Mais ce seroit perdre le tems que de vouloir écrire toutes ces remarques. Quand on lit les bons Auteurs qu'il faut avoir souvent entre les mains, il sufit de donner un coup de craïon aux endroits dont on a été touché ; car on ne fait des extraits que des Livres qu'on ne veut plus revoir.

Si ce sont des Livres de Science, il faut faire des remarques & des reflexions. Nous n'apercevons dans les Livres que ce que

nous y cherchons, auſſi il eſt bon avant que de les lire, d'aprendre de ceux qui les ont lû ce qu'on y doit chercher. Ceux qui veulent faire le voïage de Conſtantinople s'inſtruiſent de ce qu'ils y doivent remarquer. La plus grande partie des Ouvrages d'érudition ſe font ainſi. Un Homme d'eſprit ſe propoſe une fin, & pendant une vingtaine d'années il tire de toutes ſes lectures ce qui ſervira à ſon deſſein ; aprés quoi il lui eſt facile de faire d'un ramas ſi exact & ſi laborieux un tres-riche Ouvrage. Il y en a qui dans leurs collections ne gardent point d'autre ordre que celui des Letres de l'Alphabet. Il n'eſt pas inutile de ſe faire une Table Alphabetique de toute ſa Science, mais les choſes ſes confondent quand on ne les conſerve que dans cet ordre que le hazard met entr'elles, car ce n'eſt que par hazard qu'une choſe a tel ou tel nom.

Voilà quelle eſt ma penſée, pour diſpoſer ce que l'on recueille de ſes études. L'on doit choiſir dans chaque matiere le plus excellent Auteur, & inſerer du papier blanc entre les feüillets imprimez de ſon Ouvrage, pour y écrire ce que l'on trouve dans les autres, qui a du raport avec ce qu'il dit, & qu'il n'a pas obſervé. Ou il faut digerer ſoi-même la matiére ſur laquelle l'on veut travailler, la diſpoſer par Livres, par chapitres, par articles, ſi cette diſpoſition ne ſe trouve pas dés-ja faite par quelque habile Homme. On laiſſe entre chaque Titre beaucoup de vuide qu'on remplit à meſure qu'on étudie, ou que l'on medite. Par exemple, ſi c'eſt la Theologie & la Morale qui ſoit le principal objet de nos Etudes, il faut metre tous les Titres

& toutes les questions de la Theologie & de la Morale, laissant sous ces Titres du papier blanc. Il faut faire la même chose si on veut s'instruire de la Discipline Ecclesiastique. On établit de certains chefs ausquels on raporte tout ce que l'on trouvé dans les Auteurs Ecclesiastiques. Cette maniére de disposer les Recueils est la meilleure, & contribuë davantage à faire un Homme sçavant. On peut avoir un Livre particulier pour les mélanges, c'est-à-dire, pour les diverses choses & les differentes pensées qui se presentent à l'esprit, & pour lesquelles on ne trouve point de lieu propre. Si on étudie l'Ecriture, il faut avoir des cahiers pour chaque Livre de l'Ecriture dans lesquels pour y metre l'explication des Passages selon qu'en meditant ou en lisant on découvre, l'éclaircissement de quelqu'un.

Pour les Historiens, quand on n'a pas une memoire heureuse, l'on en fait des abregez succints, écrivant dans les Recüeils de Morale, sous les Titres convenables, les exemples des vertus & des vices qu'on rencontre dans ces Histoires. Il ne seroit pas inutile de faire soi-même les tables de l'Histoire Universelle dont nous avons parlé, où les choses sont disposées selon l'ordre des tems, les faisant grandes pour y marquer en abregé les plus belles circonstances des Histoires particulieres.

Mais il faut prendre garde en lisant les Auteurs qui demandent une entiére aplication, de ne se pas distraire par une vaine inquietude de transporter ce qu'on lit dans le lieu propre de ses Recoucils. Quand je lis un Pere de l'Eglise, je ne puis me resoudre de renverser

toutes mes collections pour metre dans une place convenable cette foule de belles choses qui se presentent ; cela me feroit perdre trop de toms & la vûë des raisonnemens de mon Auteur. J'abrege sa doctrine me servant de ses propres paroles, quand elles sont riches, & je marque à la marge un petit mot, qui me fait souvenir du lieu de mes Recueils où il faut raporter ce Passage. Aprés en parcourant ses marges, je tire en un moment tout ce qui est dans mes écrits sur le sujet que j'entreprens de traiter, & je le transporte dans de grands Recueils, qui sont proprement des plans & des desseins d'Ouvrage, où aprés de longues meditations, & avoir trouvé un ordre naturel, j'ai rangé sous des Titres les principales parties de l'Ouvrage, dont j'ai tiré les premiers traits. Il est utile de se faire des notes pour marquer en abregé, soit dans les marges de ses Collections, soit dans les Livres imprimez qu'on a à soi, ce que l'on y remarque de beau. Sixte de Sienne dans sa Bibliotheque sainte raporte les notes dont se servoit Origene. Je croi qu'il est plus commode de n'emploïer que les Letres de l'Alphabet : on les fait aisément. M, par exemple, marquera qu'il y a un beau trait de Morale ; C, qu'il y a un exemple de Chasteté ; X, qu'il y est parlé de Jesus-Christ. Chacun se fait des notes pour marquer dans ses Livres ce qui a du raport au dessein pour lequel il les lit ; Comme on ne retrouve pas toûjours les mêmes impressions, il est bon au commencement de ses collections de marquer l'impression du Livre, & combien il avoit de pages. Car si par exemple, il avoit neuf cens pages, & que celui-

qu'on a n'en eût que six cens étant imprimé d'un plus petit caractere, un endroit de la page trois cens de la premiére impression se trouvera à la page deux cens de l'autre.

DICTIONNAIRES.

Cette Bibliotheque étoit riche en Dictionnaires. Il y en avoit une grande Tablete, pour l'Histoire, pour les Arts, pour les Langues. Là étoient les Dictionnaires Historiques de Moreri, de Hofman, de Baile des dernieres Editions, de Furetiere, de l'Academie. Outre ces Dictionnaires Universels, il y en avoit pour tous les Arts en particulier, pour ceux qui apartiennent à l'Architecture, comme celui de Felibien : pour les Termes du Droit : pour les Mathematiques, celui d'Ozanan ; pour la Marine ; pour les Noms de lieu ; pour la Medecine, pour les Plantes, pour les Drogues. Quoiqu'on ne soit pas Medecin, on est bien aise de ne pas ignorer entierement leurs Drogues, soit celles qu'ils donnent à leurs malades, soit celles qui sont utiles à plusieurs Professions ; d'où elles viennent, leurs qualitez, leurs noms. L'Histoire qu'en a fait Pomey est curieuse & utile. Voila les meilleurs Dictionnaires : Ceux-ci de Geographie sont d'Ortelius, de Ferrarius, de Baudran. Ces Dictionnaires qui suivent sont pour les personnes, particulierement pour les Ecrivains. En étudiant quand on trouve un Auteur, on est bien aise de sçavoir ce qu'il est, quand il a vêcu, ce qu'il a écrit.

Il y avoit des Dictionnaires pour toutes les Langues. Quoi qu'on n'ait pas une connoissance parfaite d'une Langue, si on en connoit les caracteres, on peut avec le secours d'un Dictionnaire trouver l'intelligence de quelques termes qu'on rencontre, & qu'on a besoin de sçavoir. Pour les Langues qu'il faut connoître à fond, on ne peut avoir trop de Dictionnaires. Voila tous les plus excellens pour la Langue Grecque & des meilleures Editions : Pollux avec une Version Latine. On en attend une Edition de Hollande, chez Westare, plus parfaite, avec des notes de plusieurs Sçavans. Hesychius tout Grec que Schrevelius a fait imprimer avec des notes, recueillies de plusieurs Auteurs. Harpocration Grec & Latin avec les Notes de Moussac, de Valois, &c. Suidas Gree & Latin. Un Sçavant Alleman nommé Neocorus en promet une nouvelle Edition. Phavorin tout Grec. Le Thresor Grec d'Henri Etienne comprend en quatre Volumes tous ces Dictionnaires. Il y a un cinquiéme Volume qui sont de Glossaires. Scapula est un excellent Abregé de ce Thresor. Il le faut avoir de l'Edition des Elzeviers in folio, imprimé par les soins de Schrevelius. Il y a des Dictionnaires tres-utiles pour quelques Auteurs en particulier, comme le *Clavis Homerica*, le Lexicon Homericum de Coulon. L'Epitheta Homeri in octavo, pour Homere ; Passor pour le N. T. Grec. Schrevelius a compilé, tous ces Dictionnaires particuliers ; & comme il met les Noms & les Verbes comme ils se rencontrent dans les Auteurs, ce Dictionnaire est fort utile pour ceux qui commencent, qui pourroient ignorer la racine d'un mot, &

quel est celui qu'il faut chercher ; car quand on ne sçait pas encore la Grammaire parfaitement, on ne voit pas aisément quel est le nominatif d'un nom, le present d'un Verbe. Roberson a fait imprimer à Londres ce Dictionnaire de Schrevelius, & l'a augmenté d'une infinité de mots. Il y en a plusieurs qui ne se trouvent pas dans le Thresor d'Henri Etienne, c'est pour cela que le Dictionnaire de Constantin est necessaire. Il a écrit aprés Etienne, ainsi il y a ajoûté plusieurs mots. Il ne range pas les mots par racines, mais selon l'ordre de l'Alphabet. Ce qui est plus aisé ; mais l'ordre d'Etienne ou de Scapula par racines est plus utile ; car en même-tems que l'on cherche un mot, on aprend la signification de plusieurs. La bonne Edition de Constantin, c'est chez Vignon à Geneve au commencement du siécle passé. Voila le Thresor de Gaspar Suicerus, qui est un Dictionnaire Grec, pour les Peres Grecs. On se sert des Dictionnaires, ou pour entendre une Langue, ou pour la traduire. Pour écrire, par exemple, de François en Latin, ou de Latin en François. Danet, Tachard ont fait pour cela des Dictionnaires. La source de tous ces Dictionnaires c'est le grand Thresor de la Langue Latine de Robert Etienne, dont la meilleure Edition est celle de Lion de 1573. C'est un veritable Thresor, une Concordance de tous les Auteurs, où vous pouvez trouver quand un nom a une signification considerable, quel Auteur s'en est servi, en quel lieu de ses Ecrits il se rencontre. Festus est un ancien Dictionnaire tres-utile, si nous l'avions tel qu'il l'a écrit ; car il lui étoit plus facile d'avoir une intelligence par-

faite de ce que signifioient les mots Latins de son tems. La bonne Edition c'est celle de Hollande qui renferme ce qu'il y a de bon dans toutes les autres Editions. Il y a les Gloses d'Isidore, que Grævius a fait imprimer. Calepin est un excellent Dictionnaire, Universel pour les noms Latins. Le Dictionnaire de Martinius est utile, il a été imprimé en 1700. Il y a une infinité de mots Latins sur lesquels il dit des choses fort curieuses. Ciceron est regardé avec sujet comme la source du Latin, pour bien écrire en cette Langue, il faut parler comme lui : C'est pour cela qu'on a fait des Dictionnaires exprés de tous les mots qu'il emploie ; comme celui-ci *Thesaurus Ciceronianus* de Charles Etienne. *Apparatus Latinæ locutionis* de Nizole. L'Edition la plus complete de ce Livre est celle de Lyon de M. DC. II. chez Pillehotte. Le Dictionnaire Etymologique de Vossius est fort utile pour avoir une parfaite connoissance de la Langue Latine. Il y a quelquefois de l'amusement & des puerilitez dans la recherche des Etymologies, mais aussi on y découvre quelquefois de belles choses: l'origine des mots, & plusieurs Antiquitez curieuses. Ce recueil qui a ce Titre *Auctores Linguæ Latinæ*, contient des Traités qui sont des Dictionnaires. On a fait des Dictionnaires pour marquer les mots barbares qui ne sont pas Latins, comme est celui de Vossius *de Vitiis Sermonis*. : On r'imprime tous les Ouvrages de cet Auteur : celui-ci est augmenté de deux Livres dans la derniere Edition : Son Dictionnaire Etymologique a été pareillement augmenté. Voila plusieurs Glossaires des mots barbares, d'un mauvais Latin ;

comme le Glossaire d'Isidore, celui de Spelman, de Laurens, sous ce Titre de *Amaltea Onomastica*. Le Glossaire de la basse Latinité de du Cange, qui a fait aussi un Glossaire pour le bas Grec. Vous voïez des Dictionnaires pour toutes les Langues. Ceux que nous avons pour la nôtre sont utiles à tout le monde. Ceux qui la sçavent le mieux ont des doutes en plusieurs rencontres, & sont bien aises de voir si un mot n'est point vieilli, en quel sens nos meilleurs Ecrivains l'emploient. C'est pour cela que j'estime Richelet. Le Dictionnaire de Furetiere est un veritable Thresor de nôtre Langue. Celui de l'Academie contient les Decisions des Maîtres. Il n'est point inutile pour bien posseder nôtre Langue de connoître son usage. Le Dictionnaire de Nicot est bon pour cela. On aprend des choses tres-curieuses dans le Dictionnaire Etymologique François de Menage.

GRAMMAIRES.

Lorsqu'on fut venu aux Grammaires, Aminte dit, que pour bien posseder une Langue il en falloit sçavoir la Grammaire. Il est vrai qu'on ne se doit pas acabler sous un tas de preceptes. Une Grammaire qui est la plus courte est la meilleure, pour ceux qui commencent, à qui il sufit d'une teinture generale pour se metre en état de lire les Auteurs; mais en suite il en faut prendre une plus étenduë & ne point negliger les observations de Grammaire que d'habiles Gens ont faites. Par exemple, pour la Langue Grecque, il faut au moins parcourir les

Commentaires de Budé sur cette Langue, pour les consulter dans l'ocasion. De Matthæus Devarius *de Particulis Græcis*, de Vigier *de Idiotismis Linguæ Græcæ*, Angeli Caninii *Hellenismus*. Les bonnes Grammaires de cette Langue sont celles de Gaza, de Lascaris, de Clenard, avec les Notes d'Antesignanus, augmentée de celles de Sylburge, de Gretser, la Grammaire de Pasor. La nouvelle Methode Grecque est tres-excellente. Les Latins ont eu d'illustres Grammairiens. En voila un recueil imprimé *Hanoviæ* in 4° l'an 1605. un autre à Basle l'an 1527. On ne lit gueres ces Anciens Grammairiens à moins qu'on ne veüille travailler sur la Grammaire Latine : le Livre de Laurens Valle de l'Elegance, le petit Traité des Particules Latines de Turselin se lisent plus. On pourroit mettre A. Gelle & Macrober parmi les Grammairiens Latins, ils aprenent des choses qu'on ne trouve point ailleurs. Despautere étoit un bon Grammairien. La nouvelle Methode Latine peut sufire, mais il faut voir la Minerve de Sanctius r'imprimée en Hollande avec les Notes de Perizonius ; la Grammaire Philosophique de Scipius, Jules Scaliger *de Caussis Linguæ Latinæ*, & les Livres de Vossius *de Arte Grammatica*. C'est-à-dire, qu'il faut connoître ces Livres pour les consulter dans le besoin.

Nous voïons, continua Aminte, combien les reflexions des Grammairiens sont utiles par celles qu'ont fait nos François sur nôtre Langue. Les Remarques de Vaugelas sont judicieuses, c'est toûjours avec fruit qu'on les relit. Elles ont été r'imprimées avec des Remarques de Corneille qui m'ont paru bonnes. Je vous avoüe que je lis avec soin ces

sortes de Livres. J'ai lû tout ce qu'ont fait sur nôtre Langue, le Pere Bouhours, Menage, Andry, & l'Abbé de Belle-garde. Quand il a paru quelques Livres sur cette matiere, je l'ai lû avec avidité. On sçait sa Langue, comme le Peuple la sçait, mais on on ne la sçait pas en Philosophe & en homme poli, quand on n'a pas soin de l'étudier soi même, ou de s'instruire de ceux qui l'ont bien étudiée. J'ay lû avec plaisir toutes les Critiques qui se sont faites en cette matiére, comme celles du Cid par l'Academie, celle des Entretiens d'Ariste & d'Eugene. Je vois de méme ce qui s'est fait dans ce goût sur la Langue Latine, comme ce qu'a écrit Siolius, dont les Ouvrages sont excellens quand on en separe ce qu'il dit pour la belle Latinité, d'avec la médisance & les aigreurs, qui les gâtent. *L'Infamia Famiani Strada*, de cet Auteur est une Critique de la Latinité & du stile de Strada Historien des Guerres de Flandre. On estime l'Ouvrage de *Hadrianus Cardinalis de Sermone Latino*, & le *Delectus Latinitatis*, de Monet de la seconde Edition. C'est un petit Dictionnaire, où sont expliquez d'une maniere exacte & précise tous les mots, apartenans au droit & aux coûtumes, à la Religion & aux ceremonies des Romains, lesquels mots se trouvent dans les Auteurs Classiques & sur tout dans Ciceron & dans Tite-Live. On estime beaucoup le *Calligraphia Romana*, de Pareus seconde Edition 1620. in 8° comme aussi son *Lexicon Plautinum* de la seconde Edition in 8o tres-gros, sur tout pour la connoissance que l'Auteur y donne dans l'un & dans l'autre de la force des mots Latins. *Ausonius Popina*, *Andreas Schotus*.

ſont à lire pour cela, ils ont fait chacun un Traité particulier dans ce genre. Le premier ſous le Titre *de Proprietate & uſu Latini Sermonis*, le ſecond ſous celui de *Theſaurus Ciceronianus*, Joignez à ces Auteurs ceux qui ont fait *de Latinitate falsò ſuſpecta*. Comme Henri Etienne, Vorſtius, & de nôtre tems, Olaus Borrichius & Chriſtophorus Cellarius.

AUTEURS CLASSIQUES.

Eugene en voïant ce Titre, quels ſont, dit-il, ces Auteurs ? On comprend ſous ce Titre, répondit Aminte, les principaux Auteurs Grecs & Latins qu'on lit ordinairement avec plus de ſoin, & qu'on prend pour modelles : Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens. Ils étoient dans cette Bibliotheque tous de la plus belle impreſſion. Ces Auteurs ſont connus de tout le Monde, ils ſe r'impriment ſouvent. Pour les Auteurs Grecs choiſiſſez les impreſſions où il y a une Verſion Latine. Si on entendoit parfaitement le Grec on s'en pourroit paſſer en liſant l'Auteur ; mais quand on le cite, & qu'il le faut traduire, ſi la Traduction Latine eſt bien faite, pourquoi ne s'en pas ſervir ? Il y a toûjours des endroits obſcurs, douteux : on eſt bien aiſe de voir comme d'habiles Gens s'en ſont tirés. La Verſion doit être *è regione*, c'eſt-à-dire, à côté, afin que le Latin ſe preſente avec le Grec. Cela donne de la peine aux Imprimeurs, car la Verſion ne répond pas toûjours pour l'étenduë à l'Original : il y a plus ou moins de paroles. C'eſt pour cela que les Anglois mettent le Latin ſous le Grec, ain-

leurs impressions ne sont pas si com-
odes.

Prenez toûjours les Editions qui ayent
:s Indices ou Tables ; & s'il y a des Obser-
ations , des Commentaires , qui soient au
ed des pages ; car on ne les lit presque ja-
ais quand il faut les aller chercher à la fin
un Livre. C'est les Hollandois qui disposent
nsi leurs Editions qui parconsequent sont
us commodes. On perdroit beaucoup de
ms si on s'arrêtoit autant au Commentai-
qu'au Texte ; mais quand on trouve un
issage dificile ou de consequence , on prend
aisir de jetter les yeux sur le pied de la
ige pour voir ce qu'en perdent les Sçavans.
referez les Editions qui comprenent tout
: qui s'est fait de bon sur les Auteurs. Il
ut aussi que ses fragments y soient.

Nous avons perdu plusieurs Livres , com-
e Diodore de Sicile , Polibe , &c. On en
ouve des fragmens , des passages que d'au-
es Auteurs ont cité : ces Fragmens ont été
masssez avec soin , une Edition est imparfai-
quand elle ne les a point.

Ce que je vous dis des Auteurs Grecs se
oit entendre des Auteurs Latins. Il y a d'An-
ens Scholiastes , des Commentateurs d'un
erite particulier ; comme les Scholies de
idyme sur Homere , les Commentaires
Eustate sur le même Poëte , que Junius a
lez bien abregez , Servius sur Virgile , Do-
it sur Terence , Acron sur Horace, Asconius
r quelques Oraisons de Ciceron. Ces Ou-
ages meritent d'être lûs avec plus d'aten-
on que cette foule de Commentateurs que
ous avons à present. Il y en a neanmoins
excellens , comme les Manuces , les Scali-

gers, Muret, Lambin, Camerarius, Turnebe, Casaubon, Taubman, Saumaise, & plusieurs autres excellens Critiques. Les Hollandois ont aussi commencé depuis quelque-tems à nous donner des compilations de tous ces Commentateurs, comme on l'avoit fait à Paris au commencement du Siécle passé. Depuis ce temps-là les mêmes Hollandois s'étoient avisés de faire des Abregez de tous ces Commentaires, d'en tirer ce qui plaisoit à l'Auteur de ces extraits. Ils ont imprimé tous les Auteurs Latins sous le Titre de *variorum*. On n'en estime que la beauté des caracteres, & la correction du Texte. On a reconnu qu'il étoit plus utile d'imprimer les Commentaires entiers des Sçavans Hommes. C'est ce que Grævius a executé sur Ciceron. On trouve dans l'Edition qu'il en fait faire tout ce qu'il y a de bon sur cet Auteur, ainsi c'est une Bibliotheque entiere. L'Ouvrage sera gros & cher, mais il est bon.

L'idée qu'ont êu ceux qui ont fait imprimer les Auteurs Classiques Latins pour l'usage de Monseigneur le Dauphin, est tres bonne. Voila tous ces Livres qu'on nomme ordinairement les Dauphins. Ouvrons en un, le Texte est fort souvent acompagné d'une Paraphrase succinte, qui est une interpretation claire & continuë de ce que dit l'Auteur, ainsi quand il dit les choses d'une maniére dificile, on la trouve dite plus simplement & plus intelligiblement dans la Paraphrase ou interpretation. Cela est souvent plus utile qu'un Commentaire. Ce que j'estime encore d'un prix infini, sont les Indices, par le moïen desquels vous trouvez quelque passage que ce soit de l'Auteur pourvû que vous

vous souveniez d'une de ses paroles. Personne n'ignore l'utilité de nos Concordances sur la Bible. Nicolas Erithrée est le premier qui a fait un Indice pour Virgile, il en avoit fait pour plusieurs autres auteurs ; mais ces Indices se sont perdus.

Feüilletez Eugene avec soin tous ces auteurs, remarquez-en les bonnes éditions, le nom des imprimeurs. Tous les Livres des Manuces, des Etiennes, de Simon de Colliné, de Vascosan, de Sebastien Griffe, de Wechell, sont beaux & corrects. Les impressions grecques de Robert Etienne sont admirablement belles ; mais elles sont sans version latine. Son fils Henri Etienne commença de traduire les auteurs Grecs, ou de faire imprimer les traductions qui avoient été faites, mettant le Latin à côté du Grec. Les impressions qui se sont faites à Francfort depuis Henri Etienne ne sont pas moins belles, & sont plus completes ; comme aussi celles qui se firent à Paris au commencement du siécle passé par la société des Libraires pour les Editions Grecques. Tous les jours il se fait de nouvelles éditions de ces Livres, ce qui rend inutile ce que je pourrois ajoûter ici, car l'édition que je vous marquerois aujourd'hui comme la meilleure, ne la sera plus quand dans quelques mois, il en paroîtra une nouvelle. Pour peu de commerce que vous aïez avec les Sçavans, que vous aïez de curiosité pour les bibliotheques, vous aprendrez aisément quelles ont été les bonnes éditions des livres ; ceux qui les ont bien éclairci par des notes & des commentaires. On n'est point obligé de lire toutes les observations qui se sont faites sur un auteur ; mais si vous pouvez trouver une édi-

tion qui les comprenne toutes, preferez-la. Les auteurs supofent qu'on sçait les coutumes & l'histoire de leur tems ; à moins qu'ils n'écrivent pour ceux de leur païs l'Histoire d'une autre nation, dont les coutumes ne sont pas connuës de tout le monde; comme ont fait les Grecs qui ont écrit l'histoire Romaine & pour cela expliquent les coûtumes des Romains. Il y a donc une infinité de choses connuës autrefois, qu'il faudroit sçavoir, pour lire avec plaisir les anciens écrivains. Les commentaires y supléent. N'entreprenez donc la lecture d'aucun auteur sans avoir les ouvrages de ceux qui l'ont enrichi de leurs observations. Un avis encore important, c'est de ne vous pas rebuter d'une chose qui se rencontre dans les meilleurs commentaires, & que ceux qu'on peut dire n'être pas nés pour les sciences n'estiment pas assez, je veux parler ici des critiques que font les sçavans commentateurs. Lors qu'un habile homme en lisant plusieurs fois un auteur avec attention en a une fois connu le caractere, il ne lui est pas dificile de distinguer entre les ouvrages qui portent son nom ce qui est de lui ou ce qui n'en est pas. Il peut aussi corriger les fautes que la negligence des libraires y a laissé glisser. L'ardeur qu'il a de donner son auteur correct fait qu'il consulte tous les manuscrits : qu'il confere toutes les Editions. Ne lui est-on pas obligé s'il peut nous donner les ouvrages de son auteur aussi purs qu'il les avoit lui même publié ? Ne negligez pas Eugene cette critique. Autrefois Gruterus avoit fait r'imprimer un recueüil des meilleures Critiques sur les Anteurs, sous le Titre *Fax Artium*, ou *Thesaurus Criticus*, en

ſept Vol. in 8o. Ces Critiques ſe doivent trouver dans les bonnes Editions qui ſe ſont faites depuis ce tems-là. Ajoûtez qu'il ne faut pas lire ni les Anciens, ni les Nouveaux Auteurs en eſclave, ni les écouter toûjours comme des Maîtres. Ils ne ſont pas la verité ni la beauté même, ils ſe ſont ſoûmis au jugement de ceux qui les liroient, liſons les donc au moins quelquefoi senJuges, critiquant ce qu'ils diſent: c'eſt-à-dire, examinant avec jugement ſi ce qu'ils diſent eſt raiſonnable, & veritablement beau; or c'eſt en liſant les bons critiques qu'on aprend à Critiquer à propos.

HISTOIRE.

Jugez, dit Theodoſe à Eugene, par ce grand nombre de Tabletes qui ne contiennent que nôtre Hiſtoire de France, combien l'Etude de l'Hiſtoire eſt dificile On lit pour paſſer le tems, ou pour s'inſtruire à fond de la verité. Deux ou trois Auteurs peuvent ſatisfaire la curioſité; mais la verité ne ſe trouve que dans l'examen de tont ce qu'il y a de témoins; c'eſt-à-dire, qu'il y a d'Ecrivains qui parlent du fait dont on veut être inſtruit. Ceux qui ont écrit ce qu'ils ont vû ſont des témoins croïables, s'il paroit, qu'ils n'ont point été trompez ni voulu tromper. On redreſſe le témoignage d'un Hiſtorien par d'autres Hiſtoriens qui ne s'acordent pas avec lui, qui le combatent, & alleguent des preuves. Tous les faits n'ont pas été écrits, mais il en peut reſter quelques veſtiges dans les anciennes inſcriptions, dans les medailles

qu'on trouve dans de vieilles ruines. Ce sont des preuves qui ne peuvent être suspectes. Il y a des faits constants dont on peut tirer des consequences. Mais nous vous avons assez parlé de l'Histoire dans nos premiers Entretiens. Considerez seulement les Livres de ces Tabletes, & concevez en les voïant, combien de pieces sont necessaires pour faire une Histoire de France acomplie. Vous voïez en premier lieu tous les principaux Auteurs qui l'ont traitée toute entiere. Ensuite les Histoires particulieres de chaque Province, par exemple, les Historiens de Normandie, de Bretagne, l'Histoire en particulier de ceux qui y regnoient autrefois, comme les Histoires des Comtes de Provence, des Ducs d'Aquitaine, de Bourgogne. Ensuite les Histoires particulieres des Dioceses, la vie des Evêques, l'Histoire des Eglises Cathedrales, l'Origine, les Antiquitez des Villes particulieres, les Fondations des Chapitres, des Abbaïes, les Anciens Cartulaires des Eglises, des Abbaïes, les vies des Saints qui ont vêcu en certains lieux de la France, l'Histoire de quelques regnes particuliers, les traités de Paix, d'Alliance, le Ministere des principaux Ministres, les Actes qui se sont faits de leur tems, les Letres qu'ils ont écrites, qu'ils ont receuës; les Negociations, les Ambassades; les Portraits, les Medailles, les Tombeaux; des recueils de mille pieces fugitives; des Memoires secrets de Gens de qualité qui ont eu le maniement des affaires. Toute cette Bibliotheque pour grande qu'elle soit, ne pourroit pas contenir tout ce qu'on pourroit ramasser touchant nôtre Histoire, & qui se trouve en differens cabinets. Souvenez

vous

vous de ce que nous vous disons ici ; afin que si jamais vous vous apliquez à l'Histoire, que vous vouliez étudier à fond celle de quelque siécle, soit par raport à l'Eglise ou dans quelqu'autre vûe, vous ne croïez pas qu'il sufise de lire un petit nombre d'Auteurs, comme font la plûpart de ces Ecrivains, qui ne se donnent point de peine, qui enseignent ce qu'ils n'ont point apris, & qui veulent qu'on les croïe sur leur parole.

MATHEMATIQVES.

Les anciens Mathematiciens qui sont en tres-petit nombre se trouvoient en cette Bibliotheque des meilleures impressions. Archimede, Euclide avec ses Commentateurs, Heron, Apollonius Theodose, Pappus, Diophonte. Les nouveaux qui ont écrit en ces deux derniers siécles : toutes les Œuvres de Clavius de Stevin, d'Erigone, de Tacquet, de Saint-Vincent, de Riccioli, de Vallis, de Châles, de la Hire, d'Ozana. Il y a une infinité, de Traitez de Mathematique, comme vous le pouvez voir, dit Aminte à Eugene, dans le Catalogue que nous a donné Vossius dans son Traité *de Mathematicis Disciplinis.* Il n'en est pas ici comme de l'Histoire qui dépend d'une infinité de faits qui ne se trouvent pas dans un seul Livre, c'est pourquoi il faut les aller chercher en plusieurs. Il y a mille Auteurs qui ont traité de l'Arithmetique ; un sufit s'il en explique bien toutes les Regles. Aminte & Theodose firent derechef l'Eloge des Mathematiques ; mais, dirent-ils, elles sont si abstraites & si éloignées des autres

Sciences, que les perſonnes avancées en âge, quoique d'ailleurs fort habiles, en trouvent les avenuës dificiles. Ce qu'ils ſçavent des autres Sciences ne leur peut faciliter l'entrée de celle-la, ainſi ils ſont obligez de s'y donner tout entiers & d'y emploïer les heures les plus precieuſes s'ils veulent y réüſſir. C'eſt pourquoi de quelque utilité qu'elles ſoient, à moins que d'avoir un grand loiſir on n'y doit plus penſer, quand on a ateint un certain âge & qu'on eſt lié à un emploi à qui on doit toute ſon aplication. Pour vous Eugene, ſi vous ménagez vôtre loiſir, vous avez du tems pour tout. Nous ſommes déja convenu que vous ferez chaque jour une lecture d'un Auteur exact, pour exercer vôtre eſprit & le rendre juſte, ce qui ne ſera pas le moins important de vos exercices. Les Mathematiques ſont propres pour cela ; & c'eſt la fin que vous devez vous propoſer dans l'Etude que vous en ferez. Car enfin on a raiſon de regarder comme un amuſement cette Science dans ceux qui paſſent les jours & les nuits dans des obſervations, & qui ne font aucune conſideration ſur leurs principaux devoirs ; qui ne s'ocupent qu'à tirer des lignes, à meſurer des angles, à tracer des figures, & faire le métier des Artiſans, au lieu de faire le leur. Toutes ces pratiques conſument beaucoup de tems. Quand on eſt Mathematicien par profeſſion, cela eſt bon. Mais quand on eſt deſtiné à autre choſe, & qu'on ne regarde les Mathematiques que comme un ſecours pour les autres Sciences, & pour rendre l'eſprit juſte, on ne doit cultiver que ce qu'il y a pour ainſi dire, de ſpirituel dans cette Science. Il faut

se contenter de sçavoir la theorie des choses, & laisser la pratique aux gens de la profession.

Eugene, aïant conçû de l'amour pour les Mathematiques, il pria Theodose de lui donner une idée de ces Sciences. Ce ne fut qu'en diferentes ocasions qu'il lui parla de chaque partie des Mathematiques en particulier, & qu'il lui indiqua les Auteurs qui y avoient excellé; neanmoins l'on insere ici toutes leurs conversations au sujet des Mathematiques, comme si elles faisoient partie de l'Entretien qu'ils eurent dans la Bibliotheque où nous les voïons à present.

Les Mathematiques, dit Theodose, ont pour objet la grandeur, c'est-à-dire, tout ce qui peut être augmenté ou diminué. Les proprietez les plus simples & les plus generales de la grandeur, sont qu'à une grandeur on en peut ajoûter une autre, ou qu'on la peut ajoûter à elle-même tant de fois qu'on voudra, ce qui s'apelle multiplier. Que d'une grandeur donnée on en peut soûtraire une qui lui soit égale ou plus petite, & retrancher cette égale ou plus petite autant de fois qu'elle est contenuë dans la plus grande, ce qui s'apelle diviser. L'on marque par diferens signes les parties d'une grandeur. La premiere aplication de l'Etude des Mathematiques est de rechercher la maniére de faire ces quatre premieres operations, ajoûter, soûtraire, multiplier & diviser sur toutes sortes de signes, c'est-à-dire, soit qu'on se serve de chifres, ou qu'on marque les grandeurs sur lesquelles on opere, avec les Letres de l'Alphabet ou autres signes. Par ces operations, c'est-à-dire, selon que l'on ajoûte & qu'on

multiplie des grandeurs, on en produit des especes diferentes qui ont leurs proprietez, qui suivent & dépendent de l'operation qui a produit ces grandeurs. Il semble que ces proprietez sont peu considerables, & qu'on n'en peut pas tirer de grandes consequences; mais l'experience fait voir le contraire. Tout ce qui se fait dans le Monde c'est par adition, ou par soûtraction, par multiplication, ou par division.

Ensuite on considere ce qu'une grandeur est au regard d'une autre, si elle est ou plus petite ou plus grande, & de quelle maniere l'une contient, ou est contenuë dans l'autre. Et faisant cette recherche on develope les idées des proportions, qui sont presque naturelles, & comme des semences fecondes d'une infinité de veritez importantes dans toutes les Sciences. De sorte que l'on peut regarder cette premiere Etude de la grandeur en general, non seulement comme les élemens des Mathematiques, mais encore de toutes les Sciences; car par ce mot de grandeur on peut entendre non seulement les corps, mais encore le mouvement, les sons qui ne sont que des mouvemens de l'air, le tems, & generalement tout ce qui peut être augmenté ou diminué. Ainsi c'est avec raison qu'on apelle cette partie, *la Mathematique universelle*. ou la clef des Mathematiques. Je ne conçoi rien dans les Sciences d'un plus grand usage; elle comprend l'Arithmetique, & ce qu'on nomme Algebre, qui ne difere de l'Arithmetique que parcequ'au lieu que celle-ci se sert de chifres qui ne se peuvent apliquer qu'à des grandeurs connuës, l'Algebre se sert des Letres de l'Alphabeth qui peuvent

designer des grandeurs qu'on ne connoit point ; ainsi l'Algebre va plus loin que l'Arithmetique. Autrefois cette partie de Mathematiques étoit d'un dificile accez , & cependant elle étoit assez bornée. On l'a étenduë, & en même-tems on l'a fort éclaircie & renduë aisée dans ce dernier Siécle. Ceux qui en meritent la gloire sont particulierement *Viette & Des-Cartes*. Ce que Bartholin a fait pour servir d'introduction à la Geometrie de Des-Cartes est excellent. Le Pere Prestet Prêtre de l'Oratoire a beaucoup éclairci cette matiére. Le Traité qu'un de nos amis a fait de la grandeur , vous sera peut-être plus propre , parcequ'il est court & qu'il comprend ce qu'il y a de plus utile dans cette Science : prennez le de la troisiéme Edition. Il y a une infinité d'Auteurs qui ont traité de la grandeur en general comme Hariot & Oughfred Wallis, Monsieur Arnaud & du Laurens dans la premiere partie des Elemens qu'ils nous ont donné. Le Pere Tacquet Jesuïte a fait la Theorie & la Pratique de l'Arithmetique.

Aprés avoir étudié la grandeur en general , c'est-à-dire , aprés qu'on connoît ce qu'on peut sçavoir de toutes les choses qu'on comprend sous ce nom de grandeur , il faut venir aux grandeurs particulieres , entre lesquelles le Corps tient le premier lieu. Pour étudier le Corps avec methode , il le faut considerer d'une maniére abstraite , c'est-à-dire , sans faire atention à ses diferentes qualitez sensibles qui font que les Corps sont diferens les uns des autres. Mais seulement à ses dimensions , à sa longueur , à sa largeur & à sa profondeur. La Science du Corps consi-

deré ainſi en general, eſt ce qu'on apelle Geometrie. Euclide eſt le pere de cette Science ; mais il faut avoüer qu'il ne l'a pas traitée avec cette methode ; ce qu'a fait Monſieur Arnaud. Nôtre ami qui afait le Traité de la Grandeur, a fait des Elemens de Geometrie, où il ſuit la Methode de Monſieur Arnaud. Mais outre qu'il prend des routes encore plus aiſées & plus courtes, il va plus loin, traitant de la profondeur ou de la ſolidité des Corps, dont Monſieur Arnaud ne parle point.

Dans les premiers Elemens de Geometrie on ne doit parler que de ce qui eſt de plus ſimple dans les Corps, c'eſt-à-dire, de ce qui ſe conçoit plus facilement, comme ſont les lignes droites & circulaires, les ſurfaces droites ou planes, compriſes entre les lignes droites ou circulaires. Il y a une infinité de lignes courbes qui ne ſont pas des cercles, qui font une infinité de diferentes ſurfaces, & de diferens ſolides. Quand on coupe de biais un cilindre, la figure de cette ſection eſt ce qu'on apelle une élipſe ou ovale. L'on apelle cone une figure faite comme un pain de ſucre. Quand on coupe de biais & entierement un cone, la figure de cette Section eſt encore une élipſe. Si en coupant un de ſes côtez la Section eſt parallele à l'autre, cette Section eſt une Parabole. Si la Section n'étoit pas parallele à l'un des côtez du cone, & que cependant il ne fût pas entierement coupé de biais, ce ſeroit une Hiperbole. Comme les lignes qui terminent les figures de ces trois Sections ſont les plus conſiderables des lignes courbes, on avoit preſque borné le traité de ces Lignes au traité des Sections coniques.

Apollonius Pergæus est le plus fameux Auteur de ces Sections. Des-Cartes dans sa Geometrie nous a apris la veritable methode de connoître toutes sortes de lignes courbes. Il y a une maniére de les connoître, en les regardant comme composées d'une infinité de petites lignes droites, toutes si petites qu'elles ne le peuvent pas être davantage. Par exemple, dans un cercle Polygone, c'est-à-dire, dans une figure de plusieurs côtez inscripte dans un cercle, si ces côtez étoient infinis en nombre, on pourroit supofer sans erreur que chacun de ses côtez ne differeroit pas de la courbe à laquelle il repondroit, ou que cette difference ne seroit rien. Cette maniere d'expliquer les lignes courbes en les considerant comme composées de petites lignes droites, est ce qu'on apelle la Methode des indivisibles; ainsi nommée par ce qu'on supose des parties si petites qu'elles ne se peuvent plus diviser. Elles le pourront être absolument parlant, mais la suposition ne peut causer d'erreur sensible. Cette Methode est belle, feconde, & par son moïen on demontre en peu de paroles & sensiblement des choses tres-dificiles par une autre Methode. C'est Bonaventure Cavalieri qui en est l'Auteur. C'est à cette Methode que se raporte celle des infiniment petits. Pour connoître les proprietez d'une figure comprise entre des lignes courbes, on prend à volonté une de ses parties infiniment petite, qui est la diference de sa courbure avec la ligne droite avec laquelle on la compare. C'est à cette petite partie qu'on donne le nom de *diferentielle*, & qu'on exprime en termes Algebraïques; c'est ce que Monsieur le Marquis de l'Hopital en-

ſeigne; & dont il ſe ſert pour trouver & demontrer des choſes que les Anciens n'ont point connuës, ou qu'ils n'ont pû demontrer que par des voïes longues & dificiles. Il explique ce calcul des diferentielles dans ſon Livre des infiniment petits. L'on nomme *calcul integral*, celui avec lequel on trouve tout d'un coup la ſomme infinie des petites parties dont on conçoit qu'une quantité eſt compoſée, c'eſt-à-dire, de toutes ces differentielles qu'on y peut concevoir. Meſſieurs Leibnits & Neuvton ont inventé le calcul integral, que Monſieur Carré de l'Academie des Sciences a expliqué dans un Livre fait exprés. Nous avons pluſieurs Traitez des Sections Coniques. Midorge les explique ſelon la Methode d'Apollonius; de With ſelon la Methode de Deſcartes; Wallis par les indiviſibles. On attend avec impatience le Traité qu'en a compoſé Monſieur le Marquis de l'Hôpital. A la fin des Elemens de Geometrie de nôtre ami de la derniere Edition; il y a une introduction aux Sections Coniques qui eſt tres-facile.

Les Elemens de la Grandeur, de Geometrie, des Sections Coniques, des lignes Courbes, ſont ce qu'on apelle les Mathematiques pures, aprés leſquelles il n'y a plus rien de dificile. La Geometrie pratique enſeigne comme il faut meſurer la longueur, la ſurface, la ſolidité de quelque corps que ce ſoit, prendre la hauteur d'une tour dont le pied eſt inacceſſible, la largeur d'un foſſé qu'on ne voit que de loin, tracer une figure ſur la terre, prendre le plan d'une maiſon, d'une ville, d'un champ, d'une forêt, ce qui n'eſt point dificile à ceux qui ſçavent les Elemens. On a des cours de Mathematique, où l'on trou-

ve des Traitez sur toutes les parties des Mathematiques. Les Œuvres de Stevin peuvent passer pour un cours de Mathematiques. Celui d'Herigone est plus acompli; neanmoins la maniere dont il s'explique avec des notes abregées, n'acommode pas tout le monde. Gaspard Schottus Jesuite a fait aussi un cours de Mathemetique; mais ce n'est qu'un Abregé où il n'y a pas assez de theorie. Le Pere De Chales ne s'est pas tant resserré. Il a renfermé *le Monde Mathematique*, c'est le Titre de son Ouvrage en quatre Volumes in folio. Ozanan a donné un cours de Mathematiques. Plusieurs croïent qu'il est plus à propos de faire choix de diferens Auteurs qui ont composé des Traitez particuliers, que de s'atacher à un seul, qui ne réüssit pas en toutes choses. Mais il est bien aisé d'avoir un Livre où l'on trouve des Traitez sur toutes les parties des Mathematiques. Voïons en détail quelles idées on peut avoir de chaque partie des Mathematiques, & quels Auteurs y ont mieux réüssi. Il y a quelqu'une de ces parties, qui n'ont pas été encore assez éclaircies. Quand on est bon Geometre, on a presque aussi-tôt fait de chercher les choses soi même, que de comprendre ce qu'on en a écrit jusqu'à present.

Commençons par la Geometrie pratique, qui ne consiste, comme on vient de voir, que dans des aplications des Elemens de Geometrie. Il y a une infinité de Geometries pratiques. Celles de Clavius, de Henrion, d'Ozanan, sont bonnes. Ce qu'il y a de plus important dans la Geometrie pratique, c'est l'usage de certaines Tables pleines de nombres. Elles s'appellent *Tables des Sinus*, où se trouve faite

une partie des Operations Arithmetiques qui sont necessaires pour connoître les Grandeurs qu'on mesure. L'invention des Logarithmes a perfectionné ces Tables ; car par leur moïen on n'est obligé que de faire des Aditions & des Soustractions, qui sont des Operations aisées. Ceux donc qui veulent pratiquer, doivent aprendre l'usage de ces Tables. Le Baron Neper est l'inventeur des Logarithmes. Adrien Ulach en enseigne l'usage fort netement. Plusieurs ont fait imprimer des Tables, comme Henrion, Ozanan, &c.

On se sert d'instrumens dans la Geometrie pratique. Il y en a pour le cabinet, par exemple, pour diviser sur le papier exactement & promtement une ligne, un cercle, en tant de parties qu'on veut : pour trouver des figures qui aïent entre elles une certaine proportion. L'instrument dont on se sert pour cela, est le Compas de proportion, dont Galilée se dit l'Auteur. Henrion & Ozanan en ont expliqué l'usage. Pour la terre, lorsqu'il est necessaire d'arpenter, de mesurer des hauteurs ou des profondeurs, de tracer des figures ou des plans, il faut avoir des instrumens pour prendre les angles que fait le raïon visuel par lequel on voit l'objet qu'on veut mesurer, avec quelques lignes qui sont sur la terre, ou sur l'instrument dont on se sert. Il y a plusieurs sortes d'instrumens pour cela. On y aplique aujourd'huy une lunete d'aproche, dont on se sert aussi pour niveler. C'est une invention de l'Academie des Sciences. Voïez ce qu'en ont écrit Picard, Mariotte & de la Hire. Toute la Geometrie pratique se reduit à mesurer des Triangles ; c'est ce qui fait que

plusieurs Auteurs qui l'enseignent, ont donné le nom de Trigonometrie à leur Ouvrage. La Geometrie pratique comprend l'Arpentage.

Il y a de certaines parties de Mathematique subordonnées les unes aux autres. Pour aprendre l'Astronomie, je croi qu'il faut commencer d'abord par étudier les proprietez des cercles, qu'on peut concevoir sur un globe ou dans une sphere, & celles des triangles que ces cercles font : on apelle spheriques ces triangles. Ces Tables des Sinus & de Logarithmes, dont nous avons parlé, servent pour la mesure de ces triangles spheriques. Theodose ancien Auteur Grec a fait des Elemens spheriques ; mais son Ouvrage est long & dificile. Il me semble que ces Elemens se pourroient expliquer d'une maniere plus courte, & plus aisée, en faisant des figures qui par le moïen des ombres fissent paroître spherique ce qui l'est. Un de nos amis a fait un Traité des Elemens spheriques qui pourroit faire plaisir ; car ces Elemens sont utiles & necessaires, cependant on convient qu'on n'a encore rien d'excellent sur ce sujet. Aprés l'Etude des Elemens spheriques il faut observer comme le Soleil se leve & se couche, s'éloigne & s'aproche de nous en certains tems de l'année. On a imaginé des cercles dans le Ciel pour marquer les limites du mouvement du Soleil. Ce sont ces cercles qu'on voit dans les Spheres. Il faut d'abord aprendre le nom de ces cercles, & leur usage. Il y a une infinité de petits Traitez qui sont nets, faciles & courts, comme celui de Sacrobosco, de Boulanger, de Rohaut dans sa Phisique. Clavius a fait un gros Ouvrage de la Sphere, les institutions

Astronomiques de Gassendi sont nettes. Il ne faut point faire cette Etude qu'avec une Sphere, & un Globe celeste, s'il se peut. La Sphere ne represente que quelques cercles, le Globe celeste represente les Etoiles.

La Sphere ne sert que pour expliquer les mouvemens aparens du Soleil. Les Philosophes & les Astronomes ont fait de diferens Sistemes ou supositions pour rendre raison du mouvement des Planetes. Avant que d'étudier ces Sistemes, il faut sçavoir l'Histoire du Ciel, c'est-à-dire, sçavoir ce qui y arrive, qu'entre les Planetes les unes vont plus vite, les autres plus lentement: que tantôt elles se trouvent ensemble, & tantôt elles s'éloignent les unes des autres. Aprés on étudie les Sistemes; & on voit comme chaque Astronome tâche de rendre raison de toutes ces choses. Les trois plus fameux Sistemes sont celui de Ptolomée, de Copernic & de Ticho-Brahé. Il y a une foule d'Auteurs qui ont expliqué ces trois Sistemes. Rohaud l'a fait comme tous les autres Philosophes. Purbachius & Regio Montanus expliquent la Theorie des Planetes selon Ptolemée. Pour Copernic il faut lire les Dialogues de Galilée touchant le mouvement de la terre. Ils sont charmans? L'Epitome de Kepler étoit autrefois fort recherchée, &c.

Aprés cela on recherchera par quelle voïe les Astronomes connoissent la grandeur des Astres & leur éloignement de la terre. J'ai trouvé cela expliqué netement dans Lansberge. Tous ceux qui ont fait des cours de Mathematiques, & qui ont traité à fond l'Astronomie, n'oublient point ces choses. Comme

l'Astronomie consiste particulierement en observations, elle s'aplique avec un soin particulier à la fabrique des instrumens qui sont necessaires pour cela. La connoissance de ces instrumens fait ainsi une partie de l'Astronomie.

Le Comte de Pagan est celui qui démontre avec plus de clarté & de brieveté ce qui regarde la Theorie des Planetes. Ces Tables sont faciles. Mais il faut commencer par lire dans ses Theoremes geometriques les démonstrations qu'il donne de quelques proprietez des Elipses. On convient maintenant que les Planetes ne se meuvent pas par des cercles, c'est-à-dire, que leur mouvement n'est pas circulaire. Ce Comte explique avec une merveilleuse neteté la Theorie de ce mouvement. Ce que Sethus Wartdus fait aussi fort clairement. Kepler l'avoit entrepris avant eux. Bouillaud a fort travaillé sur cette même matiere.

Nous avons une infinité de Livres d'Astronomie. Les Œuvres de Ptolemée qui en est regardé comme le grand Maître ne sont pas tous perdus. On peut dire que les Livres de Riccioli qui consistent en cinq gros Volumes sont une Bibliotheque Astronomique. Mais quoique tous ces Livres soient excellens, je vois que les Mathematiciens conviennent qu'il n'y a point encore de Livre sur ce sujet qui puisse contenter ; & c'est ce qui leur fait atendre avec impatience l'Astronomie de Gregori Anglois qu'il promet donner dans peu de tems.

Quoiqu'il soit dificile & peut-être impossible de marquer les routes des Planetes dans le Ciel, cependant selon certaines supositions qu'on fait, conformes autant qu'on le peut

aux observations, on peut predire le lever & le coucher des Planetes, leurs Eclipses, marquer à chaque heure leur lieu aparent, & le veritable dans le Ciel, & cela pour quelqu'année que ce soit, pour le passé & pour l'avenir, ce qui est digne d'admiration. C'est ce que tâchent de faire tous les Astronomes : ils dressent des Tables pour cela ; le tems fait voir quelles sont les meilleures ; car, par exemple, celles qui predisent les Eclipses de Soleil & de la Lune pour l'heure & pour la minute qu'elles arrivent effectivement, sont sans doute les plus excellentes. Or cela dépend du bonheur de leurs supositions. Car comme il faut faire atention à tous les differens mouvemens des Astres, c'est par les experiences qu'on fait qu'on corrige la suposition qu'on a faite, qu'un tel & tel mouvement a tant de durée; & quand enfin on est assez heureux de predire les Eclipses dans le tems precis qu'elles arrivent, c'est une demonstration de la justesse des supositions, & par consequent de l'excellence des Tables qui les contiennent. C'est ce qui nous donne sujet de dire que les Tables de Monsieur le Fevre de Lizieux, de l'Academie Roïale des Sciences sont les meilleures qui aïent paru. Plusieurs fois il a presenté à l'Academie ses predictions d'une Eclipse qui devoit arriver, qu'il avoit cachetées, qu'on n'a ouvert qu'aprés l'observation, à laquelle elles se sont trouvées conformes. Dans le Livre de la connoissance des tems qu'il a composé pendant plusieurs années, ces predictions ne sont pas si exactes ; mais aussi il ne se servoit pas de ses propres Tables. C'étoit les Tables Rudolphines, les meilleures qu'on avoit euës jusqu'à lui. Il s'est plaint qu'on

ne lui donnoit pas le moïen de faire les observations necessaires pour la perfection de ces Tables. J'aprehende que comme il n'a pas été écouté, il ne prive le public d'un ouvrage si utile.

La Gnomonique, ou l'art de faire des Quadrans, la Geographie, la Marine, la Chronologie sont des dépendances de l'Astronomie. Toute la terre n'est qu'un point au regard des Cieux. On supose dans les Quadrans, que le bout du stile est le centre de la terre, & que le Quadran est un plan à quelque distance de ce centre. L'ombre du Soleil que fait le bout du stile se porte en diferens endroits selon les diferens lieux du Ciel où est le Soleil. Cette ombre fait donc connoître où il est : elle trace tous les cercles qu'il paroît décrire dans le Ciel. La Science de Gnomonique consiste à sçavoir tracer les lignes que marque cette ombre. Il y a diferentes pratiques pour cela. Clavius les enseigne & les démontre dans un Volume in folio si grand & si dificile qu'un de ses Confreres, le P. Pardies, dit agreablement de lui, qu'il est le seul avec son Imprimeur qui ait lû son Livre entier. Il y a un infinité d'Auteurs qui ont enseigné la pratique de la Gnomonique. Cette pratique se peut expliquer en peu de paroles. Il n'est pas aussi facile d'en démontrer les regles. Un de nos amis en a fait un Traité il y a plus de trente ans, mais étant ocupé de meilleures choses, il n'y a pas d'apparence qu'il ait jamais le loisir de le metre en état d'être imprimé. Servez-vous du petit Traité de la Hire.

La terre est ronde. On décrit sur les Globes qui la representent diferens cercles, dont

les uns sont paralleles, & d'autres coupent ceux-ci. Le Soleil tourne autour d'elle, ou il paroît tourner. On conçoit une ligne qui passe par le centre de la Terre, & va se terminer de part & d'autre en deux points du Ciel. On nomme ces deux points les Poles du Monde, autour desquels on conçoit que tout le Monde tourne. La partie de la Terre qui répond à ces points sont apellez Poles de la Terre. On conçoit un cercle entre ces deux points qui coupe en deux parties égales la Terre, & à ce cercle d'autres cercles paralleles, qu'on nomme cercles de Latitude. On represente sur le Globe terrestre d'autres grands cercles qui passent par les Poles, & coupent ceux-ci directement. Ils se nomment cercles de Longitude. Ces cercles servent à marquer sur un Globe terrestre les Villes selon leur situation au regard du Ciel & des Astres ; & en même-tems au regard les unes des autres il faut connoître leur latitude & leur longitude. Pour la latitude on la connoît par l'élevation du Pole sur chaque Ville, ou l'élevarion du Soleil. C'est pourquoi comme il est tres-important pour le commerce de la vie d'avoir de bonnes Cartes de Geographie, le Roi n'a rien épargné pour faire prendre l'élevation du Pole, & la longitude non seulement des principales Villes de son Roïaume, mais encore de plusieurs autres lieux.

Par la latitude on connoît l'éloignement des Poles de la Terre, & de ce cercle qui est entre les Poles, & qui la partage en deux parties. C'est pourquoi on l'apelle Equateur, Cercle équinoctial, ou Ligne équinoctiale. Pour la longitude, c'est-à-dire, si une Ville

eſt plus ou moins Orientale, à l'égard d'une autre, on le ſçait par le moïen des Eclipſes: Car quand on ſçait qu'une Eclipſe, ſoit de Lune, ſoit de quelqu'autre Planete, comme des Satellites de Jupiter, a paru plûtôt à Rome qu'à Paris, c'eſt une marque que Rome eſt plus Orientale: Et c'eſt pour cela que les Aſtronomes font tant d'obſervations, & que par ordre du Roi on obſerve par toute la Terre les Eclipſes qui arrivent. Si on ſçavoit preciſément la latitude & la longitude de chaque lieu, on lui aſſigneroit ſa juſte place dans les Globes terreſtes. La Geographie entant qu'elle eſt une partie des Mathematiques, ſe reduit toute là. Les Mathematiciens dreſſent des Tables où la longitude & la latitude de chaque Ville conſiderable ſont marquées. Un des grands fondemens de la Geographie, c'eſt une ligne Meridienne trouvée exactement & continuée autant qu'il ſe peut. La ligne Meridienne, c'eſt la Section d'un grand cercle de la Sphere qui paſſe ſur les Poles de la Terre. Le Roi a fait tracer une Meridienne qui paſſe par Paris, & qui a été continuée vers le Nort juſqu'à Dunkerke; & vers le Midi juſqu'aux Pirenées.

La Geographie juſques-là, apartient aux Mathematiques. Les Geographes ordinaires traitent la Geographie en Hiſtoriens. Ils ne ſe metent pas en peine de marquer ſi exactement le lieu que la Ville dont ils parlent, ocupe dans l'Univers. Le petit Ouvrage de Cluvere eſt une introduction à la Geographie tres-bonne. Ce que Nicolas Samſon a fait merite d'être lû. On n'a ſujet d'eſperer que tout ce que fera Monſieur de l'Iſle, dont nous avons pluſieurs Cartes, ſera tres-excellent.

La Marine comprend la Science de bâtir un Vaisseau, & de le conduire sur Mer. Cette Science, outre la Geometrie, supose une connoissance particuliere de toute l'Astronomie. Elle est fondée sur la Geographie. Il s'agit lorsqu'on est en Mer de pouvoir marquer sur une Carte Marine, c'est-à-dire, sur une Carte qui represente les Mers en quel lieu du Monde on se trouve, quelle est la situation de ce lieu, au regard de ceux qui sont connus, où l'on veut aller, ou que l'on veut éviter. Les Cartes Marines representent les Mers & les Côtes, les Iles, les Rochers, les Bancs de sables, la profondeur de la Mer. La latitude d'un lieu (comme nous avons dit) se prend assez facilement. Pour supléer en partie à la Science de longitudes, les Pilotes ont la Boussole ou l'Aiguille aimantée qui regarde toûjours le Pole, si ce n'est qu'elle varie en certains lieux ; & ce sont ces variations qui peuvent servir à leur faire connoître le lieu où ils sont, lorsqu'ils en ont des Observations fort recentes, parceque cette Variation n'est pas toûjours la même. Outre cela observant le tems de la course de leur Vaisseau, & marquant quand il est venu à changer de route, & à courir sur une Ligne, par la Science des Triangles ils connoissent à peu prés combien ils sont éloignez du lieu dont ils sont partis, & par consequent en quelle situation ils sont au regard de celui où ils veulent aller. Les Auteurs de cette Science s'apliquent à donner diferens moïens pour resoudre tous les Problemes de la Navigation. Le Pere Fournier Jesuite a fait un gros Volume de l'Hidrographie, mais son Ouvrage n'est pas estimé par le Pere Dechales qui a fait un

Traité plus court de Navigation, & mieux démontré. Ceux qui entendent cet Art, conseillent les Ouvrages de Villebrod Snellius, son *Typhis Batavus*, Son Histiodromie, les Ouvrages d'Adrian Metius, d'Herigone & de Bernard Warren, de Stevin, Nonius ou Nuñez Portugais. On estime un Traité de la Manœuvre des Vaisseaux de Monsieur Renaud. En voila assez pour en sçavoir la Theorie & la pratique.

La Chronologie de la maniére que nous la considerons ici, est toute fondée sur l'Astronomie. C'est aux Astronomes à suputer précisement les periodes & mouvemens de chaque Astre, & à marquer quand ils recommencent leur course : quand, par exemple, la Lune & le Soleil se trouvent ensemble, quelle est la juste grandeur des mois lunaires, d'une année ou du cours du Soleil. La connoissance des Eclipses sert aux Chronologistes à verifier les points de Chronologie ; car on peut trouver par les Tables Astronomiques précisement le tems d'une Eclipse dont un Historien parle. L'on a des Observations Astronomiques faites autrefois, qui font connoître les periodes de chaque Planete ; Car les Anciens Astronomes aïant marqué en quelle partie du Ciel étoit une Planete, l'année, le jour & l'heure de leur Observation, en comptant le tems qui s'est écoulé jusques à nous, nous voïons quelle est sa periode. Jamais les Observations n'ont été plus exactes. Autrefois on n'avoit que de petits instrumens qui à peine marquoient les secondes : On n'avoit ni horloges si justes, ni lunettes. Les Telescopes ont fait découvrir dans le Ciel ce que les yeux n'y apercevoient pas.

La Chronologie eſt auſſi fondée ſur l'Hiſtoire, qui marque les Epoques d'où chaque Nation compte les années. Les Hebreux commencent à compter de la Creation du Monde, ou du Déluge; les Grecs de la priſe de Troïe, de l'inſtitution des Jeux Olympiques, les Romains de la fondation de la Ville de Rome. C'eſt par le moïen de l'Hiſtoire qu'on connoît le raport des Epoques. Joſeph Scaliger eſt le premier qui a traité la Chronologie avec plus de ſolidité, & qui en a fait une Science. Aprés lui le Pere Petau ſon grand Adverſaire. Ce Pere a joint un petit traité de Chronologie à la fin de ſon *Rationarium Temporum*, qui eſt fort net, & qui peut ſervir d'introduction à la Theorie de la Chronologie.

C'eſt encore par l'Aſtronomie qu'on a reglé les Fêtes qu'on apelle Mobiles, c'eſt-à-dire, qui n'arrivent pas toutes les années aux mêmes jours. Cela fait une Science particuliere qui eſt expliquée netement dans ce que Gaſſendi a écrit en Latin touchant le Calendrier, & Blondel en François. Clavius traite cette matiére dans une grande étenduë.

Voilà pour ce qui regarde l'Aſtronomie, & les Sciences qui en dependent. Une des belles parties des Mathematiques ſont celles qui ont pour objet la lumiere & la vûë, qu'on apelle l'Optique. Pour y réüſſir, il faut premierement étudier la fabrique de l'Oeil, & comment ſe fait la vûë. Il ne le faut point chercher ailleurs que dans les Anatomiſtes modernes, dans la Dioptique de Des-Cartes & de ſes Diſciples. L'Optrique a trois parties. La Perſpective, la Catoptrique, & la Dioptrique. La Perſpective, ſupoſe qu'un

Tableau eſt une Fenêtre ou un Verre au travers duquel on voit des objets, & elle aprend comme l'on peut trouver tous les points dans ce Verre par où paſſent les raïons qui font voir ces objets : de ſorte qu'aïant mené des traits par ces points, & les aïant coloré des mêmes couleurs qui paroiſſent dans ces objets, la vûë ſoit trompée par les mêmes impreſſions que feroient les objets naturels. On a pluſieurs Auteurs pour la pratique de la Perſpective. Nôtre ami en a fait un Traité, & comme ce Traité eſt le fondement de la Peinture, cela l'a obligé de donner une idée de la perfection de cet Art. Il n'en dit pas aſſez pour faire un Peintre parfait, mais il n'a rien oublié de ce qu'un Mathematicien devoit dire en traitant ce ſujet.

Lorſque la lumiere tombe ſur un corps poli, elle eſt reflechie, & cependant l'œil voit les objets d'où part la lumiere, comme s'ils étoient à l'extremité du raïon reflechi qui part de ces objets. Ainſi dans un miroir on voit les objets au delà du Miroir. Les Miroirs convexes & concaves ne repreſentent pas les objets tels qu'ils ſont. Ils écartent ou ils réüniſſent les raïons de la lumiere. La Science qui explique tout cela s'apelle Catoptrique.

Quand les raïons de la lumiere paſſent au travers d'un corps diaphane, ils ſe rompent, c'eſt-à-dire, qu'ils ne vont pas en droite ligne d'où il arrive, comme l'experience le montre, que ſelon la figure du corps diaphane, les raïons de la lumiere s'écartent ou ſe réüniſſent ; ce qui fait que les objets qu'on voit au travers, paroiſſent ou plus petits ou plus grands que le naturel. On peut ainſi groſſir

les objets, ce qui fait qu'on peut apercevoir ceux qui ne se voïent point sans secours à cause de leur petitesse. Ces Verres ou Lunetes s'apellent Microscopes. On peut aussi faire paroître proche de nous les objets qui en sont éloignez. Les Lunetes qu'on fait pour cela, se nomment Telescopes. On s'en sert pour voir dans le Ciel ce que les yeux n'y voïent point. Tout cela apartient aux Mathematiques, parceque c'est par le secours de la Geometrie qu'on sçait quelle figure un Verre doit avoir pour grossir ou diminuer les objets. Les Microscopes nous ont apris une infinité de choses dans la Phisique que nous ignorions. Les Telescopes n'ont pas été moins utiles pour l'Astronomie. Je dis encore une fois hardiment que c'est dans Des-Cartes & dans ses Disciples qu'il faut chercher les principes de ces Sciences, dont l'Antiquité n'a presque eu aucune connoissance.

La Musique apartient aux Mathematiques. L'on est convaincu que le son se fait par un trémoussement du corps qu'on apelle Sonore. Quand ces trémoussemens se font avec proportion, qu'ils se peuvent mesurer exactement, & qu'ils s'acordent, ils sont agreables. Les diferens acords consistent en ce que, par exemple, dans le tems qu'une corde fera une vibration, une autre en fera deux exactement. Celui qui traite de la Musique à fond, doit premierement rechercher comment se fait le son dans toutes sortes d'instrumens: comment on peut mesurer le mouvement qui produit ces sons, & enfin comme l'on peut regler ce mouvement. Nous n'avons encore rien de fort achevé sur la Musique.

Kepler, Salinus, Zarlin, Galilée en ont écrit. Le petit Traité de Gassendi est assez estimé. Des-Cartes en a aussi donné un petit Traité. Le Pere de Mersenne a fort travaillé sur l'Harmonie. Il en a fait un gros Volume. Meibomius a fait imprimer un Recueil des anciens Musiciens, Wallis y a ajoûté, Ptolemée & quelques autres. La Musique des anciens est peu connuë. Monsieur Sauveur a fait un Discours à une des ouvertures de l'Academie des Sciences, qui marque qu'il a des lumieres particulieres sur cette matiére, & que le Traité qu'il en promet sera tres-beau.

L'Architecture dépend des Mathematiques. Je ne parle pas de cette partie qui regarde le choix de la matiére, mais de celle qui explique les proportions qu'il faut donner aux parties d'un bâtiment. C'est autant l'imagination des hommes & la coûtume, que la necessité & l'utilité qui ont établi les proportions que les bons Architectes observent. Nous n'avons dans l'Antiquité que les seuls Livres de Vitruve qui regardent l'Architecture. Nous avons eu en ces derniers Siécles plusieurs Architectes, ceux-ci Italiens, Palladio, Scamozi, Serlio, Vignole, &c. Ceux là François, de Lorme, & Freard de Cambrai, qui outre la Traduction de Palladio, nous a donné son excellent Ouvrage des Paralleles de l'Architecture. Perrault, outre la Traduction de Vitruve, a donné un Traité des cinq Ordres d'Architecture. Nous avons de Blondel un Cours d'Architecture, & plusieurs Traitez sur les Bâtimens publics, sur ceux des Princes, & sur ceux des Particuliers. Nos François se sont fort apliqués à l'Architecture

depuis quelques années. Tous les jours on voit paroître de nouveaux ouvrages sur cette matiére. Dans les Antiquités de Rome par des Godets on peut contenter sa curiosité, quand on n'a point été à Rome pour y voir les restes des anciens bâtimens.

On apelle Architecture militaire, les Fortifications. L'experience a fait connoître de quelle maniére doivent être disposées les murailles d'une Place pour resister à une ataque. Comme c'est aux Mathematiciens à executer cette disposition, on raporte aux Mathematiques l'Art de fortifier les Places, qui n'a rien de dificile pour celui qui sçait la Geometrie, comme il paroîtra en lisant les Livres de Fortifications. L'art de Fortifier s'est fort perfectionné dans les dernieres Guerres. Fritach de Ville, le Comte de Pagan, Blondel & autres, ont bien écrit des Fortifications. Benard a fait imprimer un Traité de Fortifications où il enseigne les nouvelles manieres de Fortifier qu'il compare avec celles du Comte de Pagan, du Chevalier de Ville, de Blondel, & de Monsieur de Vauban, qui a mis cet Art dans sa perfection. On joint à l'Art de Fortifier celui de Camper, de ranger une Armée en bataille, l'Art de pointer le Canon, de jeter des Bombes. En toutes ces choses on voit l'utilité & l'étenduë des Mathematiques.

On est convaincu à present qu'il est necessaire d'être bon Mathematicien pour être bon Philosophe. La Phisique ou la Science du corps ne se peut guere traiter solidement qu'aprés que l'on a connu la nature & les regles du mouvement. La Science du mouvement n'avoit point été connuë avant Galilée.

Les

Les Philosophes n'en proposoient que des questions peu importantes, comme on le peut voir en comparant leurs Ouvrages avec ceux de Galilée, du Pere Mersenne, de Wallis, du Pere Pardies, de Mariotte, d'Alphonse Borrelli. Tout le grand ouvrage de Huggens sur la Pendule ne regarde presque que la matiére du mouvement. On en recherche les regles. Celles de Des-Cartes ne contentent pas tout le monde. Le P. de Malebranche a proposé ses Conjectures sur ces regles. C'est sur la Science du mouvement que sont fondées les mechaniques, c'est à dire, la Science de faire mouvoir commodément les corps pesans. Il y a pour cela une infinité de machines, dont on voit des Recueils. La Theorie en a été expliquée par Galilée, Des-Cartes, Rohaut & par le Pere Pardies. Nôtre Ami en a aussi fait imprimer un Traité, auquel il a ajoûté quelques découvertes, où l'on dit qu'il se rencontre avec ce que Monsieur Varignon a fait imprimer sur le même sujet. Ce n'est pas une chose fort extraordinaire que deux Auteurs se rencontrent. L'excellent Traité de l'Equilibre des Liqueurs de Paschal tient un rang considerable entre les Livres de Mechanique. Il est impossible de donner en peu de paroles une idée des Mathematiques à ceux qui les ignorent entierement ; pour sçavoir ce qu'elles sont, il les faut étudier. Il ne faut pas croire qu'on soit obligé de lire tous les Livres que j'ai aleguez. C'est pour contenter les diferens goûts, & parcequ'il seroit dificile de trouver ceux qui seroient peut-être les meilleurs, au défaut de l'un on prend l'autre. Quand on étudie on est bien aise de consulter plusieurs Auteurs.

PHILOSOPHES.

Cette Bibliotheque étoit tres bien fournie de Philosophes. Toutes les Sectes anciennes & nouvelles y étoient, les Auteurs ou Princes des Sectes, leurs Disciples les plus considerables, leurs Interpretes, leurs Commentateurs y étoient rangés selon leur âge. Diogene Laërce Grec & Latin, de la derniere impression de Hollande, avec les Observations de plusieurs Sçavans étoit à la tête, comme contenant la vie & la doctrine de tous les Philosophes anciens. Ensuite le Recueil des Fragmens des anciens Philosophes dont les Ouvrages entiers se sont perdus. Les Œuvres de Platon Grec-Latin, de Serrarius, ou de l'Edition de Francfort, avec les Platoniciens celebres comme Alcinous, Plotin, Marcille Ficin, Aristote Grec-Latin de l'Edition de Paris 1619. avec la Synopse de ses Sentimens par du Val. Suivoient les Commentateurs Grecs de ce Philosophe, comme Aphrodisius, Jean Philopone, Themistius & les autres. Aprés eux étoient rangés les Commentateurs Arabes, entre lesquels Averroës est le plus considerable : ensuite les Commentateurs Latins infinis en nombre. Tout ce que nous avons de la Philosophie d'Epicure, des Stoïciens, de Lucrece, Seneque, Epictete, Arian. Des-Cartes & ses Disciples, comme Regius, Clauberg, le Grand, Rohaut, la Recherche de la Verité du P. de Malebranche. Gassendi étoit rangé parmi les Epicuriens. Tout ce qui se fait de bon sur la nouvelle Philosophie, les Ouvrages de Boile, plusieurs Traités de Ma-

riotte ; les Livres de l'Anatomie du corps humain, des Animaux, des Insectes, l'Histoire Naturelle. Il y avoit un prodigieux ramas de tout ce qu'il peut y avoir de curieux sur toutes les parties de la Philosophie.

Aminte & Theodose ne parurent pas grands admirateurs de cette confusion de Livres. Il n'en est pas, dit Aminte, de la Philosophie comme de l'Histoire qui consiste en des faits que nous ne pouvons aprendre que de ceux qui les ont vûs ou qui les raportent. Elle n'est point fondée sur l'autorité, mais sur la raison qui se trouve en tous les Hommes, pourquoi donc aler chercher ailleurs ce qu'on a chez soi ? Ces gros Livres ne font que distraire. Lorsqu'on consulte la raison, qu'on l'écoute, qu'on se presente à sa lumiere, on se retire, pour ainsi dire, tout lumineux & l'esprit éclairé & plein de connoissances riches & netes ; au lieu que les Livres ne font que charger la memoire & confondre l'esprit. Que nous sçachions ce qu'ont dit, Platon, Aristote, Zenon, Epicure, nous ne connoissons pas pour cela la verité. Ils peuvent s'être trompez les premiers, & par consequent tromper ceux qui les consultent ; au lieu que ce que la raison dit clairement ne peut être faux. Puisque la Philosophie n'est donc autre chose que la connnoissance de la verité, c'est à la raison, qui seule nous lapeut faire connoître, que nous devons nous adresser. La plus grande partie de ces Livres, sont un obstacle à la veritable Science, les uns, parcequ'ils sont mal faits, les autres, parce qu'on ne les lit pas comme il faut.

Ce que vous dites Aminte, reprit Theodose, est tres-vrai, aussi faut-il regarder les Philo-

ſophes comme en fait le Maître d'un cabinet qui vous fait voir ſes raretez. Ce n'eſt pas parcequ'il nous dit que ces choſes ſont admirables que nous les trouvons belles, mais parce qu'éfectivement nous y remarquons des beautez. Il nous avertit de ce qu'il y a de beau; & ſes avertiſſemens ne ſont pas inutiles; Peut-être qu'on ne jetteroit pas la vûë ſur les pieces les plus curieuſes, ſi l'on n'étoit prevenu. De même pluſieurs veritez s'échaperoient aux yeux de nôtre eſprit, ſi quelque ſage Maître ne nous tournoit vers elles. Ce qui fait, que tous ces Livres ne ſont pas inutiles. Il faut d'abord que ceux qui entreprennent l'Etude de la Philoſophie s'atachent à quelque Auteur; Car pour deux ou trois perſonnes qui s'étant défaites de toutes les opinions qu'ils avoient apriſes d'ailleurs, & renonçant aux Livres ont puiſé avec ſuccez dans leur propre fonds la verité, il y en a un nombre infini qui pour avoir voulu marcher ſans guide ſe ſont égarez, & ſont tombez en mille réveries. Les yeux de l'eſprit en l'état où nous ſommes, ſont plus foibles que ceux du corps. De dix mille Profeſſeurs de Philoſophie qu'il y a dans l'Europe, & qui donnent des écrits de leur façon, il n'y en a peut-être pas dix qui ſoient capables de le faire comme il faut. Combien y en a t'il qui écrivent aſſez bien Latin pour compoſer des écrits qui doivent être des modeles? Car il me ſemble que tout ce qu'on met devant les yeux des jeunes gens doit être achevé dans ſon genre. Eſt-il poſſible que ces jeunes Profeſſeurs qui enſeignent, aïent aſſez bien medité &examiné toutes ces choſes qu'ils debitent en Maîtres? Ils donnent des opinions mal conçûës, mal

digerées, mal expliquées, au lieu que s'ils ne proposoient que d'excellens Livres, & qu'ils les fissent lire à leurs Disciples, ils leur seroient plus utiles, & profiteroient eux-mêmes davantage de leurs leçons. Ils devroient choisir le plus habile Philosophe, & au lieu de faire le personnage de Maître, se contenter de faire celui d'Interprete.

Vous ne sçavez pas, dit Aminte à Theodose, ce qui s'est fait en France pendant vos voïages. On oblige les Professeurs de n'enseigner que la Philosophie ancienne ; & l'usage veut que dans les Ecoles publiques on donne des écrits. L'on croit que cela atache les Ecoliers, qui prennent plaisir d'avoir des caïers écrits de leur main.

Il ne doit pas être permis à un chacun, repliqua Theodose, de renverser l'ordre établi dans les Academies, & de proposer ses imaginations à de jeunes Gens qui ne peuvent faire le discernement de ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais. Quoi, dit-il, les Marchands ne peuvent exposer leurs marchandises en vente qu'aprés qu'elles ont été visitées par le Magistrat, & un Professeur étallera impunément en public ses extravagances? Cela n'est pas juste. Mais sans s'éloigner de l'ordre établi on pourroit rendre les Etudes de Philosophie plus utiles qu'elles ne sont. Par exemple, ceux qui étudient dans les Academies n'étant point capables dans l'âge où ils sont de consulter par eux-mêmes leur raison, & ne pouvant faire usage que de leur memoire pour y conserver les sentimens des Philosophes illustres : Pourquoi ne les en pas instruire ? Il faut les avertir qu'ils n'en doivent pas juger jusqu'à ce que dans la suite du

tems ils soient capables de le faire. En attendant il leur est utile qu'ils sçachent ce que les Grands Hommes ont pensé. Si leurs pensées ne sont pas la verité, au moins elles nous y font faire attention. Les diferens sentimens de ceux que l'esprit & la doctrine ont élevé au dessus du commun, nous découvrent le fond de l'esprit, & ces semences generales des Sciences. Ce n'est pas un petit prejugé qu'un sentiment nous ait été donné par l'Auteur de la Nature, lorsqu'on voit que tous ceux qui l'ont étudiée, ont eu ce même sentiment ; ainsi il est utile de ne pas ignorer l'Histoire de la Philosophie, c'est à dire, quels ont été les Philosophes illustres & quelle a été leur doctrine.

Pourquoi donc, encore une fois, ne recueille t'on pas cette Histoire pour la faire lire dans les Ecoles ? Ce seroit un Livre à faire, mais cet Ouvrage doit être fait avec esprit,& d'une maniere qu'on y découvre l'origine de tant d'opinions, c'est-à-dire, comment ces Philosophes, ou en suivant les premieres connoissances que la Nature nous a données, ou les prejugez de l'enfance & du Peuple ils sont tombez dans ces opinions.

Tous les Philosophes ont distingué la Philosophie en trois parties, dont la premiere n'est qu'une disposition pour les deux autres. Elle prepare l'esprit & lui donne des regles pour se conduire dans les Sciences, dont les principales ont pour objet la connoissance de la Nature & les regles de bien vivre, ou la Morale. Cette premiere partie qu'on apelle la Logique, a des regles dont on ne dispute point. Tout ce qui regarde l'argumentation est inconcestable. Je souhaiterois donc qu'on

eût mis cette partie de la Logique dans un ordre exact, & en des termes fort purs ; car pourquoi donner en mauvais Latin & dans une entiere confusion ce qui est tres-beau de soi-même & tres-utile ? Il n'y a rien de si pur que ce qu'Aristote a écrit de la Logique. Il y a plusieurs choses dans les autres parties de la Philosophie, dont tout le monde convient ; que les Professeurs, quelque parti qu'ils prennent, pourroient enseigner dans des Livres imprimez. Si on ne peut arrêter les Ecoliers qu'en les faisant écrire, il y en a un moïen. Quoi qu'on leur mette des Livres imprimez entre les mains, les Professeurs dans chaque leçon peuvent emploïer un tems à dicter quelque éclaircissement sur ces Livres. Ils peuvent traiter avec plus d'étenduë les questions sur lesquelles ils veulent déterminer leurs Disciples, & leur faire prendre parti ; leur proposant les objections qu'on peut faire à la doctrine qu'ils voudront soûtenir dans les Actes publics, avec leurs réponses.

C'étoit là l'ancienne maniere de professer dans l'Ecole de Paris, qui a été la premiere & la plus considerable des Ecoles Chrêtiennes. Avant ces derniers Siécles on n'y dictoit que tres-peu d'écrits. Quand la Philosophie d'Aristote y fut introduite dans le treiziéme Siécle, on y lisoit les écrits de ce Philosophe. Ensuite les Maîtres commencerent à donner des écrits, non pour y comprendre toute la Philosophie, mais seulement pour disposer les esprits par des questions qu'ils apelloient Prolegomenes, & pour éclaircir certaines dificultez sur lesquelles ils disputoient publiquement. Ces écrits ensuite aïant été trop étendus, l'on s'oposa à cette méchante maniere

qui s'introduisoit. Le Pere Possevin Jesuite remarque dans le premier livre de sa Bibliotheque choisie C. 26, que l'an 1355. on reforma la maniere d'enseigner de l'Université de Paris, & qu'il fut défendu aux Professeurs d'emploïer le tems de leurs leçons à faire écrire leurs Ecoliers : que cent ans aprés le Cardinal d'Estouteville Legat du saint Siége, obligea les Professeurs de cette Université de faire lire les anciens Philosophes & de les expliquer. Neanmoins le mal a prevalu, & il est arrivé dans la suite des tems, que cet accessoire de la Philosophie l'a emporté sur le principal. L'on a negligé le fond de la Philosophie, & l'on ne s'est apliqué qu'à de certaines questions, pour ainsi dire, étrangeres. Par exemple, si la Logique est une Science, quel est son objet, &c. L'on n'y traite presque plus rien de ce qu'Aristote a enseigné dans les excellens Ouvrages qu'il a fait de Logique.

De la maniere que sont les choses, dit Aminte, les Professeurs sont presque contraints de suivre cette méchante methode. La principale vûë de ceux qui étudient en Philosophie sont les Theses publiques, ainsi comme on ne dispute pas sur tout ; que les veritez les plus importantes ne sont point sujetes aux chicanes, il faut qu'ils donnent tout leur tems à des questions épineuses, dont on dispute.

On remedieroit à ce mal, dit Theodose, en rétablissant la lecture des bons Auteurs imprimez que les Professeurs acompagneroient de leurs observations, comme nous avons dit. Ce seroit même un beau moïen de contenter tout le monde, l'on ne choisiroit pour les

écrits & pour les disputes que les questions qui ne peuvent troubler la paix de l'Etat. La Jeunesse seroit mieux instruite. Il n'y a rien de si beau que la connoissance de Dieu, des esprits & des corps. Quel fruit remporteroient les jeunes Gens du College s'ils en sortoient avec la connoissance de Dieu & de ses attributs ou proprietez? S'ils y avoient connu la grandeur de leur ame, son immortalité, la fin pour laquelle elle a été creée, l'usage qu'elle doit faire de ses facultez. S'ils y avoient apris l'Anatomie & ce qu'on peut sçavoir du Ciel, des Meteores, & en general de toute la Nature. On ne doit point esperer cela qu'on n'ait r'apellé l'ancienne coûtume, & qu'on n'ait fait des Ouvrages courts,& faciles. C'est une necessité absoluë de se servir de Livres imprimez; outre la perte du tems qui se consume dans les Colleges presque tout entier à écrire, les jeunes Gens prennent leurs écrits avec tant de negligence qu'ils ne les peuvent lire. Ils sont pleins de fautes; de sorte que quand ils le voudroient, ils ne peuvent pas les étudier exactement.

Il y a tant de choses dans la Philosophie qui se peuvent traiter solidement & sans bruit. Qui trouvera mauvais qu'un Professeur fasse lire publiquement une Histoire des plus considerables experiences qui se sont faites dans ce siécle par les Chimistes, par les Anatomistes, par les Phisiciens, pourveu que l'Auteur de cette Histoire ne se declare pour aucun parti, qu'il raporte seulement ce que les yeux ne permettent pas de revoquer en doute. Au lieu de passer des mois entiers à dicter des écrits d'Anatomie, ne seroit-il pas plus à propos de choisir un Auteur le plus court & le

plus methodique qui ait été imprimé en ce tems, donnant seulement quelques remarques sur les choses qu'on choisiroit pour être la matiere des disputes publiques. Il en est de même des Traitez du Ciel. A la reserve de deux ou trois points, si les Cieux sont solides, ou non; si la Terre tourne, ou si elle ne tourne pas, tous les Philosophes sont d'acord. La Jeunesse concevroit bien mieux un Traité des Cieux dans un livre imprimé où seroient les figures necessaires, que dans des écrits pleins de fautes, où de jeunes Gens ne sont pas capables de faire les figures; sans quoi ces écrits ne se peuvent concevoir, non plus que ceux d'Anatomie. La partie de la Philosophie qui regarde les mœurs, & qui est la plus importante, est entiérement negligée, parceque la maniere d'enseigner d'aujourd'hui oblige un Professeur à ne parler que des questions disputées, ce qui lui ôte le tems de traiter les choses qui sont hors de la dispute, mais qui sont de l'usage de la vie.

Aminte loüa extrêmement les reflexions de Theodose, & témoigna qu'il connoissoit plusieurs de ses amis qui en peu de tems pouvoient donner au Public les Livres qu'il jugeoit necessaires, s'ils en recevoient l'ordre de ceux qui par leur autorité devroient remedier aux desordres publics des Academies. La chose est aisée, car quant à l'Histoire de la Philosophie, Diogene Laërce raporte nettement & en peu de paroles la vie & les sentimens des Philosophes. Plutarque l'a fait dans un Traité exprés. Vossius distingue fort bien les Sectes de Philosophie. Hornius a fait l'Histoire de la Philosophie en general, comme aussi le P. Thomassin. Il y a des Auteurs

qui se sont apliqués à éclaircir en particulier quelqu'une des anciennes Sectes, comme Marcile-Ficin celle des Platoniciens ; Lipse celle des Stoïciens ; Gassendi celle d'Epicure ; & la Mote-le-Vaïer celle des Scepticiens.

On trouve dans les premiers Peres de l'Eglise beaucoup de choses touchant cette matiere ; parcequ'aïant eu pour adversaires les Philosophes Païens, ils ont été obligez d'étudier leurs sentimens, & de les proposer en les combatant. Saint Augustin explique l'ancienne Philosophie dans ses Livres de la Cité de Dieu. Une Etude si profonde n'est necessaire que pour les Maîtres, qui pourroient même se contenter d'une Histoire abregée si elle étoit bien faite. Il faudroit emploïer une partie de sa vie, pour lire exactement tous les Ouvrages des anciens Philosophes. Il sufit de lire ceux de leurs Ouvrages qui sont le plus estimez. On voit les autres dans des Abregez. Aminte ouvrit le Platon de l'Impression de Henri Etienne de la Version de Jean de Serres. Il fit considerer à Eugene les Sommaires que cet Interprete a fait de la doctrine de ce Philosophe. Quand on est pressé on peut lire ces Sommaires, comme au lieu d'Aristote lire l'Abregé que du Val en a fait. Pour leurs Commentateurs je crois qu'on s'en peut passer : aussi bien des Commentateurs de Platon, que de ceux d'Aristote, soit Grecs, soit Arabes, soit Latins. Comme la doctrine de ceux-ci s'est introduite dans la Theologie Scholastique, & qu'ainsi il faut au moins entendre leur jargon, il faut pour cela lire un de ces Philosophes. Qui en lit un les lit tous en même-tems. Ils ne disent que la même chose avec cette seule diference que ce qui

est dans les uns en preuve, & dans les autres en objection. L'un abrege par caprice ce que l'autre étend. Ainsi ce seroit une folie de vouloir les lire tous. Il en faut lire un & preferer le plus court.

Aminte ne marqua qu'un tres-petit nombre de Philosophes qui meritassent d'être lûs. Ceux là, disoit-il, sont des extravagans, mais parcequ'ils sont rares dans leurs extravagances, quand on a aquis assez de lumieres pour découvrir leur erreur, & assez de force pour n'en être pas détourné de la verité, on les peut lire pour y découvrir la foiblesse de l'esprit de l'Homme, & les causes de ses erreurs. La consideration des fautes des autres est une partie de l'Etude de la Sagesse.

Theodose en exhortant Eugene à l'étude de la Philosophie, lui dit qu'elle se pouvoit aprendre d'une maniere si aisée qu'elle servoit de divertissement. Je vous dis la chose comme elle est; j'ai autant apris de Philosophie en me divertissant que dans le cabinet. Dans les voïages ou à la promenade j'ai fait mille experiences, mille observations, tantôt sur une mouche, sur un ver, sur une fleur, sur cent petits accidens. On voit quelque éclair qui paroît subitement, des vapeurs qui s'élevent, un tourbillon qui se forme, cela donne ocasion à des reflexions utiles. Dans la boutique même des Artisans & ailleurs, il se presente cent choses à l'esprit qui donnent occasion de philosopher, & qui divertissent en même tems. On se fait un delassement de les voir travailler. C'est un plaisir d'entrer dans le laboratoire d'un Chimiste, de le faire parler de son Art, de lui voir faire ses experiences. Dans les lieux où je me suis trouvé je ne manquois

point d'assister aux discours Anatomiques qui se faisoient, de voir les dissections des principales parties du corps humain. Quand on est tourné de ce côté-là, on devient Philosophe presque en se joüant. Un de mes amis m'a assuré que plusieurs Traitez de Mathematique qu'il avoit donné au jour, étoient autant le fruit de ses divertissemens que de ses Etudes. Que dans le tems d'une promenade il avoit medité sur l'ordre de ces Traitez; qu'ensuite selon les heures de son loisir, tantôt allant par la ville, quelque fois à table, ou avant que le sommeil fût venu, il s'étoit ocupé de quelque theorême, dont il avoit assez souvent trouvé la solution faisant toute autre chose. Il n'y a qu'à aimer la verité, on l'a toûjours dans la pensée; & il est impossible qu'en se familiarisant avec elle, elle ne nous découvre ses secrets.



AVERTISSEMENT.

LE Discours suivant trouve ici sa place, sans troubler l'ordre & la suite de ces Entretiens.



DISCOURS SUR LA PHILOSOPHIE.



L'ON ne peut concevoir trop d'estime pour la Philosophie, si selon l'idée que donne son nom, elle enseigne à devenir sçavant & heureux ; ce qui comprend tout ce que nous pouvons desirer. Nous voulons connoître la verité, & joüir d'une felicité parfaite. Nous sommes faits pour cela. Si la Philosophie répond donc à l'idée de son nom, c'est la chose la plus précieuse que nous puissions desirer, & qui merite plus toute nôtre aplication. Si nous n'étions point coupables, nôtre condition ne seroit pas aussi malheureuse qu'elle l'est à present. Que sçavons-nous ? de quel bien joüissons-nous ? Aussi-tôt que nous sommes capables de reflechir, si nous voulons considerer d'où nous venons, & quelle sera nôtre fin, nous nous trouvons comme transportez dans un païs perdu sans sçavoir comment. Voïans seulement le dehors des choses, sans en penetrer l'interieur, à découvert & exposez à mille sortes de maux, à

des douleurs cruelles. Voila en un mot l'état de l'Homme. La Philosophie seroit une belle chose, si elle pouvoit nous en faire sortir. Voïons s'il y en a une : quelle elle est : qui nous l'a donnée : quand est-ce qu'elle a commencé.

Dieu n'avoit pas creé Adam ignorant & malheureux. Ceux de ses Enfans qui vêcurent avec lui, aprirent dans sa conversation bien de choses ; Ainsi il y a de l'aparence qu'avant le Deluge, les hommes avoient un reste de cette Philosophie que Dieu avoit donné à leur premier Pere ; Outre que vivant plusieurs siécles, l'experience leur donnoit les connoissances. Neanmoins l'Ecriture nous aprend que ces premiers Hommes étoient extremement corrompus : ainsi il n'y a pas d'aparence qu'ils fissent de grandes recherches de la verité, & qu'ils pensassent aux moïens d'aquerir une felicité parfaite. Il est certain qu'aprés le Deluge & la confusion des Langues, toute la Terre se trouva ensevelie dans une ignorance profonde, & dans un déréglement entier des mœurs. Ce n'étoient donc plus des Philosophes que les hommes, c'étoient pour ainsi dire, des brutes, vicieux, ignorants, sans connoissance, sans amour de la verité. Il paroit que les Egyptiens sont les premiers qui aïent fait quelques efforts pour sortir de cet état. L'Egypte étoit alors le païs le plus fertile. Il n'étoit pas besoin d'un grand travail pour en cultiver la Terre, parce que la seule eau du Nil l'arrosoit & la preparoit en même-tems pour recevoir la semence. Ceux qui habiterent l'Egypte aïant donc plus de loisir, s'apliquerent à cultiver le peu qui restoit d'une Tradition presque effacée,

Ils étudierent l'Astronomie, la Geometrie, & firent quelques découvertes dans ces Sciences.

Moïse fut élevé dans leurs Ecoles, mais la Science qu'il y avoit aprise, fut peu de chose, en comparaison de ce que Dieu lui fit connoître, il lui donna sa Loi sur le Mont-Sinaï vers l'an deux mille cinq cens de la Creation du Monde. C'est dans cette Loi que nous trouvons une veritable Philosophie, quant à cette partie qui regarde les mœurs, c'est-à-dire, qui enseigne comment il les faut regler pour acquerir la felicité que nous desirons. On trouve dans les Ecrits de ce Legislateur & de ceux qui ont écrit aprés lui suivans ses traces, tant ce qu'il faut sçavoir pour cela. Il nous aprend comme Dieu avoit fait l'Homme pour être heureux, s'il eût voulu lui obeïr, que pour ne l'avoir pas fait, il étoit tombé dans la misere, d'où cependant il se pouvoit relever; Dieu lui aïant donné des Loix par écrit, qu'il n'avoit qu'à observer pour posseder tous les biens qu'il pouvoit desirer.

Ce qu'a écrit Moïse, lorsqu'on l'interprete par l'Evangile qui en a donné la clef, est si conforme au bon sens, que je dis librement que c'est une extravagance que d'aller chercher la Morale ailleurs que dans les saintes Ecritures. Nous n'avons point besoin absolument d'aucun autre secours. L'on y trouve les veritez necessaires; car pour celles de la Nature, comme il s'agit d'être heureux, & qu'il sufit pour cela que nous usions bien des choses naturelles, il n'est point necessaire que nous connoissions ce qu'elles sont en elles-mêmes; la Science en est curieuse, elle

peut même être utile, mais elle n'est point absolument necessaire. L'ignorance de la Nature ne nous rend pas miserables ; C'est pourquoi Dieu n'a pas voulu nous en donner la connoissance d'une maniere miraculeuse, comme il l'a fait des Loix qu'il faut pratiquer pour être heureux.

Du tems de Moïse, ou peu aprés, les Pheniciens qui étoient dans le voisinage de la Mer, & qui trouvoient sur le Mont-Liban des bois propres pour bâtir des Vaisseaux, commencerent d'établir des Colonies en diferens lieux de la Terre. Ce fut par leur moïen que les Egyptiens passerent en Grece, & que les Grecs purent voïager en Egypte. Auparavant la Grece étoit ignorante & barbare, comme le sont les Americains. Elle n'avoit point encore cultivé les Sciences. Ce ne fut que fort tard qu'elle commença de se polir. Ses premiers Sçavans furent les Poëtes. Homere est un des plus anciens, qu'on croit avoir vêcu du tems de Salomon.

Long-tems aprés Homere, la Grece eut des Philosophes. Pythagore est un des premiers, qui n'a précedé la venuë du Fils de Dieu guere plus de cinq cens ans. Ainsi on voit que la Grece a été dans l'ignorance prés de trois mille cinq-cens ans ; si on peut dire que la Philosophie l'en ait veritablement tiré : Car si on considere la Philosophie des Grecs en elle-même, on trouvera qu'elle a été peu éclairée, & qu'elle n'est considerable que lorsqu'on la compare avec la profonde ignorance où étoient pour lors les peuples de la Terre. Les premiers Poëtes des Grecs & leurs Philosophes, avoient apris des Egyptiens tout ce qu'ils sçavoient. C'étoit une chose

considerable en ce tems-là de sçavoir que Dieu est un pur Esprit, qu'il n'y en a qu'un. Les Hommes vivoient comme des brutes sans rentrer en eux-mêmes pour aprendre de la Nature comment l'on doit vivre. L'on trouve dans son cœur les principes de la Morale, aussi-bien que ceux de la Geometrie & de toutes les Sciences. Lorsque Dieu grava sa Loi sur ces Tables de pierre qu'il donna à Moïse, il ne fit qu'exprimer sensiblement le Langage qu'il tient interieurement avec tous les Hommes qui le veulent écouter ; mais en ce tems personne n'écoutoit ce Langage; & ce n'a été qu'en y faisant attention que les Hommes se sont polis. Les Egyptiens commencerent, mais cette gloire est autant duë aux Pheniciens qu'aux Egyptiens. Les Pheniciens n'étoient pas seulement Marchands : ils ne pouvoient entierement ignorer la doctrine des Hebreux, étant voisins & aïant presque la même Langue. Ce voisinage fit qu'ils aprirent d'eux plusieurs de ces grandes veritez qui sont couchées dans les saintes Ecritures, qu'ils communiquerent ensuite aux Grecs. C'est de là qu'on voit des choses dans Platon qui aprochent si fort de nôtre Religion. Il s'apliqua aux Sciences abstraites, comme est la Géometrie ; ce qui le retira des choses sensibles, & le rendit plus capable de considerer les choses spirituelles. Aussi a-t'il parlé plus dignement de Dieu, de l'immortalité de l'Ame, de sa spiritualité. Sa Morale est plus élevée & dégagée des choses sensibles ; outre qu'il parle divinement, & que par la force de ses paroles, aussi bien que par celle de ses raisonnemens, il inspire de l'amour pour la verité. La lecture de ses écrits éleve

l'Ame au dessus des choses sensibles. Il a sondé assez profondément le cœur de l'Homme. Il a connu que l'état où nous naissons, n'est point celui d'une Creature innocente : qu'une vie aussi miserable que la nôtre, est la peine de quelque peché : que Dieu étoit la fin de l'Homme, qu'il nous avoit fait pour lui être semblables.

Sa Morale est tres-belle, & peut diferente de celle des Chrêtiens ; ce qui fait dire à saint Augustin, que si Platon avoit vû comme les Apôtres avoient changé toute la terre par leur doctrine : Voilà, auroit-il dit, ce que nous n'avons pû persuader aux Hommes.

Mais aprés tous ces Eloges, en dissimulant même plusieurs erreurs grossiéres de ce Philosophe, il faut dire qu'il n'est estimable que lorsqu'on le compare avec le reste des Païens. Il y a parmi les Chrêtiens une infinité de petites Femmeletes incomparablement plus éclairées que Platon. Nous devons conserver ses Ouvrages comme des Monumens qui rendent ce témoignage à la Religion Chrêtienne, que les Esprits les plus sublimes des Grecs ont reconnu les veritez qu'elle enseigne : Mais d'ailleurs on s'en peut bien passer, & puiser dans de plus pures Sources & avec plus de facilité, ce qui est obscur & dificile dans ce Philosophe.

Aristote son Disciple plus adroit, aïant remarqué qu'une Science abstraite n'acommodoit pas le Monde, prit une methode diferente. Sa maniere d'écrire fut plus naturelle, plus dégagée de figures, d'ornemens, & plus concise. Il s'apliqua particulierement à cultiver cette partie de la Philosophie qui en est

l'entrée, qu'on apelle la Logique ou la Dialectique. Il faut avoüer, que c'est lui qui en a inventé l'Art, qui se peut traiter plus netement & en moins de paroles, màis la dificulté étoit de l'inventer. Il est facile d'expliquer clairement ce que les autres ont trouvé avec peine.

Pour la Morale, Aristote en a eu l'idée que tous les Philosophes en ont eu ; qu'elle doit regler les mœurs pour nous rendre heureux. Mais considerant que les Hommes ne s'élevent point si haut que le faisoient les Platoniciens, qu'ils ne pensent qu'à se ménager sur la terre la plus grande felicité qu'on y puisse goûter, tout ce que ce Philosophe a écrit de Morale ne va que là. Ses principes sont admirables pour cela. Il donne le caractere de chaque condition, de chaque âge ; il n'oublie rien de ce qu'on y doit pratiquer pour vivre heureux. Aussi les Politiques, c'est-à-dire, ceux qui ne pensent point à la Felicité éternelle, trouve leur compte dans ce Philosophe. Les saints Peres au contraire n'en ont point été contents. Ils ont tous regardé Aristote comme tres-dangereux à la Religion Chrêtienne. Ils l'ont acusé de croire l'Ame mortelle. Il n'a point reconnu la Creation du Monde. Il renferme la Providence de Dieu dans les Cieux : sans avoir aucun égard à lui dans le plan de sa Morale, comme s'il ne nous avoit pas fait, si nous ne dépendions point de lui, si nôtre ame devoit mourir avec nôtre corps. Cette Morale est donc dangereuse, pour ne pas dire impie ; cependant c'est la seule qu'on enseigne dans les Ecoles Chrêtiennes. Ceux mêmes qui font profession de vertu, emploïent toute leur autorité pour la faire regner. Je sçai

qu'on en retranche ces erreurs grossieres dont nous venons de parler ; mais on y laisse assez de mal, puis qu'on y parle point du raport de l'Homme avec Dieu, en quoi toute la veritable Morale doit consister. Dieu nous a faits pour le servir, si nous le servons comme il le veut être, il nous recompensera ; & comme c'est pour lui qu'il nous a faits, qu'il est nôtre fin, que c'est lui que nous desirons, ou que la Nature nous fait desirer, la recompense qu'il nous donnera ne peut être que lui-même. Il n'y a point d'autre bien qui puisse nous rendre heureux. Ainsi c'est tirer en l'air, en parlant de la Morale, qui est l'Art d'être heureux, que de parler du bien en general, sans marquer que ce bien que la Nature nous fait desirer n'est autre que celui-même qui est nôtre principe & nôtre fin.

Pour traiter la Morale raisonnablement, il faut examiner comment on peut posseder Dieu ; ainsi que nous croïons l'avoir prouvé dans la *Demonstration de la verité & de la sainteté de la Morale Chrêtienne* que nous avons presque tirée toute entiere du seul cœur de l'Homme. Cette Science doit s'occuper principalement de nôtre raport avec Dieu, & des moïens de s'unir à lui. Si on a d'autre vûë, on s'écarte, & ondétourne de la verité ceux qu'on enseigne. Il vaudroit bien mieux ne leur rien dire de la Morale, que de leur en parler si mal.

Tout ce qu'on peut sçavoir se reduit à la connoissance de Dieu, de l'ame, & des corps. Aristote parle mal de Dieu & de l'Ame. Ce n'est donc pas lui qu'il faut consulter. Les Chrêtiens n'ont pas besoin de recevoir de lui

des instructions sur ces deux points. Pour les corps & en general pour les choses qu'on apelle naturelles, ce Philosophe en a parlé en deux manieres, en détail & en general. Il nous a donné l'Histoire des Animaux, ce qui est une belle chose ; car en matiere de Phisique, c'est sçavoir beaucoup que d'être instruit des observations que chaque particulier a pû faire. Il n'y a point d'Homme qui puisse observer lui-même ce que fait chaque Animal. Il faut que plusieurs personnes l'experimentent. Ainsi ceux qui recueillent les observations qu'ont fait les particuliers, rendent un grand service au public. Aristote a parlé du Ciel, mais tres-mal. On n'est pas bien assuré s'il est l'Auteur de tous les petits traitez de Phisique qu'on trouve parmi les Ouvrages qui portent son nom.

Pour ce qu'il dit de la Phisique en general, c'est plûtôt une Dialectique ou maniere de parler des choses naturelles, qu'une veritable Phisique. Aussi il n'y a rien de mieux dit, ni de plus vrai que ce qu'il en écrit, quand on prend bien sa pensée. Ce qu'il dit de la matiere & de la forme n'est que pour marquer précisément ce que l'on entend par ces noms ; que, par exemple, par la matiere on entend dans un composé ce qui est indeterminé, & que la forme est ce qui le fait un tel être & donne sa perfection. Comme dans la statuë du Roi, la matiere c'est le bronze ou le marbre qui sont indéterminez ; car le bronze & le marbre ne representent rien. C'est donc la forme que l'Ouvrier donne à cette matiere qui fait qu'elle est la statuë du Roi.

Aristote ne considere point la matiere & la

forme dans tous les Etres naturels que comme dans les Etres artificiels ; par exemple, dans une statuë : C'est pourquoi il n'y a rien de plus facile à comprendre, ni de plus vrai que ce qu'il dit. Il en est de même de la quantité & des qualitez, dont il ne fait qu'expliquer ce que leurs noms signifient dans l'usage de la Langue. La quantité d'un corps est, dit-il, ce qu'on répond quand on demande combien, par exemple, il a de pieds ; la qualité, ce qu'on répond, quand on demande d'un Etre quel il est : L'on dit qu'il est blanc, ou qu'il est noir ; qu'il est froid ou, qu'il est chaud. Ainsi dans l'usage de la Langue, on dit que les couleurs, que la chaleur, que le froid sont des qualitez. Aristote n'en a pas certainement voulu dire davantage.

Aujourd'huy on entend ce Philosophe d'une autre maniere. Ce n'est point proprement sa Philosophie qui regne dans les Ecoles, c'est celle des Arabes. La Phisique generale d'Aristote ne consistant que dans des noms qu'il explique selon leur signification usitée, elle convient à toutes les autres Philosophies ; à celle des Epicuriens, & à celles des Cartésiens ; mais la maniere dont les Arabes l'entendent, fait une Secte particuliere, qui est fondée sur toutes les préventions de l'Enfance. Quand nous sommes Enfans, nous ne distinguons presque point les Etres animez d'avec ceux qui ne le sont pas. Nous les croïons tous semblables à nous, & en tout ce que nous sentons à l'occasion des Corps qui font impression sur le nôtre. Nous croïons qu'il y a dans ces Corps quelque chose de semblable à ce que nous sentons ; de-sorte

que

que par la chaleur l'on ne conçoit pas quelques petits corps qui remuent le nôtre, mais un certain Etre semblable à ce que nous sentons qui est dans le corps qui nous échauffe & qui en vient. Les enfans croïent même que la douleur qu'ils ressentent quand une épingle les a piquez, est dans cette épingle. C'est pour cela qu'ils se fachent contre elle.

Pour entendre la Philosophie des Arabes, il n'est question que d'apliquer aux termes d'Aristote, les préventions de l'Enfance: Concevoir, par exemple, que dans tout composé naturel la forme y est au regard de sa matiere, ce que l'ame est au regard de nôtre corps. Cela seul a donné aux Gens de bien de l'horreur pour la Philosophie des Arabes. Car si cela est, comme on voit que la forme dépend de la matiere, & qu'elle ne peut exister sans matiere, si l'ame n'est la forme du corps que comme les autres formes le sont des composez naturels, ainsi que la forme d'une Statuë est à la matiere de la Statuë, ce que dit Aristote, on ne peut pas croire qu'elle subsiste aprés être separée du corps.

Pour concevoir ce que c'est que la quantité, les qualitez, & les autres accidens, de la maniere que les Arabes expliquent ces choses, il les faut concevoir dans les sujets où ils sont, comme nous concevons dans nôtre ame les sentimens qu'elle a, de chaleur, de froideur, de douceur, d'amertume. Il est impossible d'avoir aucune idée claire de la Philosophie des Arabes expliquée par les termes d'Aristote, sans la concevoir de la maniere que je le dis.

Il faut reconnoître que l'ignorance de l'Homme est plus grande qu'on ne le peut concevoir au regard des choses naturelles. La nature est fermée pour lui. Il voit la porte, mais il ne la peut pas ouvrir. C'est pourquoi j'admire comme les Hommes ont tant de peine à se soûmetre à ce que la Religion leur enseigne touchant des choses éloignées de leur sens, parcequ'ils ne les peuvent pas comprendre. Ils ne font pas reflexion que les choses mêmes qu'ils touchent, sont incomprehensibles. Jusques à present nous n'avons aucune connoissance des Métaux. Nous sçavons bien ce que les sens nous y font voir, mais personne n'a encore penetré comment ils se forment, ce qui fait que l'or se produit dans un tel lieu plûtôt que dans un autre; quelle en est la matiere, quelle en est la production.

Qu'on en pense ce qu'on voudra, il est certain que nous ne concevons dans les corps rien de clair que leur extension, leur figure, leur mouvement ou leur repos. Ils peuvent être autre chose; & ce seroit une grande temerité de le nier; si une autorité infaillible nous le disoit. Mais quant à nous, c'est-à-dire, par raport à nos connoissances, nous ne pouvons point dire que nous connoissions rien de clair dans la Phisique que l'étenduë, la figure, le mouvement & le repos. Ainsi pour avoir droit de s'imaginer qu'on sçait les choses, il faut qu'on les puisse expliquer comme on feroit une Montre qu'on ouvre, & dont on voit le mouvement & la figure de ses parties.

Cela seul nous fait connoître combien nôtre ignorance dans la Phisique est grande.

Les Anciens n'en ont presque rien sçû. Les Disciples de Socrate, les Platoniciens, les Stoïciens ne s'y sont gueres apliquez. La Morale faisoit toute leur étude. Quelques anciens Philosophes ont bien disputé touchant les premiers principes, sçavoir si c'étoit de l'eau ou de l'air que toutes choses avoient été formées ; mais on voit bien que ce n'est rien faire que de s'atacher à ces principes si generaux. Aristote dans ses principaux Ouvrages de Phisique n'explique que les noms des choses. Dans les Traitez particuliers il ne s'éloigne pas des opinions de Democrite : il explique les éfets particuliers à-peu-prés de la même maniere.

Democrite, & aprés lui Epicure, passoient pour les premiers Phisiciens, mais que sçavoient-ils ? Ils convenoient des principss que nous venons de proposer, qu'il faut tout expliquer par la matiere, & par la configuration de ses parties, par le mouvement, ou par le repos. Mais premierement ils n'entendoient rien dans les Loix du mouvement, qui sont les principes de la Phisique, comme les principes ou notions connuës qu'on voit au commencement des Elemens de Geometrie, en sont les fondemens. Ils suposoient sans raison des Atomes dont les uns se meuvent d'un côté, les autres de l'autre, qui s'écartent d'eux-mêmes de leur droit chemin. A peine pourroit-on trouver dans la Phisique des Epicuriens un éfet considerable expliqué comme il faut. Car ce n'est pas assez, par exemple, pour expliquer comme l'Aiman atire le Fer, de dire qu'il sort de petits corps de l'Aiman ; comme ce n'est pas assez pour faire concevoir la machine d'une Horloge,

de dire qu'il y a de certaines parties qui se remuent ; il faut décrire ces parties, leurs figures, & leur mouvement si exactement, qu'une machine faite sur cette description fit certainement les éfets qu'on voit dans une Horloge.

Où trouve t'on dans ces Philosophes des éfets naturels de consequence expliquez en cette maniere ? On ne peut contester cette gloire à nôtre Siécle & à la France, que DesCartes est le premier qui a oûvert le chemin d'une veritable Phisique. Il ne met pour principe que des choses dont tout le Monde convient. Par exemple, que les corps sont étendus, qu'ils sont capables de diferentes figures. Ensuite il examine les Loix de la Nature ; comme celle-ci, qu'un corps étant mû, continuë de se mouvoir, s'il ne trouve point d'obstacle, & qu'il se meut en droite ligne. Aprés cela il tente d'expliquer tout le Monde entier & les éfets particuliers, comme feroit un Horloger qui voudroit faire comprendre la maniere dont une Montre marque les heures.

Ce dessein est noble, mais il est dificile. La bonne methode de ce Philosophe a cet avantage, ou qu'elle nous découvre la verité, ou qu'elle ne nous flate pas d'une vaine Science ; qu'elle fait remarquer ce qu'on sçait, & ce qu'on ne sçait pas, ce qui est vrai ou ce qui n'est que vrai-semblable.

C'est autre chose de démontrer que les choses se peuvent faire comme on le dit, & qu'elles soient éfectivement ce qu'on montre qu'elles pourroient être. Presque tout ce que la nouvelle Philosophie nous peut enseigner se reduit-là, que les choses peuvent être com-

me elle nous le dit. C'eſt pourtant beaucoup. Et c'eſt une choſe admirable que les anciens Philoſophes n'aïent point conſideré les premieres Loix du mouvement. Juſques à Galilée, les Philoſophes n'agitoient que des queſtions en l'air ſur le mouvement, ce qui porta Galilée à publier ce qu'il a écrit ſous le titre de Science nouvelle. C'eſt la matiere la plus belle & la plus digne d'ocuper un Philoſophe, comme il paroît par les belles choſes qu'on trouve dans les écrits de Galilée, de Des-Cartes, du Pere Merſenne, de Huggens, de Wallis, du Pere Pardies, du Pere de Malebranche, & de pluſieurs autres qui ont parlé du mouvement.

Le moïen de s'aſſurer de la verité des Hipotheſes qu'on fait, c'eſt-à-dire, ſi les choſes ſont en éfet ce qu'on a pû ſupoſer qu'elles ſont ſelon les Loix de la Nature, c'eſt de tâcher de voir par les yeux du corps ce qu'on n'apercevoit que par des conjectures en raiſonnant. Les Teleſcopes & les Microſcopes ſervent à cela. Avec les Teleſcopes on s'eſt aſſuré de la veritable diſpoſition des Cieux, ſelon laquelle on explique le mouvement des Aſtres, comme on feroit celui d'une machine. Depuis que Galilée a découvert par le moïen du Teleſcope que Venus avoit des phaſes comme la Lune, & qu'ainſi elle tournoit autour du Soleil, l'on n'a plus douté de la fauſſeté du Siſteme de Ptolemée, qui étoit celui de tous les Philoſophes Scholaſtiques. Avec les Microſcopes on s'eſt aſſuré de pluſieurs choſes dans la Phiſique. Comme avec les Teleſcopes on découvre les objets que leur éloignement déroboit à nos yeux, on voit avec le Microſcope ce que la petiteſſe rendoit inſen-

sible ; & c'est ce qu'il faut voir pour philosopher. Car tout ce qui paroit dans le corps n'est presque que comme la boëte de la montre qui cache la machine. Il faut donc ouvrir cette boëte ; mais dans la Nature les ressorts sont si petits, que nos yeux n'en peuvent voir la subtilité, sans secours.

Comme il faut, dis-je, ouvrir la boëte pour voir le dedans de la montre, il faut ouvrir les corps naturels, les dissequer & en faire l'Anatomie. C'est à quoi on s'est apliqué en ces derniers tems d'une autre maniere que n'avoient pas fait les Anciens. Tout n'est pas encore découvert, mais il y a un grand nombre de parties du corps de l'Homme dont on peut expliquer mechaniquement le mouvement, comme on fait celui d'une Montre, On connoît assez la fabrique du cœur pour en expliquer le mouvement, dont on ne disoit auparavant autre chose, sinon qu'il y avoit un principe de mouvement, sans expliquer ce principe.

On fait tous les jours des découvertes. Combien a-t'on avancé depuis Des-Cartes ? ce qu'il dit de la machine du corps de l'Homme, est tres-imparfait au regard de ce que nous en avons apris depuis lui, Voïez dans la derniere Edition de Hollande des Ouvrages de Malpigi la mechanique de plusieurs parties du corps humain. On ne connoissoit que le dehors de ces parties. Car autresfois que dissequoit-on ? Le cadavre d'un miserable qui auroit été pendu. Les Animaux ont des parties semblables aux nôtres. Or quand ils sont grands & qu'on les ouvre en vie, pour cela épargnant leur sang, il est bien plus facile de connoître la structure de leurs parties qui

ſont groſſes, ce qui nous aprend ce que ſont celles de nôtre corps.

Depuis qu'on a trouvé la machine Pneumatique inconnuë à Des-Cartes, on s'eſt convaincu de mille choſes : par exemple, que toutes les parties des liqueurs ſont en mouvement, comme ce Philoſophe l'a ſoûtenu : que l'air eſt une liqueur, mais beaucoup plus ſubtile que l'eau, & qui retient & empéche que les parties de pluſieurs liqueurs ne s'evaporent ; d'où vient que quand on les met dans la machine Pneumatique, c'eſt à dire, dans un balon de verre dont on a pompé l'air, on y voit, par exemple, le lait boüillir, s'élever & ſe répandre hors du vaſe où il étoit contenu. Il en eſt de même de la biere. On voit que l'air comme toutes les autres liqueurs preſſe ce qu'il entoure. Auſſi une vieille pomme deſechée & ridée ſe groſſit & reprend ſa grandeur & ſa figure dans le balon à meſure qu'on en tire l'air. C'eſt ainſi qu'on découvre ce que ſont les choſes, ou ce qu'elles ne ſont pas à cauſe du lieu où elles ſont placées entre d'autres corps ; & ce qu'elles ſeroient ſi elles ſe trouvoient ſeules, c'eſt-à-dire, dans le vuide.

Mais il faut reconnoître qu'en une infinité de choſes, avec tous les ſecours du Microſcope, des machines Pneumatiques, de la Chimie nous ne pouvons penetrer ce que la Nature nous a voulu cacher. Nous ne voïons point ce qu'elle eſt dans l'interieur. Que peut donc faire un Phiſicien, que de conjecturer ? Si on me faiſoit voir une Montre extraordinaire dont je viſſe les éfets au travers d'un criſtal, ſans qu'on me permît d'ouvrir la boëte qui la renferme, tout ce que je

pourrois faire, seroit de former dans mon esprit par la connoissance des mechaniques une machine qui fît les mêmes éfets. Or il est facile de s'y tromper. Car comme les Artisans ne connoissent souvent le défaut de leurs machines qu'aprés en avoir fait l'essai, si nos Phisiciens pouvoient executer leurs Sistemes ils apercevroient bien-tôt leur impossibilité. Dans la plus part des choses les éfets ne sont pas assez connus pour deduire consequemment leurs causes. Or quand on parle de ce qu'on ne connoît pas bien on parle mal. Des-Cartes s'est plaint de ce qu'il n'avoit pas pû faire toutes les experiences qui lui étoient necessaires. Aussi s'est-t'il trompé en parlant des Meteores. Il supose que les nuages sont composez d'une neige subtile, & que ce qui fait le bruit du tonnerre, c'est lorsqu'il y a dans l'air plusieurs lits de neige separez, & que ceux de dessus venant à tomber sur ceux de dessous, ils agitent l'air, & font ce bruit qu'on entend quand il tonne.

Je sçai par experience que cela est faux. Car je me suis trouvé sur une montagne où j'entendois le tonnerre gronder sous mes pieds, & je voïois les éclairs au dessous de moi. J'experimentois alors, comme je l'ai fait mille fois depuis, que les nuages que nous voïons si élevez ; sont entierement semblables aux broüillards que nous voïons sur la Terre. Je me suis trouvé dans les nuages mêmes, en marchant par les montagnes.

Le veritable Phisicien ne doit rien oublier pour remarquer les éfets naturels. Son Etude est toûjours utile ; car au moins on aprend des faits constans qu'il est plus utile de s'instruire que de faire des Sistemes en l'air. Rechercher

les faits de la Nature, c'eſt faire des experiences ; par exemple, des diſſections ſur les Animaux, ſur les Plantes, ſur les Poiſſons, pour ouvrir la Nature qui nous a été fermée juſques à preſent. On ouvre les Metaux par le feu. Les faits qui ſervent à les faire connoître, ſont les qualitez des lieux d'où l'on les tire. Etant dans les Alpes j'entrai au fond d'une mine de Fer, J'y remarquai que la matiere du Fer ſe répandoit & ſe diſtribuoit par veines, ou par branches, dans les pierres avec laquelle elle étoit mélée;ce qui me fit penſer que les petites parties du métail s'y étoient élevées en forme d'une fumée qui avoit ſuivi la matiere propre pour la recevoir & la ſoûtenir, comme le Salpêtre monte dans les pierres. Les anciens Philoſophes ne voïoient dans les Animaux, que ce que les Bouchers y découvrent : dans les Arbres que ce qu'y voïent les Charpentiers. Ils n'avoient pas plus de connoiſſance des Plantes que les Jardiniers ; & des Métaux, que les Forgerons. On diſſeque tout aujourd'hui : on ouvre tout, les Arbres auſſi bien que les Animaux ; ce qui donne lieu d'eſperer que la Phiſique ſe perfectionnera.

Le corps des Plantes eſt organique auſſibien que celui des corps animez, comme il paroît par l'Anatomie qu'on en fait. Cela étoit inconnu à l'Antiquité. Pour bien connoître les choſes, il les faut conſiderer dans tous les états par où elles paſſent avant que d'arriver à leur perfection. Par exemple, pour connoître la formation d'un Poulet, il faut conſiderer ce qu'il eſt chaque jour depuis que la Poule commence à couver, ouvrant chaque jour un œuf de ceux qu'elle couve. On a

découvert de nos jours les Metamorphoses des Insectes, comme elles viennent d'œufs : que les Mouches aussi bien que les Papillons sont Vers avant que de voler. On a fait une Histoire des Insectes dont l'Antiquité n'avoit eu aucune connoissance.

A present on ne croit plus sçavoir une chose que lorsqu'on la peut expliquer mechaniquement. C'est Des-Cartes qui a ouvert ce chemin ; c'est à sa Methode qu'il se faut atacher ; Je dis à sa Methode ; car pour la plûpart de ses explications, il les faut regarder non comme la verité, mais comme des conjectures raisonnables. Ce qu'il dit, est toûjours ingenieux selon les Hipothéses qu'il a faites ; mais ce n'est pas à dire que ce qu'il avance soit vrai. Par exemple, il n'y a rien de plus ingenieux que ce qu'il dit touchant l'eau qui se rarefie lorsqu'elle gêle. Il supose que l'eau est composée de petites parties longues & flexibles comme des Anguilles : que lorsque ces petites parties cessent de se mouvoir elles font de la glace, qui doit ocuper plus de place que l'eau n'en ocupoit ; parceque, dit-il, ces petites parties se roidissant & se recourbant, ne s'acommodent plus les unes avec les autres ; ainsi elles se séparent & ocupent plus de place. Le fait est constant, il est certain que l'eau ocupe plus de place aprés qu'elle est gelée qu'elle ne le faisoit avant que de l'être ; & c'est de là que les vases où l'eau se gêle, se rompent dans les grands froids. On voit même dans les ruës que le pavé s'éleve, parceque la Terre s'enfle. L'experience m'en a fait découvrir une autre cause que celle que Des-Cartes propose. Quand l'air exterieur est froid, il est constant que les lieux où il ne

peut entrer, sont tres-chauds. Quand le froid ataque donc l'eau, les parties exterieures qui commencent les premieres à se geler, forment comme une muraille qui fait que la chaleur se concentre au dedans, & qu'elle devient plus forte : Ainsi l'eau s'y rarefie, comme il arrive toutes les fois qu'elle s'échaufe. C'est pourquoi elle écarte les parties qui étoient à l'exterieur, & en même-tems elle fait éclater le vaisseau où elle est. Ce que je dis ici se voit sensiblement. Car dans l'eau glacée d'un vase, l'interieur est toûjours plus rarefié que les parties exterieures. On y remarque des petits vuides.

C'est donc, encore une fois, à la Methode de ce Philosophe qu'il se faut atacher dans la Phisique, plûtôt qu'à ses opinions particulieres. On en trouvera plusieurs de fausses, à mesure qu'on fera plus de découvertes dans la Phisique. Sans doute que de tous les Philosophes, c'est celui qui a le mieux parlé de l'esprit, & qui a distingué avec plus de clarté ses fonctions d'avec celles de la machine du corps. Tout ce qu'en avoient dit les Philosophes, étoit fort obscur. L'on ne peut guere ajoûter à ce qu'il enseigne touchant l'union de l'ame avec le Corps. Ses Meditations Metaphisiques sont de ces Livres qui demandent & qui meritent une plus serieuse atention ; Car il est plus important de connoître les Esprits que le Corps. Mais il faut avoüer que ce Philosophe ne pousse pas fort loin ses Meditations. Peut-être qu'il avoit dessein de le faire un jour, ou que peu content de ce qu'il avoit pensé touchant la maniere dont l'ame connoît, il s'est borné à montrer qu'elle est immaterielle, & distinguée du corps. Avant lui on n'avoit que des idées fort confuses de cette distinction.

Nous lui sommes donc fort redevables. Mais nous le sommes plus au P. de Malebranche qui nous a expliqué si netement la maniere dont nous voïons les objets sensibles, dont Des-Cartes n'avoit pas même osé parler. Ce Pere nous a démontré, que c'est Dieu qui fait tout en nous, & que nous ne pourrions voir ni sentir les choses même grossieres, s'il ne nous les faisoit sentir & voir en lui. Cette doctrine est contre toutes les preventions. Mais si on l'examine, du moins sera-t'on convaincu qu'il n'est pas aisé de répondre aux raisons sur lesquelles cette doctrine est apuïée. Le Pere de Malebranche l'a expliquée plus particulierement dans ses Entretiens Metaphisiques; Car pour la mettre à la portée de tout le monde, il l'a tournée en differentes manieres dans les differens Ouvrages qu'il a publié. Dans sa Morale il aprend à rentrer en soi-même pour consulter cette lumiere interieure qu'il pretend être le Verbe Eternel; ce qui a été la Doctrine des premiers Peres de l'Eglise. Il faut voir dans ses Conversations Chrêtiennes, comme toutes choses prouvent l'existence de Dieu & la dependance qu'ont de lui toutes les Creatures. Ce sont tous les principes de la nouvelle Philosophie de Des-Cartes, avant lequel personne n'avoit fait voir si clairement le raport de l'Homme avec Dieu. C'est pourquoi je ne sçai qui a pû porter quelques-uns de nos Ecrivains à tant travailler pour le rendre suspect. C'est envier à la France & à nôtre Siécle la gloire d'avoir produit le plus grand de tous les Philosophes. Pour moi je veux bien qu'on sçache combien je l'ai estimé. Lorsqu'on parla de lui dresser un Monument il y a vingt-cinq ou trente ans je fis

quelques Vers invitant la France à lui en faire un magnifique, étant interessée dans la gloire de celui à qui il lui est si glorieux d'avoir donné la naissance. J'exhortois les Ouvriers sçavans dans les Mathematiques d'emploïer pour leur Maître l'Art qu'ils avoient apris de lui ; & toute la Nature de fournir pour son Tombeau les richesses qu'il avoit si bien expliquées. Voilà ces Vers, marque publique de mon estime & de ma reconnoissance pour ce Philosophe, dont j'ai lû les Ouvrages avec fruit, comme je crois.



TUMULUS RENATI DES-CARTES Galli, eximii Geometræ & Philosophi.

HIC Jacet, occultos veri tentare recessus
Ausus, & ignotas primus inire vias.
Qui docuit rerum causas, quibus excitus Auster
Spirat, & alternis æstuat æquor aquis.
Iris habet varios adverso sole colores;
Et magnes nautis per mare monstrat iter.
Nunc referata patent, densâ quæ nocte latebant,
Quam non expulerat lucis origo nova.
Notus stelligeros numerus qui colligit orbes,
Quo concors mundi machina tota viget.
Notus & interior qui Spiritus incolit artus:
Ipse sibi ignotus qui priùs hospes erat.
Ut mens compactum nervorum flectit habenis,
Et fingit corpus mobile jussa pati.
Mille per & cæcos venarum infusa meatus
Flumine sanguineo membra fluenta rigant.
Ante sub obscuris verborum ambagibus error
Occultus facilem luserat arte fidem.
O veteris caligo ævi! Felicior ætas
Affulget tantus cui sine nube dies.
Purpureos tumulo flores, & lilia spargam:
Hoc Sophia, hoc Mathesis marmore strata jacet.
Quæ tantâ te prole ferent monumenta superbam,
Hæc decora, acceptum Francia redde decus.
O vos artifices Mathesis quos imbuit arte,
Dextera quod didicit vestra rependat opus.
Et memor impendat diti Natura Sepulchro
Cartesius tacitas quas retegebat opes.

VII. ENTRETIEN.

LE Gentilhomme à qui étoit cette riche Bibliotheque dont nous parlons, retint quelques jours chez lui Aminte avec ses amis, afin qu'ils pussent examiner à loisir tous ses Livres. Un jour qu'ils rentrerent dans la Bibliotheque, en jetant les yeux sur les Livres de Medecine & de Jurisprudence; cela n'est pas, dirent-ils de nôtre mêtier. Ils passerent dans une longue gallerie où étoient les Livres de Theologie. Ce Gentilhomme avoit herité depuis quelques années des Livres d'un de ses Parens riche Beneficier, & tres-sçavant, qui avoit ramassé tout ce qu'il y a de plus excellent sur la Theologie. On ne sera par fâché de voir ici une liste des meilleurs Livres.

BIBLES.

La premiere Tablette contenoit les Bibles Polyglottes, c'est-à-dire, qui étoient en plusieurs Langues. Celles du Cardinal Ximenes de l'an 1515. à Alcala en 6. vol. Hebr. Chald. Grec. Lat. Celle du Roy Philippe II. à Anvers l'an 1572. en 8. vol. plus ample, & bien mieux imprimée, & regardée comme une des merveilles du monde. Celle de Paris de Michel le Jai l'an 1645. augmentée du Samaritain, du Syriaque, & de l'Arabe en 10. vol. Celle d'Angleterre plus ample que

celle de Paris, quoi qu'elle n'ait que 6. volumes ; & en cela plus commode parce qu'en ouvrant le Livre on voit dans les deux pages qui se presentent le Texte Original,& toutes les Versions qui sont en plus grand nombre, ce qu'il faut chercher dans celle de Paris en plusieurs volumes. Outre cela il y a des Prolegomenes utiles, & des variantes ou differentes Leçons du Texte & des Versions ; de sorte que si cette Polyglotte n'est pas la plus belle c'est la plus commode. La Bible de Vatable imprimée par Commelin est une Polyglotte. Il y a le Texte Hebreu avec la Version Latine de Leo Juda, & la Version Grecque avec la Vulgate. Suivoient toutes les belles Editions des Textes chacun en particulier. La Bible Hebraïque avec la Version Latine de Sebastien Munster à Basle 1546. in fol. 2. vol. Les Versions de la Bible Hebraïque par Leo Juda, par Junius & Tremellius, par Sebastien Chatillon, par Schmid. Il y en a une de Sanctes Pagnin qui est Interlineaire,& qui a été corrigée par Arias Montanus ; il y en a plusieurs Editions. Le Texte Hebreu seul par Joseph Athias 1667. in 8o 2. vol. Il y des attestations de plusieurs Professeurs de Hollande, comme il n'y a point de fautes. La Bible Grecque des Septante de l'Edition d'Alde à Venise 1518. de Basle, de Wechel à Francfort 1597. de Rome par ordre de Sixte V. toute Grecque a Rome 1587. la Version Latine à part 1588. Le P. Morin a fait r'imprimer à Paris le Grec & le Latin ensemble avec des Scholies l'an 1628. Il y avoit une infinité d'Editions Latines de la Vulgate. Celle de Sixte V. qui est rare, parcequ'elle fut supprimée presque aussi-tôt aprés l'impres-

ſion l'an 1590. Clement VIII. l'aïant corrigée & fait r'eimprimer l'an 1592. De toutes les Bibles Latines celle de Vitrai de l'an 1662. in fol. eſt la plus belle. Il y a à la fin des Notes de Chronologie. Toutes les Editions qui ſe ſont faites in 4o ſur celle-la ſont moins correctes. Toutes les Verſions en Langues vulgaires étoient dans cette Bibliotheque. Les belles Editions du N. T. Grec de Robert Etienne s'y trouvoient, & les autres.

INTERPRETES.

On voïoit d'abord tous ceux qui ont fait des Ouvrages qui peuvent ſervir d'introduction à l'Ecriture Sainte, comme *Iſagoge Sanctis Pagnini ad Sacras litteras* : les Antiquités Hebraïques d'Arias Montanus, les Prolegomenes de Serrarius, de Bonfrerius, de Walton, Salmeron, l'Introduction du P. L. Dans ce même rang étoit la Bibliotheque de Sixte de Sienne, la Critique de Loüis Capel, tout ce qu'a fait M. Simon touchant l'Hiſtoire Critique du V. & du N. T. comme auſſi les Ouvrages qui ont été faits contre les Juifs, l'Ouvrage de Pierre Galatin, le *Pugio Fidei de Raimondi Martini*, avec les Notes de Voiſin, *Victoria Parcheti adverſus Hebræos*, *Scrutinium Scripturarum*, de Paul de Sainte Marie Evêque de Burgos contre les Juifs. Là étoient auſſi les Livres qui éclairciſſent les coûtumes Juives: ceux qui ont écrit de la Republique Judaïque, Sigonius, Cunæus, Bertram, Menochius, qui ont expliqué en particulier les poids, les meſures, les monnoies, les habits, les loix, les mœurs, & toutes les autres choſes dont il faut

avoir unē connoissance generale pour interpreter les Saintes Ecritures.

Tous les grands recueils qui se sont faits de differends Interpretes se rencontroient dans cette riche Bibliotheque, & des meilleures Editions. En premier lieu la grande Bible Rabinique en quatre volumes, qui outre le Texte Hebreu & les Paraphrases Chaldaïques contient les Commentaires de plusieurs Rabbins, de l'Edition de Bomberg à Venise. La même Bible y étoit de l'Edition de Buxtorf, qui pretend y avoir corrigé plusieurs fautes. Aprés suivoit la Glose Ordinaire en 6. gros volumes *in fol.* de l'impression d'Anvers. C'est un Recueil de ce qu'autrefois on avoit de meilleur sur l'Ecriture : mais en ce tems là on n'avoit pas toute la connoissance necessaire des Langues. On faisoit trop peu d'usage de la Critique. Ces Livres qu'on nomme *Chaines* sont des compilations de ce que les Peres Grecs ont dit sur l'Ecriture. Le Recueil des Critiques imprimés à Londres en 1660 & depuis peu en Hollande. Cette derniere Edition est la meilleure ; parceque les Traités particuliers y sont inserés dans les endroits de l'Ecriture qu'ils éclaircissent ; & qu'ainsi elle est mieux disposée. Outre cela elle a été augmentée de plusieurs Observations, & ce qui est de considerable toutes les citations Grecques de Grotius, qui y est tout entier, sont traduites en Latin. Ce Recueil pourroit être augmenté à l'infini, car il y a plusieurs excellens Critiques qui n'y sont pas, comme le Mercier sur Job, & sur les Proverbes ; Loüis de Dieu dont les Ouvrages sont dautant plus estimables qu'il n'a écrit que sur les endroits de l'Ecriture sur lesquels il pou-

voit faire des Observations nouvelles. Les Ouvrages de ces Critiques sont imprimés à part. Mathieu Pole a fait un Abregé de tous les Critiques. Ce Livre qui a pour Titre *la Synopse des Critiques* seroit ennuïeux si on vouloit le lire tout d'une suite ; mais il est utile quand on y cherche l'éclaircissement d'un passage ; car effectivement on y trouve tout ce qu'ont dit les plus habiles Interpretes. Le Recueil qu'a fait le P. de la Haye en 5. volumes de plusieurs Interpretes Catholiques est un livre fort utile à ceux qui ne peuvent pas se servir des Critiques, n'entendant pas les Langues. Il lui a domé le nom de *Biblia Magna*. Il a fait un Recueil plus ample sous le nom de *Biblia Maxima*, qui passe pour une mauvaise compilation. Vous voïez devant vos yeux plusieurs autres excellens Commentaires qui ne sont point dans ces Recueils. Tous les Ouvrages de Tostat, de Ribera, de Vilal pand, de Serrarius, deBonfrerius, de Salmeron, de Genebrard, des deux Jansenius, de Maldonat, de Tolet, d'Estius, de Tena, de Cornelius à Lapide. Vous aurez plus-tôt fait de consulter un Catalogue de tous ceux qui ont travaillé sur l'Ecriture que d'ouvrir tous ces Livres les uns aprés les autres. Prenez pour cela celui qu'un Anglois nommé Crovvæus a fait imprimer. Remarquez cet Ouvrage de Ligfooth qu'il nomme *Horæ Hebraïcæ & Talmudicæ*, où il tire du Talmud tout ce qui peut servir à éclaircir le N. T. Voila la bonne Edition du N. T. Grec de Beze avec sa Version & ses Notes. Elle est de Cantorberi 1642. Elle comprend tous les changemens qu'a fait Beze dans toutes les differentes Editions qu'il a fait faire pendant sa vie

de cet Ouvrage. C'est pour cela que je vous parle en particulier de cet Auteur. Il y a plusieurs Livres où cela se devroit observer quand on les r'imprime.

LES PERES ET LES ECRIVAINS *Ecclesiastiques.*

Vous voïez, Eugene, dirent Theodose & Aminte une infinité d'Auteurs Ecclesiastiques. Pour les manier tous il faudroit plusieurs jours. Toutes les bonnes Editions les plus belles & les plus correctes de ces Auteurs sont ici. C'est une necessité d'en avoir plusieurs: Car par exemple S. Augustin aïant été imprimé par les soins d'Erasme, avec des Notes, cette Edition a son merite. Les Docteurs de Louvain ont revû le même Pere,& en ont fait une Edition qu'on peut regarder comme Originale, qu'il faut ainsi avoir. Les Peres Benedictins ont fait imprimer ce Pere sur de nouveaux Manuscrits, leur Edition est preferable à toutes les autres; mais ce n'est pas à dire qu'elles soient à present inutiles. Dans de certains passages on est bien aise de voir les differentes Editions, les Observations, les Critiques qui se sont faites. Vives étoit un Auteur de consequence, je n'aurois pas voulu retrancher les Notes qu'il a faites sur les Livres de la Cité de Dieu. Je suis bien aise d'avoir sur l'Auteur dont je me sers toutes les Observations des grands Hommes, toutes les differentes leçons; Car c'est une faute assez ordinaire à ceux mêmes qui sont exacts, mais prévenus de certaines opinions, de regarder comme des fautes évidentes certaines

choses, qu'ils changent ainsi de leur autorité sans rien dire. Cependant l'ancienne Leçon est beaucoup meilleure & plus veritable. Si cela se pouvoit je voudrois trouver dans une nouvelle Edition, & cela à chaque page sans renvoi, toutes les anciennes Leçons & Observations; comme cela s'est fait dans la derniere Edition d'Hollande des Peres des siécles Apostoliques. Si cela s'executoit fidellement on n'auroit pas besoin d'avoir differentes Editions, puisque dans une seule on trouveroit toutes les autres. Je sçai que quand un Pere a plusieurs volumes,& que les Observations sont étenduës, cela est dificile; Car, par exemple, on ne peut pas fondre ensemble les Editions que nous ont donné de Tertullien, Pamelius & Rigaut, parce qu'on ne peut pas representer en une seule ces deux Editions. Mais je souhaiterois que les Observations fussent au pied de chaque page; & que quand il n'y a pas une si grande difference entre les Textes, qu'on joignit ensemble tout ce qui s'est fait de bon sur un Pere. Cela seroit d'un grand secours, & épargneroit bien de l'argent. C'est un avis tres-important aux Libraires de ne r'imprimer jamais les anciens Auteurs qu'avec les Notes des sçavans & au pied des pages. Par exemple, si ils r'imprimoient Clement Alexandrin, ils ne devroient pas retrancher les Notes de Heinsius, en y ajoûtant d'autres Notes. Il en est de même des Notes du P. Petau sur S.Epiphane, du Pere Quesnel sur S.Leon.Si jamais on r'imprime en France le S.Cyprien, on y pourra reformer les Observations de la derniere Edition d'Angleterre, là où elles ne sont pas conformes,aux Dogmes Catholiques, c'est-à-dire,

en avertir ; mais il ne faudra rien retrancher de cette Edition. Il en est de même de S. Irenée qui a été imprimé dans cette Isle. Je ne pretens point prescrire de regles, mais il me semble que les choses devroient être ainsi. J'aurois souhaité dans l'Optat que M. du Pin vient de nous donner qu'il eût fait imprimer tout ce qui s'y trouvoit de M. de l'Aubépine dans l'Edition precedente. Cette Bibliotheque avoit generalement les Editions qui avoient quelque chose de particulier, soit pour le corps des Ouvrages d'un Auteur, soit pour les Traités particuliers sur lesquels il se trouvoit quelques Observations. Il y a un petit Livre qui s'est imprimé en Hollande au sujet de la nouvelle Edition de S. Jerôme : Ce Livre est intitulé *Quæstiones Hieronymianæ*. On y aprend de bonnes choses touchant la maniere de faire imprimer les anciens Auteurs. Il n'est pas juste de juger de ces Questions avant que d'avoir entendu ce que répondra celui qu'on attaque. L'Auteur de ces Questions devoit parler d'une maniere plus respectueuse de S. Jerôme. Il y a une infinité de Catalogues des Ouvrages des Peres, des meilleures Editions, & des Observations qui ont été faites pour les éclaircir, comme nous l'avons remarqué. Il y a des Peres qui ont peu écrit. On a ramassé leurs écrits qu'on a imprimé ensemble, sous ce Titre de *Bibliotheque des Peres*. On fait ces Recueils aussi gros qu'on veut. La Bibliotheque des Peres imprimée à Lyon est en 27. volumes. Il me semble qu'on ne devroit mettre en ces collections que les Ouvrages dont on ne peut pas faire des justes volumes à part, & les pieces fugitives. Les Libraires qui impriment ces collections ta-

chent d'y mettre des pieces qu'on ne trouve point ailleurs, ce qui oblige d'acheter plusieurs autres Livres qu'on avoit déja & mieux imprimés. Ces Livres qui ont pour Titre, *Spicileges*, *Analectes*, *Monumens*, *Bibliotheque de Cisteaux*, *de Premontré*. *Græcia Orthodoxa*, *Miscellanées*, *iter Germanicum*, *Musæum Italicum* &c. sont des Recueils de petites pieces qui n'avoient point encore été imprimées, ou qu'on a fait imprimer sur de meilleurs Manuscrits. Vous voïez un nombre infini de petits Livres. Ce sont des Traités particuliers des Peres que des Sçavans ont fait imprimer avec leurs Observations. Ces Livres font le merite d'une Bibliotheque, car ils sont plus rares; & ordinairement ils ont été imprimés avec plus de soin. Faites-en un Catalogue exact à mesure que vous les rencontrerez; car les Catalogues faits sur des Catalogues sont souvent défectueux.

THEOLOGIENS Scholastiques.

Lorsqu'on eut vû les Peres & les Auteurs Ecclesiastiques, Eugene en lisant ce Titre *Theologiens*; Est ce, dit-il, que l'Ecriture, les Interpretes & les Peres ne sont pas la Theologie, & parle-t'on d'autre chose que de Dieu dans tous ces Livres. Theodose lui dit, vous ne lisez qu'une partie du Titre. Il y a *Theologiens Scholastiques*. Pendant les premiers siécles de l'Eglise nos Ecrivains étoient occupés ou à faire des Apologies de la Religion Chrêtienne, ou à instruire les Chrêtiens, à les exhorter, ou enfin à combatre les heresies.

En ce tems là ils n'avoient pas le loisir de faire de grandes entreprises, des ouvrages qui decidassent absolument toutes les questions qui se peuvent faire sur la Religion. S. Athanase écrivit contre Arius pour soûtenir la consubstantialité du Fils de Dieu ; S. Augustin contre Pelage, pour défendre la grace de Jesus-Christ. Leurs Ouvrages ne sont point le fruit d'un grand loisir, mais d'un zele qui leur faisoit promptement prendre la plume contre les heresies naissantes. Vers le XII. Siécle de l'Eglise qu'elle joüissoit d'une profonde paix, des Docteurs pieux & sçavans crurent emploïer leur loisir utilement à mediter des ouvrages, à y donner un long tems, emploïant tout ce que peut prescrite une bonne methode pour traiter la Religion, prouver nos Dogmes, & demonstrer qu'ils ne blessent point la raison. C'est ce qu'avoit déja entrepris S. Anselme. On a apellé de touttems *Scholastiques*, les gens qui font profession de cultiver les Lettres, qui s'en occupent, & pour cela vivent dans un grand loisir sans autres affaires ; & on nomma *Ouvrages Scholastiques*, ceux que ces gens de Letres composoient à loisir & avec methode. C'est proprement dans le XII. Siécle qu'on commença de faire des Theologies Scholastiques ; que ce fut une Profession d'enseigner la Theologie avec methode, d'y faire de grans raisonnemens ; Car aupatavant dans les Ecoles, même dans celles où l'on instruisoit les jeunes Cleres, un peu de Grammaire, le Compute pour sçavoir comment l'Office se devoit regler, le chant des Pseaumes, faisoient toute leur étude. On leur faisoit lire l'Ecriture Sainte, & quelques Traités des Peres, Robert Pullus, Pierre Lombard,

Lombard, qu'on nomme le Maître des Sentences, Guillaume d'Auxerre dont vous voïez les Ouvrages, furent les premiers Scholastiques. En ce tems-là toute leur Scholastique ne consistoit qu'en quelque ordre qu'ils donnoient aux Sentences, ou sentimens des Peres qu'ils rangeoient avec methode, & sur lesquels ils faisoient un petit nombre de questions; Aussi, comme vous voïez leurs Ouvrages sont courts.

Nôtre Ami a recueilli l'Histoire de la Scholastique. Il montre comme au commencement du XIII. Siécle on aporta en France les Livres de Phisique d'Aristote qui avoient été inconnus jusqu'alors aux François. Paris étoit la plus florissante Ecole du Monde. Ses Professeurs se piquerent de lire & d'entendre ces Livres d'Aristote; & pour cela ils affecterent de les citer, d'en méler les principes avec ceux de la Religion; & comme c'étoit une prévention qu'Aristote étoit l'intelligence même, les Theologiens crurent qu'ils devoient acorder avec ses principes les Articles de la Foi. On vit donc alors naître une nouvelle espece de Theologie. Le mot de Scholastique depuis ce tems-la ne s'entend pas seulement d'une Theologie méthodique. Theologie Scholastique c'est la Theologie accommodée à la Philosophie Peripateticienne, ou plûtôt à la Philosophie des Arabes qui ont mal entendu & gâté Aristote, comme nôtre Ami le demontre. Ainsi ce mot *Scholastique* est équivoque, & ceux qui demeurent d'acord qu'on ne peut point blâmer la Theologie Scholastique, c'est-à-dire, qui se traite avec methode à loisir, ne conviennent pas que ce soit chose loüable que cet asservisse-

O

ment à la Philosophie des Arabes, où la Theologie qu'on apelle *Scholastique* a été pendant plusieurs siécles.

Le nombre des Theologiens Scholastiques Peripateticiens est infini. Les nouveaux Ordres des Mandians qui s'établirent dans le XIII. Siécle se donnerent avec fureur à l'envi les uns des autres à cette sorte de Theologie, qui fut en honneur jusqu'au Concile de Trente. On prouva dans le seiziéme siécle, lorsque Luther, Calvin, & les autres Heretiques parurent, que cette Theologie toute seule ne sufisoit pas, & n'étoit pas propre pour combattre ces nouvelles Heresies. On y avoit tellement confondu les Dogmes de Foi avec les opinions particulieres, qu'une des choses qui donna plus de peine aux Peres du Concile de Trente, fut de démêler dans la Theologie ce qui étoit de Foi d'avec ce qui n'en étoit pas. Certainement les choses étoient si broüillées, que cette distinction est encore dificile en plusieurs points de Theologie. Enfin depuis le Concile de Trente on se desabusa, & plusieurs Theologiens donnerent de meilleures regles pour traiter la Theologie en ne s'apuïant que sur l'Ecriture, sur les Peres, examinant seulement quels étoient les veritables sentimens de l'Eglise, rejetant tous les raisonnemens de Phisique apuiez de l'autorité d'Aristote. On apella *Positive*, cette Theologie.

Voila dans cette Tablette une suite de tous les Theologiens Scholastiques qui ont écrit jusqu'à la fin du XV. Siécle, peu de tems aprés le Concile de Trente. Cette suite est tres-curieuse, car comme il y a du tems que cette Theologie n'est plus si estimée, & que

plusieurs de ses Auteurs sont meprisez, leurs Livres ne se sont plus vendus que pour faire des envelopes, ce qui les a rendus fort rares. Cependant en plusieurs points de Theologie, pour y bien établir ce qui est de tradition, & faire sentir que certains sentimens que les Theologiens Scholastiques nous assurent être de Foi, n'en sont point, il est bon de raporter l'Histoire de ces sentimens, la naissance, le progrés & la fin ; ce qui découvre la fausseté de certaines opinions qui étoient autrefois en honneur.

Cette Bibliotheque étoit parfaite pour la Theologie. Tous les Scholastiques y étoient, comme aussi les Theologiens Positifs entre lesquels tenoient les premieres places, les Dogmes du Pere Petau, les Traités du P. Morin de la Penitence, des Ordinations. Tous les Theologiens Eterodoxes y étoient aussi, les Œuvres de Luther, de Calvin, & de tous les autres principaux Heretiques. La Controverse y étoit fort bien. On y trouvoit aussi ce que les Ecrivains de differentes Sectes ou Héréſies, ont écrit les uns contre les autres, dont on peut tirer de grands secours. Car les Héréſies en se détruisant les unes les autres, laissent triompher la verité.

LES CONCILES.

Toutes les Collections des Conciles Generaux & particuliers étoient dans cette Bibliotheque. Pour un particulier il sufit d'avoir la derniere Collection la plus ample, comme étoit celle que le P. Labbe a fait imprimer à Paris ; mais ce n'est pas assez pour une gran-

de Bibliotheque. On y doit mettre chaque Concile imprimé avec tous ses Actes & pieces Originales, car outre que cela ne se trouve pas dans une Collection generale, il s'est pû faire des changemens dans les dernieres Editions ou par mégarde, ou à dessein. Il faut donc avoir les premieres Editions pour y recourir dans le doute. Il y a des Conciles particuliers, des Synodes qui ont été imprimés peu de tems aprés qu'ils se sont tenus, ce sont des Originaux. On a fait des Collections des Conciles tenus en certains Roïaumes, comme celle qu'a fait Garcia des Conciles d'Espagne, depuis lui le Cardinal d'Aguira, le P. Sirmond de ceux de France, Spelman de ceux d'Angleterre. Il y a des Observations sçavantes. Vous pouvez voir dans le Catalogue des Livres de Mr de Rheims une liste de tout ce qu'il y a de bon sur les Conciles. Sans parler des plus anciennes Collections des Conciles comme celles de Denis le Petit, de Reginon Abbé de Prom & des autres, une des plus considerables est celle des Conciles generaux imprimée à Rome, avec l'Histoire de ces Conciles. La Collection faite par Binius a été considerable, particulierement celle de Paris chez Morel, où sont les Textes Grecs. Celle qui a été imprimée au Louvre, marque de la magnificence du Prince, qui en a fait la dépense, mais elle est incommode pour la multiplicité de ses volumes, & la grosseur des caracteres blesse autant la vûë qu'ils le feroient s'ils étoient trop petits. La Collection que fit imprimer le P. Labbe étoit plus ample, mais moins correcte. On en imprime une nouvelle au Louvre en beaux caracteres d'une grosseur raisonnable. On n'y

met que les Textes avec quelques Notes courtes de Geographie & de Chronologie, & les variantes ou indifferentes Leçons du Texte quand il s'en rencontre. Beveregius a fait imprimer en deux grands volumes les Conciles generaux qui sont reçûs dans l'Eglise Grecque, avec les Scholies de Balzamon, de Zonare, d'Aristene &c. Cet Anglois y ajoûte de sçavantes Notes. L'Etude des Conciles est tellement liée avec l'Histoire de l'Eglise qu'elle en doit être inseparable ; car il est impossible de prendre bien le sens d'une Decision à moins qu'on ne sçache de quoi il étoit question : quelles étoient alors les Hérésies qui troubloient l'Eglise, & les desordres dans la Discipline qu'on a voulu empécher. Les Decisions des Conciles se nomment *Canons*. Ce mot peut signifier *Regle*, mais il signifioit aussi dans l'ancien Langage de l'Eglise *Catalogue*. Ainsi proprement les Decisions des Conciles se nommoient *Canons* par ce qu'elles se mettoient dans le Catalogue ou liste de ce qu'on devoit suivre ou pratiquer dans l'Eglise. Il faut étudier les Conciles en étudiant l'Histoire Ecclesiastique. Plusieurs ont fait des Ouvrages pour servir d'introduction à l'étude des Conciles, comme est la Notice des Conciles du Pere Cabassut de la derniere Edition *in folio* ; les Prefaces de Justel qui a fait imprimer les plus anciennes Collections, la Dissertation de Mr de Marca sur ces Collections, & ses Livres *de Concordia Sacerdotii & Imperii*, les Observations de Monsieur Daubespine, ce qu'ont écrit Richer & Jacobatius.

DU DROIT CANONIQUE.

Theodose & Aminte en faisant voir à Eugene les Livres de la Bibliotheque, lui donnoient une idée de chaque matiere principale. Quand ils furent donc venus aux Canonistes, ils dirent que dans les premiers Siécles de l'Eglise on ne faisoit pas comme aujourd'hui une Science à part du droit Canon. On regloit dans les Conciles la Doctrine & la Discipline. Chaque Eglise avoit son Recueil de Canons, *Codex Canonum* selon lesquels la croïance & les mœurs se regloient. Gratien dans le XII. Siécle s'avisa de faire une Compilation non seulement des Decisions des Conciles & des Lettres des Papes, mais de tout ce qu'il y avoit dans l'Ecriture & dans les Peres touchant la Doctrine & particulierement touchant la Discipline. Cette Compilation faite dans un tems où l'on avoit peu de Science & d'exactitude, plût quoique fort imparfaite, & pleine de fausses citations, ausquelles les Correcteurs Romains sous Pie IV. & sous Pie V. ont tâché de remedier, en restituant à leurs veritables Auteurs les passages que Gratien aprés Burchard & Ives de Chartres, avoit attribué à d'autres. Antonius Augustinus Evêque de Tarragone a fait imprimer deux Livres de Corrections de Gratien que Monsieur Baluze *a fait rimprimer* avec d'autres corrections considerables. Quoique Gratien n'eût aucune autorité de lui-même, cependant son Livre en a eu une grande. Il comprend ce qu'on apelle l'ancien droit. Le droit nouveau consiste dans une

Collection des Decretales que les Papes ont faites depuis ce tems là. Les anciennes Decretales des Papes sont suposées. Tous les Sçavans en conviennent, Blondel les en a convaincus. Or ce qui a grossi le droit Canon c'est que l'Eglise sous les Princes Chrêtiens a fort étendu son autorité. Elle a jugé des procez sur plusieurs matieres dont elle s'est attribué la connoissance ; Elle a eu une autorité entiere sur les Ecclesiastiques, & sur les Laïques en plusieurs cas, comme en ce qui regarde la penitencerie, les monitoires, les excommunications, les mariages. En toutes ces choses il s'est élevé une infinité de dificultez, ce qui a donné lieu à de nouvelles Lettres, Bulles, Decrets des Papes. Il a fallu regler la maniere de proceder. Toute cette Science est ce qu'on apelle le droit Canonique, qu'on opose au droit Civil. Comme celui-ci regarde l'administration de la Justice sur les Laïques dans les choses Civiles, le droit Canonique regarde les Ecclesiastiques & les Laïques même dans l'observation des Canons, c'est-à-dire, dans les choses decidées par les Conciles generaux & particuliers, & par les Papes. C'est une mer vaste que l'Etude du droit Canonique. Une Etude profonde de cette Science n'est necessaire que par raport aux emplois dont on se trouve chargé. Un Official doit sçavoir la procedure ; un Banquier ce qui regarde les matieres beneficiales, un Grand Vicaire doit avoir de grandes connoissances du droit Canonique ; le commun des Ecclesiastiques n'est pas obligé à une Etude si profonde. Un Abregé leur sufit, comme celui de Corvinus, les Instituts de Lancelot, *Oeconomia Juris Canonici* par Cabassutius. Ce qu'a fait

Doujat pour servir d'introduction à cette Etude, les Institutions au droit Ecclesiastique de M. l'Abbé Fleuri. Vous voïez un nombre infini de Canonistes. Il est bon de les connoître ; car il se presente des questions sur lesquelles on a besoin de sçavoir tout ce qui s'est fait. La Penitence est une des matieres du droit Canon ; ceux qui l'ont traitée en particulier sont ceux qu'on nomme Casuistes ; qui sur chaque cas de Conscience raporte tout ce qui s'est dit & a été reglé. Ces Livres auroient leur utilité si leurs Auteurs ne donnoient que les Decisions des Conciles, des Papes, des Saints Peres. Personne n'ignore les maux qu'ils ont causé. Il ne faut que lire les Notes de Vendrochius sur les Lettres Provinciales. La resolution des cas de Conscience ou l'administration de la Penitence ne dépendoit pas de la conduite particuliere des Confesseurs. Les Penitences étoient reglées. Chaque peché avoit sa peine marquée dans le Recueil des Canons de chaque Eglise. S. Basile a fait un Recueil des Canons qui étoient en vigueur de son tems. On a fait ensuite differens Recueils de ces Canons. L'Abbé Petit en a fait imprimer quelques-uns, comme le P. Morin dans son Traité de la Penitence. On voit ainsi que l'Etude du droit Canonique est fort vaste, dificile & confuse. C'est y être bien habile que d'avoir bien lû la Discipline du P. Thomassin ; & pour la pratique de sçavoir bien le Concile de Trente. Ceux qui ont des procez pour des matieres beneficiales consulteront les Livres qui en traitent. Pour les Canons Penitentiels, c'est beaucoup que de pouvoir faire pratiquer ceux de S. Charles. Pour être bon Casuiste, il faut bien sçavoir la

Morale de l'Evangile, avoir un bon ſens. Dans les cas qui ne regardent que la Police exterieure de l'Egliſe, il faut avoir recours aux Livres pour ſçavoir ce que les Papes ont reglé, ainſi il faut ſçavoir ſe ſervir des Livres, & pour cela il ſufit de les avoir parcourus.

HISTOIRE DE L'EGLISE.

On vous a donné Eugene, dit Aminte, une idée de la maniere dont l'Hiſtoire ſe peut traiter à fond. Une perſonne qui ne lit celle de l'Egliſe, que pour ocuper ſon loiſir, peut ſe contenter de la lire dans un ſeul Auteur, comme dans Baronius, & dans ſon Continuateur Rainaldus. Comme cette lecture eſt même dificile à pluſieurs à cauſe de ce grand nombre de volumes que vous voïez devant vos yeux, on peut ſe contenter de l'Abregé qu'a fait Sponde de toute cette Hiſtoire, liſant auſſi ce qu'ont fait M. Godeau, M. de Tilmont, & M. Fleuri. C'eſt même par ces Livres qu'on doit commencer. Quelque grand deſſein qu'on forme pour ſçavoir à fond l'Hiſtoire de l'Egliſe, il faut d'abord en avoir une notion generale. C'eſt une terrible entrepriſe, & au deſſus de la portée de qui que ce ſoit que de vouloir traiter toute cette Hiſtoire depuis la naiſſance de Nôtre Seigneur juſqu'à nous. Nous l'avons dit qu'il en eſt de l'Hiſtoire de l'Egliſe, comme de toute la Terre. Un Homme ſeul ne la peut cultiver; il faut que chacun cultive ſon petit champ. Ainſi a-t'il fallu que divers ſçavans ſe ſoient apliquez à demêler quelque nœud particulier de cette Hiſtoi-

re. Pour s'instruire de la verité des faits particuliers sans croire personne, c'est-à-dire, pour voir par ses propres yeux, il faudroit vivre plusieurs Siécles ; & quand même on se donneroit tout entier à cette Etude, je ne sçai si on en pourroit venir à bout. *Laudato ingentia rura, exiguum colito.* Je porterois donc ceux qui ont du talent pour l'Histoire de s'apliquer à nous bien débroüiller certains points particuliers, l'Histoire de quelque Province, de quelques Siécles. Le travail quand il est grand il se doit partager. Si tout avoit été bien examiné, un Homme qui sauroit écrire pourroit alors aisément, en profitant des Ouvrages des autres, nous donner un corps complet de l'Histoire Ecclesiastique. Une des choses que je vous conseille, Eugene, est de vous faire un Catalogue de toutes les Dissertations particulieres qui se sont faites sur des faits particuliers. Je vous parle de certaines pieces fugitives ; car on trouve assez de Catalogues de ceux qui ont traité l'Histoire de chaque Siécle. Le P. Alexandre a fait des Dissertations presque sur tous les points importans. Ceux qui courent sur les matieres, s'en contentent. Mais comme je l'ai dit, & comme on l'experimentera si on veut aprofondir seulement un petit nombre de questions, le travail est trop grand quand on veut tout embrasser. Si quelqu'un en a eté capable, ç'a été le Cardinal Baronius. Mais n'aïant pas pû tout voir par ses yeux, n'en aïant pas eu le tems, il n'a pû éviter de tomber en plusieurs fautes. Ceux qui le censurent admirent comment il n'en a pas fait davantage. En lisant ses Annales il faut voir les écrits qu'on a fait contre lui, comme

Casaubon, Montacutius, Banage, sur tout, la Critique du P. Pagi.

Il y avoit un prodigieux nombre d'Historiens Ecclesiastiques, rangez selon leur âge, & les Eglises, Ordres, Monasteres, Evêchez, Provinces, Roïaumes dont ils faisoient l'Histoire. Sans se donner la peine de parcourir toutes ces Tablettes, il n'y a qu'à ouvrir le Catalogue de la Bibliotheque de Mr de Rheims, où l'on trouve la plus grande partie des Livres Ecclesiastiques.

DE L'ETUDE de la Theologie.

La Theologie étoit necessaire à Eugene dans le dessein qu'il avoit conçû. Il demanda à Theodose & à Aminte la maniere de l'étudier. La Theologie, dit Theodose, a Dieu pour objet. Nous trouvons dans le fonds de nôtre nature une notion de la Divinité qui nous fait apercevoir des choses admirables lorsqu'on la considere avec atention. Mais ces connoissances naturelles obscurcies par les tenebres du peché ne sont plus sufisantes pour connoître Dieu, autant qu'il est necessaire pour l'aimer & pour le servir. Adam conversoit avec lui dans le Paradis terrestre ; aprés son peché il fut chassé & comme exilé de sa compagnie. Depuis ce tems-là Dieu ne nous parle que par Letres, ainsi qu'à des absens. Ces Letres sont les divines Ecritures dont il a comme couvert le veritable sens de nuages, afin que nos yeux, qui sont foibles, ne fussent pas blessez par l'éclat de la verité qui y luit. C'est aussi pour punir l'orgueil des

impies qui liroient ces Ecritures sans respect. Mais ces nuages qui cachent la verité aux infidéles, sont semblables à cette nuée qui couvroit les Egiptiens, & laissoit joüir les Israëlites d'un jour serain.

Dieu a découvert ses secrets à ses amis. Jesus-Christ qui avoit puisé sa doctrine dans le sein de son Pere ; aprés avoir parlé au Peuple en Paraboles, expliquoit à ses Disciples, ce qu'il y avoit d'obscur dans ses discours. Les Apôtres ont communiqué à ceux qu'ils ont établi pour leurs Successeurs, ce qu'ils avoient apris de Jesus-Christ ; & ceux-là ont crû que leur principale obligation étoit de conserver la doctrine qu'ils avoient reçûë, & de la transmettre pure à ceux qui les ont suivis, comme ils l'avoient reçûë de leurs Predecesseurs. Par ce moïen la verité des Ecritures, c'est-à-dire, leur veritable sens s'est conservé dans l'Assemblée des Fideles, qu'on apelle l'Eglise ; & il est venu jusques nous par le canal de cette Tradition.

C'est dans les écrits de ces saints Docteurs que l'on trouve ce qui a toûjours été crû dans l'Eglise, c'est-à-dire, quelle a été la doctrine que les Apôtres & leurs Successeurs ont prêchée. Tous ont eu une forte oposition à la nouveauté. Tout dogme qui avoit été inconnu dans les siécles precedens leur a été suspect. L'on ne peut point dire que c'étoit l'interêt qui les faisoit agir, puisque la plûpart ont soufert de grandes persecutions pour soûtenir la verité. Les Papes Successeurs de saint Pierre & de saint Paul, comme heritiers de la doctrine de ces Princes des Apôtres, aussi-bien que de leur Principauté, se sont oposez plus fortement que le reste des Evéques du

monde à toutès les nouvelles opinions. Lorsqu'il y a eu de la dificulté touchant quelque point de Doctrine, où il ne paroissoit pas clairement quelle étoit la Tradition, on a toûjours récouru à Rome comme à l'Oracle, qui nous déclaroit la Doctrine que saint Pierre & saint Paul avoient aprise de la bouche de Jesus-Christ. Et quand l'opiniâtreté des Novateurs n'a pas voulu se rendre à ses déclarations, on a assemblé les Evêques qui sont établis de Dieu pour être les Pasteurs & les Docteurs de son Eglise. Ces Assemblées s'apellent Conciles, où l'on ne cherche pas par la subtilité du raisonnement ce qu'il faut croire : les Evêques comme témoins y déposent quelle a été la Doctrine qu'ils ont reçûë de leurs Predecesseurs, & ce que les Fideles ont crû.

Ainsi, dit Theodose, la Theologie est fondée sur la verité de Dieu même, & sur sa Providence qui n'a jamais permis que le mensonge entrât dans l'Eglise. Il lui a donné des Saints qui par leur sçavoir ont découvert les erreurs des Novateurs, & qui par leur pieté ont conservé la Doctrine de leurs Peres ; & se sont opposez avec zele à toutes les nouvelles Sectes. La Theologie, dis-je, n'est qu'une Histoire de ce que Dieu a revelé aux Hommes, ou de ce qui a été crû de tout tems dans l'Eglise ; c'est pourquoi l'Histoire Ecclesiastique en est la principale piece.

Ce n'est pas à dire que le raisonnement & la méthode n'aïent lieu dans la Théologie ; car quoique les preuves dont elle se sert se tirent de l'Ecriture & de la Tradition, il faut de l'art & du bon sens pour bien disposer ces preuves, pour les metre en leur jour & dans

leur place, afin qu'elles aïent de la clarté & de la force. Il ne faut pas s'imaginer qu'il ne soit question que d'entâsser des passages, soit de l'Ecriture, soit des Peres. Les Eterodoxes peuvent faire la même chose. Il n'y a rien de plus facile que de coudre ensemble les paroles d'un Auteur, de sorte qu'il semble dire tout ce qu'on voudroit qu'il eût dit. Il faut donc faire voir qu'on allegue l'Ecriture & les Peres selon leur propre sens. Il faut rejeter les méchantes explications qu'on leur donne & distinguer ce qu'on y confond mal-à-propos. C'est à quoi sert une bonne Philosophie ; mais puisque la Theologie n'est pas fondée sur la Sagesse humaine, il se faut servir de la Philosophie comme une Maîtresse se sert de sa Servante. C'est une grande temerité de vouloir découvrir par la subtilité de son esprit, & par les lumieres de la nature, les Mistéres que Dieu a cachez, comme c'est un orgueil insuportable de ne pas croire ces Mistéres parce qu'ils sont au dessus de la Science des Hommes qui rampent sur la Terre. L'un & l'autre est insuportable. Nous n'avons aucun sujet de croire que Dieu nous ait donné une idée parfaite de tout ce qu'il est: qu'il n'ait rien reservé pour ceux à qui il se fait voir dans le Ciel. Nous ne nous connoissons pas bien nous-mêmes. Car que sçavons-nous de nôtre Ame ? Nous sçavons qu'elle anime nôtre Corps : mais nous ignorons presque ce qu'elle est. Il y a dans les corps grossiers une infinité de choses qui nous sont cachées. Il faut donc avoir perdu le sens pour pretendre qu'on puisse sçavoir ici-bas tout ce qui est de la Divinité. Nous n'avons que des idées obscures des Misteres. La Foi nous fait voir qu'on n'en

peut douter ; mais en même-tems elle le couvre, comme d'un rideau qui nous empêche de voir ce qu'ils sont. Comment donc en pouvoir parler ? Tout homme est témeraire qui se mele de discourir de ce qu'il ne sçait point.

Ceux-mêmes qui ont de la sagesse & des lumiéres particuliéres ne doivent pas se porter facilement à philosopher sur nos Misteres; car si chacun prend cette liberté qu'il croit avoir lorsque les autres en usent, nous verrons naître chaque année de nouveaux monstres d'erreur. Quand on reduit la Theologie à des raisonnemens humains, qu'on la traite comme on feroit une question de Phisique chacun se donnant la liberté de philosopher à sa maniére, de faire des sistemes qu'il croit plus vrai-semblables, il s'en fait une infinité tous diferens, ce qui romp l'unité de la Foi. Parmi la foule de tant de diferentes opinions, on ne voit presque plus ce qu'il faut croire. Aussi il n'y a rien de plus oposé à la maniére dont Jesus-Christ & ses Disciples ont publié les veritez Evangeliques, & à la maniére dont les saints Peres nous les ont conservées aprés les avoir défenduës contre les Héretiques ; qui par leur vaine Philosophie en alteroient la simplicité.

Ce que je dis ici n'est point contre ceux qui établissant pour principe les veritez constantes de la Religion, ne font qu'exposer en leur jour avec ordre & avec clarté ce qui suit de ces principes, & ce que nous sommes obligez de croire. Une bonne Philosophie y contribuë merveilleusement, car outre qu'il est tres-important de connoître ce qui se peut sçavoir de la Nature, & quelles sont les bor-

nes de l'esprit de l'Homme, afin qu'il ne s'éleve pas plus haut qu'il ne doit, & qu'il ne tente pas de sçavoir ce qui lui sufit de croire : une bonne Philosophie donne les moïens de répondre aux Philosophes & aux Heretiques qui ne sont pas soûmis à la Foi. Toutes leurs objections découvrent leur ignorance ; car enfin la Foi n'enseigne rien contre la verité. Ce qu'elle propose ne s'acorde pas en aparence avec la connoissance que nous avons des choses naturelles, ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'elles sont d'un autre ordre. Les dificultés qu'oposent les Heretiques ne sont établies que sur une tres-méchante Philosophie, qu'un bon Philosophe renverse facilement ; ou sur des experiences qui ne regardent que les choses terrestres, dont on ne peut tirer de consequence pour les choses divines, non plus que des choses materielles, pour celles qui sont spirituelles. De ce que par exemple les corps sont divisibles, pourroit-on conclure que la substance de l'ame puisse être divisée ? Ce seroit une consequence impertinente.

Cette partie de la Philosophie qui aprend à raisonner juste, est particuliérement necessaire à un Theologien. Les veritez de la Religion, qui détachées les unes des autres semblent n'avoir pour fondement que l'autorité de celui qui les propose, paroissent aussi certaines que les theoremes de Geometrie, quand on les dispose avec ordre. En les liant comme il faut les unes avec les autres, on en fait un tissu, qui est une demonstration. Ainsi l'exactitude de l'esprit que nous avons regardée comme la fin & le principal fruit de l'Etude, est tres-necessaire à un Theologien. La doc-

trine de l'Eglise est vraïe ; mais si on a l'esprit faux, on fait de faux raisonnemens en la traitant. L'Eglise nous presente ce qu'il faut croire ; les preuves de cette croïance se trouvent dans les Auteurs dépôsitaires de la Tradition. C'est là que les Theologiens les doivent chercher ; c'est leur devoir : c'est à eux de défendre la Foi contre les Infidelles nos ennemis, & contre nos Fréres rebelles, qui sont les Heretiques. Ils doivent avoir les armes à la main pendant que le Peuple sous l'autorité de l'Eglise leur Mere est en seureté, goûtant la douceur de ses fruits, comme un Enfant mange ceux du jardin de son Pere sans sçavoir par quel titre il possede ce jardin. C'est, dis-je, aux Theologiens à foüiller dans les Archives de l'Eglise, & à soûtenir les procez qu'on lui fera touchant sa doctrine. Tout le Monde n'est pas apellé de Dieu pour cela.

Ce que vous dites de la Theologie, me paroit beau, dit Eugene ; mais un discours si court n'a été pour moi qu'un éclair, Aminte prit la parole & dit que l'on connoissoit Dieu ou par l'Ecriture sainte, ou par l'étude des choses naturelles qui sont comme l'image de Dieu. Pour l'étude des choses naturelles, la principale doit être de l'esprit & du cœur de l'Homme. Nous avons la connoissance de Dieu naturellement empreinte dans nôtre ame, & une pante vers lui, ce qui nous découvre quelles sont les proprietez admirables de l'Essence divine. Mais il ne sufit pas de se consulter soi-même pour s'assurer de ce qui est dans nôtre cœur, il faut faire reflexion sur la maniere d'agir de tous les Hommes, sur ce qu'ils ont pensé, & sur ce qu'ils ont fait

au regard de la Divinité. On peut même tirer des conſequences de l'erreur des Païens, & ſe ſervir de leurs opinions extravagantes pour trouver la verité.

Quant aux ſaintes Ecritures, un Theologien doit en étudier l'Hiſtoire, c'eſt-à-dire, en quel tems elles ont été données par le S.Eſprit, & de quels Interpretes il s'eſt ſervi : ce qu'on a penſé de tout tems des Livres divins : en quelle Langue ils ont été écrits : quand ils ont été traduits en d'autres Langues ; & quel jugement on a fait de ces Traductions. Ces recherches ſont neceſſaires pour demontrer l'autorité des Ecritures. La Préface de Walton qui eſt au commencement de la Bible Poliglote d'Angleterre, contient une Hiſtoire exacte de ce qui regarde l'Ecriture. C'eſt un Abregé de pluſieurs excellens Livres qui ont été faits ſur cette matiére.

Il y a une infinité d'Auteurs qui ont écrit ſur les Livres Canoniques, c'eſt-à-dire, ſur les Livres qui ont été mis de tout tems dans le Catalogue des Livres ſacrez. Monſieur Huët dans la Demonſtration Evangelique en défend l'autorité avec beaucoup d'érudition. Il répond aux nouvelles dificultez qu'un eſprit fort libertin a propoſées depuis peu. Les Œuvres de Loüis Capel ſont admirables pour l'Hiſtoire de l'Ecriture dans le Livre qu'il a apellé, *Arcanum punctuationis*. Il démêle avec une neteté admirable la queſtion touchant les Points ou Voïelles du Texte Hebreu, ſon Ouvrage qui a pour Titre, *Critica ſacra*, eſt d'un grand travail. Il y a ramaſſé toutes les diferences qu'il y a entre les anciennes Verſions de la Bible avec le Texte Hebreu. Le Pere

Morin de l'Oratoire a fait plusieurs Ouvrages qui peuvent servir à l'éclaircissement de l'Histoire de l'Ecriture. Monsieur Simon a traité cette Histoire avec beaucoup d'érudition. Ce seroit peut-être, par cette Histoire qu'il faudroit commencer l'Etude de la Theologie ; néanmoins on peut se reposer sur la Foi de presque toute la Terre touchant l'authorité de l'Ecriture, & diferer à un autre tems cette Etude que je viens de marquer. Quand on en aura le loisir, je conseille de lire les Préfaces qui se trouvent à la tête des Editions fameuses des Bibles, comme est la Préface de Walton & celle que le Pere Morin a fait pour l'Edition des Septante imprimée à Paris.

Aminte s'étendit particulierement, sur ce que Theodose avoit dit que l'Histoire faisoit la principale partie de la Theologie. Il fit voir que puisqu'on doit interpreter les paroles d'un Auteur par la fin qu'il a euë en parlant ; pour entendre les Peres de l'Eglise, il falloit sçavoir contre qui ils écrivoient, quels étoient les sentimens de leur Siécle, & quelles Héresies ils avoient combatuës. C'est par raport à ces choses, dit-il, qu'on doit expliquer leurs Ecrits, & pour en faire voir la necessité, il en donna un exemple. Il n'y a qu'un Siécle que s'est tenu le saint Concile de Trente, cependant on n'aperçoit point le veritable sens de ses Décrets, si l'on n'a le soin d'aprendre de l'Histoire, contre qui il a été assemblé : quelles ont été les Héresies de Luther, de Zuingle, de Calvin, qui y ont été anathematisez ; & quelles furent les disputes des Docteurs Catholiques qui s'y trouverent : ce qui se passa dans les Congregations gene-

rales & particulieres, où l'on préparoit les Decrets qui etoient aprouvez, ensuite dans les Sessions.

Ceux qui lisent les Peres sans le secours de l'Histoire s'égarent. Ils vont chercher leurs sentimens dans des lieux écartez, & ils negligent les endroits où l'Histoire fait connoître qu'ils se sont expliquez clairement. Ils prennent les objections des Héretiques pour la doctrine des Docteurs Catholiques. Et parcequ'ils croïent que ce qui est aujourd'hui reçû dans les Ecoles a toûjours été crû dans l'Eglise, & par tout le Monde Chrêtien, ils s'embarrassent pour resoudre des dificultez, qui naissent de leurs préventions. Il seroit à souhaiter qu'à la tête des Ouvrages des Peres nous eussions des éclaircissemens touchant le tems qu'ils ont écrit, & à quelle occasion ; & que leurs écrits fussent rangez selon l'ordre des tems qu'ils ont été composez ; ce que le P. Quesnel de l'Oratoire a observé dans l'Edition qu'il nous a donnée de saint Leon ; & les Peres Benedictins dans celle de saint Augustin.

On trouve cette Critique en plusieurs Auteurs. Sixte de Sienne l'a fait, Possevin dans son Aparat, Bellarmin dans son Traité des Ecrivains Ecclesiastiques, Monsieur du Pin dans sa Bibliothéque Ecclesiastique. Il est utile de sçavoir quels sont les Livres de l'Ecriture que les Héretiques rejetent, & quels sont ceux des Peres qu'ils prétendent être suposez. Il est bon d'avoir pour cela l'Ouvrage de Rivet, qu'il apelle, *le Critique sacré.*

Toute la Science d'un veritable Theologien ne peut consister qu'en deux choses, dont la premiére & la principale est de connoître à

fonds quelle est la Doctrine de l'Ecriture touchant chaque point de Theologie. Nous ne sommes assurez de la Doctrine de l'Ecriture, c'est-à-dire, de son veritable sens, que par la Tradition : un Theologien doit donc en second lieu s'apliquer à connoître la Tradition qu'on trouve dans les Auteurs Ecclesiastiques. Les Protestans qui se voïent condamnez par la Tradition, ont emploïé toute leur adresse à diminuer l'autorité des Peres de l'Eglise. Daillé a ramassé dans le Livre qu'il a fait de l'usage qu'on doit faire des Peres, tout ce que les Protestans ont pû dire contre. Il sera bon de lire ce Livre, lisant en mêmetems la Réponse que Pearson Anglois, quoique Protestant y a faite.

On aperçoit bien qu'une Etude si exacte de la Theologie demande toute la vie, & que ce n'est pas une entreprise dont une personne qui commence soit capable. Cependant si vous l'entreprenez un jour ; & que vous en aïez le loisir je crois qu'il seroit à propos de suivre l'ordre des Siécles & regardant la Theologie comme une Histoire, lire tout ce qui s'est fait dans chaque Siécle. Les Historiens, les Traitez Dogmatiques de Peres, les Conciles generaux & particuliers. Le petit Traité de la Lecture des Peres, du Pere Dom Bonaventure d'Argonne Chartreux contient d'excellens avis pour cette Etude. Ce seroit grossir à plaisir ces Entretiens que de vouloir donner ici la liste des Auteurs Ecclesiastiques. Elle se trouve dans une infinité de Livres. Je vous avertis derechef, que lorsque vous voudrez examiner à fond une matiere, il faudra parcourir les plus fameux Bibliothécaires ; & y rémarquer les Livres qui pourront servir à

vôtre dessein. Mais vous en étes pas encore là. Il faut donc commencer par quelque Etude plus aisée. Sur la fin du douziéme Siécle Pierre Lombard fit ce qu'aucun Auteur n'avoit ozé entreprendre devant lui ; si l'on ne veut excepter saint Jean Damascene. Il fit une somme de toute la Theologie, raportant sommairement sur chaque point les sentences ou sentimens des Peres, comme on l'a dit. Depuis le douziéme Siécle jusques à nos jours on s'est ataché à cette Somme dans les Ecoles de Théologie. Les Maîtres se sont apliquez à la commenter.

On ne peut point nombrer ces diferens Commentateurs. Tous ces Auteurs ne font que se copier. Ainsi il se faut bien donner de garde de croire qu'on soit obligé de les lire tous. Un sufit, & il est bon de prendre le plus court. S. Thomas s'est aquis une estime qui oblige les Theologiens de s'informer de ses sentimens. Il faut donc donner quelquetems à la lecture de son principal Ouvrage qui est sa Somme. On conseille Estius, parceque de tous les Auteurs Scholastiques il est le plus éloigné de ce défaut qu'on leur reproche, de donner tout au raisonnement, & se servir peu de l'Ecriture des Peres.

Aprés cette lecture d'un ou de deux Scholastiques, avant que d'entreprendre de puiser dans les grandes sources des Peres, il sera à propos de choisir les Auteurs qui ont raporté les sentimens de ces Maîtres de la Theologie sur chacun des Articles de nôtre Foi, comme a fait le Pere Petau dans ses Dogmes Theologiques, où l'on voit avec étenduë toutes les disputes que l'Eglise a euës avec les Héretiques au sujet de la Trinité, & de l'Incarna-

tion. Le Pere Thomassin a aussi ramassé avec un travail prodigieux les sentimens des Peres.

Pour les matiéres de la grace, on trouve une infinité de Livres qu'on a fait à l'occasion des disputes qui se sont élevées dans ce Siécle. Vossius, Usserius, Jansenius Evêque d'Ypre, le Cardinal de Noris ont fait l'Histoire de l'Hérésie Pélagienne, où l'on peut voir toutes les disputes de l'Eglise du tems de saint Augustin. Le Président Mauguin a aussi fait l'Histoire des disputes du neuviéme Siécle touchant la même matiere. Personne n'ignore le grand nombre de Livres, d'Apologies, de Dissertations qui se sont faites. Il faut bien du discernement pour ne pas perdre le tems dans la lecture de ces sortes de Livres qui sont pleins de reproches, d'injures, de faits personnels, dont un Theologien qui ne cherche qu'à s'instruire des sentimens de l'Antiquité, n'a que faire.

Pour les Sacremens, on trouve de belles choses dans Vicecomes touchant le Baptême, dans le Traité qu'a fait Vossius du même Sacrement. On a les Traitez de Sainte-Beuve de la Confirmation. On trouve pour l'éclaircissement de ce qui s'est fait dans l'Eglise au sujet de la Confirmation, de fort belles choses dans Petrus Aurelius. Le Pere Quesnel a entre les mains quelques Manuscrits du Pere Morin touchant ce même Sacrement. Les Commentaires de ce Pere sur la Pénitence sont generalement estimez. Ce qui s'est passé au sujet du Livre de la frequente Communion a fort contribué à éclaircir cette matiére. Nos Controversistes traitent fort au long de la Confession auriculaire, du pouvoir des Con-

feſſeurs. La queſtion ſi l'amour de Dieu eſt neceſſaire pour recevoir utilement l'abſolution de ſes pechez, a été tres-bien traitée par l'Evêque de Caſtorie. On a fort diſputé ſur les ſentimens des Peres du Concile de Trente touchant cette queſtion. Launoy & Keras l'ont examiné avec ſoin.

Pour l'Euchariſtie, c'eſt dans nos Controverſiſtes qu'on peut aprendre ce que l'Ecriture en dit, & en quel ſens les Peres ont pris les paſſages de l'Ecriture qui regardent l'Euchariſtie. Le Cardinal du Perron, Monſieur Arnaud & Monſieur Nicole ont traité à fond ce point de Controverſe. Si on veut ſçavoir tout ce qui ſe peut dire contre ce que nous croïons, on le trouvera dans Aubertin & dans l'Hiſtoire de l'Euchariſtie par la Rocque.

L'ouvrage du Pere Morin, *De ſacris Ordinationibus*, donne de grandes lumiéres pour le Sacrement de l'Ordre. Hallier a renfermé auſſi pluſieurs choſes de poſitive dans ce qu'il a écrit, *De ſacris Electionibus.*

L'on regrete la perte d'un traité du Mariage qu'avoit composé le Pere Morin. Monſieur de Launoy a publié un Traité de la Puiſſance Roïale ſur le Mariage. Il y a un petit Traité de Monſieur le Maire ſur la même matiére. Monſieur de Launoy a fait auſſi un Traité de l'Extrême-Onction, où l'on voit ce qui s'eſt pratiqué de tout tems dans l'Egliſe.

Le Traité de l'Egliſe a de grandes dificultez, parceque l'on y fait entrer des queſtions ſur leſquelles les Theologiens Catholiques ſont fort partagez : Chaque Nation prend un parti. Les Auteurs fameux qui ont ſoûtenu le

le ſentiment de la France touchant l'autorité des Conciles ; le droit des Evêques, ont été Gerſon, Richer, de Marca, de Launoy. Tous les Catholiques conviennent de la Primauté du Pape. Ceux qui l'ont attaquée plus fortement, ſont, Blondel, Saumaiſe. On met Antoine de Dominis entre les ennemis du ſaint Siege.

C'eſt un avis important que dans les matiéres de Theologie on ſe peut ſervir utilement des Livres des Hérétiques. Car outre qu'en ramaſſant des objections contre nous, ils aſſemblent d'excellens matériaux pour bâtir contre eux ; comme ils n'errent pas en tous les points de la Foi, il y en a qui ont fait d'excellens Ouvrages pour la défenſe des veritez qu'ils croïent avec nous. On a fort bien ſoûtenu l'Epiſcopat en Angleterre contre les Calviniſtes. Hammon & Thornidicius ſont de bons Auteurs. Cloppembourg, La Place, & pluſieurs autres ont tres-bien défendu la Trinité contre les Anti-Trinitaires de ce tems. Arminius Epiſcopius, Courcelles, Grotius, ont renverſé le Siſtéme de Calvin touchant la juſtification. Il y a parmi eux des Auteurs qui ont raporté d'aſſez bonne foi ce qui s'eſt dit dans l'Antiquité touchant les points de Theologie les plus conſiderables ; comme à fait Forbeſius. On ne peut pas trouver la verité toute pure dans leurs Livres, puiſqu'ils l'ont alterée ; on peut neanmoins ſe ſervir d'eux, comme Salomon ſe ſervit des Tyriens pour bâtir le Temple. Ils ſont opoſez les uns aux autres. On doit ſe ſervir de leurs propres armes pour leur faire la guerre. Les anciens Peres ſe ſervoient des argumens des Sabelliens pour établir contre Arius la

consubstantialité du Verbe,& des raisons d'Arius pour prouver contre les Sabelliens la distinction des Personnes en Dieu. Il faut distinguer le bien d'avec le mal,& faire un meilleur usage de la Science qu'ils n'ont pas fait. La Vipere entre dans la composition de la Thériaque. Mais si on n'est pas habile, on se laisse mordre, & on trouve sa mort en préparant des remedes.

Ce que nous venons de dire regarde les Dogmes speculatifs. La pratique de Theologie se peut distinguer en trois parties. La premiére regarde la pratique des Sacremens, & la Liturgie. La seconde, la Discipline. La troisiéme les mœurs. Pour la Liturgie le Cardinal Bona est admirable. La pratique des Sacremens se doit aprendre des Rituels. Plusieurs Evêques en ont fait imprimer avec de sçavantes remarques; comme a fait autrefois l'Archevêque de Roüen, aprés lui l'Evêque d'Alet, l'Archevêque de Rheims. Gavantus, Baudry, du Molin, la Croix expliquent netement les rites ou rubriques.

Pour ce qui regarde la Discipline, les Livres du Pere Thomassin sufisent. Outre les trois gros Volumes qu'il en a composez, il en a fait plusieurs autres,où l'on void à fond de quelle maniere l'Eglise s'est conduite.On voit, par exemple,dans son Ouvrage du Jeûne,tout ce qui s'est pratiqué pour le Jeûne, comme dans celui des Fêtes tout ce qui s'est fait & pensé au sujet des Fêtes.

Pour la Morale il y a une infinité d'Auteurs parmi les Theologiens qui l'ont traitée, & qui ont raporté ce que la Religion nous oblige de croire & de pratiquer dans la conduite de nos mœurs.On apelle Casuistes ces Theologiens.

Aminte estimoit peu ces Casuistes. Il les croïoit dangereux pour la plûpart, parcequ'il semble qu'ils veulent assurer les Pecheurs contre Dieu, & leur enseigner les moïens de chicanner avec lui, en leur montrant jusques où ils peuvent l'ofenser sans qu'il ait droit de les punir. Il sufit, dit-il, à un Homme qui veut plaire à Dieu & le servir de bonne foi, de sçavoir qu'une action lui déplaît pour ne la pas faire : ce qui s'aperçoit assez. Les Casuistes ne font que déterminer entre les pechez, ce qui est ou veniel ou mortel. Ces décisions sont pour l'ordinaire ou perilleuses ou téméraires.

Il faut, dit Aminte, lire beaucoup l'Evangile. Comme c'est particulierement pour régler nos mœurs qu'il nous est donné, il se trouve à la portée de tous les Hommes, en ce qui regarde la Morale.

Quant à la maniere d'administrer le Sacrement de Pénitence, il ne faut point s'atacher aux Auteurs, qui ne nous debitent que leurs opinions. Il faut consulter ceux qui raportent historiquement & avec sincerité ce qui s'est pratiqué dans l'Eglise au sujet de la Pénitence, comme a fait le Pere Morin. L'on trouve dans les Conciles & dans les Auteurs du Droit-Canon les Pénitences qui s'imposoient autrefois pour chaque peché. La maniére d'administrer ce Sacrement apartient en partie à la Discipline que l'Eglise change selon qu'elle le juge à propos. Tous les anciens Canons touchant la Pénitence ne sont donc pas également en vigueur. S. Charles Borromée en a fait un petit Recueil, qu'il a acompagné d'excellens avis que nous sommes obligez d'écouter & de suivre avec d'autant

plus de fidelité, que ce Livre a été adopté par les Evêques de France qui l'ont fait publier pour l'usage de leurs Dioceses. Il peut donc servir de régle.

Theodose donna d'excellens avis touchant l'Etude qu'un Theologien doit faire de la Controverse. Il dit, qu'il falloit rechercher avec soin ce qui a jetté les Héretiques dans l'erreur, & leur a été un sujet ou pretexte de separation. Dans la Religion comme dans la Vie civile, les faux soupçons & les préventions separent des Personnes qui éfectivement ne se veulent que du bien. On se chicane pour des vetilles, parcequ'on ne s'entend pas. Quand on reduit les disputes à des termes clairs, on voit que souvent on ne dispute que de quelques noms, & qu'on convient dans le fond. Outre cela l'Eglise ne prétend pas que tous ses Enfans soient infaillibles : elle ne punit pas toutes leurs erreurs. Elle a ses points fondementaux dans lesquels elle veut que tous conviennent, & qu'on se soûmete à la Foi universelle, c'est-à dire, aux articles dont l'on est toûjours convenu. Elle laisse la liberté à un chacun de croire pour le reste ce qui leur paroîtra plus conforme à la verité, pourveu, neanmoins, qu'on soit disposé à suivre ses decisions lorsqu'il sera necessaire de déterminer ce qui est contesté, pour réünir ses Enfans dans les mêmes sentimens.

La Science d'un Controversiste consiste donc à bien connoître quelles sont les limites de la Religion, pour ne pas faire des procez mal-à-propos à céux contre qui on dispute. Il faut laisser à un chacun la liberté que l'Eglise ne nous ôte pas. C'est pourquoi la maniere d'enseigner des Theologiens Scho-

lastiques n'est pas propre pour ramener les Heretiques. Ils font mille questions inutiles. Ils decident tout, & ils font des articles de Foi de toutes leurs décisions. Ainsi ils rendent la créance de la Religion beaucoup plus dificile qu'elle n'est pas. Outre que depuis qu'on avoit asservi la Theologie à la Phisique d'Aristote, & qu'ainsi on y avoit introduit des manieres & des expressions inconnuës aux premiers Siécles de l'Eglise ; on avoit tellement mélé & confondu avec la Philosophie, ce que la Foi enseigne ; que sans une grande habileté on ne peut distinguer ce qui est de foi d'avec ce qui n'est que l'opinion de quelques Docteurs particuliers. Il est tant cru de méchantes herbes, que la bonne semence en a été presque étoufée. Cela a été une pierre de scandale aux derniers Héretiques, qui n'ont pû faire le juste discernement des sentimens des Docteurs d'avec ce que croit l'Eglise. Ils les ont ataquez & quand ils les ont combatu, ils ont cru triompher de l'Eglise. C'est pourquoi pour leur faire voir que leurs victoires ne sont qu'imaginaires, il n'est question que de bien montrer ce que l'Eglise croit veritablement. Quand cela est bien executé, on couvre de confusion les Héretiques. Ils n'ont rien à dire : on les contraint de reconnoître que leur séparation est injuste. C'est l'éfet qu'a produit le Livre de Mr. Bossuet Evêque de Méaux, où il expose avec tant de neteté les sentimens de l'Eglise Catholique. Tous les habiles Controversistes ont reconnu l'utilité de cette Méthode. Cassander celebre Theologien des Païs-Bas, la proposa dans le Siécle passé, dans cet Ecrit qu'il fit à la priére de l'Empereur pour ramener les Héretiques d'Al-

lemagne. C'est ce qu'a fait Grotius dans ses Notes sur cet Ecrit de Cassander, & dans son Livre qui a pour Titre. *Votum pro pace.* Le Pere Veron a aussi employé cette methode. On estime avec sujet pour cette raison Melchior Canus, & l'Analise de la Foi par Holden.

C'est dans les Conciles qu'on voit précisément ce que l'Eglise nous oblige de croire. On voit un Abregé de la Doctrine des Conciles dans les trois Simboles que l'Eglise autorise. Celui qu'on apelle des Apôtres, le Simbole de Nicée, & celui qu'on attribuë à saint Athanase.

L'Etude de la Theologie est bien vaste, dit Theodose, c'est ce qui me fait souhaiter qu'on s'aplique à donner aux Ecclesiastiques qui n'ont pas le loisir de faire des Etudes fortes, & qui peut-être n'on pas assez d'ouverture d'esprit, une Histoire abregée des Dogmes de l'Eglise, leur faisant remarquer ce qui est de Foi & incontestable, & de quelle maniére on s'est expliqué. Ceux qui n'ont point à combattre contre les Hérétiques, n'ont besoin que de ces deux choses, de sçavoir ce qu'ils doivent enseigner aux Fideles, & de quels termes ils se doivent servir. Il y a long-tems qu'on desire une Theologie faite suivant cette idée pour le commun des Ecclesiastiques, qu'on est obligé d'instruire avec precipitation pour les envoïer dans les Campagnes, servir les simples Fideles.

Je ne trouver point de meilleur Abregé de Theologie ; dit Aminte, que le Concile de Trente. Car à la reserve de ce qui est expliqué dans les Simboles, qu'il n'est pas necessaire absolument d'aller chercher ailleurs, tous

les principaux points de Theologie se trouvent decidez dans ce Concile. La revolte des derniers Héretiques contre l'Eglise avoit été presque entiere. Ainsi il ne s'agissoit pas d'une ou de deux questions, l'Eglise a été obligée de decider ce qu'il faut croire de tous les Sacremens. C'est donc de ce Concile qu'on aprend ce qu'il faut croire. Mais il le faut bien entendre ; & pour cela on en doit sçavoir l'Histoire. On tiroit des Livres des Héretiques toutes les propositions qui étoient suspectes. On en faisoit des Articles, qu'on proposoit dans des Congregations ou Assemblées particulieres de Docteurs habiles. On disputoit sur ces Articles. On ramassoit tout ce qu'il y avoit dans l'Ecriture & dans la Tradition qui avoit du raport avec ces Articles. C'étoit une maxime fondamentale de ne point s'arrêter aux questions de l'Ecole, de les laisser aux Scholastiques pour être matiere de dispute entre eux. Aprés qu'on avoit remarqué quel étoit & quel avoit été le sentiment de l'Eglise, on en faisoit des Decrets qu'on trouve dans ce Concile ; car pour ce qui s'est dit dans les Congregations, cela est contenu dans les Actes de ce Concile qui n'ont pas été imprimez. On les conserve au Château saint Ange à Rome. Fra Paolo a composé une Histoire de ce Concile sur les memoires qu'il en avoit recouvré. Le Cardinal Palavicini qui a vû les Actes du Concile, en a composé une Histoire où il combat en plusieurs occasions Fra Paolo. Cette Histoire est tres-necessaire à un Theologien. C'est un excellent Commentaire du Concile de Trente. Kemnitius & Heidedegerus Protestans ont écrit contre ce Concile. Il est bon

de sçavoir ce qu'objectent ces Adversaires.

L'Etude du Concile de Trente, continua Aminte, n'est pas seulement necessaire pour les Dogmes, mais encore pour la Discipline, dont on trouve les principales maximes & régles dans ce Concile. C'est comme une nouvelle collection de tous les Canons que l'Eglise a aujourd'hui remis en vigueur. Or comme la Science d'un Theologien consiste à bien sçavoir la doctrine de ce Concile ; on peut dire que la pieté d'un Ecclesiastique consiste à bien pratiquer la Discipline Ecclesiastique qui y est proposée. Nous devons plus travailler à nous faire le cœur droit, qu'à nous remplir de doctrine. C'est pourquoi puisque nous ne pouvons avoir de pieté solide qu'autant que nos mœurs sont conformes à l'Evangile & aux régles de l'Eglise, je conseillerois à un Ecclesiastique pour mieux comprendre les régles de ce Concile, de lire avec soin les Conciles que fit tenir saint Charles Borromée, qui aïant travaillé si glorieusement à le conclure emploïa le reste de sa vie à mettre en pratique les régles qui y avoient été établies. Mais sur toutes choses il faut étudier la vie de ce saint Cardinal. On trouve un grand détail dans celle qui a été composée par Jussano. Je ne croi pas qu'il y ait de Livre au Monde où l'on puisse mieux prendre l'Esprit Ecclesiastique. L'exemple de ce Cardinal est touchant, & sa vie est beaucoup plus instructive que les Loix mortes qu'on lit dans les Livres.

Je ne veux pas oublier ici ce que dit Theodose en parlant des Controverses, que pour y réüssir il falloit sçavoir exactement l'Histoire

de l'Héresie, & des revolutions arrivées à leur occasion. On la peut aprendre dans l'excellent Ouvrage que Monsieur l'Evêque de Meaux a composé touchant les variations des Héretiques, & dans les Livres de Varillas.

Je supose qu'on n'a pas le loisir de l'étudier à fond cette Histoire. Car celui que la Providence destineroit aux Controverses, devroit en faire une Etude plus particuliere. Il faut puiser cette Histoire dans les Livres mêmes des Héretiques. Remarquez soigneusement les faits dont ils demeurent d'acord. Il y en a assez pour en tirer cette consequence, que la naissance de l'heresie, & son progrez montrent clairement que son origine est honteuse, & qu'elle a tous les caracteres ausquels on reconnoit les Héretiques.

On n'oublia pas de parler du Stile qui convient à des Ecrits de Theologie. Il doit être net, dit Aminte, la veritable éloquence, dévelope la verité. Elle la met en son jour. Elle l'expose dans une juste étendue, en plusieurs paroles, lorsqu'il y a sujet de craindre que si l'on n'arrêtoit quelque tems le Lecteur, il passeroit sans faire atention à ce qu'on lui veut faire voir. Elle anime le discours, lorsqu'il est necessaire d'inspirer des mouvemens de respect & d'amour pour les veritez qu'on enseigne. Elle court sur les matieres par où il faut passer vîte pour aller au but principal. Elle proportionne les paroles aux choses qu'elle traite, afin que la grandeur de nos Mistéres ne soit point avilie par la bassesse des expressions qui en diminuent le poids; & que de majestueux qu'ils sont ils ne deviennent meprisables, Aminte s'échaufa sur la fin

de ce Discours. Il se plaignit de la maniere basse & peu exacte avec laquelle on traite la Theologie. Je suprime ces plaintes.

DE L'ETUDE DE L'ECRITURE.

LE Plan que Theodose & Aminte avoient dressé à Eugene pour l'étude de Theologie, étoit vaste. Il les pria de lui donner leurs avis pour commencer d'étudier l'Ecriture d'une maniere qui fût proportionnée à ses forces. Pour le satisfaire ils lui dirent ce qu'ils avoient apris d'un Prêtre vertueux & sçavant, sous la direction duquel ils furent mis en sortant du College. Ce bon Prêtre leur inspiroit un amour ardent pour l'Ecriture; leur disant souvent qu'ils l'entendroient aisément, s'ils l'aimoient. Il leur donnoit cét avis, que dans les premiers commencemens, il ne falloit point d'autres Commentaires qu'une lecture frequente. Ce que nous experimentâmes, disoient-ils. Car lorsque nous rencontrions quelque lieu dificile, l'ardeur que nous avions de percer cette dificulté, ouvroit nôtre esprit, & le disposoit à comprendre ce que ce sçavant Prêtre nous disoit.

La premiere fois qu'il mit la Bible entre nos mains, ne soïez point étonnez, mes chers Enfans, nous dit-il, de la vaste étenduë, & de la profondeur de ce Livre sacré; car quoi que vous ne le puissiez pas tout comprendre, vous trouverez des choses faciles qui vous

feront un sujet de consolation, & le peu que vous en découvrirez vous satisfera : comme dans un grand Fleuve, quoiqu'on n'en boive que quelques goutes, on étanche sa soif pleinement. Il avoit soin de nous instruire de l'Histoire de la Bible, & tous les jours aprés le repas il s'en disoit une dans la conversation. Sans cette Histoire on ne peut rien entendre, ni dans les Pseaumes, ni dans le nouveau Testament, qui sont les Livres de l'Ecriture qu'on lit plus souvent. Celui-là est un acomplissement de l'ancien. Tout ce qui s'est dit & fait avant Jesus-Christ parmi le Peuple d'Israël, étoit un craïon de ce qui se devoit faire aprés sa naissance : ainsi ces deux Livres se servent reciproquement d'interprete. Tout ce qu'a dit Jesus-Christ & ses Apôtres sont des allusions perpetuelles, à ce que Moïse & les Prophetes ont dit.

Ce bon Prêtre vouloit que nous eussions une Carte de la Terre sainte, & des Tables où fussent gravées les Figures qui representent le Temple, les Vaisseaux sacrez, les Habillemens du grand Prêtre, les Monnoïes des Juifs. Il nous faisoit lire quelques petits Livres de la Republique des Juifs ; & il avoit soin de nous instruire de leurs coûtumes. Il ne nous soufroit aucun Commentaire, mais il nous permetoit de nous servir des Versions qui ont été faites des Textes originaux. C'est un moïen de déveloper les idées des paroles du Texte sacré, parceque comme chaque Interprete les traduit en sa maniere, on voit dans les diferentes Traductions toutes les idées qu'elles peuvent avoir.

Aminte & Theodose avoient étudié l'He-

breu par le conseil de ce saint Prêtre : ils conseillerent à Eugene de faire cette Etude le plûtôt qu'il pourroit. Ils lui dirent que s'il n'étoit pas necessaire de posseder cette Langue comme on fait la Grecque & la Latine ; qu'au moins il n'en falloit pas ignorer la Grammaire. Qu'on en devoit sçavoir assez pour trouver le sens de quelque Verset, avec un Dictionnaire & le secours d'une Version. Sans cela, dirent-ils, on ne peut concevoir ni retenir plusieurs remarques curieuses touchant les manieres de parler des Hébreux qu'on trouve dans les Commentaires. Dans ces derniers Siécles les Héretiques se sont fort apliquez à l'Etude des Langues Orientales, & à lire les Livres des Juifs : quand on peut separer le mauvais grain d'avec l'yvraïe, on trouve dans leurs Commentaires d'excellentes choses pour le sens literal de l'Ecriture.

Ce n'est pourtant pas encore le tems de lire ces sortes de Livres. Quand l'ordre de vos Etudes vous obligera de le faire, vous serez étonné que les Hommes en voulant éclaircir les Ecritures, y ont répandu d'épaisses tenébres, où ils se sont envelopez eux-mêmes ; comme le Soleil s'obscurcit par les vapeurs qu'il atire. Les Héretiques en rejetant l'autorité de l'Eglise, qui leur a donné l'Ecriture, se sont jetez dans de si grands embarras, qu'en se tenant à leurs principes, ils ne peuvent s'assurer qu'ils aïent le Texte de la parole de Dieu dans sa pureté. On trouve dans les disputes qu'ils ont émuës une mer de dificultez dont ils ne peuvent sortir. Un Enfant de l'Eglise démontre facilement que Dieu voulant être servi par les Hommes, il leur a

manifesté sa volonté par l'Ecriture laquelle il a donné à la Compagnie de ceux qu'il avoit choisi pour en faire ses Adorateurs. Il n'a pas permis qu'il s'y soit glissé aucune erreur qui pût alterer la verité de son culte, aïant inspiré un zele ardent à ses Serviteurs pour la conserver.

Il y a dans l'Ecriture des veritez expliquées si clairement par la Tradition, qu'on ne peut les ignorer, ni s'y tromper. Un Fidele s'atache à ces veritez, dont il fait sa premiere Etude dans les Commentaires qui raportent sommairement les sentimens des Peres & des Docteurs Catholiques. Pour vous faciliter cette premiere Etude, nous ne vous proposerons point, dirent-ils, une foule de Commentateurs. Nous vous conseillons de vous servir d'abord du petit Vatable imprimé chez Robert Etienne. Ce Livre est propre pour ceux qui voïagent. Car on y a la Vulgate & une Traduction selon l'Hebreu avec d'excellentes Notes dans un seul petit volume. Nous pourrions vous indiquer quelques Commentateurs en particulier. Dans les commencemens servez-vous de ceux qui sont dans ce qu'on apelle *Biblia Magna*. Ils sont courts, & tous Orthodoxes. Quand vous sçaurez du Grec & de l'Hebreu, voïez ce qu'a fait Loüis de Dieu sur toute l'Ecriture. C'est un Protestant moderé. L'ouvrage de Mercier sur Job & sur les Proverbes, qui est aussi Protestant, est regardé par les Connoisseurs comme un parfait modele d'un bon Commentaire. Ces deux Auteurs ne sont pas dans le Recueil des grands Critiques. Grotius y est tout entier. Il fait un usage admirable de l'erudition pour l'éclaircissement de l'Ecriture, ainsi la lecture

de ses annotations est tres-utile pour cela, mais dangereuse d'ailleurs. Dans les premieres années de sa vie il a été trop favorable aux Anti-Trinitaires : la mort l'a empêché de corriger ce qu'il avoit écrit Car je ne doute point que ce grand Homme qui avoit temoigné en tant de rencontres un desir sincere de se réünir à l'Eglise Catholique, n'eût retranché se qui se trouve dans ses Ouvrages oposé à nos Dogmes. Il faut que le Lecteur sage & habile fasse le discernement de ce qui est bon, d'avec ce qui est mauvais, Et c'est pour cette raison qu'il faut avoir quelque capacité avant que de se servir de ces sortes de Livres.

Theodose ajoûta que le moïen de penetrer dans le sens de l'Ecriture, & de découvrir l'idée de chaque mot, étoit de conferer les passages de l'Ecriture où se trouvoit ce mot. Ce qui n'est pas dificile, aïant des Concordances pour les Bibles Hébraïques, Grecques & Latines, par le secours desquelles en un moment on trouve tous les lieux où ce mot se rencontre.

Theodose exhorta derechef Eugene d'étudier l'Hébreu, & de s'en faire un point de Religion pour pouvoir lire les Ecritures dans la Langue, dans laquelle elles avoient été dictées par le saint Esprit. Il dit qu'il avoit étudié l'Hébreu dés sa premiere jeunesse, & que quoiqu'il n'eût jamais negligé cette Langue, il se repentoit neanmoins de ne l'avoir pas fait avec encore plus d'aplication : qu'il n'y avoit presque point de jour où il ne se convainquît de plus en plus de l'utilité & de la necessité de la sçavoir. Il dit qu'il en admiroit la simplicité & la naïveté ; qu'elle avoit

des tours si éloignez de nos Langues, qu'il étoit impossible de bien rendre en Grec & en Latin ce qu'elle exprimoit, & qu'ainsi les Versions pouvoient aider ; mais qu'elles ne pouvoient pas sufire à une personne qui veut faire une Etude exacte de l'Ecriture.

Quand vous étudiez l'Hébreu ne consultez pas seulement les Dictionnaires, voïez les anciennes Versions, & les Fragmens qui nous en restent. Comme aussi ne vous arrêtez pas toûjours à l'Hébreu tel qu'il est aujourd'hui, mais recherchez par le moïen de ces anciennes Versions & de leurs Fragmens comment on lisoit autrefois. Drusius a fait imprimer ces Fragmens, que l'on trouve aussi dans la Bible des Septante que le P. Martin a fait imprimer à Paris. Le dernier Tome des Poliglotes d'Angleterre est utile pour cela. Vous y trouverez toutes les diverses Leçons, soit de l'Hébreu, soit des anciennes Versions. Lisez avec soin la Critique sacrée de Capel. Mais cela supose un grand loisir. Nous ne sçavons pas ce que vous ferez aprés avoir parcouru toutes les Sciences ; & qui sera celle où vous vous arrêterez, ou plûtôt celle à laquelle Dieu vous apliquera. Si c'est à l'Ecriture, il faudroit s'y preparer de bonne heure. Ce que nous avons dit sufit pour en profiter vous même, mais pour profiter aux autres, en éclaircissant ce qui n'y est pas encore bien clair, il y auroit trois choses à faire qu'il est bon de vous dire.

1°. Il ne faut pas se contenter d'une connoissance mediocre de l'Hébreu ni du Grec, qui sont les Langues de l'Ecriture sainte. Pour être l'interpréte d'un Ecrivain il faut entendre sa Langue. 2°. On doit

étudier avec soin la maniére dont l'Ecriture a toûjours été entenduë. C'est-à-dire qu'il faut consulter la Tradition & l'Autorité de l'Eglise qui explique ses sentimens par la bouche des Peres & des Conciles. 3°. La connoissance de l'Histoire est absolument necessaire. On ne peut entendre les Prophetes qu'on ne sçache parfaitement celle de leur tems. Il en est de même de l'Evangile en plusieurs occasions. On en verra des preuves dans le Commentaire de nôtre ami sur son Harmonie des quatre Evangelistes. C'est pourquoi non seulement l'Histoire que Joseph a composée, mais presque tous les Historiens Grecs & Latins peuvent servir. Je vous en avertis de bonne heure, afin que si vous les lisez, vous fassiez atention à tout ce qui peut avoir de raport avec l'Histoire Judaïque. Par l'Histoire je n'entends pas seulement la connoissance des choses qui se sont passées : mais les manieres dont on vivoit alors. On ne nomme point icy les Auteurs dont il a été parlé dans le sixiéme Entretien, & qui étoient dans la Biblioteque où il se passa. Aminte & Theodose en parlant en celui-ci de ceux qui ont éclairci les coûtumes des Juifs, marquerent les ouvrages de Selden, de Pococh, de Ligfooth, de Voisin, de Buxtorf ; mais, dirent-ils, tous ces Livres ne sont utiles & necessaires que parcequ'on n'a pas assez de connoissance du Rabinisme. Qui pourroit lire le *Jad hacha sacha* de Maïmonide, trouveroit tout ce que l'on peut sçavoir. Ce Rabbin n'est pas la premiere source ; c'est ce qu'on appelle le livre de la *Mischna* tres-petit pour sa grosseur, mais qui comprend toutes les coutumes & usages des Juifs, leur droit

canon & civil, leurs principales traditions. Le Talmud est un ramas de Gloses & de Commentaires faites sur le Livre de la Mischna. C'est dans ces Commentaires où sont tous ces contes ridicules & impertinens qu'on reproche aux Juifs. Il n'y a rien que de serieux & de solide dans la Mischna. Je veux dire qu'on y rapporte les coutumes Juives telles que les Juifs les pratiquoient. Plusieurs Sçavans en ont traduit quelques Traités, & ont fait des observations tres-belles. On a dit qu'on a imprimé en Hollande la *Mischna*, le texte avec une version Latine, les Commentaires de Bartenora & de Maïmonide, ausquelles on a ajoûté toutes les observations qui ont été faites pour l'éclaircissement de ce même Livre. C'est une veritable Bibliotheque Hebraïque. Aminte conseilla à Eugene de se mettre en état de lire avec quelque facilité les Livres des Rabbins qui ont écrit sur l'Ecriture. Pour cela prenez d'abord la Traduction que Leusden a fait des Commentaires des Rabbins sur le Prophete Jonas. Il explique clairement leurs manieres. Ensuite servez-vous de la Traduction des Commentaires des mêmes Rabbins sur le Prophete Hosée, imprimée chez le Maire en Hollande. Il faut d'abord se rendre capable de se servir des Livres qui sont les sources de la Science.

DE LA PREDICATION.

Enfin, dit Aminte à Eugene, vous voilà habile: nous vous avons fait Grammairien, Orateur, Poëte, Philosophe, Mathematicien, Theolo-

gien ; & tout cela sans qu'il vous en ait beaucoup coûté. Il y a bien de Gens dans le Monde qui ont de la reputation, & qui n'ont parcouru les Livres que par le dos, comme nous venons de le faire. Mais, repartit Eugene en riant, pour faire de moi un Docteur acompli, vous devez me faire encore Predicateur.

La Predication, dirent-ils, est le plus illustre emploi de l'Eglise. Le talent en est rare. Outre la pieté extraordinaire qu'il faut avoir pour s'en aquiter avec fruit pour les autres, & pour éviter de se perdre soi-même, l'exercice de la Predication demande du feu, de la voix, de la poitrine pour prononcer un long discours & pour l'animer. A l'égard de la Science d'un Predicateur, je vous dirai ce que j'ai entendu dire à un Homme tres-éclairé, que dans tout un Siecle à peine trouve-t'on une douzaine d'Hommes qui ayent une capacité d'esprit assez grande pour comprendre la Science de l'Eglise toute entiere ; c'est-à-dire, pour lire à fond les Peres, les Conciles, & toutes nos Histoires saintes. Que l'Eglise ayant dont besoin d'un grand nombre de Predicateurs, il ne falloit pas proposer à ceux qu'on destinoit pour la Predication de grands desseins d'Etudes, qui ne s'acordent pas avec cét emploi, qui laisse peu de tems. En un mot, qu'une Science mediocre susisoit à un Predicateur qui n'a que le Peuple pour disciples. Mais il ajoûtoit qu'il doit beaucoup lire l'Ecriture, & que s'il la possedoit il se pourroit passer de tout autre Livre. Voilà la methode qu'un Predicateur pourroit suivre en lisant l'Ecriture. La premiere fois qu'il la lira, que ce soit

avec un esprit de Religion, sans travailler beaucoup pour en penetrer le sens profond. Il la relira avec un petit Commentaire, qui explique netement & sans grande Critique le sens literal, comme fait Tirin & Menochius. Aprés dans son loisir il lira les principaux Ouvrages des Peres sur l'Ecriture, pour aprendre comme il faut reflechir sur l'Ecriture, & comme on peut trouver sous l'écorce du sens literal des sens spirituels qui édifient. Il doit étudier la Philosophie Morale, passant les questions de l'Ecole pour s'apliquer à bien connoître l'esprit & le cœur de l'Homme, dont la Science lui est principalement necessaire. Il peut lire pour cela la démonstration qu'on a fait de la verité & de la saniteté de la Morale chrêtienne; où toutes les preuves qu'on propose sont tirées des sentimens du cœur de l'Homme. Si ces preuves étoient étenduës par un Predicateur éloquent, je crois qu'elles feroient beaucoup d'éfet. Il ne faut pas qu'un Predicateur ignore la Theologie Scholastique; mais il suffit qu'il lise un Theologien qui soit court pour y aprendre les maniéres de parler qui sont aujourd'huy reçûës & autorisées. Il lira l'abregé de l'Histoire éclesiastique de Sponde, une Somme des Conciles, & les Livres de pieté les plus considerables. Puisqu'il ne peut point entreprendre de lire tous les Peres, qu'il se contente de ceux qui sont plus moraux, comme saint Augustin sur les Pseaumes, sur saint Jean & ses Sermons & ses Homilies, saint Gregoire le grand, & saint Bernard.

Il y a de certaines matiéres que le Predicateur doit sçavoir à fond; ce qui ne lui peut être dificile en ce tems. Nous avons d'ex-

cellens Traitez où l'on trouve tout ce que les Peres ont dit sur les sujets dont on parle ordinairement en chaire, comme sur l'aumône, sur l'éducation des Enfans, sur chaque peché, sur la fuite des occasions, sur les quatre fins de l'Homme. Un Predicateur doit composer sa Bibliothéque de ces Traitez qui lui serviront d'admirables lieux communs, comme sont la Morale sur le *Pater*, qui n'est proprement qu'un excelent recuëil des plus beaux passages des Peres : la Frequente Communion de Monsieur Arnaud, où l'on trouve tout ce qu'il y a de beau dans les Peres touchant la Communion. Il y a un recuëil de tout ce que les Peres ont dit de l'aumône. On estime le Recuëil de Peraldus des Vertus & des Vices. il y a des Livres d'Exemples. On estime celui de Janus Nicius, qui a pour titre, *Exempla virtutum & vitiorum.*

Je ne marque, dit Théodose, que les premieres Etudes d'un Predicateur. En prêchant il étudie, & se remplissant à mesure qu'il se vuide, il s'instruit plus parfaitement des matiéres qui sont les sujets ordinaires de la Predication.

Un Orateur chrêtien, dit Aminte, doit former son éloquence sur le modelle de celle de saint Chrysostome ; & aprendre de lui comme il faut descendre dans le détail, ataquer le vice, faire tomber le discours sur les défauts de son Siécle : faire des descriptions vives de la laideur du peché, de la beauté de la vertu, inspirer de l'amour pour le bien, donner de l'horreur du mal ; & rendre si sensible la verité que les plus ignorans en soient capables. Il ajoûta que les Predicateurs doivent fuïr les maniéres de parler éclatantes, qui ébloüissent,

ou qui detournent l'esprit de la consideration de ce qu'elles expriment. Cette sorte d'éloquence, dit-il, n'est bonne qu'a faire estimer le Predicateur, qui doit se faire oublier, afin que l'on ne pense qu'à Dieu. Il n'a point bien prêché, que lorsque le Peuple se retire pleurant ses pechez avec une componction & une amertume, qui ne sont pas compatibles avec cette vaine joye qu'on a d'entendre un Homme qui dit des choses seulement agreables. Il faut donc fuïr ces tours rares & étudiez, les figures extraordinaires qui ne sont que des jeux de mots, parceque tout cela surprend & amuse les Auditeurs qui laissent les choses pour considerer les paroles, lorsqu'elles leur plaisent par un air de nouveauté. C'est ce qui oblige les Predicateurs Apostoliques de n'employer que des expressions netes & simples qui portent la verité dans l'esprit toute nuë, sans que rien la cache ; c'est à-dire, sans que rien detourne de l'aplication qu'on lui doit donner pour la comprendre.

Ce qui fait tant de méchans Predicateurs, c'est qu'on y cherche trop de façon. Pour moi je suis content lorsque j'entends un bon Curé qui fait son Prône avec simplicité, qui explique l'Evangile du jour netement, d'une maniére proportionnée à la capacité du Peuple qu'il doit instruire, qui en fait des aplications sans violence pour combatre le vice qui regne dans sa Paroisse. Mais je vous avoüe que d'abord je me chagrine, & que je me sens disposé à critiquer un Predicateur qui commence sa Predication d'une maniére qui me fait voir qu'il veut plaire. J'en trouve peu qui triomphent de mon chagrin ; car au lieu qu'il n'y a rien de plus aisé que de dire

netement & simplement les choses, il n'y a rien qui soit plus dificile que de parler d'une maniére qui merite de l'admiration. C'est une chose surprenante que l'éloquence ne consistant que dans un certain arrangement de paroles que tout le Monde a à la bouche, il soit cependant si dificile d'y réüssir. Les grands Orateurs sont plus rares que le Phenix. Si plusieurs ont de la reputation ; c'est qu'on ne peut pas examiner leurs pieces dans le tems qu'ils les recitent avec une rapidité qui surprend. Une preuve, c'est qu'aussi-tôt qu'elles sont imprimées elles perdent leur estime. Informez-vous des meilleures. Si jamais vous prechez, écoutez les bons Predicateurs. Aprenez des uns la maniére de rendre les choses populaires par des comparaisons familiéres & des exemples tirez de l'Histoire de l'Eglise : de celui-ci, l'Art de dire les choses noblement : des autres l'Art ingenieux de rendre les Auditeurs atentifs par des figures, par des allegories, pour s'insinuer dans leurs esprits, & les disposer à comprendre les veritez qu'on entreprend de leur persuader. Il y en a qui sont heureux à trouver des divisions, par le moïen desquelles, faisant, pour ainsi dire, l'Anatomie d'une verité, ils en font voir toutes les parties, & donnent de l'ordre aux diferentes choses dont ils composent leurs discours. Ceux-ci sont admirables pour le détail. Ils sçavent si bien representer ce qui se fait parmi les Hommes, & en peindre une image, que chacun se voit dans leurs Predications avec ses traits & ses couleurs. En matiére d'éloquence les preceptes servent plus : c'est la lecture des Orateurs & l'exercice qui rend un Predicateur éloquent.

Aprés ces deux Entretiens qui se passerent dans la Bibliotheque de ce Gentil-homme Ami d'Aminte, le soir s'aprochant il falut s'en retourner. Comme ils sortirent de cette Bibliotheque étant sur le Chapitre des Predicateurs, dans tout leur chemin ils parlerent de la Predication. Ils s'arrêterent paticulierement au Pere le Jeune. Aminte le regardoit comme un des premiers Predicateurs de ce Siécle, ce qui surprit Théodose qui n'avoit jamais entendu parler de lui que comme d'un Missionnaire, dont les discours étoient simples & sans éloquence. Il témoigna à Aminte qu'il n'avoit lû aucun des Sermons de ce Pere, & qu'il se rendroit plus facilement à ce qu'il lui en diroit, qu'à ce qu'il en avoit apris de certains Prédicateurs, qui, quoique du métier jugent fort mal de la Predication. Aminte dit qu'il y avoit bien de la diference entre un Comedien & un Homme Apostolique, entre un Sophiste & un Orateur Chrêtien. Le Comedien veut faire rire, & l'Apôtre imprime la crainte de Dieu. Le Sophiste tâche de plaire, & l'Orateur Chrêtien instruit. Le Pere le Jeune ne s'aplique pas à divertir ses Auditeurs par une éloquence pompeuse; par des paroles riches & étudiées, par des mouvemens qui n'ont point d'autre fin que de produire dans les Auditeurs, de l'Admiration pour le Predicateur; qu'il joüe la comedie en chaire; ou si cette expression est trop forte, qui fait comme faisoient autres fois ces Déclamateurs, qui amassoient une troupe de flateurs, devant qui ils recitoient les Ouvrages de leur vanité.

Je ne condamne pas, dit Aminte, la pureté & la neteté du Langage dans les expres-

ſions, la nobleſſe des penſées, la juſteſſe des comparaiſons, l'aplication ingenieuſe des Paſſages de l'Ecriture & des Peres, dont on remplit & dont on ſoûtient un diſcours ; pourveû que cela ne releve point ſi haut le Sermon, que tous les coups, que porte le Predicateur, paſſent par deſſus la tête des Auditeurs, & n'en bleſſe aucun ; c'eſt-à dire, que perſonne ne ſoit touché. Le Predicateur eſt un Homme envoïé de Dieu pour détourner du vice & pour porter à la vertu : & c'eſt ſuivant cette idée que je dis que le Pere le Jeune étoit un excellent Predicateur. Sa vie, ſes actions & ſes paroles étoient tournées de ce côté-là. Il faiſoit avant que de dire ; & comme il ſçavoit que la ſemence de la parole ne peut germer dans les Ames, ſi elles ne ſont arroſées de la grace, il adreſſoit continuellement ſes vœux à Dieu pour l'obtenir. Il prioit beaucoup plus, qu'il n'étudioit. Il convertiſſoit plus de pecheurs par les auſteritez de ſa vie penitente que par la force de ſes Predications. Il regardoit un Predicateur comme une eſpece de Mediateur entre Dieu & les Peuples, qui ne peut les reconcilier avec la Divine Majeſté que de la maniére que Jeſus-Chriſt l'a fait, en ſoufrant lui-même ce que les Pecheurs, pour qui il eſt mort, meritoient de ſoufrir.

Je ſuis charmé lorſque j'entens lire ſes Ouvrages. Ce ne ſont point les richeſſes du langage & la rareté de ſes penſées qui me ſurprennent, j'y admire un zele admirable pour le ſalut des Ames ; qui lui fait trouver les moïens d'inſinuer les veritez qu'il prêche, de les faire comprendre, de les faire aimer. Il ſe proportionne à la capacité de ſon Auditeur.

Il

Il se sert des termes qu'il sçait être connus au Peuple. Il n'a pas égard si ces mots sont purs, pourveu qu'il les entende. Il lui propose des comparaisons familieres. Il ne dit rien qui ne soit à sa portée, si ce n'est que pour réveiller son atention & s'aquerir quelque estime autant qu'il est necessaire, pour le tenir apliqué, il cite quelque passage Latin, & autorise ce qu'il avance. Le Peuple, dit-il, dans les avis qu'il donne aux jeunes Predicateurs, n'écouteroit pas avec plaisir, s'il ne croïoit que celui qui lui parle est sçavant, & il ne le croiroit pas sçavant s'il ne parloit quelquefois Latin. C'est ainsi que ce Predicateur Apostolique recherche l'estime par raport à l'utilité de son Auditoire.

Aminte dit des choses admirables de ce saint Predicateur, qu'il disoit avoir aprises d'un Ecclesiastique vertueux qui avoit demeuré long-tems avec lui. Il ajoûta qu'il s'étonnoit que l'on diferât tant de tems d'écrire sa vie. Qu'il souhaitoit que quelque Ecrivain judicieux & zelé entreprît ce travail ; & donnât dans sa vie l'idée d'un Predicateur Chrêtien, soit pour la maniére de vivre, soit pour la maniére de prêcher. Aujourd'hui que tout le Monde prêche ce seroit un Ouvrage utile. Je ne pretends pas qu'on soit obligé de se servir, comme il fait, de termes qui ne sont plus d'usage ; & que parlant devant des Personnes de qualité, on tire ses comparaisons de choses basses. Mais il faut imiter ses maniéres ; & comme pour la campagne il faut des expressions vulgaires & des choses communes, pour produire l'éfet qu'un saint Predicateur atend de ses Predications ; aussi en prêchant dans les grandes Villes on doit em-

ploïer des paroles, & choisir des choses qui conviennent à ceux à qui l'on parle. J'ai connu un excellent Homme qui est mort depuis quelques années avec la reputation d'excellent Predicateur, qui en prêchant dans les premieres Chaires de France, ne faisoit qu'habiller le Pere le Jeune d'une maniere, qui pût être agreable au Monde.

Theodose sur la fin de cette conversation, dit que le Peuple ne comprenant point ce qui se lit & se chante en Latin dans les Ofices de l'Eglise, il n'avoit plus d'autre moïen pour s'instruire, que la Predication; & que par consequent les Predicateurs devoient lui expliquer en Chaire nos Misteres. Il est vrai, ajoûta-t'il, que le Peuple ne s'apliquant qu'avec peine aux choses speculatives; & que ne faisant point de reflexion sur ce qu'il a entendu, presque le seul bien que font les Predications; c'est que, si le Predicateur est touchant, il ocupe le cœur de ses Auditeurs de bons mouvemens d'amour pour Dieu, & de crainte de sa justice. Cela leur laisse des impressions secretes, qui les portent au bien, & les détournent du mal. Ainsi les Predicateurs zelez, lors-même qu'ils ne traitent que de choses speculatives, cherchent des tours & des maniéres d'inspirer de bons mouvemens à ceux qui les écoutent. S'il arrive rarement qu'on soit beaucoup touché dans les Predications c'est qu'on n'est pas sensible à la pieté; mais disons aussi que c'est que les Predicateurs, ne sont pas assez touchez eux-mêmes; & que quelques éforts qu'ils fassent pour le paroître, comme cela n'est pas naturel, ils ne peuvent pas communiquer ce qu'ils n'ont point.

Aprés que les chaleurs furent passées, Theodose & Eugene acheverent leur voïage, & retournerent à Paris. Eugene quelque-tems aprés executa le dessein que Dieu lui avoit inspiré. Il avoit recueilli ce qu'il avoit apris de Theodose & d'Aminte. C'est sur ces memoires que j'ai composé cette Histoire. Pour la rendre plus utile, il seroit necessaire de donner des listes plus exactes de tous les bons Livres qu'Aminte & Theodose marquerent à Eugene, & des mauvais Livres qu'il devoit éviter comme inutiles ou dangereux.

Theodose & Aminte étoient fort circonspects. Ils disoient qu'il y avoit d'excellens Livres, dont on ne pouvoit conseiller publiquement la lecture, parceque tout le monde n'en étoit pas capable ; que les Livres qui étoient bons pour les uns, étoient dangereux pour les autres ; qu'il y a dans les meilleurs Ouvrages des choses qui sont mauvaises, & qu'ainsi à moins que de donner de longs avertissemens de tout ce que l'on y condamne, on s'exposoit à passer pour approbateurs de l'erreur ; parcequ'il semble lorsqu'on conseille un Livre, qu'on loüe tout ce qu'il contient. Outre cela, disoient-ils, les sentimens sont aujourd'hui partagez aussi bien que les afections. Chacun se range dans quelque parti, & le défend avec tant de chaleur, que tout ce qui vient de ses adversaires, ou qu'il regarde comme tels, lui paroît mauvais ; & veut que tout le Monde entre dans ses aversions. C'est se déclarer contre lui que d'estimer ceux, de qui il a du mépris, & encore plus d'aversion. Pour nous, disoient Theodose & Aminte, comme par la misericorde de Dieu nous ne haïssons personne, nous estimons ce qui est bon

de quelque part qu'il vienne. Nous profitons du bien par tout où nous le trouvons. S'il est mêlé avec le mal nous en faisons le discernement. Nous ne sçavons ce que c'est que d'entrer dans la passion des autres. Mais pour garder la paix & la charité nous avons coûtume de ne point loüer en presence d'une personne ceux dont l'éclat blesseroit ses yeux. Cependant il n'y auroit rien de plus utile à ceux qui commencent d'étudier que de connoître les bons Livres. On fait bien du chemin en vain quand on ne sçait pas le veritable. Un guide fidelle épargne de la peine ; & si entrant dans la vie il importe beaucoup de n'avoir commerce qu'avec d'honnêtes gens, puisque l'on prend les maniéres & les mœurs de ceux avec qui l'on converse ; aussi dans les Sciences tout dépend presque du bonheur que l'on a de tomber d'abord sur les Livres qui donnent le bon goût.

J'ai toûjours remarqué que ceux qui lisent beaucoup Ciceron, ont une maniére d'écrire raisonnable : Que les Theologiens qui aiment saint Augustin, ont plus d'élevation : Que les Disciples de Des-Cartes, écrivent avec plus d'ordre & de clarté, & qu'en matiére d'éloquence ceux-là ont un meilleur goût qui prennent pour leur modéle les Anciens. Parmi les Auteurs nouveaux nous en avons qui sont Originaux ; & qu'il est important de lire de bonne heure. Je ne sçai si jamais on a mieux écrit que Monsieur Paschal, en moins de paroles, & en même-tems plus vivement & plus noblement. Jamais Philosophe n'a traité une Question Métaphisique avec plus d'exactitude & de neteté que le Pere de Malebranche. Scaliger, Casaubon, Saumaise, sont admira-

bles en leur genre. Le Cardinal du Perron, le Pere Sirmond, le Pere Morin, le Pere Pétau, Monſieur de Marca, le Pere Thomaſſin ſont d'excellens Modéles. Grotius fait un bel uſage de l'érudition. L'éloquence de Monſieur Arnaud eſt admirable. Monſieur Nicole eſt auſſi un de ces Auteurs originaux qu'on doit lire pour prendre de bonne heure une belle maniere d'écrire.





DERNIERES PAROLES
DE
SYNESE
A
EUGENE.

E s afections des Saints ſont bien diferentes de celles des Gens du Monde. Les mouvemens de leur cœur tendent à Dieu avec une rapidité ſi violente, qu'ils entraînent avec eux tout ce qu'ils ateignent, comme les grands fleuves lors qu'ils ſe débordent, déracinent les arbres & les emportent avec eux dans la Mer. Dans le tendre amour que Syneſe avoit conçû pour Eugene, qui n'étoit, pour ainſi dire, qu'un débordement de ce grand amour qu'il avoit pour Dieu, dont il aimoit les dons dans ce jeune Homme, il lui tint ce diſcours lorſqu'ils ſe ſeparérent, qui fut une éfuſion de ſon cœur.

Mon Fils, lui dit-il, ouvrez les yeux à la verité, & enviſagez l'éternité. Ceux de vôtre âge ſont aveugles : ils ne voïent ni le

Paradis ni l'Enfer. Ils ne ſont point encore convaincus que l'on n'eſt pas ici pour toûjours : que la vie eſt courte, & que ſi on la regarde par raport à l'éternité, ſa durée n'eſt que d'un moment, que nous devons ménager pour aquerir la felicité éternelle. Les jeunes Gens pouſſez par la ſoif du plaiſir, dont tous les Hommes ſont brûlez, courent çà & là. L'experience ne leur aïant point encore apris à juger de ce que valent les choſes, ils embraſſent indifferemment celles qui leur prometent de les rendre heureux, & ils s'y laiſſent tromper. Aprenez que cette felicité que nous deſirons, & qui ſeule peut nous contenter, n'eſt pas une felicité d'un jour, qu'elle eſt infinie, immuable & éternelle, & qu'ainſi elle ne peut être que Dieu même. Tous les plaiſirs de la Terre ne ſont que d'un moment, ils finiſſent auſſi-tôt qu'ils commencent, & leur fin eſt beaucoup plus amere que leur commencement n'a été doux. Je ne me ſouviens qu'avec regret de ce que j'ai aimé dans la vie, & que j'ai regardé comme capable de me rendre heureux. Tous ces flateurs dont j'ai recherché les loüanges ne ſont plus ; & cette eſtime que j'avois aquiſe dans leur eſprit avec tant de travail, s'eſt diſſipée par leur mort. Que m'en reſte-t'il, que le repentir d'avoir perdu le tems ?

Aquerez une veritable ſolidité d'eſprit. Ce n'eſt pas être raiſonnable que de s'apliquer ſerieuſement à des choſes dont la durée n'eſt que d'un moment ; comme un Enfant qui bâtit un Château de carte que lui ou ſon Maître doit renverſer du bout du pied. La cauſe de nos égaremens eſt que nous jugeons des choſes par les impreſſions qu'elles font ſur

nôtre imagination. La durée des années nous paroît considerable, parceque nous voïons dans leurs cours un nombre infini d'images de diferentes choses, & que l'éternité ne nous represente aucune diversité qui nous en fasse remarquer la grandeur. Ainsi le tems nous paroît une montagne & l'éternité un point, à moins que nous ne resistions à la force de nôtre imagination, & que par de continuelles reflexions nous ne nous convainquions de la brieveté de la vie presente ; & par consequent que nous ne devons aimer que les biens, dont on joüit dans l'éternité ; & craindre seulement les maux qui ne finiront point. Cent choses chaque jour donneroient lieu à ces reflexions, si nous les voulions faire. Le matin on voit ce que c'est que le tems de la nuit qui fait la moitié de la vie, & qui s'écoule pendant le sommeil si insensiblement qu'on ne s'en aperçoit qu'à peine. Le soir quand on tourne la tête sur le chemin qu'on a fait pendant la journée, & qu'on considere ce qu'on a vû, il semble que ce soit comme un tableau qui dans un instant a passé pardevant nos yeux.

Qui peut mieux, mon cher Fils, nous faire comprendre ce que c'est que l'instabilité & la brieveté de la vie, que vos voïages. Vous vous souvenez à present qu'en un tems vous étiez en Flandre, un tel jour en Alemagne, à telle heure en Italie, & tout cela s'est passé, pour ainsi dire, aussi-vîte que la pensée. Aujourd'hui nous sommes ensemble, aprés cela nous ne nous verrons plus. Demain vous aurez une nouvelle compagnie, que vous quiterez pour en prendre une autre. Les Creatures ne nous cachent point ce qu'elles

ſont. Elles nous avertiſſent de leur caducité, de leur peu de durée ; & qu'il n'y a que Dieu qui ne change point. Toutes ces ſeparations qui arrivent tous les jours ſont des eſpeces de mort. Nous ſommes comme morts à l'égard de mille perſonnes, que nous avons vû en un tems, & que nous ne voïons plus, & dont nous n'entendons plus parler. Cette eſpece de mort nous avertit d'une mort encore plus réelle, dont la penſée nous devroit être toûjours preſente.

Ce qui nous trompe, c'eſt que nous ne croïons pas avoir beſoin de ces reflexions, parceque nous devons ſçavoir par la foi & par la raiſon que l'Ame ſera éternellement ou heureuſe ou malheureuſe. Helas que nôtre foi & nos connoiſſances ſont imparfaites ! Nous ne voïons l'éternité que comme à travers un nuage obſcur. Si nôtre foi n'étoit point languiſſante, ſi elle étoit vive, nous ſerions des Saints ; c'eſt-à-dire, que nous mépriſerions le Monde, & qu'il n'y a rien que nous ne fiſſions pour aquerir une éternité heureuſe. Car enfin ſi la crainte d'une douleur de quelques heures, & l'eſperance d'une vaine reputation, fait entreprendre des choſes ſi extraordinaires, que ne feroit point la vûë d'une éternité bienheureuſe, & d'une peine infinie dans ſes douleurs & dans ſa durée. O mon cher Eugene, qu'une conſideration ſi utile ne s'éloigne pas un moment de devant vos yeux ! que ce ſoit là vôtre étoile, que vous ne perdiez jamais de vûë dans le cours de vôtre vie. Faites toutes choſes par raport à cette conſideration. Dans chaque action, dans chaque parole ;

confiderez avec atention l'éternité, & quel fruit aprés cette vie, que vous devez compter pour rien, vous tirerez de ce que vous penfez, de ce que vous dites, de ce que vous faites. C'eft par ces confiderations qu'on devient raifonnable;qu'on ceffe d'étre enfant, que tout ce qui eft paffager paroit méprifable, & qu'on méprife veritablement les loüanges des Hommes, paroles qui fe perdent en l'air, ou une opinion avantageufe qu'ils ont de nous, dans laquelle ils ne demeurent pas long-tems.

Quand on eft convaincu qu'il n'y a que Dieu qui nous puiffe rendre éternellement heureux, qu'il eft lui feul cette felicité qui n'a point de bornes, & qui ne finit point, on le fert avec fidelité. Qu'il eft facile, mon cher Fils, de fervir ce Maître qui ne veut qu'être aimé ! Mais cet amour qu'il demande, ne foufre point de partage, ni de froideur. Dieu eft jaloux, ainfi celui qui l'aime & qui craint de l'ofenfer, aprés s'étre donné tout entier à lui, comme il efpere un jour le pofféder entierement, ne lui déroberoit pas la moindre de fes actions. Il n'entreprend rien que par raport à lui ; & cherche dans chaque deffein qui fe prefente à fa penfée, fi l'éxecution en fera agréable à Dieu, & en quoi elle fervira à fa gloire, foit pour le faire connoître, foit pour le faire aimer. Ne croïez pas, que cela foit penible. Ce qui fe fait par amour n'a rien de fâcheux. Vous trouverez dans l'experience qu'il n'y a point de vie plus douce que celle de ceux qui fervent Dieu. L'éloignement & la privation du Monde, bien loin de caufer de la peine, épargnent mille chagrins. Le Monde fait horreur à ceux que

la verité éclaire. Un tableau mal fait choque la vûë d'un habile Peintre? Un ſçavant Architecte ne peut regarder un bâtiment où il n'y a aucun ordre, quoiqu'il puiſſe plaire aux ignorans. Le deſordre & la confuſion du Monde ſont un martire à ceux qui ont quelque idée de la veritable juſtice. Ainſi la Solitude eſt un lieu de repos où ils ſont éloignez de la vûë de mille objets fâcheux qui ne peuvent qu'afliger une Ame qui aime la verité & la juſtice. Depuis que Dieu a briſé les liens qui m'atachoient au Monde, je ne conçois pas comment on y peut vivre un moment. C'eſt une confuſion de miſerables qui tombent les uns ſur les autres. Aucune nouvelle de ce qui s'y fait ne perce dans cette Solitude, que pour m'aprendre le malheur de ceux qui y ſont engagez. On n'eſt point ſans amour; & c'eſt pour cela que les Gens du Monde ſont malheureux en s'atachant à des objets que le tems ou quelque violence leur enleve malgré eux. Le tems & la puiſſance du Siécle ne peuvent ravir Dieu à celui qui l'a pris pour l'objet de ſon amour; au contraire Dieu lui devient plus ſenſible & plus doux, lorſque le Monde lui eſt plus amer. Les diſgraces, les perſecutions qu'on lui peut faire ſoufrir, ou qu'il reſſent dans ſes Amis qui les ſoufrent, l'uniſſent plus particulierement à Dieu en le ſeparant de la Terre, que la foi nous oblige de regarder comme un exil. Cela le fait ſoûpirer aprés la celeſte Patrie, & penſer à cette éternité bienheureuſe, où Dieu eſſuïera les larmes que ſes Elûs répandent ici-bas, & les comblera de plaiſirs, dont la ſeule penſée donne incomparablement plus de joïe que ne

feroit la vûë des ſpectacles, les aplaudiſſemens d'une troupe de flateurs, & les faveurs des Grands du Monde.

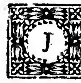
Eugene me racontoit que Syneſe lui dit encore plus de choſes par ſes ſoûpirs & par l'afection vehemente avec laquelle il lui parloit, que par ſes paroles. Ce ſaint Vieillard en le quitant l'arroſa de ſes larmes, & Eugene ne pût retenir les ſiennes lorſqu'en m'achevant l'Hiſtoire des Entretiens precedans, il ſe ſouvient de cette ſeparation.





PREMIERE LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

EUGENE S'ETOIT RETIRE' dans une Communauté éclesiastique. Théodose lui écrit sur l'avantage qu'il y a de mener une vie reglée. Il lui fait voir la beauté & l'utilité de l'Ordre.



J'AY reçû avec joye, mon cher Eugene, la nouvelle que vous me donnez de vôtre retraite. Ce furent, dites-vous, les Entretiens que nous eumes dans la Solitude d'Aminte qui vous en ont fait naître les

premieres pensées, & qu'ainsi c'est à moi d'achever ce que j'ay commencé. Vous êtes avec des Personnes de merite, dont vous n'avez qu'à suivre les avis & imiter les exemples. Leur vie vous servira de modele pour régler la vôtre. Vous prendrez l'habitude de faire toutes choses avec ordre à leur exemple; & c'est à quoi vous devez travailler; puisque ce n'est que la confusion où l'on vit dans le Monde, qui vous a obligé de le fuïr. Persuadé que vous êtes, qu'il n'y a rien de plus beau que l'Ordre, vous ne doutez point que ce ne soit un peché que de le troubler. Dans la confusion rien n'est beau ni utile. Dans les Vergers les Arbres qui y sont plantez confusément, ne peuvent porter de fruit, ni être agréables à la vûe. C'est afin que la Terre leur partage son suc également, & qu'ils ne s'étoufent point, qu'on les plante dans une égale distance les uns des autres. Pourquoi une Armée est-elle agreable à ceux qui sans danger la voyent rangée par bataillons & par escadrons ? L'amour naturel que nous avons pour l'ordre est la cause de ce plaisir, & sans lui cette Armée plus elle seroit nombreuse, elle pourroit être défaite plus facilement parce qu'il y auroit plus de désordre. L'ordre fait la beauté de l'Univers. La Justice de Dieu, qui est un de ses principaux attributs, n'est autre chose que la force avec laquelle il empêche qu'il ne soit impunément violé. Ce qui est si essentiel à Dieu, qu'il ne seroit pas ce qu'il est, si par sa Puissance & par sa Sagesse il ne régloit même les déreglement des Hommes, s'en servant pour composer l'harmonie des Siécles : ainsi que les Peintres se servent de l'ombre pour donner

de l'eclat à leurs couleurs. Les pechez des Hommes qu'il soufre, font partie de cette harmonie, que nous n'apercevons pas, parcequ'il faudroit voir dans un même-tems & d'une seule vûë la suite de tous les Siécles ; ainsi que pour juger de la beauté d'un Vers, il faut l'entendre prononcer tout entier.

Je fais, mon cher Eugene, cette reflexion sur la beauté de l'Ordre pour vous le faire aimer. Faites atention à ce qui vous charme dans la Compagnie où vous êtes, vous trouverez que c'est cette beauté qui ravit les Esprits les plus dereglez. Il n'y a personne qui ne lise avec plaisir la description que Virgile fait du travail des Abeilles. Ce n'est pas tant la beauté des Vers de ce Poëte qui plaît, que ce qu'il dit de l'ordre avec lequel ces insectes travaillent à faire leur miel.

Omnibus una quies operum, labor omnibus unus,
Mane ruunt portis, nusquam mora : rursus [*eosdem*
Vesper ubi è pastu tandem decedere campis
Admonuit, tum tecta petunt, tum corpora curant,
Fit sonitus, mussantque oras, & limina circum.
Post ubi jam thalamis se composuere, siletur
In noctem, &c.

Nôtre vie & nos ocupations seroient plus réglées que celles de ces Insectes, si nous n'étions point corrompus. La vûë de nos actions & de nôtre conduite auroit été un spectacle agréable aux Anges, comme celle du travail des Abeilles l'est à nôtre égard : mais à present elle leur est un sujet d'horreur. Les brutes sont toûjours réglées, elles ne font rien contre leur nature, & nous en-

toutes choses nous renversons l'ordre établi de Dieu, faisant de la Terre un enfer, c'est-à-dire, un lieu de confusion & d'horreur. *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.*

C'est l'idée, mon cher Eugene, qu'il faut avoir du desordre, & vous en devez concevoir tant d'aversion, qu'il ne vous soit pas moins penible que l'harmonie de vôtre vie soit troublée par un derangement que si quelque violence troubloit celle de vos membres & changeoit leur bonne disposition. Dieu avoit ataché aux dereglemens des mœurs des sentimens de douleur aussi vifs qu'aux dereglemens de la santé : mais le peché nous a endurcis & nous a rendu insensibles aux douleurs spirituelles. On voit sans peine le desordre, on y vit avec plaisir, & il est même dificile à present de faire comprendre aux hommes que c'est un mal de vivre sans assujetissement à des Loix qui ordonnent les tems de toutes leurs actions, ce qui est un éfet & une marque d'un renversement entier. Autrement pourroit-on croire que ce n'est point un mal de faire toutes choses selon sa fantaisie, & les diferens mouvemens de sa passion ? Ne sommes-nous pas obligez d'agir raisonnablement & de faire toutes choses pour Dieu ? Un Homme qui se couche, qui se leve sans aucune régle, qui n'a aucun ordre dans ses exercices, & suit dans tout ce qu'il fait son humeur, peut-il dire, que c'est la raison qui le fait agir ; que toutes ses actions soient entreprises pour Dieu, comme sont celles d'une Personne qui vit dans une sainte Communauté, & qui en suit les Regles ? Car enfin en suivant toute sa vie

l'ordre du réglement auquel il s'eſt aſſujeti pour Dieu, l'on peut dire qu'il ne fait rien que pour Dieu. C'eſt ce qui doit vous faire aimer la Communauté où vous êtes, & vous rendre fidelle à la pratique des réglemens qui en maintiennent l'ordre. Prenez garde d'en negliger aucun. Dans un concert de Muſique pour peu qu'on détonne, on le trouble. Peut-être même que Dieu a ataché les graces de vôtre ſalut à cette exactitude en des choſes qui ne paroiſſent d'aucune importance aux yeux des Hommes. C'eſt-là ſa conduite : il donne beaucoup à ceux qui lui ſont fidelles dans les petites choſes. Auſſi le caractere d'une vertu ſolide eſt de ne s'éloigner en rien de la Régle. Le Fils de Dieu nous en a donné l'exemple : l'ordre & le tems de ſes actions étoient réglez par ſon Pere, & il étoit ſi ſoûmis à cette régle, qu'aux nôces de Cana, il ne voulut pas changer l'eau en vin au moment que ſa Mere l'en pria, parceque, dit-il, l'heure n'étoit pas venuë de faire ce miracle, qu'il fit un moment aprés, ſans doute, à l'heure qui lui avoit été marquée par ſon Pere, laquelle il n'avoit pas voulu prevenir. C'eſt, dis-je, cette exactitude à faire toutes choſes par régle & dans leur tems, qui fait l'uniformité de la vie des Saints, & qui la rend ſi belle. Dans un bâtiment ce n'eſt point tant la beauté de chacune de ſes parties que leur ſimmetrie ou diſpoſition, qui le rend conſiderable. Ce qui fait pareillement le merite des Saints, ce ne ſont point quelques actions: c'eſt toute leur vie ; qui eſt comme un tiſſu ou aſſemblage d'actions raiſonnables, c'eſt-à-dire, qui ſe font par régle, & qui n'ont point pour principe le caprice & le hazard.

Ceux qui violent sans scrupule les réglemens des Compagnies où ils vivent, parcequ'ils n'y sont point, disent-ils, obligez, ne considerent pas qu'en negligeant ces réglemens ils méprisent la Loi de Dieu. L'Ecriture ne dit-elle pas que chaque chose a son tems, qu'il y a un tems de travail, un tems de repos, un tems pour pleurer & pour rire, un tems de parler & de se taire ? Ceux donc qui n'observent aucun tems, qui se lévent & se couchent tantôt à une heure, tantôt à une autre, qui ne gardent aucun ordre dans leur étude, qui étudient quand il faut se promener, & qui se divertissent lorsque l'heure du travail est venuë, peuvent-ils penser que leur vie soit réglée selon la sagesse, c'est-à dire, selon que Dieu l'ordonne, & qu'ils peuvent vivre dans ces deréglemens sans craindre sa justice ? Cette malheureuse liberté qu'on prend de faire tout ce qu'on veut, est une preuve & une suite de la corruption de l'Homme. Car qu'estce qu'être corrompu ? C'est n'être pas ce qu'on devoit être. Quand une Horloge sonne à contre-tems, ou qu'elle ne sonne point du tout, ne dit-on pas, ou qu'elle a été mal faite, ou qu'elle a été gâtée ? On ne peut pas dire que l'Homme a été mal fait. Quand on voit donc des Personnes qui veillent dans le tems qu'il faut dormir, qui parlent quand il faudroit se taire, & lorsqu'ils parlent dans le tems, s'entretiennent des choses qu'il faudroit taire, qui négligent de sçavoir ce qu'ils sont obligez d'aprendre, & qui étudient ce qu'ils devroient ignorer, peut-on dire qu'ils sont, ce qu'ils devroient être, puisque la nature de l'Homme est d'agir par raison, & de suivre en toutes choses l'ordre de Dieu ?

Est-il possible qu'on regarde ce desordre comme une chose indiferente, & qu'on s'imagine qu'on puisse quiter sans peché ce que la raison nous presente ; pour suivre ce que nous inspire la concupiscence, dont le mal, selon l'Apôtre, est qu'elle est ennemie de la Loi, & qu'elle ne peut s'y assujetir. En verité si une vie dereglée ne nous fait pas horreur ; c'est une marque que nous sommes dereglez nous-mêmes. Si nous n'en sentons pas la mauvaise odeur, c'est parceque nous sommes nous mêmes dans l'ordure. Nous avons promis dans le Baptême de combatre la concupiscence ; nous sommes donc obligez, quand nous n'y serions point d'ailleurs engagés, de resister à toutes les tentations qui nous detournent de l'ordre, & nous portent à faire ce qui a plus de raport avec de certaines inclinations presentes, qui changent un moment aprés. Aussi ceux qui suivent leur humeur, n'ont aucune régle constante. Le deréglement de leur conduite peint les desirs dereglez de leur cœur.

Pour vaincre cette corruption ne perdez jamais de vûë les jugemens de Dieu, & en pesant chaque action, considerez ce qu'il en jugera. Tout ce qu'on fait par humeur sera puni. Ce qui n'est point dans l'ordre ne peut plaire à celui qui comme Juge souverain & la Justice même, est obligé de punir le désordre. Cela seul fera que vous vous assujetirez sans peine à vos réglemens, & que si vous vous en dispensez, ce ne sera que pour faire quelque chose de meilleur. Vos Superieurs sont éclairez & ils ne regardent dans les réglemens de leur Compagnie que la volonté & la gloire de Dieu, qu'ils suivent par tout, en

quitant leurs réglemens quand elle leur paroît ailleurs. C'est pour cela que dans vôtre Compagnie on ne s'attache à rien par vœu, afin de suivre Dieu plus librement ; Car ce n'est pas pour vivre dans une molle liberté.: On y vit avec autant de regularité que dans aucune autre Compagnie. Les Superieurs, comme vous le remarquerez, gouvernent avec douceur ; mais ces ménagemens dont ils usent, n'aboutissent pas à des complaisances lâches. Ils sçavent qu'ils ne sont établis que pour empêcher le desordre, & ils ne craignent point que la severtité moderée par la charité & la prudence, separe de leurs Corps ceux qui n'y sont atachez par aucun lien indissoluble. Ils sont persuadez que c'est la discipline qui lie & entretient les Communautez ; que sans la severité des Capitaines les plus grandes Armées se dissiperoient en un moment : que jamais les Compagnies ne sont plus nombreuses que lorsqu'elles sont plus reguliéres, & que c'est la regularité, qui comme un parfum atire tout le Monde. Outre que l'ordre est si necessaire, que l'on ne peut s'en éloigner sans se faire mal ; car ceux qui sont dereglez trouvent leur supplice dans leurs dereglemens. De-là vient que les Communautez sont insuportables à ceux-mêmes qui les dereglent. La paix & la joye sont les fruits de l'Ordre, comme les murmures, les queréles, les chagrins, sont un éfet de la confusion qui écarte tout le Monde. Un esprit raisonnable prendroit-il le dessein d'entrer dans une maison de confusion, ou d'y demeurer quand il s'y est engagé imprudemment ?

Ajoûtez à toutes ces choses, mon cher Eu-

gene, que la regularité fait la principale partie de la Penitence, sans laquelle il n'y a point de salut. Cette Penitence consiste dans une resistance continuelle aux inclinations corrompuës de la chair. Celui qui ne fait donc jamais ce qu'il desire, qui n'agit que par un ordre qu'il sçait être aprouvé de Dieu, est vrayement Penitent. Sa penitence est certainement plus parfaite que celle de ceux qui font de rudes mortifications un jour de la semaine, & qui aprés cela acordent à leurs inclinations tout ce qui ne leur paroit pas un vice grossier, ne s'apliquant point à combatre & à surmonter la concupiscence, qui est, comme nous avons vû, la source du libertinage & du desordre. J'ay toûjours remarqué, que nous ne nous dereglons que parceque nous ne sommes pas Penitens, que nous aimons nos aises, & les plaisirs sensibles. aussi selon que l'on est dans un état où les plaisirs sont interdits, & où les ocasions ne s'en presentent pas, on est plus rangé. Le luxe a mis le desordre & la confusion dans les Republiques, & les a ensuite renversées. Les Pauvres sont mieux réglez que les Personnes riches, *stultitiam patiuntur opes.* Ce fut la Pauvreté, comme dit un Historien, qui conserva si long tems le bon ordre dans Lacedemone; & qui en fut comme la maîtresse ainsi que parle cet Historien. *Et hæc disciplina magistrâ paupertate hactenus stetit.* Un Poëte Latin s'est plaint qu'il n'y avoit point de crimes, ni de debauches dont les Romains ne se fussent rendus coupables depuis qu'ils étoient devenus riches.

Servabat castas humilis fortuna latinas
Quondam ; nec vitiis contingi parva sinebat
Tecta labor, somnique breves, & vellere Thusco
Vexatæ, duræque manus ac proximus urbi
Annibal, & stantes Collina in turre mariti.
Nunc patimur longæ pacis mala : sævior armis
Luxuria incubuit ; victumque ulciscitur Orbem.
Nullum crimen abest, facinusque libidinis, ex [que
Paupertas Romana perit. ——————

Aimez donc la pauvreté, mon cher Eugene, si vous voulez vivre reguliérement. Combatez avec la necessité. Ne vous servez des Creatures que lorsque vous ne pouvez pas vous en passer. Vous ôterez à la concupiscence ce qui l'entretient & l'augmente ; & vous n'aurez aucune peine à vous assujetir à la Régle. Vû que l'harmonie, pour ainsi dire, d'une vie réglée a ses plaisirs, de même que les operations du corps, qui sont douces, lorsque leurs mouvemens sont réglez. Il est vrai que les plaisirs que l'on trouve dans les divertissemens du Siecle sont plus sensibles : mais aussi comme ils sont plus violens, ils passent bientôt. Ceux des personnes réglées sont durables, & ne sont point sujets à ces vicissitudes de plaisir & de chagrin que les Gens du monde éprouvent. Un veritable Chrêtien ne peut avoir d'estime pour des joyes passageres qui sont suivies des tourmens éternels. Il ne trouve de consolation que dans l'éternité bienheureuse qu'il espere.

Cette esperance ne peut être fondée que sur la regularité ; puisque la seule perseverance est couronnée, & que la perseverance n'est

qu'une pratique reguliére & constante de la vertu. Continuez donc, mon cher Eugene, de courir dans cette carriére où vous êtes entré. Je voudrois être le Compagnon de cette course, comme je l'ai été de vos voyages, si je n'étois ataché ailleurs, uni neanmoins d'afection avec vous autant que le peut être celui qui est vôtre tres-humble serviteur.

THEODOSE.





SECONDE LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

EUGENE CHARME' de la douceur de son état, en avoit fait une peinture à Theodose comme d'une felicité parfaite. Il lui avoit marqué qu'il ne trouvoit plus de dificulté. J'ai apris à mon Corps, ce sont ses paroles, *à vivre d'intelligence avec la raison. J'oblige le sommeil de venir dans le tems réglé, parceque je ne lui en donne point d'autre. L'abstinence me fait trouver*

trouver toutes les viandes saines & agreables. Je sens tous les jours de nouvelles ardeurs pour la verité, & quand je considere qu'elle se découvre à moi, qu'elle se laisse voir, & que je lis dans le Cantique des Cantiques les empressemens de l'Epoux & de l'Epouse, il me semble voir mon état. C'est en ces termes qu'écrivoit Eugene. Theodose lui répond qu'il ne faut pas se reposer dans les douceurs qu'il goutoit; & qu'un Ecclesiastique devoit travailler. C'est le sujet de cette seconde Letre.

QUE vous étes obligé à Dieu, mon cher Eugene, d'accompagner de tant de douceurs vos exercices. C'est pour vous les faire aimer, & vous atirer à lui. Cette felicité dont il vous fait joüir, ne doit pas être la fin, mais un atrait seulement. Ce seroit en abuser que de s'y reposer. Les plaisirs que vous trouvez dans vôtre devoir sont justes, parce que vous vous en servez pour aller plus loin. On est criminel quand on établit sa felicité par tout ailleurs qu'en Dieu seul. Ceux qui la cherchent dans les plaisirs des sens, qui sont comme les passages du corps où la volupté se rencontre, péchent manifestement. Il y en a dont l'erreur n'est pas si grossiére. Ils se font une espece de beatitude, qui paroît établie sur la vertu, quoi, qu'en éfet, elle n'ait pour fondement, qu'un amour de soi-même qui fait qu'ils se remüent jusques à

ce qu'ils aïent trouvé une ſituation aiſée dans leur état. Tout y eſt étudié pour la commodité. Leurs exercices de devotion ſont tellement compaſſez, qu'ils ſont commodes. Ils corrigent l'amertume de la Penitence avec tant d'art, qu'ils en font une eſpece de delices. En un mot, la vie qu'ils menent n'eſt diferente de celle des Gens du Siécle, que par les objets : c'eſt un même principe qui les fait agir, c'eſt toûjours l'amour propre.

On peut méme dire, que dans le Monde on eſt plus endurci au froid & au chaud ; qu'on mange avec plus d'indiference les viandes qui ſe rencontrent. Les maladies capables de détacher de la Terre & de faire comprendre qu'on n'y eſt pas pour toûjours, font au contraire, que les perſonnes dont nous parlons, perdent leur devotion. Auſſi-tôt que le mal les ataque, ils ſe laiſſent vaincre, & ſe rendent ſi eſclaves de leurs corps, qu'ils n'étudient plus que ce qui le peut conſerver. On peut ménager ſa ſanté, mais il faut que ce ſoit dans la vûë de ſervir Dieu & le Prochain. La ſanté du corps n'eſt pas nôtre fin. La vie ne doit pas être emploïée à ſe bien porter. Il faut travailler ; & comme ce Soldat Grec, plûtôt que de lâcher le bord du Vaiſſeau ennemi où il vouloit donner le tems d'entrer à ſes compagnons, aprés s'être laiſſé couper les mains l'une aprés l'autre, l'arrêta avec les dents : quand on a mal à la tête, il faut agir ; quand on ne peut pas marcher, il faut que la tête travaille. Si on a perdu la vûë, il faut donner ſes oreilles & ſa langue au ſervice du prochain. L'aplication qu'on peut donner à ſa ſanté, c'eſt de ſe faire robuſte, de s'endurcir contre le froid & le chaud, de ſe paſ-

ser de ce qui est necessaire à ceux qui sont foibles. Si on previent la maladie que ce soit par la sobrieté & par l'exercice. La diéte doit être nôtre grand remede, lorsque nous sommes malades.

Ceux qui ne voudroient pas troubler leur tranquilité, par un acte de charité tant soit peu penible & chagrinant, ne peuvent atendre d'autre recompense que la douceur de la vie qu'ils ménent. Les Epicuriens faisoient consister la felicité dans une vie semblable, exemte d'inquietude & de peine. Epicure ne beuvoit que de l'eau, il ne mangeoit que du pain avec un peu de fromage, vivant dans la retraite, dégagé de toutes les afaires du monde. Si on ne condamne pas de crime ceux qui alient la dévotion avec une vie infructueuse pour le Prochain, au moins on a droit de dire qu'ils sont des arbres agreables à la vûë par leurs feüillages, qu'on coupe & qu'on met au feu, parcequ'ils ne portent point de fruit; ou que ce sont des serviteurs inutiles qui ne dissipent pas le bien de leur Maître, mais aussi qui ne le faisant point profiter, seront comme le dit l'Evangile : *jettez hors de la maison pieds & mains liez.* On ne peut pas aleguer, que les Anachorêtes, à qui l'Histoire Ecclesiastique donne tant de loüanges, n'ont point servi les Hommes avec qui ils n'avoient aucun commerce. L'amour propre ne trouvoit point où se reposer dans une vie si dure : Et ils étoient d'un puissant secours aux Peuples pour qui ils prioient sans cesse.

Tous les hommes sont un corps, ainsi nous devons nous aimer comme nous aimons les membres de nôtre propre corps;& c'est ce mutuel amour qui combat & surmonte l'amour

propre, & qui nous porte à faire du bien à tous les Hommes à l'exemple de la charité que Dieu a pour eux étendant ses biens-faits sur tous. Quand on a de la charité, on pense plus à secourir les miserables, qu'à prendre ses aises. L'aplication d'une bonne Mere, c'est que ses Enfans ne soufrent point. Celui aussi qui a la charité dans le cœur, est toûjours en mouvement. Il va chercher le pauvre. Il aide le foible. Il console l'afligé. Il a les yeux ouverts sur les besoins de l'indigent. Il ménage toutes les occasions de servir les uns & les autres. Et si le Soleil se couchoit sans qu'il eût fait aucun bien, il se plaindroit d'avoir perdu sa journée ; comme un grand Empereur se plaignoit de lui même à ses amis quand il avoit laissé passer un jour sans faire quelque liberalité. *Amici diem perdidimus.* Il défend l'Innocent qu'on ataque mal à propos. Il débroüille, & termine les quereles. Il visite les Malades. Il solicite la cause de l'opressé. Il va de l'Hôpital aux Prisons. Le saint Concile de Trente nous dit que la principale occupation d'un Ecclesiastique doit être de prendre soin de ceux qui sont dans la misere pour les soulager. *Curam miserabilium personarum.*

Les Gens du Monde se délassent à la chasse quoiqu'elle soit penible, au jeu des échecs quoiqu'il soit apliquant. Le divertissement quand on travaille, n'est necessaire qu'afin que le corps & l'ame ne s'épuisent pas en faisant une même chose trop long-tems ; ainsi le seul changement de travail est un divertissement. *Occupatis mutatio negotiorum relaxatio est.* La têre aprés la meditation se délasse, quand les pieds agissent. Aprés le travail de l'étude, mon cher Eugene, que vôtre divertissement

soit donc quelque bonne œuvre. Accoûtumez-vous à faire du bien, de sorte que ce vous soit un plaisir de procurer du soulagement à ceux que la misere acable. En vous promenant, en voïageant faites du bien comme le faisoit Jesus-Christ, selon que le dit l'Ecriture : *pertransiit benefaciendo & sanando omnes*. Nous ne pouvons pas, comme lui, redonner la vûë aux aveugles, faire marcher droit les boiteux, mais nous pouvons servir de guide aux uns, & d'apui aux autres.

Jesus-Christ dans tout ce qu'il a fait, est nôtre modele. Il est cette lumiere interieure qui *éclaire tous les hommes*. Le Verbe est nôtre raison qui nous parle interieurement, & nous avertit de nôtre devoir. Quand les Hommes sont sortis hors d'eux mêmes sans y vouloir voir, ni entendre le Verbe divin, il s'est fait chair, & se presentant à leurs yeux, il s'est fait voir sensiblement, & a parlé à leurs oreilles. Il n'est pas moins nôtre lumiére & nôtre raison, pour avoir pris un corps. Ainsi puisqu'on n'est point raisonnable qu'en consultant la raison ; il faut toûjours avoir Jesus-Christ devant les yeux, & se conformer à ce qu'on aprend de lui dans son Evangile. Sa vie a été laborieuse, toûjours agissante pour le service du prochain, par raport à la gloire de son Pere. Il est mort pour reconcilier les Hommes avec lui, & en faire ses adorateurs. Nôtre charité devroit être semblable, & si grande, que nous fussions prêts de répandre jusqu'à la derniere goute de nôtre sang, si cela contribuoit à faire adorer Dieu. Car c'est Dieu qui doit être la fin de la charité que nous devons au prochain, & ce n'est que

pour faire trouver la verité agreable, qui est amere à la concupiscence, qu'il faut emploïer la douceur des caresses. Nôtre amour doit être un torrent qui entraîne dans le sein de Dieu tout ce qui se trouve devant lui : un feu qui échaufe & qui embrase tout ce qui en aproche ; un poids qui fasse violence, & qui emporte tout. Qu'on ne s'aproche point de nous,qu'en même-tems on ne se sente arraché de la Terre, échaufé de l'amour divin,& porté vers Dieu.

Comme le Créateur a placé le Soleil dans le Ciel au milieu des Planetes, pour leur donner de la lumiére & du mouvement ; il met aussi dans son Eglise parmi les Fideles, des Ames éclairées & ardentes, qui communiquent à tout ce qui est autour d'elles, & leur lumiére & leur feu. Rien ne leur resiste. Il faut que tout cede & suive leur mouvement. Pour remuër toute une Province, il ne faut qu'une de ces grandes Ames, que Dieu remplit d'une plus grande charité, selon les desseins qu'il a sur ses Elûs. Car il ne signale pas seulement sa puissance, en sauvant par sa grace, ceux à qui il fait misericorde ; sa sagesse éclate dans l'ordre de la predestination. Il a réglé les choses de toute éternité, de sorte que la disposition generale & particuliére des siécles est utile à ceux qu'il aime. Les rencontres de la vie, sont heureuses pour eux. La disposition du Monde fait que chaque Element prend sa place ; que les Astres roulent, que les Riviéres coulent, que les Arbres croissent. L'ordre que la Sagesse de Dieu établit dans le Monde spirituel fait la même chose. Les Personnes zélées qu'il fait naître dans certaines Provinces détruisent le

peché, & alument le feu de la charité par tout : Ce qui est l'une des principales causes du salut des Predestinez.

Quelle gloire, ô mon cher Eugene, d'être l'instrument de Dieu dans l'execution des desseins qu'il a sur ses Elûs, d'être son Coadjuteur dans l'œuvre de leur salut ! Quelle marque plus évidente de predestination, que ce zele dont nous parlons ; car tous les Predestinez composent le Corps de l'Eglise, & c'est le propre des membres de s'aider les uns les autres. On n'est pas du Corps de l'Eglise si on ne se sent point interessé dans le salut des Membres de l'Eglise. Ce zele, dis-je, est le caractere des bons Prêtres. Ce fut par le sang que les Levites répandirent de leurs plus proches parens, qui avoient adoré le veau d'or, qu'ils consacrerent leurs mains. *Consecrastis manus vestras hodie Domino, unusquisque in filio & in fratre suo, ut detur vobis benedictio.* Et ce fut pour avoir tué un Israëlite qui pechoit avec une Madianite, que Phinées merita que Dieu lui fit cette promesse. *Erit tam ipsi quam semini ejus pactum Sacerdotii sempiternum, quia zelatus est pro Deo suo.* Phinées n'a plus de Successeurs selon la chair, mais tous ceux qui ont son zele, sont ses veritables Enfans ; par consequent héritiers de son Sacerdoce, comme tous ceux qui croïent, sont Enfans d'Abraham & héritiers de la promesse qui lui a été faite.

Dans ce tems, mon cher Eugene, que vous vous disposez aux saints Ordres, demandez à Dieu un zele qui vous retire de cette mole oisiveté, où tant d'Ecclésiastiques languissent, & vous fasse combatre pour son nom. Que par tout où vous serez le vice s'en retire : que

les lieux de débauche se ferment ; que les blasphemateurs tremblent. Qu'on puisse dire de vous ce qu'Abigail disoit à David, *prælia Domini, Domine mi, præliaris.* Faites en sorte que les ignorans soient instruits ; que les pauvres soient aidez ; que les malades soient secourus ; qu'on établisse des Ecôles, des Hôpitaux, des Maisons pour retirer des Orphelins, & pour renfermer les Personnes dereglées. Apaisez les querelles : reconciliez les ennemis : obligez ceux qui ont des procez de les terminer. Ce n'est pas s'ingerer contre l'ordre & la volonté de Dieu que de rendre service au prochain. La vocation de tous les Hommes est d'empêcher le mal & de faire le bien. Quand on voit des Gens qui vont tomber dans l'impureté, qui s'enyvrent, qui blasphement, on est obligé de s'y oposer. Il y a pour cela un ordre du Ciel à tous les Hommes. Celui qui a besoin d'être secouru & qui nous represente sa misere, nous donne Mission de la part du souverain Maître pour l'aider.

Il faut que je vous ouvre mon cœur, mon cher Eugene, & que pour soulager ma douleur, je gemisse avec vous sur l'état present du Christianisme A peine voit-on quelque trace de Religion. Car qu'est-ce que la Religion qu'une fidelité à rendre à Dieu ce que nous lui devons : & qu'avons-nous que nous ne lui devions ? Nos yeux, nos oreilles, nos mains, nos pieds ; ne sont-ils pas à lui ? N'est-ce pas de sa bonté que nous avons reçû l'intelligence, & nôtre liberté ? Pourquoi nous a-t'il mis au monde que pour l'execution de ses desseins. Un Procureur se croit obligé de faire les afaires de ceux qui se reposent sur

ses soins, & qui lui donnent de l'argent. Un Artisan de faire la besogne dont il a reçû le prix. Un domestique de servir son Maître, qui lui païe ses gages. Pas-un ne pense à servir Dieu, si ce n'est de parole. Personne ne s'y croit obligé. Cependant c'est lui qui nous nourrit, qui nous conserve. C'est de lui que dépend nôtre bonheur & nôtre malheur. Qui est celui qui dans les lieux, dans les emplois, dans l'état où il se trouve, tâche de reconnoître s'il y a quelqu'ouvrage de Dieu à faire, & qui se croïe par justice obligé d'y contribuer de toutes ses forces ? Chacun pense à soi, & avance ou recule, selon que son interêt particulier le fait marcher, sans considerer si en s'ingerant dans un emploi il ne trouble point l'ouvrage de son Seigneur, ou s'il empêche qu'il ne se fasse en se retirant mal à propos. Les Laïques dans une afaire qui regarde sa Gloire, & que tout le Monde peut faire, en renvoïent l'execution aux Prêtres : le Curé à son Vicaire ; & le Vicaire, & tous ceux qui ne sont pas en charge, s'imaginent qu'il n'y a que celui, qui joüit de certains revenus, qui soit obligé de faire adorer Dieu, & de travailler à faire executer ses desseins.

Soufrez, mon cher Eugene, que je ne passe pas legerement sur cette matiére ; & qu'étant vivement touché de l'indiference pour Dieu où vivent les Hommes, je me souvienne de ce que Dieu ordonna à Moïse d'être lui même avec tout le peuple l'executeur des Loix qu'il avoit établies contre le Pecheur. *Sit primum manus tua super eum, & postea omnis Populus mittat manum.* Il vouloit que le plus considerable du Peuple Juif jetât la premiere

pierre contre celui qui auroit violé sa Loi ; & on obeïssoit à Dieu si exactement en ce point, que lorsqu'un Criminel avoit été condamné à mort, chacun faisoit gloire de lui donner le coup de pierre qui l'écrasoit. Dieu ne commande point aux Chrêtiens de verser le sang de leurs Fréres, pour criminels qu'ils puissent être, mais il demande d'eux un plus grand zele pour détruire le peché que n'avoient les Israëlites. Ce n'a été que pour marquer ce zele, qu'il fit cette Ordonnance au Peuple Juif, que chacun trempât ses mains dans le sang du Violateur de la Loi ; comme pour nous faire comprendre avec quels déchiremens de cœur nous devons entendre les blasphêmes, qu'on vomit contre son saint Nom, il ordonna que les Juifs dans ces occasions déchirassent leurs habits.

Le Seigneur sçait se servir de tous les Hommes pour l'execution de ses desseins ; mais malheur à ceux qu'il y fait servir, comme le Diable & Judas ont servi à l'œuvre de la Redemption. On croit que c'est assez faire que de ne point outrager Dieu, comme si un domestique s'aquitoit de son devoir envers son Maître en ne le maltraitant pas, en ne l'insultant pas. Quelle peut être la volonté de Dieu, sinon, comme il nous le fait connoître par ses Ecritures, que tous les Hommes soient sauvez ; & qu'ainsi nous travaillions au salut des Ames avec zele, comme des Serviteus fidéles doivent s'apliquer à executer les ordres de leur Maître.

Quelle marque plus évidente que nous n'avons point cette fidelité, & que nous sommes bien éloignez de nous donner au service de Dieu, & de prendre ses interêts, que cette

froideur avec laquelle nous voïons tous les jours qu'on l'ofenſe ? On le blaſphême en nôtre preſence ſans que nous en ſoïons touchez ; on viole ſes Loix ſans que nous nous y opoſions. On n'eſt point indiferent pour ce que l'on aime ; on ne voit point ſans douleur outrager ſon Pere, & brûler ſa propre maiſon ſans ſe remuër pour en éteindre le feu. Un veritable Fidéle qui conſidere Dieu comme ſon Pere, & l'Egliſe comme ſa maiſon, eſt penetré de douleur quand Dieu eſt ofenſé, & que l'Egliſe eſt en feu. Quand il voit que perſonne n'a Dieu devant les yeux ; que le Marchand ne penſe qu'à tromper ; que l'Artiſan n'a point de fidelité ; que les Magiſtrats ſont peu apliquez à rendre la juſtice ; qu'il n'y a point d'union entre les Fréres ; point de paix entre les voiſins ; & que chacun regardant ſon Prochain comme ſon ennemi, ne cherche qu'à lui nuire, & qu'à s'élever ſur ſes ruines. Il n'y a plus de régles. C'eſt la paſſion qui fait tout. On renverſe les plus ſaintes Loix de la Religion. On mépriſe les conſeils de l'Evangile. On n'a point d'ardeur pour la verité. Qui ſont ceux qui ſe font une afaire de la connoître ? Ceux qui la connoiſſent ne la pratiquent pas.

Pour l'Egliſe, pluſieurs y entrent en aparence pour la ſervir ; mais en éfet, ils ſe jettent ſur elle comme ſur un ennemi vaincu & terraſſé. Ils tâchent de s'enrichir de ſes dépoüilles, ſans craindre la juſtice de ſon Epoux. Sa diſcipline eſt ignorée. Si on l'étudie, ce n'eſt pas pour prendre ſon eſprit, mais pour ne pas perdre le benefice qu'on ambitionne, en s'écartant des régles qui ſont

encore en vigueur dans le Palais, car peu se mettent en peine des jugemens de Dieu: on ne considere que ceux des Hommes à qui il plait de garder encore de certaines regles dans le tems qu'ils en méprisent de plus essentielles. Qui est ce qui regarde les irregularitez comme des marques que Dieu ne l'apele pas à l'Eglise ? Chacun les prend simplement comme une obligation de recourir à des dispenses. Personne ne consulte ses forces en prenant des charges : on les recherche pour soulager sa misere, ou pour contenter son ambition. On ne se prepare pas pour en être digne. On ne pense qu'à les obtenir. Pour cela on s'insinuë dans l'esprit de ceux qui peuvent les procurer. On tâche de les gagner par de lâches complaisances, par des flateries criminelles. On se rend leur esclave & le ministre de toutes leurs passions. Aprés avoir envahi une Dignité Ecclésiâstique on consume un revenu en bâtimens superbes, en équipages, en jeux, en festins ; & lorsque la mort s'aproche, au lieu de penser à reparer le mal qu'on a fait, on donne son Benefice à un miserable Néveu qui fera encore plus de mal, & qui commencera de meilleure heure à faire un dégât déplorable dans l'Eglise.

Qui donnera à nos yeux une fontaine de larmes, mon cher Eugene, pour pleurer tant de miseres ? N'entrez-vous pas dans les sentimens de ces Juifs fidéles, qui sur le bord du fleuve de Babylone versoient des torrens de larmes, pensant à la captivité de Sion ? Comment pouvoir rire & se divertir parmi les miseres de l'Eglise, reduite à

une condition plus fâcheuſe que celle de Sion ? Ne devons-nous pas regarder les choſes preſentes comme une inondation, ou un incendie, oue comme le ſacagement d'une Ville prise par force ; & excitez par les cris de ceux qui ſe perdent, ou touchez par la miſere de ceux qui periſſent, ſans s'en apercevoir : qui dorment lorſque le torrent va entrainer leur maiſon, ou qu'elle eſt en feu, ou qu'ils vont être tuez par leur ennemi qui y entre l'épée à la main. Animez, dis-je, par tous les mouvemens que la vûë de tant de perils imprime dans une Ame qui n'eſt ni de pierre, ni de bronze, ne devons-nous pas éveiller l'un, & l'avertir du danger, courir aprés l'autre, & lui donner la main pour le retirer de l'eau, ou du milieu des flâmes, charger ſur ſes épaules celui qui ne peut pas marcher, conſerver la vie à un autre qui perit, ſauver quelque riche meuble, c'eſt-à-dire, quelque Ame pretieuſe aux yeux de Dieu ?

Vous ne vous égarerez-pas, mon cher Eugene, en ſuivant vôtre zele, ſi à l'exemple de Jeſus-Chriſt, aprés avoir été avec les Pecheurs dans le deſſein de les convertir, vous vous retirez dans la ſolitude pour converſer avec Dieu & vous ſanctifier vous-même. Aprés avoir agi le jour, il paſſoit la nuit en priére. *Erat pernoctans in oratione Dei* C'eſt dans la priére qu'on entretient le feu de la charité, qui s'éteint, ſi on le néglige ; pendant que la concupiſcence fait naître le feu d'un faux zele, qui n'eſt qu'une ſecrete ambition de ſe rendre conſiderable par des actions de charité éclatantes, ou l'éfet d'une

humeur inquiete, qui ne peut soufrir le repos & le calme d'une solitude sainte. Je n'ai pas voulu troubler la vôtre. Je vous exhorte d'y vivre encore quelque tems pour preparer ces armes fortes avec lesquelles nous vous verrons combatre pour Jesus-Christ contre les pecheurs. Je demande à Dieu la grace d'être une de vos premiéres conquêtes.

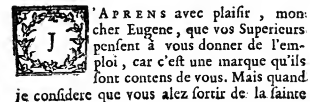
THEODOSE.





TROISIE'ME LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

***EUGENE ETOIT PREST** de prendre un Emploi Ecclesiastique. Theodose, dont il avoit demandé les avis, lui fait prévoir les dangers qu'on trouve hors de la Solitude.*



J'APRENS avec plaisir, mon cher Eugene, que vos Superieurs pensent à vous donner de l'emploi, car c'est une marque qu'ils sont contens de vous. Mais quand je considere que vous alez sortir de la sainte

Maison où vous étes, comme dans un port assûré, en prevoïant les tempêtes ausquelles vous serez exposé, je ne puis vous dissimuler que je crains pour vous.

O quid agis? Fortiter occupa
Portum. Nonne vides, ut
Nudum remigio latus,
Et malus celeri saucius Africo,
Antennaque gemant, ac sine funibus
Vix durare carina
Possint imperiosius
Æquor?

Nous sommes trop foibles pour vivre dans le monde; & le seul moïen de n'y pas perir, est de s'en éloigner. Il est vrai que nous ne sommes pas faits pour la solitude, & que cet éloignement naturel que nous en avons est une preuve que l'homme est né pour vivre avec les autres hommes. Mais il en est de l'inclination que nous avons pour la societé comme de celle que nous avons pour boire & pour manger. Nous sommes obligez de combatre par le jeûne le déreglement de la faim & de la soif. Cette pante que Dieu avoit donnée à chaque homme vers les autres hommes n'est plus dans l'ordre : si nous la suivions, nous toucherions dans le mal; il faut donc y resister, & lui oposer la retraite, n'aprochant des hommes que par necessité. Dans un état de santé nous nous serions fortifiez & aidez les uns les autres, pour aller à Dieu, mais à present nous sommes des malades qui nous infectons. Un fruit pourri gâte les autres qui le touchent; les hommes de même se communiquent leur corruption.

C'est une verité, mon cher Eugene, dont il est important d'être instruit entrant dans le commerce du monde. Si on ne croit pas qu'il est infecté, & qu'on s'y doit precautionner comme dans un lieu pestiferé, tôt ou tard on sera surpris. Aussi l'Apôtre S. Jaques dit, *que la Religion & la pieté pure & sans tache aux yeux de Dieu, consiste à se conserver pur de la corruption du siécle.* Nous sommes tellement dispersez que nous pensons, que nous disons & faisons ce que nous apercevons que les autres pensent, disent ou font ; ainsi comme presque tous les hommes sont corrompus dans leurs maximes, dans leurs paroles & dans leurs actions, on devient mauvais aussi-tôt qu'on vit avec eux. Il les faut donc fuïr. C'est ce qu'ont fait les Saints. Ils ont tous aimé la solitude, qu'ils n'ont quitée que lorsque Dieu a voulu se servir d'eux pour guerir les hommes, dont le mal étant contagieux, ce n'étoit qu'en tremblant & avec des preservatifs qu'ils les aprochoient ; aussi aprés avoir apliqué les remedes, ils s'enfuïoient promtement pour ne pas être ataquez du mal, qu'ils avoient voulu guerir.

On ne fait pas assez de reflexion sur le precepte qui nous défend de tenter Dieu. On sçait bien qu'on ne doit pas se jeter du haut d'une maison dans l'esperance que l'on sera soûtenu par les Anges, mais on ne considere pas, que lorsque l'on se jete dans le monde, il est impossible sans un secours de Dieu extraordinaire & miraculeux, de ne se pas blesser. Et quelle esperance bien fondée avons-nous que Dieu fera un miracle en nôtre faveur : qu'il nous envoïera ses Anges pour nous défendre de la corruption du siécle : quand nous

nous exposons temerairemeut, que nous sentons du dégoût pour la retraite où il nous avoit apellé, que nous avons une passion violente de revoir le monde que nous avons quité ; & qué nous voulons avoir part à tout ce qui s'y fait, & à tout ce qui s'y dit ? Avons-nous, dis-je, lieu de croire alant contre ses ordres, qu'au milieu de la corruption generale du monde, il nous conservera purs ; & que les flâmes de la concupiscence qui y sont alumées nous épargneront, comme le fen de la fournaise de Babilone épargna les trois Enfans que Dieu protegeoit ? Ceux qui sortent de leur retraite, lorsque Dieu le leur ordonne, peuvent avoir cette confiance comme vous, mon cher Eugene, qui obeïssez à vos Superieurs, par qui Dieu vous parle. Cependant vous devez encore craindre le monde comme un lieu plein de serpens & de lions. Et ne vous imaginez pas que cette crainte ne soit necessaire que lorsque l'on prend des emplois, qui engagent dans le grand monde. Faites atention à ces goufres ou tourbillons que vous avez vû dans les riviéres. D'abord qu'un bateau a touché les premiers cercles de ces goufres, il tourne avec eux, il s'engage de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin leur mouvement le porte au centre, où aprés avoir tourné quelque tems il se trouve englouti & disparoit tout d'un coup. Il en est de même du monde, pour peu qu'on en aproche, il vous attire insensiblement ; en peu de tems on se voit au milieu des plus grands embarras, où aprés avoir tourné dans le cercle d'afaires qui n'ont point de fin, on est tellement étourdi, que sans apercevoir son malheur, on s'abîme & on se perd pour toute l'éternité.

Les hommes aprés avoir été resserrez quelque tems, se portent facilement au relâchement. Nous sommes faits pour être heureux, ainsi nous soufrons avec impatience le retardement de la felicité. On s'ennuïe bien-tôt d'une vie penitente, & l'on soûpire aprés un état plus doux, ne considerant pas que le peché nous a rendus indignes du bonheur pour lequel nous avions été créez ; que nous meritions une éternelle misere, & que la misericorde de Dieu consiste à changer les suplices éternels en des douleurs passageres, qui finissent avec la vie, & qui nous purifient des pechez qui nous fermoient le Ciel. Aprés quelques années de retraite, qu'on a gemi, qu'on a pleuré étant touché de Dieu : Si la grace ne conserve les premiers sentimens qu'elle avoit inspiré, on oublie facilement qu'on a été pecheur, & que la penitence devroit être aussi longue que la vie. Aussi-tôt qu'on respire l'air du monde, cette ardeur pour la felicité, c'est-à-dire, pour les plaisirs, se reveille : On ne considere point que le tems n'en est pas encore venu : on joüit de ceux que le monde presente, sans aucun scrupule si ces plaisirs sont du nombre de ceux qu'on apele innocens, parceque lorsque l'on considere l'homme sans crime, on ne voit pas de raison de les lui défendre. Vous voïez que ceux qui avoient autrefois declaré la guerre à leurs sens, ouvrent lesyeux aux objets agreables, qu'ils rencontrent. Leurs oreilles ne sont plus fermées aux nouvelles. Ils passent les jours entiers à parler, à rire, à se promener. Ils s'abandonnent enfin à la joïe, & en peu de tems il se fait un renversement si entier en leur esprit, qu'ils ne

penſent plus qu'à faire ſucceder les divertiſſemens les uns aux autres.

Que cet état, mon cher Eugene, eſt incompatible avec la veritable pieté ! On y prend un eſprit libertin, évaporé, ennemi de la retraite, incapable de la priére, & de tous les exercices ſpirituels d'une vie reglée. La cauſe en eſt évidente : les converſations, les jeux, les ris, & les folles joïes frapent vivement l'ame, & la tirent comme hors d'elle-même, lorſqu'elle s'en ocupe. Les douceurs qu'on ſent dans la priére, qui ſont ſpirituelles & interieures, ne ſont en comparaiſon que de foibles impreſſions. Ce langage doux & paiſible de la verité qui parle au fond du cœur ne peut être entendu par ceux que le bruit du monde étourdir. Vous voïez donc ces perſonnes qui s'abandonnent aux plaiſirs des ſens, toûjours hors d'elles-mêmes. Elles n'écoutent plus Dieu, elles l'oublient. La diſſipation paroît dans leurs yeux. Vous ne les entendez parler que de deſſeins qu'ils forment de joüer, de ſe divertir. La ſolitude leur devient inſuportable. Ils ſe répandent dans le monde, ils font des viſites ou inutiles ou dangereuſes. Ils n'aiment que les amuſemens où le tems s'écoule & ſe perd ſans qu'on s'en aperçoive : Car enfin, comme les créatures ne peuvent les ſatisfaire pleinement, ils ont des dégoûts & des chagrins; ils ſont contraints de chercher des moïens de ſe tromper & d'empêcher leur ame par la multiplicité & par la varieté des créatures d'apercevoir l'état miſerable où elle s'eſt reduite en quitant ſon Dieu, en qui ſeul elle peut trouver le bonheur ſouverain. Vous les voïez, dis-je, au milieu de leur joïe aparente, inquiets, in-

constans dans leur maniere d'agir, faisant paroître en toutes choses que leur esprit est hors de son assiete. Ils sont legers comme des enfans, impetueux, turbulens, étourdis comme des Ecoliers immodestes, emportez comme des Soldats, parce qu'ils ne tiennent plus à Dieu, dont toutes les operations sont reglées & toûjours les mêmes. Ils n'ont plus de modestie ni de douceur. Ces vertus lors qu'elles ne sont ni feintes, ni affectées, étant la marque d'une ame qui se laisse conduire à Dieu, & qui n'agit que par son Esprit.

Lors qu'on commence d'aimer les plaisirs des sens, & qu'ainsi on cesse d'être pénitent; car la pénitence que Jesus-Christ a prêchée pour tout le monde, consiste dans le retranchement des plaisirs mêmes qui n'auroient pas été défendus à l'Homme innocent. Alors, comme on étend les recreations qui sont necessaires pour delasser l'esprit, au delà du tems que le bon ordre prescrit, aussi on ne garde plus de regle dans les repas. On se sert du pretexte de la necessité pour étouffer les reproches de la conscience, & aprés qu'on s'est persuadé que pourveu qu'on ne tombe pas dans des excez, tout est permis, on accorde à sa sensualité tout ce qu'elle peut desirer. C'est la tentation de ceux qui s'étant consacrez à Dieu, ont conçû de l'horreur pour les pechez honteux. D'abord que l'amour du plaisir se réveille, comme celui qu'on trouve dans les viandes est un des plus sensibles, ils s'y abandonnent, parce qu'ils veulent bien se persuader qu'il n'est pas défendu. La necessité de manger leur est agréable, ensuite ils la previennent. Ils mangent hors des repas. Ils ne se contentent plus des viandes

communes bonnes pour la ſanté. Ils en ont du dégoût, aprés quoi ils ſe laiſſent aller aux murmures, aux plaintes, lors qu'on ne leur donne rien d'extraordinaire. L'argent qu'on donnoit aux pauvres ſe convertit en des dépenſes ſuperfluës pour la bouche. On ſe fait des amis qui ſoient gens de plaiſir & de bonne chere. On n'eſt plus aſſez riche, on deſire du bien, on recherche des Benefices, on ſe dégoûte d'une vie réglée, & en peu de tems on en fait comme les Laïques. *Commixti ſunt inter gentes & didicerunt opera eorum.* Car enfin on ne ſe trouve point avec eux dans leurs plaiſirs pour leur prêcher la pénitence. Ils vous invitent pour ſe divertir avec eux, & l'on tâche de ne leur être ni incommodes ni fâcheux; Eſtimant comme eux la bonne chere, chantant, ſe provoquant à boire, à manger. Voilà, mon cher Eugene, la peinture d'une vie Païenne, ſemblable à celle de ceux que le déluge ſurprit, lors qu'ils mangeoient, comme le dit Jeſus-Chriſt. C'eſt dans les feſtins qu'on acheve de perdre entiérement le goût de la verité, qui devient inſipide. Aprés avoir mangé des viandes de l'Egipte on ne peut plus trouver de goût dans la Manne du déſert; ce qui eſt de plus terrible, c'eſt que lors qu'on a aimé la bonne chere dans ſa jeuneſſe on l'aime juſqu'à la mort. Il ne faut ſe trouver qu'une fois dans les feſtins pour les aimer toute ſa vie. Si Uliſſe eût goûté du bout des levres la liqueur que Circe lui preſentoit, il auroit perdu pour toûjours cette grande ſageſſe. Ce que le Poëte a ingenieuſement repreſenté, en feignant que ſes compagnons qui en burent

furent changez pour toute leur vie en chiens & en pourceaux.

Syrenum voces, & Circes pocula nosti,
Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset,
Sub domina meretrice fuisset turpis & excors,
Vixisset canis immundus, vel amica luto sus.

C'est de ce même Ulisse que les Poëtes racontent qu'ayant été porté par la tempête sur les côtes d'Afrique, il y trouva un fruit agréable nommé *Lotos*, mais dangereux. Qu'il ne voulut pas y toucher, & que ses compagnons, qui en mangerent imprudemment, furent si charmez de sa douceur, qu'ils le prefererent au plaisir de retourner en leur patrie, qu'ils oublierent entierement. Que ce soit-là une Histoire ou une Fable, c'est une image où nous voïons que la douceur trompeuse des fruits de la terre fait oublier le Ciel, & que ceux qui ont une veritable sagesse s'abstiennent autant qu'ils peuvent de ce qui est agréable ici bas, pour ne pas perdre le désir des biens celestes. C'est de ce desir que dépend toute la pieté. On n'agit que par amour, & si le Ciel ne nous paroît plus aimable que la Terre, nous travaillerons avec empressement pour nous faire ici une felicité, & à peine penserons-nous au Ciel, qui est nôtre patrie. Quand on a de la pieté on pense à la vanité des créatures. On refléchit sans cesse sur l'étenduë de l'éternité, sur la brieveté de la vie, & sur les accidens qui l'abregent, sur les maladies, sur les morts subites. On considere l'instabilité des choses du monde, les renversemens de fortune, les disgraces, les grêles, les inondations, les incendies, les pestes,

les guerres, les tremblemens de terre, & une infinité d'autres malheurs, contre lesquels personne ne se peut défendre. Les jugemens de Dieu sont presens à l'esprit, les suplices effroïables des damnez, & la joye des Saints dans le Ciel. Ces pensées se presentent d'elles-mêmes dans la solitude, & il est facile d'y vivre dans un parfait détachement. Mais aussitôt qu'on la quitte, & que les créatures paroissent belles & aimables, les differens objets qui se presentent portent l'esprit ailleurs. On se laisse comme ensorceler par les bagatelles du monde; ce qui obscurcit l'entendement, & fait que l'on ne voit plus ces excellentes veritez, qui étoient si claires dans la retraite. *Fascinatio nugacitatis obscurat bona.*

Nous naissons tous avec une forte pante vers la grandeur. Dieu est cette grandeur. Comme il n'est pas sensible, ceux qui n'aiment que ce qui fait impression sur leurs sens, lors que parmi les créatures ils en rencontrent une qui leur semble grande, ils s'imaginent qu'elle est ce qu'ils cherchent; ils courent aprés; & ce vain phantôme les amuse & les détourne de Dieu. C'est ce qui arrive à un jeune homme sortant de la retraite avant que de s'y être fortifié contre la corruption du siécle. Il ne s'est point encore convaincu par des experiences certaines de la vanité & du néant de tout ce qui paroît grand dans le monde. Il se laisse facilement éblouïr en y entrant, par l'éclat des richesses & par le faste de ceux qui en joüissent ou qui ocupent les premiers rangs. Il s'imagine que les richesses & les dignitez sont ce que la nature desire. Il croit qu'on ne peut être heureux qu'en

qu'en les possedant, ou étant agréable à ceux qui les possedent. Pour cela il recherche avec empressement l'amitié des Grands, & autant qu'il le peut il se conforme à eux ; il affecte leurs manieres dans ses habits, il méprise ce qu'ils méprisent, il estime ce qu'ils estiment. Il ne lui faut parler, ni des pauvres, ni de vivre pauvrement, de prendre des emplois dont le monde ne fait point d'état, d'avoir des maximes severes dont les riches ne s'accommodent pas, des maniéres simples & modestes qui ne ressentent pas assez l'homme de qualité. Même quoi qu'il soit pauvre & né de parens pauvres, il faut à quelque prix que ce soit qu'il paroisse être de naissance : il n'y a rien qu'il ne fasse pour se distinguer.

Ce n'est pas là une maladie imaginaire, mon cher Eugene, dont personne ne soit atteint ; & ce mal est d'autant plus grand qu'il est aujourd'hui en honneur ; car ceux qui en sont ataquez s'apellent honnêtes gens. C'est un vice qu'on croit compatible avec les plus grandes austeritez, & quelque profession de reforme qu'on fasse, chacun aujourd'hui veut être aimé des Grands. Si cela se faisoit sans renoncer aux maximes de l'Evangile, cet empressement seroit supportable, quoique JESUS-CHRIST n'ait recherché que les petits & les pauvres. Mais il est constant que c'est qu'on manque de foi, & qu'on n'est pas convaincu que la condition des riches est déplorable, autant qu'on le devroit être aprés que JESUS-CHRIST l'a declaré en des termes si forts : *Væ vobis divitibus*. Comme si nous étions Juifs ou

Payens nous ne considerons que les biens de la Terre.

Que cette tentation est terrible, mon cher Eugene : peu y resistent, tous presque y succombent. Pour vous en défendre ayez toûjours l'Evangile & devant les yeux & dans le cœur. Il est impossible de le comprendre & de l'aimer sans avoir du mépris pour ce que JESUS-CHRIST a meprisé, & de l'estime pour ce qu'il a estimé. Il a rendu méprisables les biens de la terre en naissant pauvre, & en preferant leur état à la condition des grands, il nous a apris qu'il est plus avantageux d'être foible que puissant, d'être pauvre que d'être riche.

Outre ces dangers, mon cher Eugene, il y en a un encore plus à craindre, dont je n'ose parler, parce que vous en étes si éloigné par vôtre vertu qu'il ne peut pas vous ataquer. Vous vous étes dépoüillé de l'homme charnel, pour parler ici le langage de l'Ecriture ; ainsi n'étant plus vulnerable que par l'esprit, on ne doit pas vous faire aprehender des ennemis qui sont de chair & de sang. Neanmoins à l'égard du vice dont vous vous apercevez que je parle, vous sçavez que l'on ne doit point se fier à sa vertu, & que les épreuves qu'on en a faites n'exemptent pas de crainte. *In præterita castitate non confidas*, disoit saint Jerôme à Neporien. Ni la force dont on se sent armé, ni la sainteté dont on est rempli, ni la sagesse avec laquelle on s'est toûjours conduit, n'assurent personne, *nec Samsone fortior, nec Davide sanctior, nec Salomone sapientior*. Ces forts, ces saints, ces sages

sont tombez. Aussi c'est une chose remarquable, que comme dans tous les siecles on a vû des chûtes funestes, il y a peu de Peres de l'Eglise qui n'ayent traité exprés de la Virginité : presque point de Concile qui n'ait préveu par de sages reglemens les malheurs où l'on peut tomber par imprudence. C'est par cet endroit que les hommes sont plus foibles, & qu'il est plus facile de les surprendre. C'est une des plus facheuses suites du peché originel. L'impudicité est un vice honteux que tout le monde a en horreur ; mais enfin c'est de ce vice qu'on dit, qu'on fait ce qu'on deteste. On est vaincu par ce monstre aussi-tôt qu'on vient aux prises avec lui. On n'en peut être victorieux qu'en le fuïant. La vûë d'un seul objet fait entrer dans l'ame des phantômes dont elle ne se peut déprendre. Quand une fois elle a été prevenuë par des plaisirs qui lui ont corrompu le jugement, elle a un bandeau devant les yeux ; aprés quoi elle ne voit plus les veritez qui la détromperoient, & qui lui donneroient de l'horreur du peché.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

Une étincelle peut en un instant allumer un grand feu quand elle tombe sur une matiere combustible ; les hommes aussi étant susceptibles du feu de la concupiscence, le moindre attouchement, la seule vûë d'une chair étrangere excite & cause en eux un entier embrasement.

Mon fils, veillez sur vous, *Fili mi, ser-*

va cor tuum; c'est la Sagesse qui parle ainsi. Il n'y a que Dieu qui doive regner dans nôtre cœur. Il est jaloux : l'aplication d'un Chrêtien doit étre de garder si bien les avenuës de son ame, qu'il n'entre rien, ni par les yeux, ni par les oreilles, qui puisse prendre la place de son véritable Seigneur. Pour cela, mon cher Eugene, ne voïez rien, n'entendez rien que ce qui peut vous porter à Dieu. Il n'est pas besoin ici de détail, vos Regles Ecclesiastiques vous en disent assez. Il sufit de dire en general qu'il faut trembler & se tenir sur ses gardes. Lors qu'on doit passer par un lieu où il y a une voirie on détourne les yeux, on ferme tous ses sens. Passez par le monde de cette maniére ; ne craignez point qu'on dise de vous que vous étes sauvage ; fuïez jusques aux moindres aparences du mal. *Tutus si cautus.*

En même-tems que je vous écris ces choses, il se presente à moi cent images de chûtes funestes, dont j'ai été témoin. Tant de jeunes gens qui avoient commencé avec une admirable ferveur, se sont perdus malheureusement. La vûë d'un objet qui leur plût, fut la cause de leur chûte. Ils oublierent qu'il ne leur étoit pas permis de considerer ce qu'il ne leur étoit pas permis de désirer. Ils n'éviterent pas avec soin la rencontre de ce qui leur avoit paru agreable : ils n'en fuïrent pas la conversation, & ensuite ils l'aimerent. La douceur de ces conversations les gagna, les liaisons se formerent, leur cœur devint sensible, ils tâcherent de n'être point

desagreables à ce qui leur plaisoit. Ils furent curieux dans leurs habits. On les vit quitter les étoffes communes & en prendre de plus fines. Ils parurent tout d'un coup plus propres, toûjours bien peignez, polis, vêtus comme les Gens du Monde, étudiant leurs maniéres, tâchant de les imiter, aimant à plaire, & se servans d'odeurs & de parfum. En un mot, quoiqu'ils ne quitassent point l'habit Ecclesiastique, ils y faisoient de si notables changemens, qu'on ne les pouvoit prendre pour ce qu'ils devoient étre : *Sponsos dixisses non Clericos.* Ce que saint Jerôme disoit de quelques Ecclesiastiques de son tems : car ce mal n'est pas particulier à nôtre siécle.

Les passions ne s'arrêtent jamais aux bornes qu'on leur prescrit contre la fin où elles tendent, non plus qu'une pierre qui est en l'air ne s'arrête point qu'elle ne soit dans son centre. On sçait où portent les amitiez pour un sexe different. Vous souvenez-vous point de ce que nous racontoit le saint vieillard Synese d'un jeune enfant qui prenoit plaisir à faire rouler une grosse pierre ronde sur le penchant d'une colline, au bas de laquelle il y avoit un grand chemin. Des brossailles l'empêchoient de voir ceux qui passoient. Elles avoient souvent arrêté cette pierre, dont le grand mouvement ayant une fois vaincu cette foible resistance, elle écrasa la mere de cet enfant qui passoit par là malheureusement. Les hommes, disoit Synese, prennent plaisir de se laisser aller au gré de

leurs passions. Ils s'imaginent que la crainte des hommes, le soin de leur reputation & de leur salut les arrêteront; ainsi ils les laissent aller, leur prescrivant des bornes, au delà desquelles elles vont fort loin, lors qu'on les a mis sur le penchant.

Cependant, mon cher Eugene, il se peut faire qu'un reste de Religion & d'honneur retient ces jeunes gens, que j'envisage en vous parlant, comme suspendus entre le crime & la vertu; sans tomber dans le vice. Je le veux croire, mais il est certain que si leur corps est sans tache, leur ame n'est pas innocente. Car n'est-ce pas une veritable idolatrie que de se donner si entierement à une creature, qu'on tourne vers elle toutes ses pensées & tous les mouvemens de son cœur. Ce n'est plus Dieu qu'on adore, c'est ce vain phantôme qui occupe le cœur, & qui y répand de si épaisses tenebres, qu'on n'aperçoit pas même que cet état est criminel, & que l'ame qui est faite pour aimer, degenere & se dés-honore elle-même, lors qu'elle aime quelqu'autre chose que Dieu, & que ce n'est pas pour Dieu qu'elle l'aime. *Omnis pulchritudinis inferioris amor polluit animam.*

Vous étes plein de ces principes, mon cher Eugene, mais vous sçavez que le mal de la concupiscence est si fort, que la connoissance de toutes ces veritez, ne peut faire, comme le dit Saint Paul, que des prevaricateurs. Il faut que la Grace de JESUS-CHRIST nous preser-

ve & qu'elle nous delivre de ce mal. Or la grace n'agit pas toûjours par des voïes extraordinaires. elle nous fait ſurmonter le mal en nous faiſant faire ce que la prudence juge neceſſaire, pour ſe défendre de ce que l'experience fait voir être dangereux, c'eſt-à-dire, des occaſions. Auſſi comme la ſeule vûë des creatures eſt dangereuſe, & que c'eſt une occaſion de pecher que de les voir, l'Egliſe nous fait demander à Dieu dans ſes prieres, qu'il nous ouvre les yeux, de crainte qu'étant ouverts aux vanitez du monde, ils n'en laiſſent entrer les images dans l'ame. *Viſum fovendo contegat, ne vanitates hauriat.* Elle nous fait crier vers Dieu qu'il détourne nos yeux de deſſus les mêmes vanitez. *Averte oculos meos ne videant vanitatem.*

Je ne crois pas, mon cher Eugene, que vous aïez de la peine à vous priver de la vûë des creatures. Un eſprit ſolide mépriſe les ſpectacles & les fêtes qui ne durent que quelques heures. Tout ce qui ſe fait ſur la Terre ne vous paroît que d'un moment, comme une Comedie dont la repreſentation eſt achevée en deux ou trois heures. Si je vous écris donc cette Letre pleine d'avis, dont vous n'aviez pas beſoin, ce n'eſt pas que je ne ſois aſſuré de vôtre vertu, mais c'eſt que je vous aime; & vous ſçavez que l'amour eſt inquiet lors qu'il eſt fort, & qu'il ſe forme mille ſujets de craintes imaginaires. Les écueils qui ſe trouvent dans le cours de cette navigation que vous allez commen-

cer, ſe ſont preſentez à moi ſi vivement, que je n'ai pû n'en être pas éfraïé. Cela ne s'eſt paſſé que dans l'imagination: la raiſon me perſuade, qu'ayant autant de prudence que vous en avez, vous éviterez avec le ſecours de la grace tous ces dangers, & que rien ne ſera capable de vous détourner de Dieu.

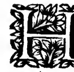
THEODOSE.





QUATRIE'ME LETRE DE THEODOSE A EUGENE.

EUGENE N'AYANT point été chargé des emplois ausquels on le destinoit, & se trouvant libre, avoit pris le parti de se donner entiérement à l'Etude. Il demanda à Theodose ses avis, qui lui récrivit cette Letre.



HEUREUX ceux que le monde méprise, mon cher Eugene. Ses faveurs sont dangereuses ou incommodes. Il est vrai que n'étant pas à nous il faut servir le prochain ; mais s'il ne veut pas se servir de nous, pourquoi

ne seroit-il pas permis de profiter de son indifference ? Comme la priére & l'étude vont faire toute vôtre ocupation, vous exigez de moi qu'aprés vous avoir tracé un projet general d'étude je vous dise quelque chose de plus particulier. Je vous dirai encore ce que l'experience m'aprend tous les jours, que l'étude des langues, & de ce qui peut nous rendre l'esprit juste est penetrant, & le fondement des sciences : que c'est par cette Etude qu'il faut commencer, & que c'est celle qu'il faut faire toute sa vie ; car quel est le caractere d'un homme sçavant, sinon de voir par lui-même les choses : & peut-il sans la connoissance des Langues consulter les Originaux. Ajoûtez que les Arts sont muets sans l'éloquence, & qu'un ouvrage mal écrit ne fait jamais d'honneur à son Auteur, & que rarement il est utile à celui qui le lit. Enfin cette Science profonde, dont vous souhaiteriez qu'on vous donnât une idée, a-t'elle d'autre fondement qu'un discernement juste du vrai & du faux, une exactitude à peser, à examiner toutes choses ? Un vrai Sçavant ne reçoit rien, ne donne rien pour vrai que ce qui l'est veritablement. C'est un Critique qui ne croit rien legerement ; qui ne dit rien sans bonnes preuves ; qui raisonne ; qui prouve, qui refute solidement. C'est l'idée que j'ai de ce qu'on apelle un Critique ; ce mot ne signifie que judicieux ; à moins qu'on ne vüeille dire que dans l'usage de nôtre Langue, c'est un esprit hardi qui revoque tout en doute, & qui ne se signale que par la temerité avec laquelle il ataque tous les grands hommes, & parle en Maître de toutes choses sans les avoir bien exami-

nées. Mais ce n'eſt pas comme je prens ce mot.

C'eſt là, mon cher Eugene, tout ce que j'aurois à vous dire, mais comme vous ne ſeriez pas content d'une Letre ſi courte, j'ajouterai que comme un excellent Peintre qui fait le Portrait du Roy ne marque pas ſeulement le contour de ſon viſage, la place de ſes yeux & de ſa bouche; Que dis-je, il ne ſe contente pas de faire le portrait d'un homme, mais qu'il exprime tous les traits du Roy, un veritable ſçavant ne ſe ſatisfait pas d'une idée generale de la choſe qu'il examine, & qu'il veut faire connoître : il la conſidere de prés, il la penétre, & la repreſente avec tous ſes traits naturels. Ainſi ſes connoiſſances ſont autant diſtinguées de celles du commun des Docteurs que le Portrait du Roy de la main de cet excellent Peintre l'eſt de celui d'un mauvais ouvrier, qui ne peut faire connoître que c'étoit le Portrait du Roy qu'il vouloit faire, que par la Couronne qu'il lui a mis ſur la tête. Apliquez cela à toutes les ſciences. Quelle difference y a-t'il entre un Sçavant Prédicateur, & celui qui n'a point de ſcience? Cette profeſſion ne demande pas un profond ſçavoir; mais enfin s'il ne ſçait parfaitement la matiere qu'il traite, que peut-il dire que des choſes communes, & qui conviennent à toutes ſortes de ſujets? Il aplique autant bien qu'il peut ce qu'il trouve dans ſes lieux communs; mais tout cela ne ſont que des habits de Friperie, qui ne ſont jamais juſtes. Il y a des choſes, qu'il faut dire par raport au ſujet, au tems & au lieu. Il faut éclaircir les unes, ſuppoſer les autres, ou ne les toucher que legerement. Le Prédica-

teur habile le peut faire. Il dit ce qu'il faut dire ; mais celui qui ne l'est pas, dit ce qu'il sçait. Dans les choses mêmes où il ne s'agit point d'instruire, comme lors qu'on veut toucher un Auditoire, la science est necessaire. Il y a des preventions qui nous rendent susceptibles de certains mouvemens, ou qui nous en éloignent. Quelque mouvement qu'on veüille inspirer il y faut preparer ceux qu'on veut toucher. Ce ne sont pas tant les gestes, les gemissemens, les plaintes, les éclats de voix qui remuent, que les choses. En un mot, comme il n'y a que la verité qui persuade pour toûjours, aussi les mouvemens qui ne sont point fondez sur la persuasion de la verité ne sont que passagers. Or ce n'est pas une petite science de sçavoir ce qui convainc l'esprit, & ce qui gagne le cœur. Il ne s'agit pas dans une Prédication d'entretenir agréablement un Auditoire, & de l'ocuper d'une suite d'images, qui passent & qui disparoissent. Le Prédicateur doit premierement instruire. Le peut-il s'il ne sçait pas la Theologie, s'il ignore l'Ecriture. Il en pourra coudre quelques passages, s'en servir : quoique ce ne soit pas dans le sens de l'Ecriture. Mais qu'on pense ce qu'on voudra de ces aplications, je ne puis me persuader que le sens naturel des paroles des Ecrivains sacrés, c'est-à-dire, celui des paroles que le saint Esprit leur a suggerées, bien menagé par un Orateur éloquent, ne fit plus d'impression. Je sçai qu'on peut éviter les questions épineuses ; mais pour cela il les faut sçavoir ; & souvent on se jette dans le precipice sans le connoître. Outre qu'il n'est pas aussi aisé qu'on le croit, de parler de nos misteres. Nous n'en avons pas des

idées assez claires pour les tourner comme il nous plairoit, & en parler selon nos maniéres. Il le faut faire avec les termes précis de l'Ecriture & des Conciles. C'est la Theologie qui aprend ce langage. Qui est-ce qui peut donc donner de la reputation à un Prédicateur qui a peu de sçavoir ? un brillant qui trompe. Son mérite n'est fondé que sur l'ignorance du peuple, & que sur la facilité qu'il y a de le surprendre. Quelle solidité de jugement faut-il, quelle connoissance du cœur humain pour faire un bon Prédicateur ? Aussi qu'est-ce que la plûpart des Prédications, que des discours dont les coups portent en l'air, & par consequent dont personne n'est frapé ?

Disons un mot de l'Histoire pour avoir une juste idée d'un Sçavant Historien, servons-nous encore d'une comparaison prise de la peinture, & considerons que ce n'est pas assez en racontant une chose de n'en representer que les premiers traits. Comment faire autrement, me direz-vous, lors que c'est une chose cachée dans l'oubli des siecles ? En premier lieu un habile Historien ne copie pas ce qu'un ou deux Auteurs ont dit, les cousant ensemble, quoiqu'ils se contredisent. Il foüille dans toutes les Archives. Il n'y a point de Titres, de Cartulaires qu'il ne lise, avec une Critique exacte de ce qui peut faire foi. Il fait attention à tout. Aucune circonstance qui lui puisse donner de lumieres sur le fait qu'il examine, ne lui échape. Un vieux reste de bâtiment, des Tombeaux à demi ruïnez, des Epitaphes, des Inscriptions, des Medailles lui servent à déterrer la verité. Les mœurs, les maniéres, les habillemens, les armes, la langue du tems dont il s'agit, sont des caracteres avec les-

quels il ſçait diſtinguer le vrai d'avec le faux. Quelle étenduë d'eſprit ne faut-il point pour cela ? Combien de lecture faut-il faire ? Mais de quelle ſolidité d'eſprit n'a-t'on pas beſoin pour digerer toutes ces choſes, & pour en faire un tiſſu qui mette devant les yeux d'un Lecteur judicieux ce qu'il y a de vrai & de certain dans une Hiſtoire, & qui lui faſſe diſtinguer ce qu'il y a de faux ou d'incertain. Une doctrine commune ſufit-elle pour cela ? La Chronologie qui ſert de pierre de touche pour examiner la verité de la plûpart des anciens faits, eſt-ce une choſe ſi aiſée ?

Tout ce qu'on apelle ſcience ne conſiſte preſque que dans la connoiſſance de certains faits. La Theologie n'eſt proprement que l'Hiſtoire de ce que Dieu a dit aux hommes, & de la maniére que les Saints dont il a compoſé ſon Egliſe ont entendu ce qu'il a dit. Toutes les connoiſſances que nous avons de la Philoſophie ſe peuvent tirer des idées que la nature nous a données ; mais pour nos miſteres nous n'en avons point d'autres connoiſſances que celles que la Religion nous donne; ou plûtôt nous n'en avons aucune idée. Mais la Religion nous dit qu'ils ſont. Nous ſçavons, par exemple, que Dieu a prévû de toute éternité ce que chacun de nous fait & fera dans le tems. L'Ecriture nous le dit,& nous n'en pouvons douter, puiſque Dieu le predit, & que nous voïons ces prédictions acomplies. Mais nous n'avons point d'idée de cette ſcience au regard des actions qui ſe doivent faire avec liberté. Nous ſçavons qu'il la poſſede, ſans que nous le comprenions ; & ceux qui le pretendent faire comprendre, diſent des choſes encore plus incomprehenſibles. La ſageſſe

ne permet point de parler des choses dont on n'a point d'idée, & qu'on ne connoît pas bien; tout ce que peut donc faire un Theologien habile, c'est de donner une Histoire exacte & bien prouvée de ce que Dieu a dit, & de la maniere que ce qu'il a dit a toûjours été entendu.

Cela va bien loin, mon cher Eugene, & ce n'est pas une petite entreprise que cette Histoire. On ne juge pas la chose dificile quand on se contente de ces Traitez de Theologie, apuïez sur une forme aparente de methode & de raisonnement, sur une méchante Philosophie, sur des passages de l'Ecriture mal entendus, pris de versions équivoques, & sur l'autorité de deux ou trois Auteurs, dont même on n'allegue que des ouvrages suposez ou douteux. Si on cite ce qu'ils ont dit veritablement, on le fait sans avoir jamais bien examiné à quelle occasion ils parloient. Rien est-il plus indigne d'un homme qui prend la qualité de Docteur ? Ce nom marque qu'il a tout examiné, & qu'il ne croit qu'aprés qu'une autorité infaillible, ou l'évidence de la raison l'y oblige ; & qu'il a vû les choses en original. Il me semble qu'en toute matiére Theologique, même dans les questions de discipline ou de morale, prenons pour exemple l'usure, on devroit demontrer clairement ce que l'Ecriture en dit : ce qu'elle entend par l'usure, ce que les Saints en ont pensé ; ce qui s'est fait dans tous les siecles à son occasion ; ce que les Conciles ont decidé ; ce que les Papes, les Evêques ont ordonné contre les Usuriers, sans oublier ce qu'en ont dit les Païens. Pour l'éclaircissement d'une matiére si importante, il faudroit raporter les Loix,

les Ordonnances des Empereurs. En un mot pour faire un bon traité de l'usure, il faut faire une Histoire de tout ce qui s'en est dit exacte & solidement prouvée, où l'on puisse voir une tradition claire de ce que l'Eglise a voulu que l'on pensât de l'usure.

Ceci supose une profonde érudition, une connoissance de tous les siécles, une lecture prodigieuse, & de la méditation; car pour ne pas faire seulement un Livre, c'est-à-dire, un ramas de faits & de paroles, mais une Histoire digerée, nette, courte, qui dise tout, & qui ne dise rien de trop; il faut qu'elle ait été meditée long-tems : que l'Auteur ait une grande capacité d'esprit pour comprendre une infinité de choses, sans les confondre : qu'il sçache distinguer la verité d'avec la vraisemblance : qu'il ait la penétration pour découvrir ce qui a été caché, ou sur quoi on n'a point encore fait assez de refléxion : qu'il ait de l'ordre pour ranger les choses. L'idée que j'ai d'un Sçavant n'est pas seulement qu'il ait beaucoup lû, mais qu'il ait lû ce qu'il faloit lire, & qu'il en ait profité. Il y a des gens qui mangent peu, mais qui choisissent si bien ce qu'ils mangent, qu'ils ont plus d'embompoint, que ceux qui mangent beaucoup.

L'Histoire de nos dogmes a bien une autre étenduë que que celle qui ne regarde que la morale. Quelle science pensez-vous, Eugene, qu'il faut avoir pour traiter la Trinité & l'Incarnation? Il en faut commencer l'Histoire par ce qui en est marqué dans les Saintes Ecritures, c'est-à-dire, parce que Dieu nous en a revelé. Il semble que l'Ecriture en dit peu de choses, à en juger par ce qu'en rapor-

tent nos Theologiens. C'eſt pourtant d'elle que je voudrois tirer la principale matiére de l'Hiſtoire de ces traitez, & je ne doute point que ſi vous jettiez les yeux ſur ce que nôtre Ami y a puiſé ; combien il en a tiré de choſes belles, ſolides, convaincantes pour l'établiſſement de ces Dogmes, vous ne fuſſiez indigné de voir qu'on ait negligé un ſi riche fond pour ne penſer qu'à faire naître des ronces & des épines. Je parle de ces queſtions qu'on agite dans les Ecoles en traitant ces grands miſteres, qui les aviliſſent, & qui ſeroient capables d'en faire douter s'il n'y avoit point d'autres preuves de leur verité. Quel travail eſt-ce que de recueillir de tous les écrits des Peres ce que l'on a toûjours crû dans l'Egliſe, & raporter toutes les diſputes qui ſe ſont élevées entre les Chrêtiens, les hereſies qui ont combatu les Dogmes Orthodoxes, les Conciles qui ont condamné ces hereſies. L'Hiſtoire d'une ſeule hereſie, de ſa naiſſance, de ſon progrez, & de ſa fin, demande un étude de pluſieurs années ; comment donc examiner tout ce qui s'eſt fait pour & contre nos Dogmes, lire tous les Auteurs Eccleſiaſtiques, & les lire dans leur ſource.

Il eſt bien aiſé, mon cher Eugene, de faire un cours de Theologie, lors qu'on ſupoſe tout, comme s'il n'y avoit point de contrediſans, & qu'on ne propoſe que des queſtions en l'air que l'on reſoût de genie, ſans recourir ni à l'Ecriture, ni aux Peres. C'eſt ainſi que ce ſont faits un nombre infini de gros volumes, ſans connoiſſance du ſens literal de l'Ecriture, ſans ſçavoir les Langues, ſans Critique, c'eſt-à-dire, ſans examiner ſi les ouvrages qu'on cite ſont veritablement des Auteurs

dont ils portent le nom. En un mot, les Auteurs de ces Theologies n'avoient pour tout fond que leur esprit, & pour apui que leurs conjectures. C'est une belle chose de les entendre raisonner sur les Sacremens, sur leur essence, sur leur administration, ce qui ne dépend que de la seule autorité de Jesus-Christ, qui a établi les Sacremens tels qu'il a voulu, & comme il l'a voulu, & qu'il faut administrer de la maniere que l'ordonne l'Eglise qui en a reçû l'autorité. Ils fondent sur deux ou trois méchans principes d'une Philosophie tres-mauvaise tout ce qu'ils en decident; & il n'a pas tenu à eux que l'on n'ait accommodé à ces beaux principes ce que l'Eglise nous oblige d'en croire & d'en pratiquer. Ils ont tâché, quand ils en ont eu le pouvoir, de faire changer les pratiques les plus anciennes; d'y ajoûter ce qu'ils s'imaginoient necessaire, ou de retrancher ce qui ne s'acommodoit plus avec leurs raisonnemens. Ils n'ont rien oublié pour anéantir l'ancien langage, & en établir un nouveau selon l'usage de l'Ecole, quoique inconnu aux Auteurs Ecclesiastiques. De grands hommes s'en sont plaint, & on nous a donné dans ces derniers tems d'excellens échantillons de la maniere dont on doit traiter des matiéres si importantes.

Vous me demandiez, mon cher Eugene, à quoi vous pouviez emploïer vôtre loisir: voilà de la besogne taillée, plus que ni vous, ni moi, & tout ce qu'il y a de gens d'étude n'en peuvent faire. Ce n'est pas une étude de quelques années, que de lire les Peres dans leur propre langue, d'examiner qui sont leurs veritables ouvrages, quel est leur caractere, leur maniére de s'exprimer; le tems, l'occa-

fion, le raport de ce qu'ils ont écrit, avec ce que l'on pensoit, & ce que l'on faisoit alors. Il faut faire atention à tout cela pour atraper leurs veritables sentimens. On est sçavant à juste prix, quand on fait consister la Science en certains titres & marques d'honneur qui s'acquierent dans un petit nombre d'années. Il est bon que nous voïons dans un exemple ce que c'est que de traiter un point de Doctrine.

L'auteur du Traité Historique de la Pâque des Juifs est trop de vos amis pour que vous n'aïez pas lû cet Ouvrage. Il n'y traite que cette seule question, si Jesus-Christ nôtre Seigneur fit la Pâque legale la veille de sa mort. Cependant combien cette question renferme-t'elle de differens points necessaires à l'éclaircissement du point principal ? Les Mathematiques, la Grammaire, la Critique, l'Histoire, la Theologie y sont necessaires. Relisez cet Ouvrage si vous en avez le loisir, dans cette seule vûë de remarquer ce que c'est que de discuter un fait. Je ne vous le propose pas comme un modele ; mais comme il faut apliquer nos refléxions à quelque traité, je me suis determiné à celui là, parce qu'il est court, que vous l'avez à la main : outre qu'il est difficile que vous ne preniez quelque part dans cette dispute. Vôtre Ami est ataqué de toutes parts, & tous les jours il est obligé de répondre à quelque adversaire nouveau. Voïez en examinant ce Traité, non tant ce qu'il est, que ce que doit être un bon Ouvrage.

Quand cet Auteur fit la premiere Edition de son Harmonie, il y insera une Dissertation touchant la Pâque. Mais alors il entama seulement la question, n'expliquant point com-

me il l'a fait ensuite, les passages de l'Ecriture, qui regardent la Pâque, & qui sont les sources naturelles des preuves qui peuvent decider la question. Il s'étoit bien aperçû que les coûtumes des Juifs d'aujourd'hui, & celles qu'ils ont aprises de leurs traditions pouvoient nous instruire de ce que leurs Peres pratiquoient, & de ce que Jesus-Christ avoit aparemment pratiqué avec eux; mais il s'étoit arrêté aux ruisseaux, au lieu de chercher dans les originaux mêmes, comme il a fait depuis. Peut-être qu'il n'avoit pas encore assez étudié la matiére, ou qu'il n'avoit pas les Livres; ou enfin que ses adversaires ne lui avoient point encore donné occasion de faire attention à plusieurs choses de consequence. *Vexatio dat intellectum.* Les sentimens sont fort partagez sur cette question. Plusieurs conviennent que nôtre Seigneur ne pût faire la Pâque que dans le tems que les Juifsla firent, qu'il ne pût pas les prevenir; que ce furent ses Apôtres qui lui parlerent les premiers de faire la Pâque; & qu'ainsi ils ne pouvoient avoir d'autre vûë que c'étoit pour la faire avec les Juifs. Par consequent le point decisif de la question, c'est de bien établir quel jour tomboit la Pâque Juive cette année, où l'on place la mort de Nôtre Seigneur. Il y a deux moïens de le faire. Supposant que la Pentecôte tomba cette année un Dimanche, on peut couclurre invinciblement que la Pâque Juive s'immola à l'heure même que Nôtre Seigneur étoit en Croix, & que par consequent il ne la put pas faire. C'étoit donc cette conclusion que vôtre Ami devoit établir comme il l'a fait dans la suite, car on convient qu'effectivement le jour où le Saint Esprit

décendit sur les Apôtres étoit un jour de Dimanche.

On peut se servir de l'Astronomie pour trouver le jour de la celebration de la Pâque Juive. Pourquoi donc lui qui n'ignoroit pas cette Science a t'il tant differé de prouver demonstrativement ce qu'il a fait depuis; sçavoir que la celebration de la Pâque se dû faire à l'heure même où Nôtre Seigneur mourut. Mais outre l'Astronomie il faloit s'être assuré de la maniére que les Juifs régloient leur Calendrier; ce qu'il n'a expliqué, qu'aprés avoir été poussé. C'est dans sa réponse au P. M. où il montre que non seulement les Juifs, mais presque tous les anciens Peuples ne commençoient les mois qu'aprés que la nouvelle Lune paroissoit, ce qu'il n'auroit jamais examiné si on ne lui avoit point contesté ce fait, il pretend que les Agneaux de la Pâque s'immoloient dans le Temple. La dificulté est si le Temple étoit assez grand pour cela; c'est ce qu'il a examiné en plusieurs de ses réponses. Si vôtre Ami ne vous contente pas: s'il ne dit pas assez, ou qu'il dise trop. S'il ne met pas en son jour le point de la dificulté qu'il veut éclaircir, & ce qui la decide, ses fautes mêmes vous serviront, pourvû que vous fassiez les reflexions que vous devez faire; car vous connoîtrez ce qu'il eût dû faire, & c'est ce que vous cherchez. Il n'y a rien de plus important quand on se donne tout entier à l'Etude que d'avoir une juste idée de l'érudition, & de bien connoître en quoi consiste la Science, & l'usage qu'on peut faire des Livres. Pour cela il faut des exemples & des regles. Je vous conseille donc lorsque vous rencontrerez quelque petite Disser-

tation excellente, quand même elle ne regarderoit pas vos études presentes, de la lire ; car vous y verrez comment on peut deterrer la verité ; & l'usage qu'on y fait de la Critique. C'est elle qui découvre les fautes des Copistes, qui fait connoître le veritable sens d'un Auteur : quels sont ses veritables Ouvrages ; s'ils n'ont point été alterés. C'est elle enfin qui distingue un Sçavant d'avec celui qui n'a qu'un mediocre sçavoir. Jean le Clerc l'a reduite en Art dans l'Ouvrage qu'il a publié sous le Titre de *Ars Critica*. Lisez cet Ouvrage au plûtôt. L'Auteur est Protestant, mais il est aisé de demêler, ce qu'il dit en suivant les principes de son parti.

Je ne sçai s'il ne vous arrivera point ce qui arrive à ceux qui se sont formé une veritable idée de l'érudition : qui ont des principes, & qui sçavent les regles de la Critique. Ils trouvent peu de bons Livres, c'est-à-dire, qui soient exats ; Car il y en a assez pleins de passages & de raisonnement, mais qui ne servent point à decider le fait. Il y auroit bien des choses à vous dire contre les mauvais Livres, & contre les faux Sçavans. L'ambition anime plus souvent nos Ecrivains, que l'amour de la verité. S'ils tâchoient de meriter la gloire qu'ils recherchent, ou que leurs Livres n'eussent point d'autre défaut que de n'être pas excellens, encore passe, il n'y auroit de mal que pour leur Libraire. On n'est neanmoins bien malheureux de passer toute sa vie à faire un Livre, lorsqu'on n'envisage que la reputation, vaine recompense, que peut-être même on ne recevra point, prévenu de la mort, aprés laquelle les aplaudissemens qu'on donnera à l'Ouvrage, pour

lequel l'on a abregé ses jours seront inutiles. Mais enfin, il se peut faire que l'amour de la gloire fasse faire un bon Livre ; ainsi il y a d'autres défauts plus grands que l'ambition.

L'auriez-vous crû, mon cher Eugene, que des gens avec une médiocre capacité & beaucoup d'hardiesse, pussent se faire admirer, & passer pour sçavants. Ils se couvrent de tenebres, à la faveur desquelles ils s'échapent sans executer ce qu'ils avoient promis, ils ont toûjours deux faces, preparez à désavoüer celle qui ne plairra pas. Car ce ne sont pas les seuls Chimistes qui envelopent pour ainsi dire, dans des termes magnifiques des choses méprisables, & qui ne parlent obscurément, que parce qu'on se moqueroit d'eux si on les concevoit. Les hommes aiment le merveilleux ; ce qui est à la portée de leur esprit, ne leur paroit pas assez relevé ; c'est ce qui fait qu'il n'y a rien de plus facile que de les surprendre par un langage misterieux, par de grandes promesses ; & que les Astrologues, les Chiromanciens, les Cabalistes trouvent des admirateurs. Je ne l'aurois jamais crû, si je n'avois trouvé une infinité de gens qui se piquent d'esprit, se païer de grands mots, sans faire attention à ce principe incontestable, qu'on ne doit croire que ce que l'on conçoit, ce que des faits évidens, ou une autorité infaillible nous obligent de croire. Un homme prevenu de cette maxime donneroit-il jamais dans l'Astrologie judiciaire qui n'a aucun principe certain ? Les Astrologues attribuent de certains éfets aux Astres, aprés, disent-ils,

que l'on a remarqué que ces éfets sont arrivez au lever ou au coucher d'un tel Astre. Où sont-ils ces Registres qu'on a tenu de ces experiences ? Et quand on les auroit fait cent fois, les consequences qu'on en tireroit seroient-elles justes ? Dira-t'on que Socrate étoit la cause du tonnerre, quand il seroit arrivé plusieurs fois que dans le tems qu'il entroit dans Athenes, on avoit entendu tonner.

Celui qui ne se rend qu'à l'évidence pourroit-il jamais se laisser persuader des raisonnemens ridicules des Chiromanciens, des principes de la Cabale, & croire qu'en combinant quelques Letres, & transposant quelques mots de l'Ecriture, on puisse naturellement se familiariser avec les Anges, & avoir commerce avec eux, comme le pretendent les admirateurs de la Cabale. Un homme de jugement ne se laisse pas tromper, & est incapable de tromper lorsqu'il a de l'honneur. Le desir de passer pour Sçavant ne le porte jamais à relever le prix de ce qu'il sçait. Il donne les choses pour ce qu'elles sont sans les alterer ; il ne surfait point. S'il est convaincu de ce qu'il dit, il le donne pour certain, s'il en doute, il le propose comme douteux. Il en parle naturellement, sans le parer. En un mot, il agit de bonne foi, n'aïant autre dessein que de mettre celui qui lit son Ouvrage en état d'en juger sans prevention, & selon la verité.

Il y a encore un mal beaucoup plus dangereux. Pour le comprendre, considerez, Eugene, ce que font les Medecins avares, qui

qui ne pensent qu'à se faire païer cherement. A les entendre, ce sont des Esculapes : rien ne leur est dificile. Ils ont des remedes pour toutes les maladies. Mais, quels sont-ils, ces remedes ? Ce sont de veritables poisons d'autant plus dangereux, que leurs premiers éfets semblent être la guerison du malade. Ils agissent d'abord puissamment, ils lui donnent de la vigueur, de la force ; mais aprés l'avoir, pour ainsi dire relevé, ils l'atterrent. Tels sont ces Auteurs qui ne se mettent point en peine du mal que feront leurs Livres : qui ne pensent qu'à vivre de ce que leur païera un Libraire, ou qu'à ocuper les hommes de la reputation de leur science. Ils ne proposent que des questions sublimes en aparence & dangereuses en éfet, dont la prudence a éloigné ceux qui avoient plus de science ; car la sagesse ne permet pas de toucher aux plaïes qu'on ne peut guerir. Il y a des choses, sur lesquelles l'esprit n'a aucune prise, & sur lesquelles par consequent on doit se taire. C'est ce qui est dificile, & je vois communément, qu'on laisse des questions où l'on pourroit réüssir en y donnant toute son aplication, pour s'apliquer à des choses où l'on perd sa peine. Comme des oiseaux de nuit, l'on ferme les yeux à la lumiere, & on ne les ouvre que dans les tenebres. Mais revenons à ceux dont nous parlons, qui pour se distinguer de la foule des Auteurs, ne veulent rien dire qui ne soit extraordinaire. Ils élevent des broüillards, qu'ils ne sauroient dissiper, &

qui deviennent matiere d'orages & de tempêtes. Ils donnent des titres fastueux à leurs Ouvrages : ils se font les arbitres de la Religion. Tout est soûmis à leur cènsure, sans en exemter les Ecritures Saintes. Tous les Peres, tous les Docteurs passent en revûë devant eux comme de simples Soldats. Cette hardiesse leur fait un nom ; on s'imagine que c'est à la Religion qu'ils en veulent, qu'ils s'attaquent, & qu'elle est déja terrassée. Le monde est plein de libertins que la Religion chagrine. Ils voudroient tous ces libertins, que ce qu'elle dit d'une éternité heureuse, recompense de la pieté, & des peines dont le crime est puni, ne fût qu'un conte. Ils croïent qu'ils en vont être convaincus. Ils recherchent donc ces sortes de Livres avec empressement. La défense irrite leur curiosité. Ils se persuadent qu'on ne les défend que parce qu'on ne peut y répondre. Ils n'épargnent rien pour les avoir ; mais quand enfin ils ont contenté leur curiosité, ou qu'ils ont lû ces Livres avec un sens plus rassis ; qu'ils n'y ont trouvé que de la hardiesse & de grandes promesses, ils les méprisent. Ainsi ces Livres qui s'étoient vendus au poids de l'or, ne servent plus que d'envelopes aux marchandises les plus viles.

Ce n'est pas assez d'avoir de l'aversion pour les méchans Livres ; il faut encore avoir du dégoût pour ceux qui ne sont que mediocres. Autrement peut-on trouver le tems de lire les bons ? En matiere d'éloquence, soit prose, soit vers,

je ne lirois que ce qui est excellent. Cette resolution bien prise ménage le tems qu'on perdroit à lire une infinité de Livres qui n'aprennent rien , & qui n'ont point d'autres graces que la nouveauté. Autant que cela se peut je recevrois les choses de la premiere main , c'est - à - dire , que je ne lirois jamais un Auteur que dans sa Langue lors que j'en serois capable. Si j'avois le loisir je ne lirois l'Histoire que dans sa premiere source : point d'Abregez qui estropient, ni tous ces Compilateurs qu'on ne peut alleguer avec honneur.

C'est dans les seuls Originaux qu'on acquiert une veritable érudition. Lisez-les donc , mon cher Eugene ; au moins les principaux ; & qu'il n'y en ait aucun que vous ne parcouriez , lors que vous ne pourrez pas faire mieux , afin de sçavoir ce qu'ils traitent pour les relire plus exactement dans le besoin. Je supose que vous êtes pressé ; outre que vous ne devez pas differer long-tems de lire les Ouvrages des grands hommes qui ont écrit en ces derniers siecles. Il faut de bonne heure, comme je vous l'ai dit , vous former une idée de l'érudition , aprendre en quoi elle consiste , l'usage qu'on en peut faire , ce que c'est que de traiter à fonds un point de Doctrine , de critiquer un Auteur , de juger de ses Ouvrages : comment on peut distinguer ceux qui sont de lui par son Stile , par les Manuscrits, par ce qu'on en a allegué : com-

ment on peut rétablir un passage gâté par les Copistes, ou alteré par les méchans Critiques : comment il faut user de sa liberté avec retenuë, sans s'assujetir servilement à ce que dit un Auteur ; & ne rien croire que sur de bons titres. Il est rare qu'on profite de la lecture des Originaux, lors qu'on n'a point encore apris en lisant ceux qui les ont lû avec succez, la maniere dont il les faut lire. On y découvre aujourd'hui ce qu'on n'y avoit point vû. Comment cela, si ce n'est qu'on les avoit mal lûs ? En lisant ceux qui ont fait un excellent usage de la science on aprend à étudier. Quand on vient de lire un Auteur plein de nouvelles decouvertes, qui avec une sagacité admirable trouve dans les recoins des Livres ce qui étoit demeuré inconnu, & qui s'en sert heureusement pour l'éclaircissement des dificultez qu'on n'avoit pû resoudre : qui pese tout ; qui reflêchit sur les moindrès choses ; à qui rien n'échape ; sans doute qu'on fait ensuite ses lectures avec plus d'attention & de penetration. Avec quel succez distingue-t'on les veritables Ouvrages des Peres d'avec ceux qui sont supposez, depuis qu'Erasme nous a ouvert les routes de la Critique ? On y est devenu plus fin. Scaliger est le Maître des Chronologistes, mais ses ennemis qui ont été ses Disciples l'ont surpassé, c'est-à-dire, ceux qui ont écrit contre lui, aprés s'être formez en lisant ses Ouvrages. Un Docteur

de Sorbonne fameux avoüoit que c'étoit le Pere Morin qui avoit apris aux Theologiens comme il faut étudier la Theologie.

Je crois donc, mon cher Eugene, qu'aprés-vous être informé des Chefs-d'œuvres des grands Maîtres, il faut sans delai y apprendre ce que c'est que d'être sçavant, & la maniere de le devenir. Outre que pour n'être pas obligé de retourner sur vos pas, vous devez vous instruire de ce qu'il faut chercher dans les Livres : Quelles sont les dificultez principales dont l'éclaircissement s'y peut trouver, afin de profiter de tout ce que vous lirez ; car, comme je vous l'ay dit autrefois, on ne trouve guere que ce qu'on cherche. Il faudroit des exemples pour rendre ceci sensible ; mais cela nous meneroit trop loin.

La seule chose que je souhaiterois seroit de pouvoir accompagner cette Lettre d'un Catalogue de Livres choisis, avec quelques reflexions sur les bonnes Editions des Livres, sur la diligence de ceux qui les ont procurées, sur les Notes, les Critiques qu'ils y ont jointes. C'est la matiere d'un Livre, & d'un bon Livre. Pour le faire il faudroit avoir une riche Bibliotheque, & le loisir de l'examiner ; car l'experience fait voir qu'on est bien trompé, & qu'on trompe les autres quand on loüe ou qu'on blâme un Livre sans l'avoir lû. Je ne suis pas en état d'executer cet Ouvra-

ge : il faut que vous le fassiez vous-même prenant quelque Bibliothecaire : auquel vous ajoûterez les Livres dont il ne parle point , avec le jugement & l'estime que vous remarquerez qu'on en a fait.

THEODOSE.

FIN.





TABLE

DES PRINCIPALES CHOSES contenuës dans ces Entretiens.

A

B

C

E

F

G.

L

P

Stile

F I N.

APPROBATION.

J'Ay lû & approuvé par l'ordre & le Commandement de Monſeigneur le Chancellier *l'Entretien ſur les Sciences*, du R. P. Lamy, Prêtre de l'Oratoire augmenté d'un tiers, en foi de quoi j'ay ſigné ce dernier Octobre 1705.

COHADE, Docteur de la Societé de Sorbonne.

PRIVILEGE DU ROY.


OUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de Nôtre-Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justicies & autres non Justiciers qu'il apartiendra ; SALUT, Le Pere l'Amide l'Oratoire, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit donner au public un Livre intitulé *Entrétiens sur les Sciences, avec la Methode d'Etudier*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, Nous lui avons permis & permettons par nos presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre debiter par tout nôtre Roïaume pendāt le tems de quatre années consecutives, à compter du jour de la datte desdites presentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obeïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imptimer & contrefaire ledit Livre en tout ni en partie sans la permission exptesse & par l'écrit dudit exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amande contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers

à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces presentes seront enregistreés tout au long sur les Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & beaux caracteres, conformement aux Reglemens de la Librairie & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le S[r] Philipeaux Comte de Ponchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des presentes. Du Contenu des quelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses aïant cause, pleinement, & paisiblement, sans soufrir, qu'il leur soit fait aucun trouble ou empechement: Voulons que la copie desdites presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre soit tenuë pour deüment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amez & feaux Conseillers & Secretaire foy soit ajoutée comme à l'Original; Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans autres permissions, & nonobstant Clameur de Haro Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est Nôtre plaisir. DONNÉ à Versailles, le quinziéme jour de Novembre, l'an de grace, mil sept cens cinq, & de nôtre Regne le soixante-troisiéme; Et signé par le Roy en son Conseil,

LE COMTE.

Il est ordonné par l'Edit de Sa Majesté de 1686. & Arr st de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par chacun des Privileges ne seront vendus que par un Libraire ou Imprimeur. Regiſtré ſur le Regiſtre N°. 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 46. conformement aux Reglemens & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris ce vingt-cinquiéme jour de Novembre mil ſept cens cinq.

Signé GUERIN. Syndic.

Et le Reverend Pere Lamy Prêtre de l'Oratoire a cedé ſon droit de Privilege à ſieur Jean Certe, Libraire à Lyon, ſuivant l'acord fait entr'eux.

Fautes à corriger.

PAge 2. lig.26. *lisez* ne sont souvent, pag.21. lig.16. *lisez* original. pag.30. lig.7. *lisez* ne soit pag.37. lig.dern. *lisez* que l'esprit pag.48. lig.5. *lisez* dans lesquelles. pag. 64. lig. 10. *lisez* il peut se tromper: pag. 124. lig.14. *lisez* eux, ils. pag.128. lig.26. *lisez* de ce qu'on lig. dern. *lisez* l'obligé pag.137. lig. 20. *lisez* sont frequentes pag.162. lig. 4. *lisez* dont Pline a dit. pag.177. lig.dern. *lisez* j'ai travaillé pag. 179. lig.4. *lisez* on est plus pag.185. lig.1. *lisez* font eux-mêmes pag.190. lig.dern. *lisez* aprés que pag.207. lig.11. *lisez* encore aimer pag.214. lig.24. *lisez* y appelle pag. 225. lig. 16. *effacez* dans lesquels pag. 232. lig. 19. *lisez* Macrobe lig.26. *lisez* Sciopius. pag.234. lig.7. *lisez* Vossius pag. 235. lig. 15. *lisez* ce qu'en pensent pag.241. lig.17. *lisez* Diophante. pag.246. lig. 4. *lisez* qu'a fait pag.276. lig.1. *lisez* est dans les autres pag.296. lig. penult. *lisez* dont il est pag.314. lig.10. *lisez* on eprouva pag.317. lig. 3. *lisez* ou differentes pag. 351. lig.16. *lisez* le P. Morin pag.358. lig.penult. *lisez* servent peu pag.378. lig.30. *effacez* dans le tems pag. 397. lign.11, *lisez* à la main; animez pag.434. lig.10. qu'ils s'attaquent, *corrigez* qu'ils attaquent lig. 14 ôtez la virgule qui est aprés *heureuse*.

CATALOGUE

DES LIVRES QUI SONT imprimez chez JEAN CERTE, Marchand Libraire en ruë Merciere, à l'Enseigne de la Trinité, à Lyon.

LIVRES FRANCOIS.

LE grand Dictionnaire de la Bible ou explication litterale & historique de tous les mots propres du vieux & nouveau Testament, nouvelle Edition, revûë, corrigée & augmentée *par Mr Simon Prêtre, Docteur en Theologie*, in folio 2. vol.

La Discipline de l'Eglise tirée du nouveau Testament & de quelques anciens Conciles, contenant la Discipline de l'Eglise naissante, & ses progrez, recueillie des Actes & de quelques Epîtres des Apôtres, & des Canons des Conciles de Nicée & d'Ancire. Avec un discours préliminaire de l'origine des saints Canons, & des Codes de l'Eglise. Par le R. Pere Quesnel Prêtre de l'Oratoire, in 4. 2. vol.

Le R. P. Lamy P. de l'Oratoire.

Introduction à l'Ecriture sainte, où l'on traite tout ce qui concerne les Juifs, leur origine, toute la suite de leur Histoire selon l'ordre des tems, la forme de leur Republique, leurs Loix, leurs Coûtumes, leurs années, la Terre Sainte, Jerusalem, le Temple, le Tabernacle, les Fêtes, les Sacrifices, leurs poids, leurs me-

fures,leurs monnoyes, les fauffes Divinitez, les animaux, les plantes , les pierreries, les maladies dont il eft parlé dans l'Ecriture, avec l'Hiftoire du Texte Original des Verfions , des Polyglotes & des Paraphrafes. Traduite du Latin du R. P. Lamy Prêtre de l'Oratoire, enrichie de plufieurs figures,revûë, corrigée & augmentée en cette feconde Edition , in 4.

—— *Idem* L'Abregé, ou la Methode de la lire avec fruit , compofée par ordre de Monfeigneur l'Evêque & Comte de Châlon, in 12.

—— *Idem* Entretiens fur les Sciences dans lefquels outre la methode d'étudier, on apprend comme l'on fe doit fervir des Sciences,pour fe faire l'efprit jufte,in 12.troifiéme Edition augmentée.

—— *Idem* La Morale fous preffe.

Pedagogue Chrêtien du P. Philippe Doutreman,augm. par Coulon, in 4.

La Vie de S.Charles Borromée Cardinal du titre de fainte Praxede & Archevêque de Milan , compofée en Italien par le Docteur Jean-Baptifte Juiffano Prêtre Milanois de la Congregation des Oblats , & traduite en François par ordre de Monfeigneur l'Evêque de Châlon fur Saône,par le R. P. Edme Cloifeault Prêtre de l'Oratoire , in 4.

Explication des Epîtres & Evangiles de tous les Dimanches de l'année, & tous les Myfteres de N. Seigneur Jesus-Chrift, & de la fainte Vierge,à l'ufage des Ecclefiaftiques , par le R.P.Bourée Prêtre de l'Oratoire, & compofée par Ordre de Monfeigneur l'Evêque & Comte de Châlon fur Saône, in 8. 5.vol.

Panegyriques des Saints du R. P. Senault

Prêtre de l'Oratoire, in 8. 3. vol.

——— du R.P. Montenard Religieux conventuel de l'Ordre de S.François, in 8. 2. vol.

Le Dictionnaire Apostolique plein de desseins, des Sermons pour les Mysteres, Panegyriques, Oraisons Funebres, Prônes, Exhortations aux personnes Ecclesiastiques & Religieuses, tirées de la sainte Ecriture & des saints Peres, in 8.

La guerre aux vices où l'on fait voir les caracteres particuliers de la malignité qui se trouve dans chaque vice, ceux qui s'en rendent coupables avec les moyens de nous en défendre, tres-necessaire là considerer & à prêcher, par Mr Bonzele Prêtre de l'Oratoire, in 8.

L'Abregé de la même, in 12.

Le Pastoral de S.Charles Borromée ou avis aux Curez & aux autres Pasteurs des ames, par le R. P.Edme Cloiseault Prêtre de l'Oratoire, in 8.

La Jurisprudence du celebre Conseiller & Jurisconsulte, Guy-Pape dans ses Decisions aävec 700. Arrêts, & les notes de Monsieur Chorier, in 4.

Recueil de quelques Lettres Pastorales de Monseigneur l'Évêque d'Aouste sur les questions du tems, écrites aux Curez de son Diocese, pour leur aprendre la maniere d'éviter dans la conduite des ames les erreurs où la nouveauté d'une doctrine trop rigide ou trop relâchée pourroit les engager, in 8.

Le Cantique des Cantiques, traduit suivant le sens literal, par Monsieur Avra, in 8.

Dissertations sur les Prolegomenes de Walton tres-utiles à tous ceux qui veulent entendre la sainte Ecriture, in 8.

Dieu Enfant ou Octave du S.Sacrement, prêchée par le R.P.Chaduc Prêtre de l'Oratoire, in 8.

Histoire de Tertullien & d'Origene qui contient des excellentes Apologies de la Foi contre les Païens & les Heretiques, avec les principales circonstances de l'Histoire Ecclesiastique & prophane de leurs tems, par le Sieur de la Motte, in 8.

Methode nouvelle & aisée pour aprendre en peu de tems la Langue Latine, par Monsieur Choupineau Prêtre & Directeur du College de Feletin, in 8.

Offices du Cœur de Jesus & de Marie avec leurs Octaves, Messes, Antiennes, Hymnes & Panegyrique particulier, Latin-Frãçois, in 8.

Tresor Clerical ou conduite pour acquerir & conserver la sainteté Ecclesiastique, recueilli des Auteurs les plus considerables de ce tems, qui ont traité de ces matieres par un Officier de l'Archevêché de Lyon, in 18.

Abregé Historique du Droit Canon, contenant des Remarques sur les Decrets de Gratien, avec des dissertations sur les plus importantes matieres de la Discipline de l'Eglise, & de la Morale Chrêtienne, par un Prêtre de l'Oratoire, in 12.

Abregé de la Morale où sont contenus les vrais principes de se bien conduire & de se rendre parfaitement heureux, in 12.

Avis pour vivre selon Dieu, par le P.Lingende Jesuite, in 16.

Amour de Jesus au tres-saint Sacrement de l'Autel, par Henri Marie Boudon, in 32.

B.Bertaud ou le Directeur des Confesseurs en forme de Catechisme, in 12.

Bonne mort & les moyens de se la procurer,

pour être éternellement bien-heureux, traduit de l'Italien du P. Recupito Jesuite. in 12.

Le saint Concile de Trente Œcumenique & General celebré sous Paul III. Jules III. & Pie IV. Souverains Pontifes, nouvellement traduit par Monsieur l'Abé Chanut, in 12.

Le Catechisme du Concile de Trente traduction nouvelle, in 12. 2. vol.

Conversations Chrêtiennes dans lesquelles l'on justifie la verité de la Religion & de la Morale de Jesus-Christ par le R. P. Malebranche Prêtre de l'Oratoire, in 12.

Catechisme de Châlon sur Saône, in 12.

—— de la Mission du P. Eudes. in 12.

—— de la Devotion ou instruction familiere de tout ce qu'il faut faire; pour vivre d'une vie vrayement devote dans le siecle en quelque condition que l'on soit, principalement pour les personnes simples, in 12.

Conferences Ecclesiastiques du Diocese de Châlon sur Saône, in 12.

—— Celles du Diocese de Langres, in 12. 3. vol.

—— *Idem* Celles du Diocese d'Agde, sur le Sacrement de Penitence, in 12. 2. vol.

—— du même Diocese sur les Censures à l'usage de France, in 12. 2. vol.

Colloques du Calvaire, ou Meditation sur la Passion de Nôtre Seigneur Jesus-Christ en forme d'entretien pour chaque jour du Mois, in 12.

Consolation des malades du P. Binet Jesuite, in 12.

Histoire & Concorde des quatre Evangelistes, in 12.

Introduction à la Geographie ; où sont indiquées les sciences de la Geographie, la description de cette science, l'explication des termes & l'usage des Cartes, par Mr. Samson d'Abeville Geographe du Roy, in 12.

La Geographie universelle qui fait voir l'état present des quatre parties du Monde, c'est-à-dire, les Religions, les Coûtumes & les richesses des peuples : les forces & les gouvernemens des Etats, ce qui est de plus beau & de plus rare dans chaque Region & autres particularitez pour sçavoir l'histoire & l'interêt des Princes. On y a joint le traité du Globe, par Duval Geographe ordinaire du Roy, in 12. 2. volumes fig.

L' A B C. du Monde, par P. du Val, Geographe du Roy, in 12.

Le Maître Jesus-Christ enseignant les hommes, où sont raportées les paroles qu'il a proferées de sa divine bouche pour leurs instructions, par le P. Jean-Baptiste S. Jure, in 12.

La France toute Catholique sous le Regne de Loüis le Grand, ou Entretiens de quelque Protestans François, qui aprés avoir reconnu que leur Secte est impie & pernicieuse à l'Etat, prennent la belle resolution d'en hâter la ruine si heureusement entreprise par le Roy ; on y trouve une Apologie pour l'Eglise Romaine contre la Satire intitulée le Papisme & le Calvinisme mis en paralelle, & contre tous les autres Libelles que les Protestans ont donné au Public depuis deux ans, in 12. 3. vol.

Le faux Dépôt, ou la refutation de quelques erreurs populaires touchant l'usure, in 12.

Les principaux devoirs du Chrêtien en forme

4ss

de Catechiſme, par ordre de Mr.de Letoure, in 12.
Le Directeur charitable des ames affligées, in 12.
Le Livre de Vie du P.Bonnefons, in 24.
L'Enfant Catechiſé du P. Bonnefons, in 24.
Manuël des Ceremonies Romaines, in 12.
Maximes de la Penitence, in 12.
Maiſon de la ſainte Vierge dans laquelle Dieu s'eſt fait Homme, enlevée de Nazareth par les Anges & aprés pluſieurs changemens portée à Lorette : par le P.Cherubin Ruppé Recolet, in 12.
Methode de l'Oraiſon avec un diſcours de la Grace, in 12.
Meditations pour les gens du Monde ſur la Paſſion de N.Seigneur, par Toniet, in 12.
Mélanges de diverſes Poëſies du R.P. Mauduit de l'Oratoire, in 12.
Meditations des Prêtres devant & aprés la ſainte Meſſe, par le P.Cloiſeault, in 12.
La Morale du Docteur Angelique S. Thomas d'Aquin, ſur les Vertus & les vices, expliquée par demandes & par réponſes. Par un Docteur en Theologie de l'Ordre des Freres Prêcheurs, in 12.
Ordres ſacrez par Monſieur de Godeau, in 12.
Ordonnances Sinodales de Mr. de Châlon, in 12.
Paſtoral de ſaint Gregoire en François, in 12.
Poiut d'humilité, in 24.
Queſtions Morales ſur leſquelles les Confeſſeurs, & les Predicateurs doivent être examinez, devant recevoir l'aprobation dans un Dioceſe, in 12.
Regles de la bien-ſeance, in 24.
Remarques curieuſes & importantes pour l'in-

telligence des Conciles de la sainte Eglise, où l'on éclaircit les Canons les plus obscurs & les plus difficiles à entendre ; Enrichies d'un Sommaire contenant les Papes, les Conciles & les Schismes. Imprimées par l'Ordre de Monseigneur l'Evêque & Comte de Châlon sur Saône, pour l'utilité de son Seminaire. Par Mr. l'Abé de Thesut, in 12.

Reflexions de pieté sur le S.Sacrement, avec le dessein d'une Octave, par le P. Tourron Prêtre de l'Oratoire, in 12.

Traité de l'Eucharistie où les Chrêtiens trouveront un appui solide de leur foi, in 12.

—— de la probabilité & comment il faut choisir les opinions, avec un traité de l'ignorance & de deux Regles importantes du Droit, in 12.

—— de l'Oraison de la Reverende Mere Baptiste de Genes, in 12.

—— de la Civilité nouvellement dressée d'une maniere exacte & methodique, & suivant les regles de l'usage vivant, in 12.

Vie de Monsieur Queriolet Prêtre, Conseiller au Parlement de Rennes, in 12.

—— de Jesus-Christ en forme de Meditations pour tous les jours de l'année du P.Bonnefons, in 12.

—— de Jesus-Christ par demandes & réponses, in 12.

—— par Mr. le Torneux, in 12. & in 24.

Vie de M.d'Authier Evêque de Bethléem, in 12.

Voyage de l'Ile de la vertu, in 12.

Dans la même Boutique l'on trouve des Livres sur toutes sortes de Sciences tant Anciens que Nouveaux.

